POPES ET POPADIAS

DERNIÈRE PARTIE (1).

XI.

La Pâque grecque tombait cette année en plein mois de mai. Un superbe « bénit, » composé de viandes froides et de gâteaux, avait été dressé dans la salle à manger et l'on attendait le jeune vétérinaire pour partager l'œuf traditionnel quand soudain, bien avant l'heure de la messe, on vit arriver la *briska* de Harasim.

Cette visite, tout à fait en dehors des conventions, bouleversa la maison.

— Oléna, va vite fermer à clé la porte de la salle à manger, et qu'on le reçoive dans la chambre de papa ! Et toi, Kasinka, fais le guet sur la route.

— Ah ! mon Dieu, pourvu que Vincent n'arrive pas plus tôt qu'à l'ordinaire !

Sofronya était sur des charbons ardens, et toute sa colère se reportait sur la pauvre Binia.

— Si ton beau fiancé va nous jouer souvent des tours pareils, on ne pourra plus vivre en paix ! Dis-lui donc qu'il tâche de se tenir tranquille le jour où je reçois mon Vincent ! Quel garçon sans tact ! Comment as-tu pu choisir un être pareil !

Choisir, hélas ! quelle ironie cruelle ! Mais à quoi bon relever ces piqûres mesquines ? Et Binia courbait la tête sans répondre.

(1) Voyez la *Revue* du 15 novembre.

— Du reste, continuait l'impitoyable Sofronya, s'il a tant envie de te regarder, qu'il le fasse au moins quand il est là, au lieu de rester tout le temps, le nez dans sa soutane !

Diotyma s'interposa à la fin.

— On ne pourra pas faire autrement que de partager l'œuf bénit avec lui, mes enfans, qu'en pensez-vous ?

— Eh bien, mais c'est l'affaire de Binia, il me semble ; qu'elle aille porter elle-même la collation à son galant, personne ne lui en disputera le droit !

Le séminariste ne paraissait point s'apercevoir du désarroi qu'il avait causé. Il était tout préoccupé du résultat de certaines élections prochaines et était venu se concerter à ce sujet avec Ivanicki, mais il comptait repartir sur l'heure.

En effet, de nombreuses vexations auxquelles le clergé ruthène avait été en butte de la part de certains patriotes exagérés avaient exaspéré le parti. Ainsi deux prêtres uniates, dont on connaissait les tendances schismatiques, s'étant disposés à partir pour aller voter à la Diète s'étaient vus, au dernier moment, escamoter leurs bottes, et force leur avait été de rester à l'auberge où ils étaient descendus. Un autre, tandis qu'il traversait à gué dans son chariot un large bras de rivière, avait eu ses chevaux dételés au beau milieu du Stry, et on l'avait abandonné ainsi jusqu'à ce que l'heure d'aller voter eût été passée.

Il s'agissait donc, à présent que les élections nouvelles approchaient, de se mettre adroitement en garde contre de pareilles méprises.

Binia, obéissant aux injonctions de sa mère, s'était hâtée de poser sur un plateau quelques morceaux de volaille découpée, du vin et des gâteaux de Pâque, sans omettre l'œuf traditionnel ; puis, à pas de loup, s'étant assurée par la porte entre-bâillée que les deux hommes étaient fort absorbés, elle déposa prestement le tout sur une table et allait s'esquiver, quand brusquement le séminariste se retourna. Jamais elle ne l'avait encore vu en plein jour, et elle fut effrayée de l'expression fatale de son visage.

Lui, l'ayant reconnue, s'avança solennellement à sa rencontre, et avant qu'elle eût deviné son intention, il étendit les bras et lui mit sur les joues, à trois reprises, un baiser, ainsi que c'est l'usage chez les schismatiques le jour de Pâques, en prononçant les paroles sacramentelles : « Le Christ est ressuscité. »

Puis, sans s'inquiéter davantage de sa présence, il lui tourna le dos et continua gravement sa conversation avec le pope.

Tout le sang de Binia avait reflué vers son cœur, ses lèvres s'étaient mises à trembler, et elle était devenue pâle comme un cierge. Précipitamment elle sortit de la pièce les yeux brûlés de larmes d'indignation. Elle courut à sa chambre y baigner son visage,

humiliée, jusque dans ses fibres intimes, de cette brutale prise de possession, et tout inexpérimentée qu'elle fût de la vie, elle eut comme une lugubre prescience de ce que serait la vie conjugale avec un être pareil! Elle avait posé la petite cuvette d'étain sur une chaise de bois blanc, et, sans relâche, de ses deux mains elle baignait son visage dans l'eau fraîche, cherchant à effacer la trace de ces baisers détestés. Mais elle eut beau faire, et pendant bien des jours qui suivirent, elle crut sentir encore sur ses joues la marque indélébile que ces lèvres de glace y avaient imprimée.

XII.

Chaque soir, à l'heure où les biches et les chevreuils sommeillent au fond des bois et où l'on n'entend plus que le cri de la chauve-souris, ou la clameur épouvantée de la hulotte, Jean mettait son fusil sur l'épaule et allait faire sa ronde dans la forêt. Mais il ne marchait plus comme autrefois insouciant et la tête haute, avec un gai sifflement aux lèvres, il était songeur maintenant, et si par hasard son chien se mettait à japper joyeusement, il le faisait taire d'une voix brusque : Paix, Komar! Paix!

La forêt était infinie comme une mer sans bornes. Des chênes centenaires, des pins d'une hauteur prodigieuse montaient vers la voûte et l'embaumaient. Des mousses moelleuses, des fougères finement découpées, ployaient sous le pas du marcheur. Parfois, quand Jean avait erré longtemps, il allait se reposer dans une *karczma* située du côté de l'exploitation des pétroles, et fréquentée seulement par des mineurs.

Cette auberge restait ouverte très avant dans la nuit, on y buvait beaucoup, on y dansait parfois. Depuis quelque temps un étranger, un Allemand, sorte d'agent dont le métier est de racoler des paysans pour peupler les grandes étendues de terres de l'Amérique du Sud, y faisait souvent une apparition. Il racontait aux mineurs, pressés autour de la table où il pérorait, des merveilles de ces terres lointaines, et leur payait de fréquentes « tournées » pour les retenir davantage.

ean s'asseyait d'habitude à une table isolée du cabinet et n'adressait la parole à personne; mais les récits fantastiques de cet étranger, et cette échappée vers des terres inconnues qu'il faisait miroiter à ses yeux, et surtout à son cœur meurtri, avaient fini par éveiller sa curiosité. Aussi, sans qu'on y prît garde, ne perdait-il pas une de ses paroles. Même un soir, après que les mineurs se furent un à un retirés, il attendit l'Allemand à la sortie, le questionna sérieusement sur certains points restés obscurs, puis se fit donner des brochures, des modèles de contrats d'embauchage, etc.

Dans ses courses du jour, Jean évitait maintenant d'entrer au village, et, s'il y était forcé, il faisait un détour pour ne point passer devant la cure.

Cette Binia, comme il l'aimait pourtant! Avec quelle tendresse il prononçait les douces syllabes de son nom! Se doutait-elle des tortures qu'il endurait? Il se la représentait paisible, vaquant docilement à ses travaux quotidiens et ne pensant à lui que par hasard : « Il était très gentil, ce M. Jean, et les deux jumelles l'aimaient bien! Quel dommage que ce ne fût qu'un paysan! Sans nom encore! »

Oui, cela devait être, c'était la loi inexorable, la fatalité. Il ne lui en voulait pas, à cette enfant. Ce qu'elle faisait était si humain, et, au fait, pourquoi eût-elle été différente des autres? Non, il ne lui en voulait pas, il revoyait sa chère petite figure pâle, ses grands yeux effarés et l'énergie inattendue qu'elle avait mise à son refus de retourner dans la forêt.

Mais c'est surtout quand il longeait les bords mélancoliques du Stry que le souvenir de la petite *popadianka* lui revenait le plus poignant. Oh! cette après-midi, où il l'avait emportée dans ses bras, mouillée, tremblante et si délaissée. Et ce baiser rapide qu'elle lui avait donné sur la main, baiser humble et doux, reconnaissant et timide comme sa mignonne personne, et qui serait, sans doute, tout ce qu'il aurait reçu d'elle en cette vie!

Et maintenant qu'il y songeait, n'était-ce point à cette minute-là que l'amour était entré dans son cœur? Et ce chaste baiser ne l'avait-il pas fait inconsciemment jaillir de sa rude poitrine, en dépit des sarcasmes de son aïeule, peut-être même à cause d'eux?

Le paysan slave est rêveur, mystique, et ses amours ressemblent à ces lentes mélopées, chantées en ton mineur, dont les paroles naïves vous tirent des larmes à chaque couplet!

La porte grince et crie.
Oh! qu'elle se ferme mal!
Non, jamais je n'oublierai
Celle que j'aime, même dans la mort.

Oh! je ne l'oublierai pas!..
Même étant mort.
Et toujours je me souviendrai
De ses yeux clairs.

Car tout s'oublie,
Le triste et le joyeux!
Mais l'affection du cœur,
Toujours on s'en souvient...

Depuis quelque temps, M. Thadée observait son pupille et s'inquiétait. Il n'aimait point ces airs découragés, ce front taciturne,

lui dont l'âme énergique était faite de sérénité. Que se passait-il donc? Un jour, ayant ouvert par hasard le carnier du jeune homme, il y trouva une brochure sur *l'Émigration dans la République Argentine*. Cette découverte le bouleversa, et il comprit que les préoccupations de son pupille étaient plus sérieuses qu'il ne se l'était imaginé.

— Où as-tu ramassé ce poison-là? lui demanda-t-il.

Jean raconta simplement la chose.

— Le gouvernement devrait poursuivre ces agens infâmes qui viennent avec leurs paroles insinuantes jeter le trouble dans l'âme d'honnêtes travailleurs! Qu'est-il arrivé de tous ces braves paysans du duché de Posen, partis, eux aussi, pour le Nouveau-Monde il y a quelques années? Ils sont pour la plupart morts de misère ou revenus ruinés!

— Bah! disait Jean, cela peut être grave quand il s'agit de toute une famille. Mais un homme seul, qu'importe! Du reste, ajouta-t-il, le sourcil froncé, être ici, être là-bas, mieux vaut encore être loin.

— Ah çà! qu'est-ce que tu me chantes? Mais c'est une ânerie que tu débites là, Jean, je finirai par me fâcher. Oh! je vois bien que quelque chose te travaille depuis un certain temps. Voyons, que te manque-t-il ici? Tu as terminé tes années de service. Ici ton avenir est assuré.

— Mon avenir, murmura le jeune homme. — Et ses lèvres eurent un pli amer. — Mon avenir, quand je n'ai pas même de nom!

Son visage s'était empourpré, il se leva pour marcher un peu. Jamais son maître ne l'avait vu dans un état pareil.

— Ah! nous y voilà. Un nom! Mais c'est toi, nigaud, qui te créeras ce nom. Qui donc songe à t'adresser des reproches? Quand tu auras été garde forestier pendant quelques années, il sera connu, ton nom, et respecté et estimé. L'homme n'a de valeur que par ses propres mérites. Les Anglais nomment cela le *self-help*. Ils ont raison, que diable!

Mais Jean hochait la tête.

— Ah çà! lui demanda brusquement le forestier, serais-tu amoureux par hasard? Si cela était, eh mais, je crois être certain que pas un cultivateur ne te refuserait sa fille.

— Oui, un cultivateur, répéta Jean d'un air découragé.

— Eh bien! serait-ce par hasard une fille de propriétaire qu'il te faudrait? Ou bien t'es-tu amouraché là-bas, en Hongrie, de l'héritière de quelque magnat?

Le jeune homme haussa les épaules, mais ne répondit pas.

— Je ne me marierai jamais, dit-il résolument.

— Autre exagération! Comme tu as tort de ne pas vouloir me parler franchement, Yanek! A deux, on examine les choses bien

plus clairement que tout seul. Voyons, ne suis-je pas un vieil ami pour toi, presque un père?

Il y avait dans la voix du forestier, si peu démonstratif d'ordinaire, une pointe d'émotion qui remua le cœur du jeune homme.

— Si je vous disais la vérité, murmura-t-il avec un peu de brusquerie, en se détournant pour ne pas montrer son émotion, vous me traiteriez de fou.

M. Thadée le regarda avec un peu d'inquiétude.

— Ce n'est pas une des *popadiankas* que tu aimes, n'est-ce pas?

— Et si cela était? Vous voyez bien que je suis un fou?

— Binia alors, la petite Binia, celle que tu détestais si fort? demanda le forestier stupéfait.

— Eh! mon Dieu! oui, et c'est quand je croyais la détester le plus que je l'aimais justement le plus fort!

— Et Binia, t'aime-t-elle aussi?

— Elle! Oh! Dieu non! Je suis bien trop peu de chose pour sa famille, surtout à présent que l'aînée va épouser Vincent Rayski.

— Toi! trop peu de chose pour elle! Que me contes-tu donc là? s'écria M. Thadée avec indignation. Une fille de prêtre, mais elle devrait être trop flattée, et puis entre nous, je ne crois pas à la vanité de Binia.

— Derrière elle, n'y a-t-il pas Tymofté et sa femme? Des ambitieux dont la tête est à présent tournée par ce mariage de l'aînée avec le vétérinaire. Pour eux, je ne suis et ne serai jamais qu'un fils de misérable paysanne qui n'a ni papiers ni fortune.

— Mais voyons, Jean, est-ce donc si sérieux cet amour? Il suffirait peut-être de ne pas se voir pour que tu oublies.

Le jeune homme secoua la tête.

— Pendant trois ans, je ne l'ai pas vue; ai-je changé pour cela? Et si je suis retourné à la *cerkiew* de Dolina tous les dimanches, cet hiver, n'était-ce pas pour la rencontrer? Moi qui avais juré de ne plus y remettre jamais les pieds!

— Comment peux-tu deviner cependant qu'elle t'est hostile?

Le visage de Jean s'était de nouveau assombri.

— C'est elle-même qui me l'a dit, murmura-t-il.

Le forestier se leva tout d'une pièce, alla décrocher son chapeau, prit sa canne:

— Écoute, Jean, que tu le veuilles ou non, il faut que j'en aie le cœur net. Depuis quelque temps que je t'observe, je ne te reconnais plus, et il ne sera pas dit qu'un brave garçon comme toi brisera sa carrière pour une amourette! Je vais aller trouver Tymofté, je sonderai adroitement ses intentions; il faudra bien qu'il se démasque, que diable!

Jean releva la tête et regarda son maître d'un air découragé.

Aller parler à Tymofté, il n'y pensait pas !

— Sois donc tranquille, je n'irai pas de ta part. Mais il faut que j'interroge ce pope, que je sache le fond de sa pensée.

Il était déjà sur la route.

— Tu n'as rien de particulier à dire? cria-t-il encore.

— Non, non, répondit le jeune homme en se prenant la tête à deux mains et s'abîmant les coudes sur la table.

Pourtant, malgré le peu de confiance qu'il avait dans cette expédition, il ne put se défendre d'aller en attendre le résultat, embusqué sur la lisière de la forêt.

Deux heures plus tard, la silhouette droite de M. Thadée apparaissait sur le penchant de la colline ; mais plus elle se rapprochait, plus Jean devinait à l'air découragé de la démarche de son maître qu'il avait échoué. Alors, sans chercher à éclaircir davantage cette poignante énigme, il ramassa son fusil, siffla son chien, et s'enfonça stoïquement sous la verte futaie.

Quel homme que cet Ivanicki! songeait, en regagnant sa demeure, le forestier, encore tout décontenancé de la réception qui lui avait été faite. Jean avait raison, ce prêtre est pétri de vanité, et avec cela, mielleux, fuyant. Quel mépris il affectait en parlant du fils de ce misérable puisatier ! Un garçon « hors la loi. » Non, certes, il avait bien trop conscience de ses devoirs pour placer sa fille chérie dans une situation aussi fausse, il était même fort étonné qu'un homme tel que M. Thadée insistât! Et comme tout cela était doucereusement débité, on eût dit réellement d'un bon père de famille n'ayant souci que du bonheur de ses enfans. En quittant la cure, au détour d'un étroit chemin abrité de haies vives, le forestier avait rencontré Binia, Binia toute changée, amaigrie, les yeux cernés. Pourquoi était-elle devenue si pâle en l'apercevant? Elle avait baissé la tête comme une coupable, et c'est à peine s'il avait pu en tirer une parole. Et puis quand il avait enfin pu voir son visage, il avait été effrayé de l'expression d'épouvante gravée sur tous ses traits! Que se passait-il donc dans cette âme? Cette fillette était-elle ou malade ou désespérée? Personne des siens ne s'en apercevait-il?

— Binia, ma chérie, vous souffrez? Quelque chose vous tourmente? Oh! je ne vous demande rien. Mais si vous aviez besoin de moi, vous savez où me trouver, n'est-ce pas?

Elle lui avait jeté un regard à la fois si reconnaissant et si navré qu'il en avait été remué jusqu'au fond de tout son être, et maintenant le souvenir de cette enfant le poursuivait comme un cauchemar. Il se reprochait de n'avoir point insisté davantage. Peut-être n'attendait-elle qu'un mot de sa part pour lui ouvrir ce pauvre petit cœur qui semblait brisé.

Le soir, quand il se retrouva seul avec Jean, il ne lui fit point part de sa rencontre avec la jeune fille; mais il se contenta de lui répéter la conversation décourageante qu'il avait eue avec l'astucieux prêtre.

XIII.

Les préparatifs de la noce s'achevaient maintenant sérieusement au presbytère. Une demi-douzaine d'ouvrières installées un peu partout taillaient, cousaient et empilaient sans relâche le linge du trousseau. En outre, depuis quelques semaines déjà, on avait réquisitionné le village et une razzia de tout ce qui portait plume avait été faite chez tous les paroissiens par Diotyma, qui n'avait pas oublié non plus le beurre, les œufs, le fromage, le miel. Et si l'on allait pouvoir faire bombance au presbytère, en revanche, chez le paysan, il allait falloir manger une soupe plus maigre, un pain plus noir... Mais qu'importait cela, pourvu que l'honneur du village fût sauf, et qu'on pût dire à vingt lieues à la ronde que la noce de la fille du prêtre était la plus riche et la plus cossue qu'on eût vue depuis longtemps dans le pays!...

Comme on attendait beaucoup de prêtres ruthènes à loger, Diotyma avait fait disposer, ainsi qu'elle l'avait vu faire chez ses parens et dans les autres cures, le magasin à grains en une sorte de dortoir sommaire. On avait commencé par balayer soigneusement le plancher de sapin, puis dans chacune de ces cases établi une bonne litière de foin odorant. Sur ce foin des draps et des oreillers symétriquement alignés. Quant aux couvertures, on comptait bien que les hôtes en apporteraient avec eux. Une grossière étiquette désignant la qualité de l'orge, du seigle ou du maïs surmontait ces sortes de stalles, et c'était sous leur égide protectrice que popes et popadias viendraient, un peu alourdis par les fumées des vins et des liqueurs, trouver le repos après la fête nuptiale.

— On ne pourra pas s'abstenir d'inviter Harasim à la noce, disait le pope à sa femme. Et le regardant à la dérobée : — Non, on ne pourra pas, répétait Diotyma, très perplexe, elle aussi. — Mais enfin il n'est pas écrit sur sa figure qu'il est le fiancé de Binia, et puis, en lui recommandant la discrétion... Du reste, ce n'est pas en un jour pareil qu'on songe à causer politique. On a autre chose dans la tête.

Un détail encore taquinait le révérend : puisque les deux antagonistes allaient forcément se trouver en présence, faudrait-il décrocher les Moscovites ou les Polonais, reléguer les tsars au grenier ou bien y mettre les nobles héros ? Ou encore, ne vau-

drait-il pas mieux les suspendre tous ensemble en bonne intelligence, le long de la muraille, ce qui augmenterait certainement la somptuosité du décor? Mais, après mûre réflexion, et conseillé en cela par la prudente Diotyma, il s'était résolu, au risque de montrer la nudité de ses murailles, à faire passer tous les grands hommes indistinctement dans le hangar au bois ; de cette façon au moins, ils ne provoqueraient point de discorde.

Tous ces apprêts de fête troublaient douloureusement Binia ; elle comprenait qu'une fois le mariage de Sofronya accompli, il n'y aurait plus de raison pour taire le sien, ni pour retarder de le célébrer ensuite. Oh! la fièvre que mettait à son front cette idée insupportable! Le soir, tandis que ses sœurs se blottissaient douillettement dans leur couchette et s'endormaient tout aussitôt, elle, au contraire, cherchait vainement le sommeil, et le plus souvent, cachant sa pauvre tête sous ses couvertures, elle pleurait longtemps, à petit bruit, tout en mordant ses draps pour étouffer ses sanglots. Ou bien, c'était en pleine nuit noire qu'elle se réveillait haletante, baignée de sueur, obsédée toujours par le cauchemar de cette union détestée, et elle criait tout angoissée, en se tordant les mains : — Oh ! non, non, je ne pourrai jamais. Mon Dieu, ayez pitié de moi!

La veille de la noce était enfin arrivée. Ce matin-là, Binia s'était levée toute brisée. L'angoisse de l'inexorable qui l'attendait la tuait lentement. « Non, ce n'est pas possible, n'est-ce pas? » murmurait-elle en baignant à la hâte ses yeux rougis. « On ne demande pas à une créature humaine un sacrifice pareil! » Pourquoi n'irait-elle pas trouver ses parens, ne leur dirait-elle pas sa répulsion invincible, son désir de ne jamais se marier, de se consacrer à eux, à leur bonheur ? Oh ! ils la comprendraient, ils n'étaient pas inhumains. N'avaient-ils pas été jeunes, eux aussi? Cette héroïque résolution prise, elle se sentit réconfortée, traversa à la hâte la salle ensoleillée et cogna à la porte du bureau paternel.

— Qu'est-ce que tu veux? cria la mère, tu vois que nous causons.

— Je voudrais vous dire un petit mot.

— Tu le diras tantôt.

— J'aimerais mieux le dire tout de suite.

Sa voix avait un ton résolu qui frappa ses parens.

— Eh bien, qu'est-ce que c'est? Voyons ; entre, dis vite.

— C'est de mon mariage que je voudrais vous parler.

— De ton mariage! Ah çà, de quoi te mêles-tu? Est-ce que tu t'imagines par hasard que cela te regarde? Ah! mais tu te trompes fort. C'est une affaire entre Piesek et ton père. Quand le moment

sera venu pour toi de jouer ton bout de rôle, eh bien, on te le dira. En attendant, tu n'as à t'occuper de rien, et maintenant va-t'en donner les grains à la basse-cour, entends-tu ? Tiens, prends ces clefs.

Mais Binia ne bougeait pas.

— Je ne veux pas me marier, dit-elle en regardant ses parens bien en face.

Le père haussa les épaules. Il était assis à une table et faisait les comptes de sa paroisse.

— Est-ce que ça va durer longtemps cette comédie-là? C'est que je suis fort occupé, moi!

— Je ne veux pas me marier, répéta l'enfant d'une voix ferme.

— Et pourquoi? je vous prie, s'écria la mère.

Elle s'était rapprochée de ses parens, glissa doucement à leurs genoux et prenant entre les siennes leurs mains qu'elle baisa :

— Ne me forcez pas, dit-elle de sa voix la plus calme. Je ne l'aime pas, cet Harasim. Je serais si malheureuse! Oh! je le déteste tant, si vous saviez, et puis il me fait peur. La nuit, quand vous dormez tous, moi je rêve qu'il m'emmène loin, loin, et il me semble que je vais mourir. Cela ne peut pas vous faire de peine que je demande à rester toujours près de vous, je vous soignerai si bien, je travaillerai comme une servante. Mon cher papa, *mameczka* chérie, ayez pitié de votre petite Binia, elle ne vous a jamais, jamais rien demandé de toute sa vie, et c'est aujourd'hui pour la première fois.

Un éclat de rire moqueur lui ferma la bouche.

— Dieu! que tu es bête, que tu es bête, ma fille! s'exclama le père. Elles sont donc toutes les mêmes, ces gamines, toutes pimbêches? Sais-tu à qui tu me fais penser en ce moment? A Roman, le sourd, l'ancien sacristain quand il raisonnait de musique. Qu'est-ce que tu en sais, toi, de la musique du mariage, pour en avoir si peur?

— Ce n'est pas du mariage, c'est du séminariste que j'ai peur, murmura Binia, suffoquée par les larmes. Oh! je vous en prie, tous les deux, ne me forcez pas; c'est le malheur de toute ma vie que vous feriez!

Elle se traînait maintenant aux genoux de ses parens en sanglotant.

— Allons, en voilà assez, dit le père en la repoussant avec rudesse, tu abuses de ma patience; remercie Dieu qui t'a donné un père et une mère prévoyans. Grâce à eux, tu auras, comme ta sœur aînée, un intérieur, une position. Ah! si tu pouvais lui ressembler un peu à Sofronya! Regarde-la, toujours souriante quand son fiancé arrive; quelle différence avec toi! Et pourtant tu

devrais avoir une fameuse reconnaissance pour un homme qui veut bien t'accepter sans aucune dot, et qui t'apporte une position que pas une jeune fille à la ronde ne refuserait. Car, je te le répète, il est riche, et par ses protections, il peut arriver à tout. Mais je suis bien bon de perdre mon temps à te donner tous ces détails. Avec les filles, il n'y a qu'une chose à faire, ordonner. Tous les raisonnemens ne valent rien. Et maintenant, fais ce que t'a commandé ta mère et va donner à manger aux poules. Eh bien! tu ne prends pas les clefs?

Elle était déjà près de la porte, revint sur ses pas, toute morne, sans un mot. Sa figure avait la pâleur d'une image de cire. Machinalement, elle prit le trousseau qu'on lui tendait et sortit de la pièce.

Une telle sécheresse de la part de ses parens la bouleversait.

Elle gagna la basse-cour, la tête vide, désespérée. Quand elle eut donné leur pitance aux volatiles, un insurmontable dégoût de rentrer au presbytère, de reprendre la tâche quotidienne, lui vint avec l'âpre besoin d'aller retremper sa pauvre âme dans l'ombre apaisante de la petite *cerkiew*.

Furtivement, elle traversa le verger, glissant entre les haies de groseilliers chargés de fruits ; puis, ayant poussé la porte de la petite chapelle, elle se prosterna.

— Oh! Marie, murmurait-elle, faites que je ne me révolte pas. Donnez-moi la force d'obéir, éloignez de moi les tentations, faites, oh! faites que je ne pense plus à Jean.

Son front était devenu écarlate, elle le pressa contre ses mains brûlantes :

— Oh! Marie, Marie, faites un miracle! Ayez pitié d'une pauvre petite créature qui ne sait que souffrir, obéir et se taire.

Lourdement, elle s'était affaissée et ses larmes coulaient maintenant avec un bruit étouffé de sanglots.

Là-haut, sur l'autel à peine éclairé par une rangée de petites chandelles brunes, une grande madone peinte, qui portait fixés autour du cou de nombreux rangs de coraux et de verroterie, roulait de gros yeux bleus inquiétans.

Une porte grinça soudain, et il sembla à Binia que le parquet avait craqué. Elle tressaillit, s'essuya furtivement les yeux et aperçut dans la demi-obscurité l'allongement hésitant d'une grande ombre qui s'avançait.

En un instant elle fut sur ses pieds, honteuse d'être surprise dans cette pose de désespérée, puis écarquillant les yeux :

— Ah! mon Dieu, mais c'est vous, monsieur Jean. — Son cœur avait cessé de battre. — Comme vous m'avez fait peur! ajouta-t-elle plus bas.

L'ombre de la chapelle dissimulait sa pâleur.

— Je vous demande bien pardon, dit-il doucement, je passais justement, et vous ayant vue entrer de loin, j'ai poussé la porte, car, pour vous dire toute la vérité, je vous cherchais, Binia.

Elle avait relevé la tête et l'examinait de ses grands yeux étonnés.

Il n'avait point l'air courroucé, mais sa figure était calme et résignée au contraire, et tout de suite elle se dit : Il est tout consolé, ça ne lui fait déjà plus rien. Oh! tant mieux, mon Dieu!

— Je suis venu, Binia, pour vous dire adieu, car je vais faire un grand voyage.

— Un voyage?

Elle essaya de sourire, de prendre aussi, comme lui, un air indifférent; mais c'était plus fort qu'elle et son cœur se déchirait.

— Oui, un grand voyage en Amérique. M. Thadée y était bien un peu contraire d'abord, mais à présent il comprend, il approuve, et puis ce n'est que pour trois ans. Cela s'est décidé hier, et je dois aller signer demain le contrat à l'auberge du carrefour de Naftowa.

Elle, toute blanche et froide, l'écoutait avec un regard d'hallucinée. Il partait. C'était cela, sans doute, le secours que lui envoyait la madone. Lui parti, il faudrait bien se résigner, oublier.

— Alors, continua le jeune homme, avant de m'en aller, j'ai décidé que je vous dirais adieu. Ça ne vous fâche pas, Binia, dites, que je vienne vous dire adieu?

La fâcher? Pourquoi? C'était bien bon à lui au contraire.

— D'autant plus, continua Jean, que vous aussi vous allez partir, puisque vous vous mariez.

Elle lui jeta un regard épouvanté. Oh! il savait, il savait. Comment avait-il appris cette chose que tout le monde encore ignorait, cette chose qu'elle considérait comme une honte et qu'elle eût voulu cacher à tous, mais à lui, à lui surtout? Elle était donc arrivée, cette heure misérable où il lui fallait s'humilier et rougir devant son Jean.

— Vous êtes surprise que je le sache? dit-il. Il ne faut pas trop m'en vouloir; c'est l'autre soir, je longeais le sentier, tout contre votre jardin, mais voilà que, sans que j'y prisse garde, Komar est entré par un trou de la haie. J'allais me pencher pour le siffler quand justement vous êtes venue à passer. Vous n'étiez pas toute seule. La lune était très claire. J'étais si près de vous que j'aurais pu frôler vos cheveux et j'ai bien vite compris qui *il* était quand il a dit : Je serai ordonné le 1er septembre, nous pourrons nous marier tout de suite après.

Oui. Elle se souvenait maintenant, il y avait à peine quatre jours de cela, il lui semblait même entendre encore le museau du chien

fouiller parmi les broussailles sèches du parterre. Et elle n'avait pas reconnu la brave bête, et son cœur n'avait pas deviné que Jean, que son Jean était là.

Sans proférer une parole, elle continuait à le regarder. Oui, il savait tout, et il n'était pas plus troublé, et il ne se révoltait pas, et tranquillement il parlait de s'en aller en Amérique, l'abandonnant à elle-même, à sa misère. Oh ! c'était cruel, cruel, et il ne l'aimait pas, elle en était bien sûre maintenant.

Mais puisque tout cela était fini, puisque ce fil si mince qui avait un instant uni leurs existences était rompu, pourquoi venait-il alors troubler ainsi sa vie à elle, elle qui avait tant de peine au contraire à obéir, à faire son devoir, à l'oublier? Oh! comme elle la maudissait, cette vie lâche qui n'avait su lui donner que des larmes! Et le monde, et ses proches si indifférens à sa douleur, comme elle les méprisait! Maintenant son regard était presque dur, et un frémissement d'impatience faisait trembler ses lèvres qui semblaient dire :

— Eh bien, qu'attendez-vous? Finissons-en. Qu'y a-t-il de commun entre la future épouse d'un pope grec et un grand voyageur comme vous?

Jean comprit sans doute, mais il parut tristement surpris. Peut-être avait-il encore bien des choses à dire ; néanmoins sa bouche ne se desserra pas, et il dit seulement en lui tendant la main :

— Que Dieu vous donne le bonheur, Binia!

— Je vous remercie, et à vous, bonne chance là-bas, Jean!

Et ce fut tout. Il lui serra la main, et partit.

Un peu plus, elle éclatait devant lui.

Alors elle alla s'appuyer toute défaillante au seuil du petit portique, et le regarda s'éloigner.

Sur la route, un chariot roulait, bondé de cruches à lait en métal; à l'arrière on avait accroché un tout petit cercueil blanc de nouveau-né. Les cruches dansaient et reluisaient, et la petite bière, recouverte de papier argenté, dansait, elle aussi, sous le soleil, faisant sur la route unie une tache allongée, éblouissante comme une étoile.

Au milieu de la colline, Jean se retourna, et apercevant soudain Binia qui le regardait, hésita un moment; reviendrait-il en arrière? n'avaient-ils pas l'un et l'autre encore quelque chose à se dire? Il resta un instant indécis, et le cœur de la jeune fille se mit à battre avec tumulte.

Oui, vraiment, il revenait, il se ravisait. Oh! Marie, donnez-moi la force! S'il revient maintenant, comment lui résister? comment l'empêcher de lire sur mon visage?

Mais l'hésitation de Jean n'avait pas été longue ; après avoir sta-

tionné quelques secondes, le regard tourné vers la *cerkiew,* il fit un brusque tour sur lui-même, et continua son chemin.

Le chariot roulait toujours sur la route grise. Ce n'était plus maintenant qu'une tache scintillante, cahotée deci delà. Et Yanek, lui aussi, n'était plus qu'un petit point imperceptible qui finit par s'effacer tout à fait.

Alors, Binia courba la tête, car elle comprenait que c'était le premier pas qu'il venait de franchir dans ce mystérieux inconnu où il allait désormais vivre sans elle.

Hélas! pourquoi la conscience du devoir accompli lui laissait-elle au cœur tant d'amertume?

XIV.

Hyménée! hyménée!

Les cloches de la petite *cerkiew* carillonnaient à toute volée comme aux jours de solennité, un brillant soleil inondait la campagne, et les gens s'abordaient un sourire sur les lèvres.

— A quelle heure le cortège?

— A onze heures précises.

— Ça sera fameux, dit-on.

— Et il y en aura du monde! du monde!

— Vous savez que le propriétaire est invité?

— Oh! il n'est pas fier, notre maître!

Au presbytère, tout était sens dessus dessous. Dès l'aube, les lits et la plupart des meubles avaient été remisés sous un hangar par des paysans recrutés au village, et remplacés par de longues tables dressées sur des tréteaux, ainsi que par un nombre infini de sièges empruntés un peu partout. C'est qu'il allait falloir caser non-seulement ces dames et ces messieurs du clergé environnant, mais encore la plupart des notabilités de la ville, à savoir le docteur, le juge, le maître des postes, l'apothicaire, tous accompagnés de leur épouse. Aussi Diotyma avait-elle accepté de grand cœur l'offre gracieuse du propriétaire, M. Wladimir Dobrowolski, un vieux garçon jovial et bon vivant, qui avait mis à sa disposition son argenterie, sa vaisselle et jusqu'à son valet de chambre Pavel, lequel Pavel, par parenthèse, se trouvait très humilié de la corvée que lui imposait son maître. Jamais il n'avait servi dans une maison d'un ordre aussi inférieur, et c'est avec une mauvaise grâce voulue qu'il étalait sur les nappes un peu épaisses de la cure la jolie porcelaine à filets dorés et les couverts armoriés du château.

Dans la cuisine où se faisait le festin, l'animation n'était pas moindre. C'était une petite salle basse surchauffée, regorgeant de

paysannes, qui se pressaient autour d'une table où les viandes et les volailles, entassées pêle-mêle, disparaissaient à chaque instant sous un essaim noir de mouches voraces que l'on chassait aussitôt à grands coups de serviettes.

En face des fourneaux se tenait un chef vêtu malproprement, et qu'on avait loué tout exprès à Stry. Il arrosait les rôtis, et portait constamment la cuillère à la bouche afin d'essayer les sauces. A ses pieds, vautrée comme un animal, se tenait une paysanne, dont l'unique besogne était de retirer adroitement les innombrables insectes qui tombaient, les ailes brûlées, autour de la broche.

De temps en temps, un chat maigre ou un chien efflanqué réussissait à voler quelque friand morceau. C'étaient alors des cris, des jurons! — Ksss! ksss! de l'eau sur le chien! Ah! satanée bête, que le diable...

La maison n'avait pas d'étage, elle était composée de six pièces. Dans la dernière, tout au fond, on habillait la mariée.

Debout, au milieu de la chambre, serrée à éclater dans son corsage de soie tourterelle, le blanc étant trop simple pour une jeune popadia, l'impétueuse Sofronya grondait ses sœurs, les traitait de maladroites.

Les cinq fillettes qui, pour la circonstance, avaient été promues au rang de demoiselles d'honneur, faisaient de leur mieux, donnaient des épingles, tressaient la couronne de myrte et confectionnaient les petits bouquets à distribuer aux invités.

Quant à la popadia, suant à grosses gouttes, elle courait, malgré son embonpoint, d'une extrémité à l'autre de la maison, donnant un ordre par-ci, un conseil par-là, encourageant le cuisinier, rajustant un nœud de ruban.

— Jamais je n'aurai le temps de m'habiller aujourd'hui! gémissait-elle.

— Madame la bienfaitrice voudrait-elle me dire où je dois prendre les surtouts de table? venait de lui demander d'un air goguenard le valet de chambre.

— Les surtouts?

Mon Dieu! c'est qu'elle ignorait complètement à quel usage cela pouvait servir, n'en ayant jamais vu, ni entendu parler.

— Les surtouts... ils.., je ne me rappelle plus où je les aurai serrés... dans un tiroir, peut-être,.. dit-elle, en rougissant beaucoup.

Par bonheur, une *briska* qui venait de s'arrêter devant le perron la sauva de cette situation embarrassante.

— Sa révérence Harasim Piesek, annonça Pavel d'une voix sonnante.

Mais à l'expression dédaigneuse de ses lèvres, on sentait que

jamais sa bouche ne s'habituerait à prononcer les syllabes de ces noms plébéiens.

Le séminariste avait été introduit dans la pièce devant servir de salon, et où Tymofté, chassé de sa propre chambre, s'était réfugié pour y faire sa barbe.

— Quelle idée d'arriver à cette heure! songeait Diotyma en accompagnant le jeune homme.

Le pope, très surpris également, déposa son rasoir, et tendit la main au séminariste.

— Vous excusez, n'est-ce pas? un pareil jour, on ne sait où se fourrer.

— Oui, oui, ça n'a pas d'importance. — Il avait l'air préoccupé. — Si j'ai un peu devancé l'heure, c'est que justement je voulais causer en particulier avec vous. Il s'agit de mon mariage avec votre seconde fille. Jusqu'à présent j'ai toléré ce mystère que vous avez jugé à propos de faire planer sur mes projets, mais je vais me trouver aujourd'hui en face d'un grand nombre de membres du clergé, et je ne vous cacherai pas que je considérerais comme désobligeant, et même indélicat à mon égard, de persister dans ce silence qui pourrait être singulièrement interprété. Je ne pense pas que vous ayez honte d'une alliance avec moi, mais je vous assure qu'on pourrait presque le supposer. Oh! permettez, je connais toutes vos raisons politiques. Cela n'empêche que je tiens à vous affirmer bien haut ici, à tous les deux, que ma famille vaut certainement tout autant que celle de M. Rayski, le vétérinaire!

Tout cela était débité d'un petit ton sec, qui n'était pas exempt d'aigreur.

Le prêtre et sa femme échangèrent un regard consterné. Ils comprenaient fort bien que refuser, c'était la rupture. Avec sa souplesse féminine, Diotyma, qui avait la première recouvré son sang-froid, lui tendit chaleureusement ses deux mains qu'il ne pressa qu'avec réserve.

— Mon cher gendre, et elle appuya sur ce mot, vous allez au-devant de notre désir. Justement Tymofté me disait hier soir : Quelle belle occasion ce serait de profiter de la noce de Fronya pour annoncer les fiançailles de notre Binia!

— Oui, oui, je disais ça, je disais ça, murmura le prêtre souriant.

— Parfaitement alors, dit le séminariste avec froideur; c'est tout ce que je voulais savoir. — Et se drapant commodément dans sa robe, il s'assit en face de Tymofté et entama une dissertation politique.

Aussitôt Diotyma, avec toute la célérité permise à sa volumineuse circonférence, se transporta dans la chambre des jeunes

popadiankas, et là, tout émue, et passablement essoufflée, elle s'affaissa dans un fauteuil.

Justement, un grave incident venait de mettre en révolution les jeunes filles; le corsage de Sofronya, décidément trop étroit, avait craqué aux coutures, et la jolie fiancée trépignait de colère. Mais quand elle fut au courant de ce qui amenait sa mère, sa rage ne connut plus de bornes.

— C'est donc le diable que cet Harasim! il nous portera malheur, c'est sûr! Oh! il a juré de faire casser mon mariage, car vous ne me ferez pas croire que, sans le connaître, il n'est pas jaloux de mon Vincent! Mais si cela arrive, tu me le paieras, Binia!

Et, dans son exaspération, elle arrachait presque les agrafes de son corsage.

— Ah! comme papa aurait mieux fait de lâcher ce vilain oiseau de mauvais augure, pour prendre cet autre, ce forestier, celui que M. Thadée a proposé, l'autre jour, pour Binia, vous savez bien! Oui, j'aurais encore préféré mille fois un simple paysan, à ce monsieur orthodoxe qui m'effraie! — Et, sans prêter la moindre attention aux signes de détresse que lui faisait sa mère :

— Est-ce qu'un homme de ce genre-là n'aurait pas été tout ce qu'il fallait à cette niaise de Binia!

— Voyons, voyons, Fronya, suppliait la mère; du calme, mon enfant. Je ne sais pas ce que tu veux dire avec ton forestier; tu as rêvé cela.

— Rêvé! rêvé! Comme si je n'ai pas entendu toutes vos cachotteries, avec papa, l'autre jour.

— Sofronya, ma petite colombe, occupe-toi donc de ta toilette, tu seras en retard, — et regarde-toi donc dans le miroir, te voilà rouge comme une écrevisse! Que vont penser les gens de la noce? Va! va, tout s'arrangera mieux que tu ne le crois; tu sais comme papa est prudent! Nous ferons encore bien des recommandations au Piesek, et tout ira le mieux du monde.

Un roulement de voiture sur la route interrompit ce dialogue.

— Ah! mon Dieu, tiens, regarde, voilà. Les invités qui arrivent déjà, on ne me laissera donc jamais m'habiller!

Elle se leva précipitamment en s'épongeant le front; puis, s'adressant à Binia, dont elle ne remarqua point la pâleur livide :

— Tu sauras bien découdre soigneusement les pinces de ce corsage, n'est-ce pas? Et puis, juste, là, sous le bras, tu élargiras d'un doigt; toi, Kasinka, arrange la ceinture.

Puis, reprenant sa course, elle s'était élancée sur le petit perron à la rencontre de plusieurs couples de popes et de popadias, qui uniformément, à la descente du chariot, bondé de foin, qui les ame-

nait, déployaient un large mouchoir blanc sous lequel était dissimulée une tourte sucrée, aimable symbole des douceurs de l'hyménée.

A dix heures, le fiancé fit enfin son apparition très bruyante, escorté de ses deux garçons de noce. Ils portaient crânement tous les trois la *chamarka* à brandebourgs noirs, le bonnet carré, dit *confederatka*, et un bouquet à la boutonnière. Seulement la *confederatka* était amarante et d'une grandeur un peu exagérée, les pans de la redingote très longs et très froncés à la taille. En outre, leur épaisse moustache se hérissait en crocs menaçans, ce qui achevait de leur donner une apparence un peu rébarbative et théâtrale.

En les apercevant, le séminariste, qui se tenait dans l'ombre, s'avança aussitôt : — Veuillez me présenter, dit-il au pope.

Tymofté se troubla un instant, mais il se remit aussitôt : — Harasim Piesek, balbutia-t-il, presque mon gendre,.. Vincent Rayski.

Le vétérinaire crut avoir mal entendu, il dévisagea rapidement le séminariste.

— Comment, presque votre gendre, beau-père, vous en avez donc deux, alors, ici? Et il éclata d'un large rire.

— J'avais réservé pour aujourd'hui l'annonce des fiançailles de Binia, dit le prêtre, à cause de la solennité.

Les deux jeunes gens se toisèrent un instant, avec un peu de méfiance; mais de nouveaux-venus ayant fait irruption dans la petite salle, ils furent brusquement séparés.

Le monde affluait maintenant. Tout près de la porte, la voix imposante du valet de chambre annonçait sans relâche des noms nouveaux :

— M. le sous-adjoint Cerata, M. l'apothicaire Lulek et Mme l'*apothicairova*, leurs révérences le prêtre et la prêtresse Sroda, M. Thadée, le comte Wladimir Dobrowolski.

A l'arrivée du propriétaire, Diotyma, cuirassée enfin dans une éclatante toilette vert-pomme, se précipita, tout éperdue de ce grand honneur, à sa rencontre, suivie de Sofronya, très fleurie, et des cinq filles d'honneur en robes claires.

— Ah! ah! s'écria gaîment le vieux gentilhomme, Panna Sofronya, il faut que je vous embrasse! Vous, là-bas, vétérinaire! tenez-vous tranquille, je ne vous demande pas la permission!

Et il déposa sur les joues roses de la jeune fille deux baisers sonores, au grand scandale de Pavel qui rougissait des façons familières qu'affectait trop souvent son maître, un célibataire endurci.

Quand le cortège quitta la cure, il y eut un murmure d'admiration dans la foule. Les toilettes offraient un tel bariolage de couleurs, que, de mémoire de paysan, on n'en avait vu de semblable.

Le succès était décidément pour le propriétaire, que ces dames

s'arrachaient. Il avait fini par en prendre une sous chaque bras, l'*apothicairova*, qui se pâmait d'aise, l'enveloppant des milliers de petits volans dont se composait sa toilette bleu azur, et la belle prêtresse de Stry, dont le teint vermeil rivalisait avec le velours de son corselet.

Il faisait une chaleur torride. Malgré les fenêtres laissées ouvertes, et auxquelles se pressaient des têtes curieuses de paysans, l'atmosphère était lourde et enfumée, sans doute à cause de la proximité de la cuisine qui, chaque fois qu'on introduisait un plat, envoyait à la salle à manger une haleine chaude de viandes rôties, sortes de bouffées vivantes où dansaient d'innombrables essaims de mouches qui allaient s'abattre sans pitié sur les compotes, les tourtes sucrées et jusque sur le crâne et les joues des invités. Tout le long de la nappe c'étaient de mouvantes mosaïques, dont le ton noir tranchait avec la blancheur damassée de la toile.

Très agacés, les convives se renvoyaient à coups de branches feuillues de noisetier les encombrans insectes, et cette lutte perpétuelle ajoutait encore à l'animation de la fête.

MM. les popes, la face épanouie, buvaient et mangeaient largement, riaient à gorge déployée, et c'était plaisir de voir avec quelle facilité ces rudes gaillards, dont la charpente semblait taillée à coups de hache, engloutissaient la masse incroyable de nourriture plus ou moins indigeste, qu'ils amassaient sans ordre sur leur assiette. De temps à autre, ils risquaient quelques lourdes facéties ou bien causaient des affaires de leur paroisse et du district. — On mourait très peu maintenant, pas d'épidémies, mauvais rapports que les enterremens. Et ça les mettait en grosse gaîté!

Les paysannes, groupées curieusement aux embrasures des fenêtres, se communiquaient leurs impressions.

— Avez-vous vu le vétérinaire? Hein, quelle bonne mine! En voilà un homme appétissant! et frais, et rose, on dirait une jeune fille! A-t-elle de la chance, notre demoiselle!

— Et Mme la popadia de Stry, quelle toilette! quels rubans! On voit tout de suite qu'elle est de la ville. Et comme elle rit sans façon avec notre propriétaire! C'est un vrai plaisir de les voir ensemble!

Pavel, qui saisissait au vol ces bouts de conversation, était sur des épines.

— Oui, parlez-en de votre popadia, grommelait-il entre ses dents, elle est comme le sel dans mon œil! Une coquette, une intrigante, une... Ah! tenez, si ce n'était pas le respect de mon maître qui me tient!

Le propriétaire, commodément assis dans l'unique fauteuil de la cure, était l'objet des attentions générales. C'était à qui le ser-

virait, le complimenterait, ne le laisserait manquer de rien. Lui, se laissait faire, amusé, et bon enfant, mangeant de grand appétit, à la satisfaction générale; puis, émoustillé par les minauderies piquantes de ses voisines, il risquait de temps en temps une plaisanterie un peu salée, que les popadias accueillaient en montrant toutes leurs dents, ou en se cachant les yeux dans la paume de leurs mains.

Elles étaient presque toutes extrêmement décolletées, et le contraste entre le hâle de leurs figures un peu triviales, habituées au grand air, et le ton plus clair de leurs épaules paraissait étrange. Elles avaient toutes en outre conservé leurs gants pour manger.

Quant à Tymofté, il était comme un général sur un champ de bataille; toujours en mouvement, servant les uns, versant à boire aux autres, répondant aux interpellations de tous, son zèle était infatigable. Lorsque la fatigue et la chaleur l'accablaient par trop, il allait se reposer dans un coin où, sur une table minuscule, était posé son couvert, et vite il avalait un morceau. Mais, en dépit de cette activité, il ne perdait pas un geste, pas une parole du vétérinaire, ni du séminariste, et c'est avec attendrissement qu'il constatait entre eux l'entente la plus harmonieuse.

Tous les deux, avec une bonne grâce charmante, se faisaient mutuellement les honneurs des bouteilles placées en face d'eux, et leur entretien était tout à fait cordial. Ils causaient de l'épizootie chez les bestiaux, et entamaient pour le moment une discussion sur la strychnine.

Tymofté était heureux. Appuyé au chambranle de la porte, d'où il pouvait dominer toute la fête, il savourait son bonheur. Non-seulement il voyait réunies à sa table toutes les notabilités du pays, mais encore, grâce à sa sagacité, ses deux filles allaient lui donner un sérieux appui dans deux camps tout à fait opposés.

Placé entre le docteur et le juge de Stry, M. Thadée, très absorbé, observait, lui aussi. C'est contre toutes ses habitudes qu'il avait accepté cette invitation à la cure; mais, ayant appris par Jean les fiançailles de Binia avec un séminariste, et désolé, en outre, de l'inébranlable résolution de son pupille, il avait voulu se rendre compte par lui-même de la situation.

— Figurez-vous, disait un gros prêtre, la voix pâteuse, que l'autre jour un individu, qui habite à quelques lieues de chez moi, est venu me demander de publier ses bans avec une certaine fille de son village. Comme je savais qu'il était déjà marié, je lui dis: Eh bien, Wasili, ta femme est donc morte? — Eh! non, mon révérend, pas encore, la pauvre, mais elle n'ira pas loin, deux ou trois jours, tout au plus: c'est le rebouteur qui l'a dit. Alors, comme je devais venir en ville pour les médicamens, j'ai pensé

que, si vous vouliez publier mes nouveaux bans avec l'autre, ça m'éviterait la peine de revenir plus tard. Je demeure si loin et les chemins sont si mauvais!..

Tous les popes éclatèrent de rire à cette anecdote, dont la petite pointe funèbre avait pour eux une saveur particulière. On était arrivé au dessert, et Diotyma, un couteau d'une main et chassant de l'autre les nuées de mouches qui s'attachaient sans pitié aux tourtes de sucre glacé et les transformaient en monticules noirs comme de l'encre, interpellait ses hôtes d'une voix suppliante :

— Que Votre Grâce veuille accepter ce morceau de gâteau, c'est la chère Sofronya qui l'a confectionné elle-même de ses petites mains! Votre Grandeur ne daignera-t-elle pas goûter à ce baba pétri par notre mignonne Paraska?

Et ses paroles étaient accompagnées du sourire rayonnant de la mère à l'apogée de son triomphe.

Toutes ces mines agaçaient horriblement Pavel, qui se tenait à quatre pour ne pas éclater.

Concevait-on que son maître eût le courage de manger, et avec quel appétit encore, de ces plats auxquels lui, un simple laquais, n'eût voulu toucher pour rien au monde!

Justement, la popadia appelait l'attention du comte sur une crème meringuée, garnie de fruits, qui avaient été confits par « notre Binia chérie. »

Cette fois, n'y tenant plus, le domestique s'élança vers son maître et lui fit de la tête un signe impérieux, semblant vouloir dire: Que monsieur ne touche pas à ce plat, et il ajouta entre ses dents : — Je lui dirai tout à l'heure pourquoi.

Le comte avait un faible pour les douceurs; il fronça le sourcil, tourna vers son valet de chambre des regards furibonds, et laissa tomber à regret, dans son assiette, la cuillère qu'il avait déjà portée à sa bouche.

— Qu'a donc encore une fois machiné ce gredin? marmottait-il entre ses dents.

Mais Pavel, satisfait d'avoir été entendu, s'était contenté de fermer les yeux d'un air mystérieux et continuait, impassible, sa tournée.

— Eh bien, disait avec anxiété l'hôtesse, Votre Gracieuse Seigneurie ne la trouve donc pas bonne? De la crème toute fraîche! Des fruits de notre propre jardin!

— Mais si, mais si, révérende, délicieuse! au contraire.

Et tout en parlant, il agitait sa cuillère dans la crème, cherchant à rencontrer le regard de son terrible domestique. Patelin, maintenant, celui-ci s'était rapproché, un plat de beignets à la main,

et, au moment où son maître, de guerre lasse, s'était décidé à satisfaire une seconde fois sa gourmandise, il se pencha sans affectation sur son épaule :

— C'est le chien, Excellence, le chien, à la cuisine, qui a lapé la crème, et n'a laissé que ce qui est là sur la table.

D'horreur, le comte Wladimir laissa retomber sa cuillère avec fracas : — Imbécile, murmura-t-il, tu aurais bien mieux fait de ne rien me dire du tout.

Maintenant, on se levait de table ; les hommes lentement, comme à regret, s'attardant pour achever une conversation ou bien allumer leur pipe ; les dames avec vivacité, tout heureuses de se dégourdir les jambes et de faire bouffer leurs jupes, dont le froufrou ressemblait à un bruit de papier froissé. Et elles arpentaient avec mille trémoussemens la salle encombrée, cherchant du coin de l'œil un miroir absent. Au milieu du brouhaha général, les filles d'honneur avaient enlevé à la mariée sa couronne de myrte, mais l'espiègle Sofronya s'était tout aussitôt esquivée à l'extrémité du jardin, refusant de coiffer le petit bonnet que lui tendait gravement la grosse bourgeoise de Stry à laquelle était échu le rôle de matrone. Néanmoins, la jeune récalcitrante, pourchassée par les filles et les garçons d'honneur, avait vite été ramenée au logis, et, comme elle se laissait faire docilement, son père lui prit solennellement la main, qu'il plaça dans celle du vétérinaire.

— Vincent Rayski, dit-il, voici ta femme.

Et il lui remit avec émotion la petite couronne de myrte que la jeune fille avait portée toute la matinée, ensuite il les embrassa tous deux longuement, tandis que Diotyma, entrant complètement dans son rôle, se pâmait sanglotante entre les bras de ses cinq autres filles, et que la compagnie, toute remuée par cette petite scène intime, se livrait à une effusion générale. On apporta ensuite quelques vieilles bouteilles de Tokay, que Tymofté déboucha lui-même avec soin ; puis, le regard en dessous, bredouillant un peu :

— Avant de vous demander de boire à la santé des deux jeunes gens, dont nous célébrons les noces aujourd'hui, dit-il, je veux vous faire part d'un projet qui doit ajouter le comble au bonheur de notre famille, c'est le prochain mariage de notre Binia avec Harasim Piesek, le séminariste que voici, et qui sera un jour l'honneur du clergé ruthène !

Cette déclaration inattendue fut aussitôt accueillie par les bravos et des hourras frénétiques des popes et popadias présens, tandis que le reste de la compagnie ne disait mot, et que plusieurs personnes même ne se cachaient pas pour faire la grimace. Néanmoins, on but simultanément à la santé des jeunes couples.

Et la pétulante Sofronya, un peu grisée par ce capiteux vin de Hongrie qu'elle buvait aujourd'hui pour la première fois, se jeta avec un geste de coquet abandon dans les bras de son mari, et l'embrassa tendrement.

Les deux jeunes filles passèrent ensuite de bras en bras afin d'être embrassées et congratulées.

Mise ainsi brusquement en lumière, Binia, tout interdite, avait suivi sa sœur, dont le teint animé contrastait avec son visage à elle si décoloré, et feignant de ne pas voir son fiancé qui s'avançait les bras étendus, elle avait pu esquiver son accolade.

A ce moment, M. Thadée, s'étant rapproché d'elle, lui glissa doucement à l'oreille :

— Vous ne m'aviez pas parlé de ces grands projets, Binia; dois-je vous féliciter ? ajouta-t-il en hésitant.

Une angoisse inexprimable se peignit sur le visage de la malheureuse enfant. Elle jeta au forestier un regard plein de terreur, voulut articuler quelque chose; mais, ayant relevé la tête pour voir si on ne l'observait pas, elle sentit peser sur elle le regard d'Harasim, et l'expression haineuse répandue sur tous ses traits, l'éclat extraordinaire de ses yeux, le sourire de défi qui errait sur lèvres, lui firent peur. Jamais encore elle ne l'avait vu ainsi.

Se contentant de jeter à M. Thadée un douloureux sourire, elle disparut dans la foule des invités.

Les tables avaient été enlevées rapidement, le parquet aspergé d'eau et un vieux piano à queue, désigné sous l'antique vocable de « pantalion, » et qui avait jadis fait partie de la dot de Diotyma, et pesé même pour une grande part dans la décision de Tymofté, fut traîné en un coin de la salle. Un des garçons d'honneur s'en approcha alors d'un air connaisseur, y plaqua quelques accords qui rendaient un son de casserole, fit la grimace, dit que l'instrument était un peu faux, qu'on aurait bien dû le faire accorder, mais qu'il jouerait quand même, et tout de suite il annonça: « Une » quadrille pour danser la « française. » Des groupes se formèrent, la mariée en tête.

Le bruit devint alors assourdissant et, d'un bout à l'autre de la pièce, la danse fut menée avec un entrain extraordinaire. Sur le parquet humide on entendait résonner bruyamment les bottes des hommes, parfois une dame entraînée trop vigoureusement par son danseur laissait échapper un cri. Jeunes et vieux, Tymofté le premier, se démenaient, se croisaient, se heurtaient dans une débandade générale.

— *Chaîne des dames!* criait un vieux pope très lancé. — *Dames à places!* s'exclamait un autre. — *Colonne!* — *Chasse-café!* entendait-on de toutes parts, et ces expressions grotesques, pro-

noncées d'une façon plus étrange encore, étaient tout ce que ces braves gens connaissaient de la langue parisienne. Le « pantalion » s'était arrêté, l'artiste s'épongeait le front, mais déjà de nouveaux couples s'enlaçaient et force lui était de remettre les mains sur le piano.

— « La polka tremblante, » dit-il en attaquant vigoureusement le clavier.

La polka se danse généralement en la glissant, dans les pays slaves, mais quand on la sautille, elle prend le nom de « tremblante. »

Binia, que cette grosse gaîté écœurait, était parvenue à se glisser hors de la maison et, très lasse, elle s'était laissée tomber sur un banc adossé à la haie et qu'abritait un massif d'arbustes. Ah! si elle avait pu causer un instant, rien qu'un instant avec M. Thadée, pour épancher le trop-plein de son cœur, et puis l'interroger! mais c'était impossible, elle se sentait surveillée, et l'attitude étrange et nouvelle de son fiancé la terrorisait. Pourtant, cette phrase échappée tout à l'heure aux lèvres irritées de Sofronya! Cette demande en mariage qu'aurait faite le forestier au nom de qui?.. de Jean, de son Jean,.. était-ce possible? Mais oui, ce devait être, et toute la scène d'adieu dans la chapelle lui revenait à présent, avec une étonnante netteté. Ce n'était donc pas vrai qu'il était indifférent et cruel; il l'aimait toujours, puisqu'il avait voulu l'épouser, faire d'elle sa femme! Oh! un voile se déchirait maintenant dans son cerveau, elle comprenait pourquoi il avait voulu s'exiler, pourquoi il lui parlait avec cet accent morne de l'homme qui se courbe devant la fatalité des choses, mais trop fier pour se plaindre. — Oh! Jean!

Et ses larmes, longtemps refoulées, coulaient à présent le long de ses joues, en pluie chaude. Vis-à-vis d'elle, la campagne s'étendait dans le jour gris qui finissait. A peine si l'on pouvait distinguer, au bas de la colline, la ligne miroitante des eaux du Stry, argentées par le reflet des nuages, et où glissaient, invisibles, les noirs radeaux se dirigeant vers la Bessarabie.

Plus loin, cette tache sombre, c'était la forêt, la forêt infinie, mystérieuse, avec ses arbres frissonnans, ses plantes merveilleuses, son monde d'oiseaux et d'insectes, la forêt, témoin de tant de joies douces et enfantines, la forêt presque sacrée pour elle, puisque c'est là que vivait Jean et là aussi que, sans le vouloir presque, ils s'étaient mis à s'aimer si fort tous les deux. Et soudain une idée terrible et qui, dans le désordre de ses pensées, lui était échappée, traversa son esprit. C'était aujourd'hui, ce soir même, que Jean signait son engagement. A ce moment, un bruit léger se fit tout près d'elle, elle tressaillit, et au même instant une haleine brûlante,

avinée lui frôla le visage en même temps qu'un bras vigoureux enlaçait sa taille. Elle poussa un cri et reconnut sous le rayon de la lune la face surexcitée du séminariste.

— Pourquoi êtes-vous ici! Je vous cherche partout, je veux que vous dansiez la « tremblante » avec moi!

Elle fronça le sourcil, essayant de se dégager.

Danser, lui! quelle plaisanterie!

— Je suis si fatiguée, — murmura-t-elle en lui jetant un regard suppliant; mais l'expression de son visage lui fit peur. Comme ses yeux étaient troubles, comme ses gestes étaient hardis, et le timbre de sa voix sonnait si faux!

— Je vois bien, continua-t-il, que vous avez honte de devenir une femme de prêtre; vous préféreriez épouser, comme votre sœur, un noble Polonais, en *joupan* et en *confederatka* amarante. Oh! je m'aperçois depuis longtemps que tous les honneurs sont pour celui-là et qu'on me traite, moi, en paria, ne me recevant que le soir, sous le prétexte de la politique, mais en réalité pour ne pas froisser les sentimens de ce monsieur! Et si je ne l'avais pas exigé, croyez-vous qu'on aurait annoncé nos fiançailles aujourd'hui? N'ai-je pas vu la façon gênée de votre père quand il a dû s'exécuter, et la mine dédaigneuse que prenaient les gens de la ville!

Sa violence effraya Binia.

— Vous êtes injuste, balbutia-t-elle, tremblante, en écartant le plus qu'elle pouvait son visage du sien. Mon père vous respecte beaucoup, au contraire, et c'est la seule crainte de faire manquer le mariage de ma sœur qui a dicté sa conduite; mais je puis vous assurer qu'il fait le plus grand cas de votre personne et de votre alliance.

Elle parlait d'une voix saccadée; jamais encore de sa vie, elle ne lui en avait dit si long. Mais lui, sans la lâcher :

— Pourquoi alors n'avez-vous pas voulu m'embrasser tout à l'heure? Votre sœur ne s'est pas fait tant prier pour se jeter dans les bras de son vétérinaire!

Binia, décontenancée, ne répondait pas; mais, de ses mains, elle comprimait avec force les terribles battemens de son cœur.

— Pourquoi? Oui, dites pourquoi? Je veux le savoir, à la fin, tonna-t-il, et lui ayant saisi les poignets, il les serra à les broyer.

Pourquoi, hélas! songeait-elle en considérant avec effroi cette face si rigide d'ordinaire et que la passion contractait aujourd'hui : parce qu'elle ne l'aimait pas, parce qu'il lui faisait horreur, parce que tout son cœur, toute son âme étaient à un autre! Et ces paroles lui brûlaient les lèvres. Oh! si elle avait osé pourtant; mais elle était si timide, si dressée à l'obéissance.

Devina-t-il ce qui se passait dans la tête de cette pauvre créature

comprimée? Une expression de haine passa sur ses traits. Le vin, auquel il n'était point accoutumé, jetait le désordre dans son cerveau ascétique. Il ne se possédait plus : — Je suis le maître, dit-il, il faut m'obéir, vous allez rentrer dans le bal et danser avec moi.

Brutalement ses mains s'abattirent sur elle et, de force, il la porta dans ses bras jusqu'à l'entrée de la maison.

Blessée par une telle violence, Binia, qui n'osait crier de peur d'ameuter la noce entière, se débattait de toute sa vigueur, luttant des pieds et des mains contre cette volonté bestiale.

— Oh! je la materai, je la materai, disait le séminariste, affolé de rage.

A ce moment, ses lunettes glissèrent sur le sol, il se baissa aussitôt en tâtonnant pour les retrouver. Alors Binia, prompte comme l'éclair, fit un violent effort et, lui glissant entre les bras, s'élança comme une folle à travers le jardin et disparut dans la nuit noire.

Un instant interdit, il se redressa lentement, rajusta ses lunettes sur son nez, puis, esquissant un geste de profonde indifférence :

— Eh! que le diable l'emporte après tout, dit-il. — Et il rentra dans le bal.

XV.

Minuit venait de sonner. La bruyante cadence des valses et des polkas se mêlait toujours aux trépignemens infatigables des danseurs.

Cependant l'artiste, épuisé, s'était arrêté enfin et, renversé sur sa chaise, il essuyait à grand renfort de bras les gouttes de sueur qui inondaient son front. Tout autour de la salle, les dames étalées sur des banquettes s'éventaient vigoureusement à l'aide de leur mouchoir et accueillaient avec empressement les confitures de roses et les verres d'eau glacée que leur servaient les jeunes popadias.

— Vous n'avez pas vu Binia? avait demandé plusieurs fois Diotyma, en chassant les mouches friandes qui montaient en spirale au plafond, avec un bourdonnement irrité.

— Binia? Mais il me semble l'avoir vue tout à l'heure dehors avec son fiancé, dit une grosse femme de prêtre avec un sourire significatif.

Et l'on ne s'en inquiéta pas davantage.

La plupart des hommes étaient allés maintenant boire ou fumer dans la chambre de Tymofté, et l'on entendait à travers la porte le murmure confus de leurs voix.

Tout à coup, ce murmure s'accentua en un grondement sourd,

mêlé d'acclamations violentes, de paroles sifflantes, lancées comme des fusées, et de cris de colère, parmi lesquels on distinguait en outre le choc de chaises renversées. Puis, au milieu de cette clameur, une voix terrible, colossale, s'éleva. Les dames, affolées de terreur, s'étaient portées en masse vers la porte.

— C'est la voix de Vincent, murmura Sofronya, en sanglotant. Doux Jésus! comme il est en colère! Ils auront parlé politique, c'est sûr!

—J'entends la voix de Harasim! s'écriait Diotyma.

Des lambeaux de phrases pénétraient en effet à travers la porte.

— L'avenir des uniates est dans l'orthodoxie.

— Du tout, du tout, criait un pope, il est dans son autonomie. Réunissez la Galicie et l'Ukraine et créez une Ruthénie indépendante, avec Kiew pour capitale!

— C'est absurde, ce que vous dites là; la Ruthénie n'a plus depuis longtemps d'aristocratie; elle est passée tout entière à la Pologne. Que voulez-vous faire d'une race qui a laissé échapper sa noblesse? Mieux vaut se rallier au schisme, les schismatiques grecs, au moins, ont conservé la leur.

— Comment osez-vous, clamait la voix exaspérée de Vincent, prôner l'infâme schisme dans une maison dont le chef est soumis à la puissance du pape?

— Du pape! s'écria le séminariste avec ironie, je ne donne pas dix ans aux uniates pour être retournés à la vraie, à l'antique religion orientale qu'ils n'auraient jamais dû quitter.

— Une religion qui pratique la simonie, l'exaction! Une religion où on a vu un métropolite acheter sa confirmation du patriarche! et qui vend l'absolution! continua Vincent.

— Vous en avez menti!

— C'est vous qui êtes un lâche! une canaille! vous, et tous ceux qui m'ont attiré dans ce guet-apens!

Et, en disant ces mots, le vétérinaire avait imprimé à la table un choc si terrible qu'un cliquetis effrayant annonça la chute d'un plateau chargé de verres.

Au milieu de ce tumulte, la voix pleurarde de Tymotté faisait un douloureux accompagnement en note mineure :

— Mes enfans! mes gendres bien-aimés, pour l'honneur de la maison,.. de la religion,.. remettez-vous,.. réconciliez-vous... C'est un malentendu!.. donnez-vous le baiser de paix!..

Brusquement la porte s'ouvrit avec un fracas extraordinaire, et les trois hommes parurent suivis du flot pressé des autres.

Vincent était cramoisi; ses yeux, d'un bleu de faïence, lui sortaient presque des orbites. Il criait, gesticulait : pour qui le prenait-on? lui, un Polonais, un gentilhomme qui croyait s'allier à une

honnête famille ruthène partageant ses idées politiques et religieuses ? Et ce n'était pas assez d'avoir joué cette comédie infernale, de l'avoir attiré dans un nid d'orthodoxes, on voulait à présent le faire pactiser avec l'ennemi, l'obliger à tendre la main, la joue même à cet apostat!

Mais cela ne se passerait pas ainsi! Rien n'était perdu, grâce à Dieu! Ce mariage n'avait encore aucune valeur, puisqu'il n'était pas consommé. Il le ferait casser! Il irait à l'évêché, à Vienne, à Rome, s'il le fallait. Il dépenserait jusqu'à son dernier kreutzer!

Et, disant ces mots, il lança encore une fois son poing formidable sur le « pantalion » qui rendit un gémissement lugubre. Les sanglots étouffés de Sofronya y répondirent en écho. Désespérée, la pauvrette essayait de dénouer de ses mains potelées les rubans du petit bonnet de matrone qu'elle avait mis tant de façons à accepter quelques heures auparavant.

— Je vous l'avais bien dit! gémissait-elle en se tordant les bras aux pieds de sa mère prête, elle aussi, à tomber en pâmoison.

Le père, lui, était atterré et regardait tout le monde de l'œil égaré d'un homme qui écoute sans comprendre. Non, ce n'était pas vrai, n'est-ce pas? Il avait rêvé cela! Recevoir, en plein succès, un pareil coup de massue! Et il répétait d'une voix incohérente : — Aller à Rome! à l'évêché! Casser le mariage!

Quant au séminariste, s'il avait été un moment sous l'empire du vin, il paraissait complètement dégrisé et avait repris son attitude compassée habituelle. Aussi était-ce avec un certain mépris qu'il toisait du haut de ses lunettes bleues tout ce monde en émoi :

— Pavel! cria enfin la voix de tonnerre de Vincent, dites d'atteler.

Certes, cet ordre fut le premier de la journée que le madré valet de chambre exécuta avec plaisir. La façon énergique du vétérinaire avait conquis tous ses suffrages. A la bonne heure! Voilà un homme, au moins! et c'est triomphant qu'il revint quelques minutes après annoncer que les chevaux de Son Honneur l'attendaient à la porte.

La scène qui suivit fut indescriptible. Sofronya et sa mère s'étaient élancées aux pieds du jeune homme et le suppliaient avec des cris déchirans de ne point les abandonner. Toute la partie féminine de la noce s'était jointe aux deux malheureuses, et, suspendue aux basques froncées de la large redingote, essayait également de le retenir : — Monsieur Rayski! Ayez pitié! Un tel scandale, cette pauvre jeune fille!

Mais le vétérinaire était inébranlable. Pour lui, son honneur était en jeu. Il sentait qu'il allait devenir la risée de tous s'il faiblissait, et que son parti ne lui pardonnerait jamais une alliance

dans une famille pactisant si ouvertement avec un agent avoué du schisme.

— Non, non ! criait-il d'une voix ferme, je remercie Dieu qui m'a éclairé avant qu'il ne fût trop tard ! Ce mariage, je le ferai casser ! j'ai le bon droit pour moi !.. Et sur cette parole qui sonnait si cruellement, il s'arracha aux mains qui voulaient encore le retenir et sauta dans sa *briska* suivi de ses deux garçons de noce.

Il y eut alors parmi les invités un sauve-qui-peut général. Ceux qui habitaient dans les environs se hâtèrent de balbutier quelques paroles de condoléance et remontèrent dans leurs véhicules. Il ne resta bientôt plus à la cure que les quelques couples uniates auxquels on avait promis l'hospitalité. Ces braves gens, tout gênés devant l'attitude consternée de la famille, n'osaient demander à quel endroit de la maison ils pouvaient se retirer. A la fin, Diotyma, sortant de son trouble, leur indiqua le dortoir qui leur avait été préparé, et c'est à travers les demi-ténèbres du magasin à grains, à peine éclairé par un bout de chandelle accroché à la muraille, que popes et popadias se glissèrent humblement dans leurs cases respectives, sous l'étiquette tutélaire du seigle, de l'avoine ou de l'orge, qui leur était assignée.

Quand Tymofté et sa femme furent enfin seuls dans cette grande pièce déserte, encore si brillante une heure auparavant, ils se contemplèrent un moment avec une angoisse muette, puis, écrasés par l'excès de leur chagrin, se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Blottie en un coin, sans souci de froisser sa fraîche toilette, Sofronya, abîmée de honte et de douleur, se dressait devant eux comme un blâme vivant, et de ses lèvres roses qui, en ce jour d'hyménée, ne semblaient faites que pour des sourires ou pour des baisers, s'échappait un murmure incohérent de reproches et d'invectives amères !

Courbés devant elle comme deux coupables, le père et la mère recevaient sans murmure cette flagellation, et ils sentaient que c'était justice. Oui, ils avaient été fourbes, imprudens, inconsidérés, ils avaient voulu chasser deux lièvres. Hélas ! aujourd'hui, quel châtiment !

— Vous avez brisé ma vie ! gémissait la malheureuse abandonnée. Que me reste-t-il à faire ? me retirer au couvent des diaconesses. Oh ! mais c'est horrible, cela !

— Tout n'est peut-être pas perdu, ma chérie ! Vincent réfléchira.

— Oh ! vous ne le connaissez pas, ma mère. C'est la politique qui passe avant tout. Que suis-je, moi, pour lui ? Un chiffon, un zéro !

Les plus jeunes fillettes, brisées par la fatigue, dormaient accroupies sur le sol, la tête posée sur les banquettes. Et dans le fond de

la salle, l'ombre silencieuse de Pavel allait et venait, rangeant méticuleusement les riches écrins à argenterie.

— Il est près de deux heures du matin, murmura la popadia en faisant un effort pour se lever. Sofronya, mon amour, il faut nous coucher; les petites tombent de sommeil!

Deux filles de ferme étaient entrées apportant des paillasses remplies de foin et des piles d'oreillers qu'elles rangèrent le long de la muraille, vu que tous les lits avaient été remisés au dehors.

— Et où est Panna Binia? dit l'une d'elles.

— Mais oui, où est Binia? répéta la mère, heureuse de créer une diversion.

Cependant on eut beau chercher et fouiller dans tous les recoins du presbytère, on n'y trouva nulle trace de la petite popadia. Pavel venait de refermer le plus volumineux coffret :

— La dernière fois que j'ai vu Mlle Binia, dit-il de son air froid et guindé de valet bien appris, elle était au jardin avec M. Piesek,.. et,.. je pense bien,.. qu'ils étaient fâchés... ensemble... Quand M. le séminariste est rentré, il était tout rouge, et Mlle Binia n'était pas avec lui.

— Ah! mon Dieu! cria la mère affolée, elle sera allée se jeter à l'eau.

Le pope était accouru.

— Allons, voyons, voyons, ma femme, que dites-vous? Du calme, Diotyma, au nom du ciel!

— Eh! mais vous savez bien qu'elle ne pouvait pas le souffrir, votre Harasim. Ah! Tymofté, qu'avez-vous fait de vos deux filles!

C'est au milieu d'un concert de sanglots, de gémissemens et de reproches mutuels que la famille se décida enfin à s'étendre tant bien que mal sur les couchettes improvisées à la hâte, pour essayer de prendre un peu de repos.

XVI.

Lorsque Binia était arrivée au pied de la colline, elle s'arrêta un moment pour écouter si elle n'était pas poursuivie. Mais se sentant bien seule, un soupir de soulagement gonfla sa poitrine, en même temps qu'une flamme éclairait sa physionomie si résignée d'ordinaire.

Une odeur tiède de menthe fleurie montait des talus d'alentour et, à quelques pas, les eaux huileuses du Stry coulaient mollement dans la nuit.

Fascinée par l'attirante magie de ce miroir, Binia se pencha un instant, et son ombre fit sur les vagues striées d'argent une tache indécise. Au fond de ce gouffre béant étendu en face d'elle, c'était

la fin de toute peine, l'oubli des rancœurs et des déceptions, des longs martyres et des luttes stériles!

Et comme elle restait là, hypnotisée par cette masse d'eau mystérieuse, il lui sembla voir passer sur les vagues la fugitive image de la vaillante reine Wanda, et cette vision la remplit d'épouvante. Non, ce n'était pas la mort qu'elle cherchait, la pauvre petite popadia. Ce qu'elle voulait, c'était fuir, échapper au sort qui la menaçait, trouver un refuge. Mais où, comment? elle le savait à peine.

Elle s'était remise à marcher, suivant maintenant les bords de la rivière. Son pas était enfiévré; pourtant un courage factice, né de la peur, la soutenait.

Tout à coup, elle frémit, poussa un cri. En face d'elle, une ombre allongée, pareille à la grande silhouette du séminariste drapé dans sa robe noire, se dressait, et un bras nerveux, presque métallique, lui barrait le passage.

— Laissez-moi! laissez-moi! cria-t-elle affolée. Ah! je ne vous aime pas, je ne veux pas vous épouser, j'aime mieux mourir!

Et ses yeux se tournaient maintenant vers les eaux noirâtres, le refuge suprême des exaspérés. Dans sa fougue, elle s'était dégagée, et comme rien ne bougeait autour d'elle, elle osa toute blême ouvrir les yeux; mais elle n'aperçut qu'un arbuste noir et efflanqué dont les branches tordues s'avançaient à travers l'étroit sentier, pareilles à de longues mains décharnées. Alors elle se signa plusieurs fois et, honteuse de sa méprise, continua sa course folle dans la nuit.

Parfois le dos moussu d'une vieille chaumière prenait à ses yeux la fantastique apparence de quelque animal monstrueux, ou bien une gigantesque croix dressée rigide sur le ciel semé d'étoiles indiquait qu'un misérable avait trouvé la mort à cet endroit. Enfin, la forêt apparut, et son cœur tressaillit de joie; là seulement elle trouverait la paix, le calme, le salut. Encore quelques instans, et ses pieds fouleraient son moelleux tapis de mousse, elle aspirerait à pleins poumons ses senteurs balsamiques et se glisserait sous l'ombre protectrice de ses vieux arbres.

XVII.

Le rendez-vous que l'agent racoleur avait assigné à Yanek était pour onze heures du soir.

Il en était neuf à peine. Le jeune homme siffla son chien, prit son fusil et s'enfonça dans la forêt.

Il marchait résolument, le cœur un peu serré, ayant hâte d'en finir. Le matin de ce jour-là, il avait pour la première fois parlé de

ses projets à sa mère et à son aïeule, les assurant que rien ne leur manquerait.

Oh! l'angoisse de ces deux regards mornes braqués sur lui.

Et puis la révolte de la vieille, toute recroquevillée dans son coin, son vieux chat roux entre ses bras.

— Trois ans! mon fils, trois ans, et tu crois que je vais t'attendre si longtemps; mais c'est au cimetière que tu me retrouveras, au cimetière, tu m'entends! Tu es donc fou! Qu'est-ce qui te manque ici? Oh! cette jeunesse!

Quant à la mère, elle n'avait pas poussé une exclamation, mais tout le sang s'était retiré de ses joues hâlées de travailleuse, et longtemps ne trouvant pas de paroles, elle l'avait enveloppé de son regard navré.

— Trois ans, c'est bien long, mon fils! avait-elle murmuré à la fin. — Et c'était tout.

Et puis, d'un air soumis, elle l'avait doucement interrogé sur la vie qu'il mènerait là-bas, sur son travail, sur ce voyage aussi, d'une longueur si démesurée que cela déroutait ses faibles notions géographiques.

Mais à la manière dont elle le questionnait, Jean devinait bien que M. Thadée avait passé par là, qu'il avait dû préparer la pauvre femme, l'habituer à cette idée, lui dire la déception cruelle de son fils... Et lui, qui s'était attendu de la part de sa mère à une scène de reproches, à des cris, à des murmures, il se sentait tout troublé en face de cette muette résignation.

Dans le premier moment de son désespoir, il s'était jeté, avec la véhémence qui le caractérisait, sur l'idée de ce lointain voyage, apparu à son esprit comme un secours providentiel. Le côté aventureux de cette équipée séduisait sa nature restée primitive. La douleur est égoïste; puisqu'il ne pouvait épouser Binia, puisque sa situation civile était équivoque, mieux valait s'éloigner, chercher à oublier. L'idée de tous ceux qu'il laissait derrière lui ne l'avait pas fait hésiter un instant.

Son départ était à la fois le coup de tête d'un amant aveugle et d'un orgueilleux. Mais à présent qu'il courait à ce rendez-vous, et que chacun de ses pas le rapprochait de l'irrémédiable dénoûment, sa pensée se reportait avec une ténacité étrange vers les êtres qu'il laissait derrière lui. Les deux femmes d'abord, et puis M. Thadée. S'il allait ne plus les retrouver? Une angoisse le prenait à la gorge. Avec quelle délicatesse sa mère et le bon forestier n'avaient-ils point cherché à le détourner de ses projets, le traitant plutôt comme un enfant malade qu'il ne faut point contrarier!

Son âme très neuve, éclose en pleine forêt sauvage et doucement

formée à l'école de son maître, était bien apte à saisir ces subtiles gâteries du cœur.

Et il songeait à ce que la fierté de sa mère avait dû souffrir quand elle avait appris le dédain méprisant du pope. Peut-être avait-elle rougi, devinant que ce refus venait de l'irrégularité de son union Et n'était-ce point là le motif de cette attitude humble qui l'avait frappé ?

A cette pensée, un sang brûlant lui montait aux joues, lui martelait les tempes. — Oh ! oui, mieux valait l'exil, disait-il. Ici, je me rongerais. Là-bas, je me ferai un nom. Je tâcherai d'oublier.

Quand il arriva à l'auberge du rendez-vous, il n'y avait encore presque personne dans la salle. Il en fit le tour avec impatience. Dans le fond de l'*alkierz* (1), un jeune gamin d'une douzaine d'années, la face émaciée, les yeux rougis, était penché sur un vieux Talmud qu'il étudiait à la lueur d'une maigre bougie. Une jolie Juive traversa la pièce et lui tendit un verre d'eau-de-vie, d'un air provocant, mais il refusa, ennuyé.

— Est-ce par hasard Schwabe que vous cherchez, maître Yanek ? demanda obséquieusement un vieil Israélite en le saluant.

Jean haussa les épaules sans répondre.

En ce moment, il souffrait amèrement. Une indécision terrible l'avait repris : fallait-il quitter sa patrie, son avenir, pour l'inconnu ? Et puis la pensée que Binia allait devenir la femme d'un autre, qu'elle demeurerait dans une cure, voisine peut-être, et qu'alors, il la rencontrerait forcément chaque fois qu'elle viendrait voir ses parens l'exaspérait. La torture qu'il avait ressentie en la voyant aux côtés du séminariste lui avait ouvert les yeux sur l'état de son âme.

Il était sorti de l'auberge et arpentait maintenant la lisière de la forêt. La nuit était sereine. Sous le couvert du bois, des mouches de la Saint-Jean dansaient, vertes et lumineuses, pareilles à une ondée d'étoiles. Des paysans qui passaient sur la chaussée et avaient sans doute assisté à la noce rentraient dans leurs foyers en échangeant des réflexions admiratives à propos des splendeurs de la journée. Quel luxe ! quel repas ! et puis le bal ! Oh ! on s'amusait ferme ! Et tout de suite, l'imagination de Jean s'était représenté la salle du presbytère en fête et Binia parée de ses plus beaux habits, tournoyant entre les bras du séminariste. A cette vision, une âpre jalousie vint lui mordre le cœur.

Il s'était assis sur un tronc d'arbre renversé et, le front dans ses mains, s'abandonnait à ses pensées amères.

(1) Arrière-cabaret juif.

Tout à coup Komar se mit à aboyer en frétillant de la queue.

Vivement Jean releva la tête et aperçut venant du bois une silhouette féminine d'allure très jeune et qui lui parut affolée.

En un instant, il fut sur ses pieds, et, comme il se rapprochait d'elle, un cri s'étrangla dans sa gorge : — Binia! ma Binia! c'est vous!

Elle aussi l'avait reconnu à la clarté de la lune.

— Jean, oh! Jean! cria-t-elle, et follement, les bras étendus, elle s'abattit sur sa poitrine.

— Binia! mon, Dieu, est-ce possible? balbutiait-il, en étreignant passionnément la mignonne créature qu'un instant auparavant, il se figurait encore au milieu du bal.

Tout doucement il l'attira vers le tronc d'arbre, la fit asseoir à ses côtés, et chercha à l'interroger.

Il s'aperçut alors de ses larmes et du désordre de ses traits.

— Qu'avez-vous, Binia? Que s'est-il passé? Au nom du ciel, parlez! dites, dites vite.

Elle jeta autour d'elle un regard effaré.

— Oh! Jean, Jean, emmenez-moi, murmura-t-elle d'une voix étouffée, prenez-moi avec vous en Amérique. Je ne veux plus retourner à la cure, je ne veux pas épouser le séminariste.

Il la considéra comme dans une extase. Que disait-elle, la mignonne, la chérie? Elle l'aimait donc, son Jean, qu'elle voulait le suivre à l'autre bout du monde! Et ce cauchemar affreux, son mariage avec Piesek, n'existait plus.

— Oh! Binia. Si c'est un rêve que je fais, mieux vaudrait ne jamais se réveiller! Parlez, ma chérie, parlez, mon unique aimée; dites si c'est vrai que vous l'aimez, votre Jean.

Sans répondre, elle cacha sa tête sur son épaule, mais il vit bien au regard éperdu qu'elle lui jetait qu'elle aussi l'aimait de toute son âme.

Délicieusement ému, il pressa contre sa poitrine la chère créature, sa Binia qu'il avait crue perdue pour lui et qui désormais était sienne.

— Dites-moi tout, ma chérie, supplia-t-il.

Alors, osant pour la première fois lever les yeux sur lui, elle lui raconta ce qui s'était passé.

Et tandis qu'elle parlait, Yanek, les poings crispés, se retenait pour ne pas aller châtier sur l'heure ces gens cruels, ces brutes qui, d'une enfant soumise jusqu'à l'immolation d'elle-même, avaient fait cette révoltée.

Puis, quand elle eut terminé, il lui prit les deux mains et la regardant profondément : — Binia, demanda-t-il très bas, dites-moi depuis combien de temps vous m'aimez!

Elle sourit. Combien de temps? Il lui semblait que c'était depuis toujours!

— Oh! non, murmura-t-il, j'ai été si dur, vous vous rappelez.

Elle le regarda de ses grands yeux tendres. — Je ne me souviens plus, dit-elle.

— Et, continua Jean, me voyant venir chaque dimanche à la *cerkiew*, vous ne vous doutiez pas que je vous aimais, moi?

— Si, un peu, dit-elle en rougissant.

— Et pourtant, quand je suis venu vous dire adieu hier dans la chapelle, vous avez cru que je ne pensais plus à vous.

— J'ai été si peu habituée à être aimée, dit-elle timidement; c'est seulement quand j'ai appris ce matin, par hasard, la démarche de M. Thadée que j'ai tout compris.

Maintenant qu'ils étaient sûrs l'un de l'autre, ils se plaisaient à évoquer ces malentendus, à se rappeler leurs tortures passées.

— Alors, murmura-t-elle tout bas, en se penchant à son oreille, vous voulez bien que je parte avec vous pour l'Amérique?

Il la regarda un instant tout ému.

Oui, c'était vrai. Elle voulait le suivre là-bas, mais était-ce possible? Et n'y aurait-il pas moyen, maintenant qu'ils s'entendaient enfin, de rester au pays, et d'arracher leur consentement à ses parens, sans la condamner à un pareil exil, dans un pays meurtrier peut-être?

Anxieuse, elle étudiait le jeu de sa physionomie.

— Vous ne voulez pas, dit-elle, vous allez me reconduire à la cure. Oh! mon Dieu! mon Dieu!

— Binia, ma chérie, voyons, rassurez-vous. Oui, je l'avoue, je redoute pour vous un tel voyage, et je songe à essayer d'un autre moyen pour nous réunir. Ne pensez-vous pas que M. Thadée sera notre meilleur conseiller? En attendant, je vais, moi, vous conduire chez ma mère; dites, voulez-vous?

Elle ferma les yeux en signe d'acquiescement, et joignant les mains: — Je ferai ce que vous voudrez, dit-elle.

Au reste, elle était bien trop anéantie pour lutter; l'effort qu'elle venait d'accomplir était si en dehors de son caractère qu'elle se sentait brisée. Et elle éprouvait un soulagement infini à se reposer enfin sur une force en qui elle avait une confiance illimitée. Quelques instans plus tard, Jean, métamorphosé par le bonheur, mit sous son bras celui de sa petite amie, appela gaîment Komar, et tous les deux, émus d'une émotion indéfinissable, s'enfoncèrent sous la futaie. Au moment où ils allaient disparaître, une voix, venant du cabaret, cria :

— Hé, Yanek, Yanek, Schwabe vient d'arriver, il vous appelle.

Mais le jeune homme, sans répondre, esquissa un geste de dé-

dain : — Au diable le racoleur et l'Amérique et les voyages! s'écria-t-il.

Maintenant que Binia l'aimait, il faudrait bien, coûte que coûte, trouver un moyen de les marier.

XVIII.

Le lendemain, dès la première heure, comme Jean entrait le visage radieux dans la chambre de M. Thadée, il trouva le forestier encore tout bouleversé de la scène dont il avait été témoin la veille au presbytère.

— Mais alors, s'écria Yanek, Binia est libre, elle n'a plus rien à craindre. — Et, en quelques mots, il mit son maître au fait de tout ce qui s'était passé.

M. Thadée eut un sourire incrédule : — Peut-on savoir avec des gens de cette espèce? Tout dépendra de la façon dont agira le vétérinaire. S'il persiste à faire casser son mariage, il est certain que Tymofté est trop adroit pour laisser échapper deux gendres à la fois, et qu'il se rabattra sur le Piesek. Mais si Vincent se laisse attendrir, oh! alors, il lâchera impitoyablement le séminariste, ce qui ne veut pas dire que tu seras agréé, toi.

— Comment, mais puisque nous tenons Binia!

— Voyons, mon cher ami, tu n'es pas sérieux quand tu dis cela. Tu ne comptes pas, je pense, cacher la petite sous ton toit pendant des journées, des semaines peut-être? Songe que si le pope venait à apprendre la chose, et il a une bonne police, il aurait le droit de t'envoyer les gendarmes. C'est un enlèvement de mineure, simplement. Dans tout cela, toi, tu ne vois qu'une équipée romanesque; mais c'est bien plus grave que tu ne le supposes.

— Il me paraissait tout simple, murmura Jean, d'aller trouver le pope et de lui dire : Je sais où est Binia, si vous voulez me l'accorder en mariage, je vous la ramènerai.

— Tu es bien naïf, mon pauvre garçon; à présent que tu te sais aimé de Binia, tu ne vois plus d'obstacles à tes désirs. Mais il t'enverra promener, ce pope, ou bien il te leurrera comme les autres.

Jean était exaspéré.

— J'ai promis à Binia de ne plus la remener à la cure, dit-il. Si je ne puis pas tenir ma promesse, eh bien, nous partirons tous les deux pour l'Amérique. J'aurais voulu pouvoir éviter cet exil; mais, s'il le faut, nous sommes prêts à tout.

M. Thadée, qui venait justement de passer une manche de sa *szamarka*, resta un moment interdit, le bras en l'air.

— C'est parfait, continue, ne te gêne plus, un enlèvement à présent. Ah! combien je remercie la Providence qui m'a préservé

de tomber jamais amoureux! Un sage a écrit quelque part que l'amour est le premier degré de l'aliénation mentale. Il avait cent fois raison. Je ne te reconnais plus, tu es fou, fou à lier. Et tu prétends l'aimer, ta Binia? Mais si tu l'aimais comme je comprends les choses, tu songerais davantage, il me semble, à sa réputation. Crois-tu donc qu'un garçon de vingt-cinq ans soit une belle protection pour une fille de dix-huit?

— Mais puisqu'elle est chez ma mère!

— Ta, ta, ta, les méchantes langues sauront vite découvrir le petit-fils derrière la mère et l'aïeule.

Le forestier avait agrafé sa boucle de cornaline, rajusté sa ceinture, il prit son chapeau.

— Tu vas venir avec moi, Jean, je parlerai moi-même à Binia. C'est une enfant pleine de cœur et de bon sens, et elle sait que je ne souhaite que son bonheur et le tien. Avant une heure d'ici, il faut qu'elle soit ramenée sous le toit paternel. Ensuite, laisse-moi faire, j'ai mon idée; mais surtout que le pope ignore où Binia a reçu l'hospitalité. Qu'il croie, comme c'est la vérité, qu'elle s'est enfuie pour se soustraire aux grossièretés du séminariste, et a ensuite erré toute la nuit. — Eh bien, voyons, es-tu convaincu? As-tu confiance en moi? Allons, viens et dis à Ilko d'atteler et de nous rejoindre chez toi.

XIX.

L'éclatante rupture entre le vétérinaire et la fille du pope avait produit un grand scandale dans la petite ville de X... La nouvelle, propagée à la hâte par ceux qui avaient assisté à la noce, était déjà dans toutes les bouches. Aussi ne voyait-on sur les pas des portes, dans les boutiques, ou près des fenêtres basses, légèrement entr'ouvertes, que gens attroupés dont la physionomie exprimait l'étonnement ou une ardente curiosité. Et chacun donnait son avis, ajoutait des détails, blâmait ou approuvait. La plupart prenaient le parti du vétérinaire, un si brave garçon! Avoir été joué par ce pope! Quant à Tymofté, il n'y avait qu'une voix contre lui. Mais aussi quelle idée à ce Rayski d'aller rechercher en mariage une fille de prêtre! Est-ce qu'on épouse ces gens-là! Qu'ils se marient entre eux comme c'est leur habitude. N'y avait-il donc pas assez de gentilles filles dans les environs?

C'était jour de marché, de sorte que la ville entière était en émoi. De nombreux chariots encombrés de paysans sillonnaient les routes, et la place était tout envahie par les véhicules surchargés de légumes ou de denrées. Des montagnards en costumes bariolés étalaient leurs marchandises, interpellaient les passans, de petits

juifs, en lévites leur traînant jusqu'aux pieds, couraient çà et là, affairés.

La maison du vétérinaire était située juste au milieu de la place. C'était une grande bâtisse, toute de plain-pied, entourée de verdure. Une vaste porte à deux battans et précédée de deux piliers, badigeonnés de plâtre, y donnait accès. Au-delà, dans une sorte de grand verger qui s'étendait à perte de vue, une douzaine de chevaux, les pieds de devant entravés par une corde, pâturaient en sautillant.

Vincent Rayski était fort aimé des gens du pays auxquels il ne marchandait pas ses services; aussi, à l'annonce de son mariage, plusieurs d'entre eux, voulant lui prouver leur reconnaissance, s'étaient-ils munis ce matin-là, qui d'une belle soixantaine d'œufs, qui d'un tonnelet de fromage de brebis bien épicé de cumin, d'autres même, d'un simple rayon de miel.

D'ordinaire, ils trouvaient la porte cochère largement ouverte, prête à recevoir bêtes et gens; mais aujourd'hui, à leur grand ébahissement, les deux battans restaient hermétiquement clos. Plusieurs cultivateurs amenant des bestiaux à faire soigner étaient venus grossir ce petit groupe, si bien qu'aux abords de la maison on voyait un encombrement de gens portant, les uns, de lourdes hottes sur le dos, les autres, traînant au bout d'une corde leur bœuf ou leur vache, qui poussaient de lamentables gémissemens.

— Ne va-t-il point ouvrir? se demandaient les paysans entre eux.

— C'est que, moi, je voudrais bien être rentré avant la chaleur.

— Il est peut-être malade? dit un autre.

— Mais non, puisqu'il s'est marié hier, s'exclama un troisième; sans doute il fait la grasse matinée.

— Marié, bon, mais il y en a qui disent qu'il a eu des paroles avec son beau-père et qu'il a planté là sa femme!

— Ah bien! en voilà une histoire!

— Oui, mais si c'est comme ça, qu'est-ce que je vais faire, moi, avec ma bête? C'est que depuis trois jours elle ne fait qu'enfler, elle va crever tout à l'heure!

Tandis que les paysans échangeaient entre eux leurs réflexions, on vit tout à coup apparaître sur la place un brillant cortège composé de gens vêtus de redingotes blanches à revers amarante, coiffés de bonnets carrés de même couleur. Ils étaient précédés d'une bruyante musique, et en tête flottait une banderole où l'on voyait deux mains réunies et par-dessous, en grandes majuscules: *Pologne et Ruthénie*.

La petite troupe, suivie de paysans et de bourgeois, se fraya tant

bien que mal un passage entre les chariots dételés et les piles de sacs débordant d'orge et de farine, et vint se placer en bon ordre juste en face des fenêtres de Vincent, puis entonna aussitôt très bruyamment la fameuse *Marche de Dombrowski.*

C'étaient les patriotes de la ville de Stry qui, ignorant encore la rupture de la veille, venaient, selon la coutume polonaise, présenter à la jeune épouse de leur ami le pain et le sel, et lui donner l'aubade.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées qu'un nouveau cortège également accompagné de cuivres sonores, et s'intitulant l'*Union des patriotes*, débouchait sur la place, tandis que, de l'autre côté de la chaussée, une troisième troupe, qu'un étendard désignait sous le nom de l'*Avenir de la Galicie*, défilait en bon ordre et venait se ranger en face de la maison du vétérinaire.

Chacune de ces députations jouait un air différent, en sorte que cette cacophonie, jointe aux cris des gens et aux beuglemens des animaux, faisait sur la place le plus assourdissant charivari.

Les chefs de ces compagnies, un peu surpris de voir que, malgré tout ce tapage, la porte restait si obstinément close, se mirent à interroger les paysans postés à l'entour ; mais ils n'en reçurent que d'incohérentes réponses.

A la fin, l'un d'eux, très corpulent, en *joupan* de couleur vive, la moustache pendante, les mains gantées de frais, se risqua à frapper énergiquement à la porte ; ne recevant aucune réponse, il prit le parti de faire le tour de la maison, par le verger, et ayant fait signe à ses hommes, tous emboîtèrent le pas derrière lui et disparurent sous les grands arbres.

XX.

C'est dans son cabinet de travail que Vincent, le malheureux héros de cette nuit, s'était réfugié après son triste retour chez lui. Lorsque ses gens de service avaient entendu sur les cailloux de la route le bruit des roues annonçant l'arrivée de leur maître, ils s'étaient empressés d'illuminer les principales pièces de la maison, ainsi qu'ils en avaient reçu l'ordre ; puis, groupés respectueusement au bas du perron, faisant face au verger, le plus ancien des hommes, tenant entre ses mains un plateau sur lequel étaient disposés le pain et le sel, attendait, tout en repassant le petit discours qu'il avait préparé.

A l'arrivée de la *briska*, un frémissement d'impatience mêlée d'émotion agita tous ces braves gens ; mais leur surprise fut grande quand, au lieu du couple qu'ils attendaient, ils virent des-

cendre leur maître accompagné seulement de ses deux garçons d'honneur.

— Eh bien! madame est donc restée en route? s'écria irrévérencieusement le vieux, qui demeurait bouche bée, son discours au bout de la langue.

Instantanément un vigoureux soufflet, accompagné d'un juron bien connu, le mit clairement au fait de la situation, envoyant au diable, du même coup, le pain et le sel.

Le vétérinaire avait ensuite pénétré dans son appartement, mais la vue de ces chambres éclairées comme pour une fête lui avait horriblement serré le cœur.

Ici, à droite, c'était la salle à manger dont chaque meuble avait été si soigneusement choisi par lui, et qui montrait sur la crédence de noyer verni les vieilles pièces d'argenterie de famille, à côté d'un joli samovar de cuivre pimpant neuf. A gauche, tamisée par une douce pénombre, c'était la chambre à coucher où se devinaient, noyés sous la teinte bleuâtre des couvertures de satin, deux lits jumeaux et, tout au-dessus, la vierge de Czestochowa, nimbée d'or et de verroterie, qui souriait dans une bénédiction.

Combien tous ces détails qui parlaient de joie intime, de paix infinie, faisaient au cœur du malheureux vétérinaire l'effet d'autant d'âpres aiguillons! Hélas! ce pauvre nid, tiède et charmant, échafaudé avec tant de soin, il n'avait fallu qu'une heure d'orage pour l'éparpiller à tous les vents. Jamais la voix rieuse de la jeune popadia ne résonnerait dans ces murs, jamais sa tête blonde ne reposerait sous l'égide de cette madone.

Vincent s'était affalé dans son fauteuil, les poings dans les yeux, les coudes sur les genoux, inerte, indifférent à tout ce qui se passait autour de lui.

Debout à ses côtés, pareils à deux gardes du corps, ses garçons d'honneur, leur bouquet flétri, encore piqué à la boutonnière, l'exhortaient à la fermeté.

Un peu plus loin, quelques-uns de ses camarades, qui les avaient suivis, discutaient très haut, à grands renforts de gestes, la situation, et les mots solidarité, parti politique, Rome, divorce, revenaient à chaque instant dans leurs discours.

Çà et là, errant comme des âmes en peine, les domestiques larmoyans essayaient en vain de comprendre le véritable état de la situation.

A la fin, cependant, ces messieurs lassés, sans doute, du silence obstiné du maître, avisèrent une table de jeu, se glissèrent sans bruit tout autour et, s'étant distribué les cartes, commencèrent une partie de « préférence », tandis que les serviteurs, habitués aux

coutumes hospitalières de la maison, s'empressaient de leur offrir des cigarettes, du thé et du rhum.

Un grand silence s'était refait maintenant dans la pièce, et l'on n'entendait plus que le tic-tac de la pendule et le bruit sec de la chute des cartes sur la table, alterné par la voix des joueurs :

— *As ker*! (as de cœur).

— *Dama pikova*!

— A moi la levée.

Peu à peu un jour blafard, faisant un lugubre contraste avec la lumière jaune des bougies, se glissait entre les rideaux.

Dehors, la basse-cour commençait à se réveiller, des coqs se répondaient, les tourterelles gémissaient et, sur le grand cerisier, dont les branches frôlaient le toit de la maison, un peuple de moineaux piaillait joyeusement.

Vincent ne bougeait toujours pas, mais les veines gonflées de son front témoignaient de la lutte intense qui se livrait dans son cerveau. Et, sans relâche, avec la lucidité aiguë que donne le chagrin arrivé à ce degré d'intensité, il refaisait la scène de la nuit avec le séminariste, lançait l'anathème contre ceux qui l'avaient trompé, repoussait Sofronya éplorée, sa mère, ses sœurs, toute cette horde de femmes qui s'était accrochée à lui.

Et puis, tout de suite, cette réflexion inexorable de logique lui venait à l'esprit : si pourtant il ne s'était pas laissé surprendre par les fumées du vin, s'il était resté dans le bal, cette discussion avec Piesek n'aurait pas eu lieu, et rien de tout cela ne serait arrivé. Bien au contraire, en ce moment, Sofronya, blottie sur le siège de la légère *tarantass*, roulerait gaîment à ses côtés, vers leur jolie demeure, tandis que lui aiguillonnerait d'un vigoureux coup de fouet l'allure de ses jumens.

Oui, mais alors, disait sa conscience, le pope et le séminariste triompheraient, et son parti à lui serait trahi.

Soit. Qui oserait affirmer cependant que Sofronya partageait cette manière de voir; et puis, une fois sa femme chez lui, il faudrait bien se faire une raison, trouver un autre moyen. On en serait quitte pour se brouiller avec le beau-père, le beau-frère, la famille entière ; voilà tout !

Tandis qu'il songeait ainsi, le sommeil peu à peu l'envahissait. Lourdement sa tête roula sur sa poitrine ; cette fois encore, loin de trouver du repos, c'est le cauchemar qui le tenaille à présent ; il rêve que furtivement, tandis que ses camarades ont le dos tourné, il s'esquive à grandes enjambées à travers la campagne. Dieu ! que ses bottes sont pesantes, et que la terre qu'elles soulèvent est lourde !

C'est à grand'peine qu'il gagne le presbytère. Il y pénètre enfin

à pas de loup. Tout est noir. Cependant un rayon de lune qui filtre à travers une fenêtre lui permet de distinguer quelque chose.

Çà et là, le long des murailles, sur des paillasses jetées sans soin, sont étendus les membres de la famille; mais ils ne dorment pas; de sourds gémissemens, des lamentations étouffées s'échappent de leurs lèvres, et il semble que de la maison entière monte un immense sanglot, lugubre comme la mort. Fiévreusement il erre à tâtons et se courbe vers ces êtres désolés qui ne le reconnaissent pas. C'est Sofronya qu'il cherche. Sa Sofronya, sa femme. Où donc est-elle?.. Une tresse longue, soyeuse, s'est embarrassée soudain dans ses pieds, il tombe à genoux : — Fronya, ma femme, ma chérie! C'est moi, chut! je suis revenu, ne le dis pas. Viens, viens, nous ne nous quitterons plus, viens avec moi, ton mari, ton Vincent. Comme sa tête est lourde! Comme ses mains sont froides!

Il essaie de la prendre dans ses bras, mais c'est en vain. Son corps est pesant et glacé comme du marbre. : — Fronya! Fronya! crie-t-il. Fronya! Ma femme!.. Soudain il se réveille effaré, regarde autour de lui; il a rêvé. Une moiteur inonde son front, et autour de lui, les joueurs de « préférence » n'ont pas même bronché.

Le matin était venu maintenant; une à une les vacillantes bougies avaient sombré et jetaient d'incertaines lueurs autour d'elles, De l'extérieur, les sons arrivaient de plus en plus perceptibles, et c'étaient les roulemens des chariots sur la route, les cris des conducteurs de bestiaux, l'ébrouement d'un cheval ou le beuglement d'un bœuf récalcitrant. Tous ces bruits familiers, qui le réveillaient régulièrement deux fois par semaine, les jours de marché, lui étaient odieux aujourd'hui. Il devinait dans cette foule grouillante des abîmes de curiosité et de bavardage. Sympathie ou hostilité, que lui importait; c'était le fait d'avoir le droit de se faufiler, sans pudeur, dans les recoins les plus intimes de sa vie, de déshabiller sa honte, de mettre à nu la plaie cachée de son foyer, qui l'exaspérait. Et à qui pouvait-il en vouloir? A qui, si ce n'est à lui-même?

Vaguement, un bruit éloigné de fanfares frappa son oreille. Étonné, il fronça les sourcils, releva la tête; puis, comme machinalement ses yeux s'étaient tournés vers le groupe des joueurs, il entendit celui qui battait les cartes dire négligemment :

— Rome ne sera même pas nécessaire, je me fais fort d'emporter d'emblée la licence de l'évêque... A vous à couper, Augustowski... Pauvre garçon que Rayski! quel grand fou! Il avait bien besoin de faire ce mariage extravagant pour arriver à un esclandre pareil! Bon, il y a maldonne!

Une imprécation mourut sur les lèvres de Vincent : — De quoi

se mêlaient-ils donc, ces gens-là? Ah! il leur était aisé, une cigarette aux lèvres, dégustant commodément leur thé, tout en échangeant sur le tapis leurs petits cartons peints, de discuter ce qui faisait sa torture à lui, de blâmer, de donner leur avis.

Les fanfares discrètes de tantôt s'étaient renforcées à présent, et c'était maintenant, sur la place, des clameurs discordantes. Vincent se frotta les yeux. Que se passait-il donc?.. Tout à coup, l'éclat des cuivres résonna bruyamment sous les fenêtres mêmes, en un instant le verger fut envahi par une multitude de *czapkas* rouges, ce qui lui donna l'aspect d'un immense champ de pavots. Triomphalement, enfin, musique et drapeau en tête, l'*Union des Ruthènes et des Polonais* fit son entrée, à la fois tapageuse et enthousiaste, suivie de tout près par l'*Union des Patriotes* et par l'*Avenir de la Galicie*.

En avant de chaque société, marchaient deux jeunes garçons porteurs du pain, sous la forme d'une tourte, et du sel.

Oh! ce sel! Quelle ironie amère et symbolique des joies matrimoniales que le malheureux vétérinaire avait eues jusque-là!

Le sel! il en avait non-seulement l'âcre goût sur les lèvres, mais, comme disait Pavel, il était dans son œil; il était aussi, hélas! dans son âme, dans son cœur déchirés. Les députations avaient pénétré dans la salle, elles s'étaient arrêtées militairement devant le fauteuil du maître de la maison; mais les vaillans patriotes paraissaient tout déconcertés du spectacle qui s'offrait à leurs yeux. S'étaient-ils trompés? y avait-il quelque mystification? Comment se faisait-il qu'au lieu du jeune couple de tourtereaux qu'ils comptaient surprendre au nid, ils tombaient dans une chambre de jeu enfumée, et que le héros, celui qu'ils venaient acclamer avec tant de pompe, était là, affalé, la cravate lâche, les vêtemens en désordre, la face boursouflée, les regards irrités?

Cette situation ne pouvait se prolonger davantage; au reste, les joueurs, s'étant levés, allèrent serrer la main aux chefs de file, et leur expliquèrent en quelques mots la situation. Mais à peine la conduite de Vincent fut-elle connue, qu'un universel hourra sortit de toutes ces poitrines, et c'était à qui viendrait maintenant serrer la main du vaillant, du courageux champion politique, toujours sur la brèche, toujours fidèle au principe, toujours semblable à lui-même. Ah! pour lui, on le voyait bien, il n'y avait ni famille, ni épouse, ni amour qui tînt! C'était la patrie avant tout! Hourra!

L'enthousiasme était si grand que peu s'en fallut qu'on n'enlevât le vétérinaire de son fauteuil et qu'on ne le portât en triomphe tout autour de son verger.

Ah! ces chiens d'orthodoxes! nous les démasquerons, nous les réduirons à néant! Quel tremplin superbe aux futures élections!

car l'affaire aura du retentissement, un retentissement énorme, colossal, européen! Tous les journaux vont s'en occuper, et rien n'allèche plus en politique qu'un petit brin de roman. Vincent deviendra le héros de la Galicie! Cette affaire-là nous vaudra au moins dix sièges de plus à la Diète!

Après une si belle explosion de sentimens, il fallait boire

Les garçons d'honneur s'étaient vite érigés en échansons.

Mais cette joie si bruyante faisait un pénible contraste avec le visage abattu de celui qu'on félicitait si fort. Il essaya pourtant de se lever, de dire quelque chose, les paroles s'étranglaient dans son gosier. Il lui fallut néanmoins subir les toasts bus à son courage, à son grand cœur, à la réussite de son divorce, à la chute de ses ennemis.

On avait bien espéré lui voir renouveler une partie de la scène, dans un bel élan rétrospectif d'emportement; mais on dut se passer de ce spectacle. Il ne paraissait vraiment pas disposé; la fatigue, sans doute.

Peu à peu les patriotes se calmèrent. Un geste de leur chef leur intima l'ordre de reprendre leurs rangs, non sans que, bien entendu, les trois musiques réunies n'eussent entonné au préalable en l'honneur de Vincent le célèbre chant:

Bartholomé, ne perds pas l'espérance!

Encore une fois, sur le fond vert de la pelouse, on vit défiler deux par deux les rouges *confederatkas*, puis toutes disparurent derrière le feuillage noir des cerisiers.

Quand la maison eut repris son calme: — Eh bien, finissons-nous la partie? demanda flegmatiquement, en s'étirant les bras, l'un des joueurs. — Ah oui, par exemple!

Et, comme des chevaux qui retournent au râtelier, ils revinrent docilement à leurs cartes.

Vincent les regardait faire avec un haut-le-cœur, et leur indifférence pour son propre chagrin le blessait cruellement. Ils n'avaient pas l'air de s'apercevoir du sacrifice presque au-dessus de ses forces qu'il accomplissait. Dans tout cela ils semblaient n'envisager qu'une question, la politique et l'utilité que leur parti pourrait tirer de cet incident.

Tandis qu'il s'absorbait dans ses douloureuses réflexions, le vieux palefrenier qu'il avait si malmené tout à l'heure entra timidement, et annonça à son maître que M. Thadée, le forestier du domaine de Dolina, désirait l'entretenir d'une affaire toute personnelle.

— Monsieur Thadée? — Vincent le connaissait bien de réputa-

tion, et chacun savait qu'il n'était guère prodigue de ses visites. Mais n'avait-il pas assisté à la noce, hier?

— Soit, qu'il entre! dit-il d'une voix où se peignait un étonnement mêlé d'ennui.

La vue de l'honnête figure émergeant dans l'embrasure de la porte le rasséréna subitement; il devina que celui qui entrait était un ami, et qu'il y avait sous cette poitrine et derrière ces yeux francs, une âme compatissante aux peines d'autrui. Aussi, d'un élan presque spontané, il se leva, et lui tendit la main : — A quoi dois-je l'honneur?

— C'est en effet la première fois que je mets les pieds chez vous, monsieur Rayski, mais je pense que nous nous connaissons bien tous deux de réputation, au moins. Pourrais-je causer avec vous, en particulier? — Et, du geste, il indiquait la table des joueurs...

— Parfaitement, et si vous vouliez passer devant...

En entrant dans la petite salle à manger, M. Thadée embrassa d'un coup d'œil tous les détails de la pièce. Il vit l'arrangement coquet de la pièce. L'en-cas gentiment servi sur un plateau, pour le retour des deux époux, et, à côté de ces préparatifs si ingénieusement combinés, le visage défait, la physionomie bouleversée du maître de la maison. Ensuite il s'assit sur la chaise qui lui était offerte, et, sans préambule, regardant bien franchement dans les yeux son interlocuteur :

— Monsieûr Rayski, dit-il, est-ce sincèrement et sans arrière-pensée que vous avez renoncé hier à vivre avec la femme que vous aviez choisie?

Le visage du jeune homme s'empourpra violemment : — Vous croyez que j'ai agi seulement sous l'empire de la boisson? balbutia-t-il.

— Je comprends votre colère, continua le forestier. Tymofté a indignement joué la comédie avec vous; mais Sofronya pourtant n'était pas coupable, et, si la malheureuse enfant a peut-être éprouvé un peu de vanité à l'idée de vous épouser, elle le paie assez cher à présent! Songez à la honte, à l'outrage subis devant le pays presque tout entier. Ah! elle fait vraiment pitié à présent, la pauvre fille. Je l'ai vue tantôt à la cure, elle est affaissée dans un coin, refusant de parler; sa mère en perd la tête.

Les yeux de Vincent s'humectèrent : — Vous l'avez vue, dit-il, incapable de garder son sang-froid.

Le forestier lui raconta alors dans ses plus minutieux détails sa visite à la cure et l'événement qui l'avait motivée. Il lui décrivit la fuite de Binia, son refus d'épouser le séminariste, l'attachement qu'elle et Jean avaient l'un pour l'autre et la résistance du pope.

Tandis qu'il parlait, il s'apercevait que les traits de Vincent se détendaient, que sa physionomie entière s'illuminait : — Mais alors, s'écria tout à coup le jeune homme, si Yanek épousait Binia, nous serions débarrassés du séminariste.

— Naturellement, et c'est là où je voulais en venir. Le sort de ces deux jeunes gens est absolument entre vos mains, à vous à décider le pope.

— Après ce qui s'est passé, je ne puis retourner cependant chez lui, et dans un tête-à-tête, ici, je craindrais de m'emporter. Ah! si vous vouliez...

— Si je voulais?

— Assister à notre entretien. Votre présence m'empêcherait de faire une sottise. Tenez, cher monsieur, continua le vétérinaire en s'animant, soyez bon tout à fait. Acceptez de dîner ici, aujourd'hui, avec Yanek. J'envoie un express à cheval à la cure, priant Tymofté de venir me trouver, et nous sommes trois pour le recevoir.

M. Thadée souriait finement, et ne disait pas non.

— Eh bien! acceptez-vous? Je me méfie tant de moi-même, je serais capable de tout faire manquer!

— Soit, soit, vous avez peut-être raison, et ce trio lui imposera certainement.

Tandis que les deux hommes se concertaient sur la façon d'entamer cette brûlante question avec le prêtre, les joueurs avaient terminé leur partie, et consciencieusement à présent ils s'étaient mis à déjeuner, sucraient leur café à la crème, beurraient leurs petits pains de froment et causaient de futilités.

— Tiens! s'écria tout à coup l'un d'eux, mais où est donc passé Rayski?

A ce moment, le vétérinaire ouvrait la porte de la salle à manger pour reconduire son hôte.

— Dites donc, Vincent, lui cria bouche pleine un des deux garçons de noce, vous savez que je suis toujours à votre disposition, pour aller à l'évêché. Je connais tout particulièrement Sa Grandeur, et je me fais fort d'enlever votre petite affaire aussi lestement que je viens de gagner cette partie! Quant aux détails, il me faudrait quelques petites notes, et si vous aviez la bonté d'écrire là, sur ce portefeuille.

Mais, d'un geste énergique, Vincent le repoussa. — Merci, merci bien, cher, mais j'ai une autre combinaison, qui me paraît meilleure, bien meilleure.

Le ton du jeune homme était si radieux que ses amis s'entre-regardèrent avec méfiance. Comment! comment! Que s'était-il donc passé tandis qu'ils étaient absorbés dans leur partie de « préfé-

rence? » Le scandale électoral qu'ils avaient médité allait-il leur échapper?

— Oui, continua le vétérinaire d'une voix un peu émue, hésitante même. Il y a que je pourrai peut-être éviter la rupture, honorablement, très honorablement, et j'espère que d'ici à quelques jours tout s'arrangera.

— Tout s'arrangera! Mais c'est épouvantable, s'écrièrent en chœur les cinq joueurs; c'est de la trahison toute pure, de l'ingratitude. Comment! nous passons près de lui une nuit blanche à le consoler, à le fortifier, et voilà qu'un certain individu arrive, un émissaire du pope évidemment, et il nous lâche!..

— Ah çà, cria tout à coup Vincent de sa voix de stentor, subitement retrouvée, en ébranlant la table de son poing énorme, qu'est-ce qui vous prend donc à vous autres de vouloir me faire la loi? Ai-je, oui ou non, le droit de faire ce qu'il me plaît, sang de chien!

En un instant les physionomies moroses des patriotes avaient repris une expression respectueusement sôumise. C'est qu'ils venaient brusquement de retrouver leur maître, et, malgré eux, ils subissaient son ascendant.

— Oh! s'il en est ainsi, tant mieux! balbutièrent-ils. Personne ne peut nous accuser d'avoir voulu pousser à la discorde.

— C'est bon, c'est bon, dit Vincent, qui riait sous cape de leurs mines piteuses; j'espère que d'ici quinze jours, ma femme et moi nous pourrons vous inviter tous à pendre la crémaillère, comme disent les Français. — Et doucement, ses larges mains sur leurs épaules, il les poussa dehors. Puis, ayant appelé son vieux palefrenier :

— Dis à Anton de seller tout de suite un cheval pour aller porter un message au presbytère.

XXI.

Deux heures venaient de sonner à la tour carrée de la place. Le veilleur avait fait entendre aux quatre coins du monde le son monotone de sa trompe, annonçant ainsi à la population que sa vigilance ne se relâchait pas.

— Déjà deux heures! s'écria M. Thadée. Savez-vous bien, messieurs, que le pope ne peut tarder? Le rendez-vous est pour deux heures et demie, n'est-il pas vrai? Le vétérinaire fit un signe affirmatif.

— Oh! il sera exact.

— Eh bien! buvons à notre succès : — A vous, Rayski! à toi, Yanek!

On était arrivé à ce moment du dîner où l'estomac satisfait prédispose l'homme à une douce gaîté.

Un serviteur apporta du café et des cigarettes.

— Et vous dites que c'est deux fois par semaine qu'on opérait le déménagement des tableaux? demanda en riant le vétérinaire au jeune forestier.

— Oui, oui, Binia me l'a raconté. Toute la famille s'en mêlait; sauf les servantes, bien entendu, qu'on ne voulait pas mettre dans le secret. Le dimanche, qui était votre jour, c'étaient les Polonais qu'on arborait : Stéfane Batory, Kosciuszko, la reine Wanda. Le mercredi, au contraire, les Russes prenaient leur place. Un dimanche, on avait, par inadvertance, oublié de dépendre Nicolas l'Inoubliable, et ce n'est que quand vous êtes arrivé qu'on s'est aperçu de cette méprise. Vous pouvez vous imaginer si toute la famille était sur des épines! Mais, Dieu merci, vous n'avez rien remarqué.

— Ce Tymofté, quel comédien! dit le forestier, tout en lançant au plafond une bouffée de fumée bleue. Mais je le crois plus bête qu'il n'est foncièrement méchant. Certes, il est rusé, vaniteux, intéressé.

— Il s'est montré pourtant bien dur pour cette pauvre Binia.

— Oh! nous lui ferons payer tout cela, s'écria le vétérinaire. Mais il sera ici dans un instant, messieurs. Si nous passions dans mon cabinet?

Cette pièce, rangée méticuleusement, avait repris maintenant son apparence sévère accoutumée.

Vincent indiqua de la main le fauteuil au forestier.

— Asseyez-vous, président, car c'est vous qui siégez. Et il partit d'un éclat de rire. — Jean et moi, nous représentons les plaideurs, et quant à l'accusé... Mais le voilà!

En effet, la *briska* de Tymofté Ivanicki venait de s'arrêter juste en face du petit perron, et le pope, très rouge, l'air fort mal à son aise, mettait pied à terre, tout en gourmandant le jeune paysan qui l'accompagnait. Il fut immédiatement introduit dans la salle.

La chambre était un peu sombre. Aussi les yeux du révérend, encore éblouis par la clarté du dehors, ne distinguèrent pas tout de suite les personnes qui s'y trouvaient. Ce n'est qu'un peu après, quand il fut habitué au jour de la pièce, qu'il vit soudain surgir en face de lui ce trio d'hommes qu'il s'attendait si peu à rencontrer ensemble et qui, par la gravité de leur attitude, lui donnait vaguement l'idée d'un tribunal. Mais c'était surtout la présence de Yanek qui le déconcertait. Que venait faire ici le fils de ce misérable puisatier, ce garçon dont la vue lui rappelait toujours un épisode désagréable de son existence?

Lentement, il rassembla les plis de sa robe noire, s'assit sur un coin de la chaise qu'on lui présentait et affecta de s'intéresser vivement aux gravures anatomiques fixées à la muraille.

Vu ainsi isolément, avec ses petits yeux fuyans et craintifs, sa bouche mince, ses lèvres longues, son menton glabre, il ressemblait à un renard pris au piège.

Le vétérinaire, qui devinait sa méfiance, lui dit avec bonhomie :

— Vous pouvez être sans inquiétude, Tymofté Ivanicki, nous n'avons pas de mauvaises intentions à votre égard. Si je vous ai fait prier de venir chez moi, au lieu de me rendre chez vous, c'est parce que je tenais à vous faire ma communication devant témoins.

— Tymofté eut un imperceptible mouvement de recul.

— Du reste, continua-t-il, je serai bref. Il y a quelques mois, vous m'avez fait l'honneur de m'accorder la main de votre fille. A cette époque, vous affichiez de grands sentimens patriotiques. Vous me connaissez, je suis un homme d'une seule pièce, incapable de détours, je vous ai cru sur parole. Ensuite, pendant tout le temps qu'ont duré les fiançailles, vous ne vous êtes pas départi un seul instant de votre rôle ; au contraire, jamais vous n'aviez affiché plus de zèle pour la cause polonaise. Malheureusement, tout cela n'était qu'un masque et vous saviez l'enlever avec autant de facilité que vous décrochiez vos tableaux, le jour où les images de Paul I[er] et d'Alexandre II étaient plus utiles à vos intérêts que celles de Stéfane Batory et de la reine Wanda...

Le pope rougit violemment. Comment ce diable de vétérinaire avait-il pu connaître ces détails?

— Cependant, continua Rayski, votre fille Binia n'aimait pas le séminariste.

— Pardon, mais vous entrez ici dans des détails tout à fait personnels, et je ne tolèrerai pas...

— Permettez, j'arrive, au contraire, au fait. Cette nuit, le vin et les circonstances aidant, tout votre plan si habilement échafaudé s'est écroulé, et j'ai pu juger votre conduite envers moi. Si je vous ai dit alors ma façon de penser un peu trop crûment peut-être, je vous en demande pardon. Aujourd'hui que j'ai réfléchi et pris conseil, je consens en partie à revenir sur ma décision, mais à certaines conditions dont je ne démordrai pas. Ces conditions, M. Thadée voudra bien vous les communiquer. Et maintenant, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

Là-dessus, Vincent se leva très digne, et, sans perdre un pouce de sa gigantesque taille, il s'éloigna, suivi de Jean, qui avait peine à dissimuler sa joie.

Ce petit discours prononcé avec tant de calme impressionna

profondément Tymofté. Qu'allait-on exiger de lui? Son regard interrogateur restait tourné vers le forestier. Il avait l'air si décontenancé, si humble, que M. Thadée en eut pitié.

— Les conditions de votre gendre ne sont pas très dures, dit-il en souriant; il exige simplement que vous rompiez les fiançailles de Binia avec le séminariste.

Le prêtre fit de la tête un geste mi-consentant.

— Et que vous la donniez en mariage à Yanek, mon protégé.

— Oh! cela, jamais! cria Tymofté, le visage rouge d'indignation. Vous n'y pensez pas; un garçon qui n'a ni papiers ni famille.

— Un honnête travailleur respecté de tout le pays, corrigea le forestier.

— Oui; mais qu'un simple paysan hésiterait à prendre pour son gendre.

— Vous exagérez, révérend, le peuple a plus de bon sens que cela; chez nous, il ne rend pas l'enfant responsable.

— Et que diront mes amis, mes connaissances, d'un pareil mariage? Ils se moqueront de moi, me mépriseront.

— Vous les laisserez dire.

— Comprend-on ce vétérinaire, un homme d'une si bonne naissance, provenant d'une famille noble et qui accepte un beau-frère d'une condition pareille?

— M. Rayski est un noble cœur, bien au-dessus de pareilles misères.

— Ah! mon Dieu, gémit le prêtre, que dira ma pauvre Diotyma?

— Mais elle vous sautera au cou, cher révérend, et Sofronya aussi. Pensez donc à la joie de cette pauvre jeune femme qui va échapper au divorce! Maintenant, continua le forestier, comme il est bien entendu que c'est tout de suite après la publication des bans de votre fille avec Yanek, que le vétérinaire reprendra sa femme, je vous engagerai à faire au plus vite votre démarche auprès de la mère du jeune homme.

— On se méfie donc de moi! grommela le prêtre entre ses dents.

M. Thadée jugea plus sincère de ne pas répondre.

Quelques minutes plus tard, Vincent et Yanek, abrités derrière les rideaux de la salle à manger, assistaient joyeusement au départ du pope qui, maintenant maté et assoupli comme un gant, courait bride abattue dans la lointaine direction de la cabane de Favronka.

— Donner ma fille au fils illégitime d'un paysan! gémissait-il, suffoqué par la colère, tout en parcourant au galop de son cheval cette même route que dix ans auparavant il avait si obstinément refusé de franchir pour aller assister le pauvre puisatier.

Ce qui n'empêcha qu'arrivé à la chaumière, ce fut chapeau bas, en entortillant son discours de toutes les paroles mielleuses que la

crainte mettait dans sa bouche, qu'il demanda à la mère de Jean la main de son fils pour sa fille Binia.

Et comme la paysanne, avec une tristesse un peu fière, lui disait : — Vous savez que mon garçon est sans papiers, révérend, — le prêtre répondit, en grimaçant un sourire aimable, que Yanek s'était déjà fait un nom assez honorable par lui-même pour que sa femme fût fière de le porter.

XXII.

C'était le soir, une nuit sans lune, mais claire, constellée d'étoiles. Jean et Binia, vêtus de leurs habits de noce, étaient assis sur un banc du jardin.

Une odeur tiède de fleurs flottait tremblante dans l'air, et ce grand silence parfumé était à peine rompu de temps en temps par la chanson d'un faneur ou le fifre d'un pâtre venant des prairies.

Serrés l'un contre l'autre, ils regardaient au loin monter le long des berges les vapeurs blanches venant de la rivière et qui affectaient des formes fantastiques. Ils ne se parlaient pas. Leur bonheur était si nouveau encore qu'ils s'en effaraient presque.

Était-ce bien vrai que Tymofté avait, quelques jours auparavant, uni leurs deux mains en présence de toute la famille? Que Diotyma, attendrie, les avait embrassés tous les deux, et qu'à la table familiale c'était maintenant Yanek qui avait pris, à côté de la radieuse Binia, la place du séminariste? Dimanche, solennellement, à la grande *cerkiew* de la ville, leurs bans avaient été publiés, et il leur semblait encore entendre tinter délicieusement à leurs oreilles la voix grave du vieux pope, quand il avait lancé à travers la voûte boisée du temple, à son auditoire stupéfait, leurs deux noms si étroitement associés.

Et ce matin, ce matin même, n'était-ce pas pour la vie entière qu'ils avaient été enfin unis?

Aussi, dans leur naïve reconnaissance, étaient-ils bien prêts de croire que le bon Dieu, touché de leur misère, avait, par un miracle accompli spécialement pour eux, fait descendre sur terre un coin de son paradis.

Dans la salle à manger, quelques rares convives avaient été discrètement réunis par le pope et sa famille : c'était d'abord la mère de Yanek, puis M. Thadée, deux ou trois gardes forestiers du pays; mais un invité manquait pourtant : Vincent, que, depuis le matin déjà, Sofronya attendait avec une impatience fébrile. Pourquoi ne tenait-il pas sa promesse? Pourquoi ne venait-il pas réclamer son épouse? Toutes les conditions exigées par lui n'étaient-elles pas remplies? Quel motif avait-il encore pour hésiter?

Farouche et solitaire, la jeune femme s'était retirée dans sa

chambre, et là, toute à son âpre désappointement, elle torturait son pauvre cerveau, se persuadant que toutes les promesses de Vincent n'étaient que des leurres, des représailles pour se venger des ruses paternelles.

Trois semaines déjà s'étaient écoulées depuis son misérable abandon, trois semaines de souffrance inouie, inénarrable, pour elle surtout, l'enfant choyée, adulée.

Oh! ces regards pleins de curiosité maligne surpris tout autour d'elle, et la hâte avec laquelle les gens du voisinage étaient venus lui apporter leurs paroles de pitié, remplies de venin; et aussi, cette affectation générale à ne l'appeler autrement que *demoiselle* Sofronya, et non point Mme Rayska ou Mme Vincentowa, comme c'était son droit.

Accoudée à sa fenêtre ouverte, les yeux rivés sur le banc où elle devinait la présence des deux amoureux, Sofronya s'abandonnait, sanglotante et jalouse, à toute sa douleur.

Et tandis qu'elle se tordait à demi suffoquée par les larmes, elle n'entendit pas, sur le caillou du chemin, le roulement d'une légère *tarantass*, elle ne distingua point le bris sec d'une clôture ni le ravage qui se faisait parmi les buissons et les feuilles sèches. Mais, soudain, comme elle relevait la tête, une silhouette gigantesque s'interposa violemment entre la voûte du ciel et elle. Un bras vigoureux lui enlaça la taille, l'attira, et avant qu'elle eût eu le temps de crier, elle se sentit emportée à travers le jardin, tandis qu'une voix murmurait à son oreille:

— C'est moi, Sofronya, ma femme, mon amour!

Le passage extraordinaire de cette grande ombre, emportant sa proie avec la rapidité d'une bête fauve, avait terrifié Binia.

— Qu'y avait-il? Que se passait-il?

Tout effrayée, elle s'était précipitée vers la maison, appelant son père et sa mère.

Ceux-ci, suivis de leurs invités et des servantes, étaient accourus à ses cris, lorsque soudain, dans le silence de la nuit, une voix vibrante et bien connue de tous retentit:

— *Vio, vio! hey Vista*, au trot, mes garçons!

Des roues s'ébranlèrent, un claquement de fouet siffla.

Alors Jean, qui avait rejoint sa tremblante épouse, partit d'un joyeux éclat de rire.

— Eh bien? vous ne devinez pas? s'écria-t-il. Mais c'est cet original de vétérinaire qui vient d'enlever sa femme!

Un soupir s'exhala de la poitrine de Tymofté.

— Dieu soit loué! s'écria Diotyma.

Et elle se signa trois fois.

MARGUERITE PORADOWSKA.

EUGÈNE BURNOUF

D'APRÈS SA CORRESPONDANCE (1)

Les grandes découvertes sont bien souvent l'œuvre d'une époque autant que d'un homme; seulement, à côté des ouvriers obscurs de la science, dont le rôle a sa grandeur, il est des hommes qui, par la supériorité de leur esprit, prennent la tête du mouvement et le dirigent, et qui, voyant le but, y tendent avec une persévérance et une volonté inébranlables. Eugène Burnouf est de ce nombre. Quand on voudra résumer en quelques noms le travail prodigieux qui, depuis cent ans, nous a ouvert l'Orient, rendant à l'antiquité sa véritable physionomie, ce nom viendra se placer tout naturellement à côté de celui de Champollion et de deux ou trois autres peut-être.

Si l'on cherche d'où lui vient cette situation exceptionnelle, on reconnaîtra qu'il l'a due, moins encore à ses découvertes, dont une seule suffirait à illustrer un homme, qu'à l'esprit élevé qu'il a porté dans ses recherches et à la conscience admirable avec laquelle il les a poursuivies.

Grâce à une rare puissance de travail, il a pu approfondir l'essence de deux ou trois grandes religions que l'on soupçonnait à peine, ressusciter des langues perdues, en reconstituer

(1) *Choix de lettres d'Eugène Burnouf* (1825-1852), suivi d'une bibliographie avec portrait et fac-similé, 1 vol. in-8°. Paris, 1891; Champion.

la grammaire, ouvrir le grand livre de la littérature hindoue. Et, pourtant, ainsi que le disait M. Renan au lendemain de la mort d'Eugène Burnouf, quelque grandes qu'aient été ses découvertes, il fut supérieur à ses travaux. Son plus grand mérite a consisté en un dévoûment absolu à la science, qui l'a porté à se borner à l'œuvre la plus humble et la plus utile, à des recherches minutieuses et à des publications de textes qui ont ouvert la voie aux travaux des autres. Il a été le modèle parfait du savant qui s'efface pour laisser parler les faits, mais qui sait les faire parler et qui en voit les conséquences.

Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur les introductions qu'il a mises en tête du *Bhâgavata-Purana*, et qui sont des modèles de rigueur, de clarté et de pénétration. Rien n'est aride, en général, comme les discussions de textes et de manuscrits; Eugène Burnouf a su leur donner un intérêt puissant et tirer des démonstrations les plus minutieuses de grandes lumières pour l'histoire de l'esprit humain. L'introduction au tome II, qui est consacrée à l'étude des légendes relatives au déluge, est un chef-d'œuvre ; il y a si bien marqué la vraie relation des traditions des différens peuples sur cette matière, que l'on peut dire qu'il a devancé la découverte du récit chaldéen du déluge, et tout cela est déduit clairement, simplement, sans phrases et sans aucune trace de préoccupation personnelle.

Les grandes œuvres d'Eugène Burnouf, l'*Essai sur le pâli*, le *Commentaire sur le Yaçna*, qui nous a révélé le zend, la langue des écrits sacrés de Zoroastre, l'*Introduction à l'histoire du bouddhisme indien*, se distinguent toutes par les mêmes qualités. On y chercherait en vain, sauf dans de rares échappées, des vues d'ensemble ou des développemens littéraires qu'il s'est toujours interdits; mais on y sent, d'un bout à l'autre, l'effort soutenu d'une pensée qui domine son sujet et qui va toujours droit au but, s'attaquant à toutes les difficultés et ne les quittant qu'après les avoir résolues. En agissant ainsi, Eugène Burnouf a imprimé aux études indiennes une direction dont elles n'ont plus eu à s'écarter, et il s'est assuré un renom impérissable.

I.

Voilà l'homme que vient de nous livrer tout entier, dans un sentiment de piété envers sa mémoire, sa fille aînée, Mme Léopold Delisle, en tirant de sa correspondance, pour les publier, un choix de lettres adressées à sa famille ou à ses amis.

Les divisions de ce volume sont marquées par les étapes de

la vie d'Eugène Burnouf. Ce sont d'abord dix ans d'une correspondance intime, à laquelle on a joint quelques lettres d'un haut intérêt scientifique. On y voit Burnouf, jeune encore, s'entretenir avec quelques savans, ses amis, de leurs études communes, tracer le plan de ses recherches, leur communiquer ses vues générales sur la parenté des langues et ces découvertes de détail, qui sont le seul moyen d'arriver à une conception juste de l'ensemble. On assiste ainsi à l'élaboration de ses grands travaux, dans des études où tout était neuf, où l'on n'avait pas d'instrumens de travail, où une copie de manuscrit était un trésor, et la détermination de la valeur d'une lettre une conquête. Puis, en 1834, il prend son vol. Deux voyages, en Allemagne et en Angleterre, à la recherche de manuscrits, nous font assister à un épanouissement de son être. Il va d'une ville à une autre et d'une bibliothèque à une autre, fréquentant les hommes illustres des deux pays et la société, dont il ne prend que ce que les convenances exigent, jugeant les hommes et les choses, et, même devant ce qu'il admire, gardant toujours une certaine nostalgie de la patrie absente. Enfin, c'est Vichy, auquel le condamnait une santé délabrée avant l'âge ; et, avec Vichy, c'est la lutte contre la maladie, qui devait l'emporter à cinquante ans à peine, en pleine activité.

On éprouve quelque surprise, au premier abord, quand on tombe des hauteurs du *Lotus de la bonne loi* dans cette correspondance intime, où les préoccupations scientifiques se mêlent aux détails de la vie de tous les jours, et à des sentimens très humains, parfois même à des faiblesses momentanées et à des luttes dont l'intensité de la pensée a effacé les dernières traces dans les écrits d'Eugène Burnouf. C'est une série d'impressions ressenties vivement et traduites dans un langage pittoresque par une âme très sensible et très droite, également prompte à l'admiration et à la critique, et qui se dédommage par un mot piquant des contrariétés de la vie et des ennuis que lui fait subir la sottise des hommes. On dirait un prisme qui décompose la lumière et renvoie des rayons de toutes les couleurs ; mais bientôt on s'aperçoit que cette lumière est singulièrement pure et constante, et qu'aucune tache ne vient la ternir.

En somme, le portrait d'Eugène Burnouf que nous livre sa correspondance est bien d'accord avec l'idée que nous pouvions nous en faire. Le fond du tableau est d'une grande sérénité. Il est rempli par l'affection de Burnouf pour les siens, en particulier pour sa jeune femme, dont la pensée le suivait dans ses voyages et au milieu de ses travaux. Ceux qui ont eu le privilège de la connaître n'ont pas oublié la grâce et l'animation

qu'elle avait conservées dans sa vieillesse, un peu voilées par la tristesse d'un regard toujours plongé dans le passé, ni cet air de grande dignité, qui était comme le reflet de cette union si intime avec un tel mari. Il lui écrit de Heidelberg : « Je ne pense qu'à toi et à mes chers enfans. Je ne vois rien, je ne vais nulle part que je ne dise : Si elle était ici! Je ne puis penser à vous sans avoir les larmes aux yeux, moi que tu connais si stoïque, pas dur, je crois, mais connaissant la vie. Dans les voitures, pendant que les Allemands m'empestent de leur tabac, je fredonne tout bas des mots sans suite qui font à peu près ce sens: « Je reverrai ce doux pays de France, je verrai mon pays chéri, ma douce femme dont j'ai tant souvenance, et mes enfans jolis. » Il y a dans ces pages des trésors de tendresse et d'attentions délicates et un abandon qui montrent à quel point il faut se placer pour les bien juger.

Les hommes sont grands par une habitude de leur esprit et de leur volonté; mais la vie privée des grands hommes ressemble fort à celle des autres; souvent même elle paraît plus monotone, parce qu'ils dépensent dans les efforts de leur pensée toute l'originalité que d'autres dispersent sur tous les objets qui attirent leur curiosité. Celle d'Eugène Burnouf n'a rien eu d'extraordinaire; elle s'est écoulée presque entière entre la rue de l'Odéon et sa petite maison du plateau de Châtillon ; mais, de Châtillon, il a mieux vu l'Inde que beaucoup de ceux qui y ont passé leur vie. Burnouf n'a pas eu beaucoup à sortir de lui-même ; sa vie de famille faisait diversion à son travail, et elle lui suffisait ; une grande partie de ses soirées était consacrée à donner des leçons à ses filles, pour lesquelles il a toujours eu les soins de l'affection la plus dévouée et la plus intelligente.

Il avait aussi deux ou trois amis, toujours les mêmes, qui venaient s'asseoir familièrement à sa table, et avec lesquels il vivait dans une entière communauté d'idées et de sentimens. C'était surtout Jules Mohl, un savant allemand qui avait adopté Paris comme patrie intellectuelle, et dont la science sévère, l'esprit mordant et le sens droit ont fait, pendant près d'un demi-siècle, le gardien redouté des études orientales. Jules Mohl voyageait beaucoup et, durant ses absences, Eugène Burnouf le tenait au courant des détails de sa vie intime, ainsi que des événemens qui se passaient autour de lui, dans le monde de la science comme dans la politique. C'est dans sa correspondance avec Mohl qu'on trouve la trace de l'impression que firent sur lui la révolution de 1830 et celle de 1848, ainsi que les événemens qui amenèrent Napoléon III au pouvoir. On le voit garde national, et prenant avec le

plus grand sérieux ses nouvelles fonctions : « Ce que j'ai gagné à la révolution, lui écrit-il le 29 août 1830, c'est d'être de la garde nationale, c'est-à-dire, en d'autres termes, une charge réelle en ce moment, mais qui diminuera par la suite. En deux mots, le changement le plus apparent que cela ait apporté à mes habitudes, c'est que je lis les épreuves de Zoroastre en bonnet de police. »

Les soucis de la politique n'ont jamais été qu'un accident dans la vie d'Eugène Burnouf ; sa pensée était trop occupée à d'autres objets. La grande préoccupation de sa vie, la seule qui l'ait fait sortir du recueillement de son travail, a été la direction des études orientales. Il ne s'agissait pas seulement pour lui d'avoir raison, il fallait faire triompher ses idées, chose difficile dans le monde savant, où la routine est peut-être plus puissante que partout ailleurs, parce qu'elle revêt une forme dogmatique. La Société asiatique, alors tout nouvellement fondée, n'échappait pas à cet écueil ; les représentans des autres branches de l'orientalisme voyaient avec déplaisir l'intrusion d'une science nouvelle dont ils se méfiaient, et ils avaient derrière eux tout le bataillon des partisans de la science facile.

Voilà les seules luttes qu'Eugène Burnouf ait eues à soutenir ; sa correspondance avec Mohl et Lassen en porte à chaque page la trace ; mais c'est toujours la lutte pour une idée, et il n'a guère d'impatience que contre ceux qui cherchent à entraver la marche de la science. Alors, il retrouve toute son ironie pour railler ses adversaires, il les accable de ses épigrammes, il raconte leurs petites intrigues au sein de la Société asiatique, par moment, il bondit, puis il termine en disant : « Tout ceci est tout à fait ridicule. » Rien, en effet, ne paraît mesquin, mais rien aussi n'est irritant pour l'homme qui voit les choses de haut et qui poursuit un but, comme les tentatives des petits esprits pour arrêter son œuvre et paralyser ses efforts. Ce sentiment, chez Eugène Burnouf, était rendu plus vif encore par l'estime qu'on faisait de ses travaux à l'étranger et par la conscience de la justesse de sa cause. Il ne cessait, en effet, de faire de nouvelles conquêtes, et tout ce bruit de bataille est dominé par l'annonce de nouvelles découvertes et par les progrès des travaux qu'il poursuivait dans le silence de son cabinet. Cette vie si simple, où tout marche à découvert, est traversée par une grande pensée : le travail et la poursuite du but qu'on n'atteint jamais. Il semble qu'on ait devant soi l'un de ces marcheurs infatigables qui vont d'un pas toujours égal ; à mesure qu'on avance, on le voit gagner du terrain, et l'on voit en même temps sa figure grandir et dominer de plus haut celles qui l'entourent.

II.

Les deux voyages d'Eugène Burnouf, en Allemagne et en Angleterre, sont comme une halte dans cette vie, vouée à un travail de tous les instans. Nous sommes devenus de grands voyageurs, et ces deux visites à Londres et à Heidelberg nous font un peu l'effet du voyage par mer de Paris à Saint-Cloud; mais c'est là ce qui en fait le charme. Rien n'est vivant comme cette peinture de deux pays si différens, parce que tout y est naturel; il dit les choses comme il les voit, et ses jugemens sur les hommes et sur les peuples se mêlent au récit de ses aventures de voyage et à ses descriptions des pays qu'il traverse. Ses remarques sont intéressantes, même dans ce qu'elles ont parfois d'un peu absolu, à cause de leur caractère spontané et original; on y sent toute la fraîcheur d'impressions d'une âme vierge.

Il est certain qu'Eugène Burnouf a plus de sympathie pour les Allemands que pour les Anglais. Peut-on lui en vouloir, et peut-on souvent se défendre de ce sentiment à l'égard d'un peuple qui semblait si bien fait pour s'entendre avec nous? Mais nous avons été trompés, et tandis que nous allions chez eux avec des pensées de paix et de fraternité scientifique, ils préparaient la guerre. C'était son premier voyage, et il est saisi par le spectacle de cette Allemagne, « jouissant un peu grossièrement des biens que la terre lui donne, artiste, buveuse, hospitalière, savante. »

La beauté du pays de Bade l'enchante : « Quand viennent les montagnes boisées au milieu desquelles est assis Bade, avec ses maisons vertes et jaunes, si luisantes et si propres, ses beaux hôtels, ses pavillons au milieu des arbres, alors il faut laisser échapper des exclamations de surprise; ou bien on est de bois... Rien ne vaut pour moi cette belle nature, et cette féerie du luxe de l'Europe jetée au milieu du plus beau site. » Tout est neuf pour lui, le Rhin, et le bateau à vapeur sur lequel il le descend, ce « tuyau fumant, énorme, courant avec une rapidité qui étonne sur un fleuve profond, immense, rapide, encaissé entre des rochers à pic, sur les sommets desquels sont nichés d'anciens châteaux, souvent très beaux, toujours très pittoresques. » Darmstadt, Heidelberg, Francfort, lui inspirent des tableaux qui ne sont pas moins vivans.

Ce charme de la nature était rehaussé à ses yeux par le commerce d'hommes éminens par l'intelligence et la bonté du cœur. Il était heureux de rencontrer de la sympathie pour sa personne et de se trouver au milieu de savans connaissant son nom et ses tra-

vaux. C'était Lassen, son maître dans l'étude de l'Inde, avec lequel il était déjà lié d'une ancienne affection, un excellent homme, d'une science merveilleuse et d'une grande simplicité. Puis il saute à Windischmann, un jeune savant qui allait partir pour Rome, et se destinait à devenir cardinal : « C'est un catholique, homme de beaucoup d'esprit, plein d'instruction, de dehors aimables, aimant les plaisirs et les femmes avec passion, en un mot fait pour devenir un prêtre italien ; un brun à l'œil vif, qui contraste singulièrement au milieu des têtes blondes de l'Allemagne. » Comme on le voit, cette admiration n'ôte rien à la vivacité de ses jugemens. Sa visite à Schlegel est très amusante, Schlegel, le grand homme, qui dit de lui : « Ma gloire est européenne. » Toute sa valetaille crie à tue-tête : *Herr Baron*, de sorte que Schlegel est obligé de les faire taire, en frappant par terre avec sa canne, et en disant : « Ne criez donc pas si fort, marauds, vous ne savez pas que vous êtes devant un Français, et qu'en France on parle bas. »

Si l'Allemagne provoquait l'admiration d'Eugène Burnouf, sa personne n'y excitait pas un moindre étonnement. On était surpris de trouver tant de science dans un homme si jeune encore, aux traits fins, à la démarche singulièrement distinguée, et dont la conversation était pleine d'esprit et d'élévation. On le regardait avec curiosité : « Toutes les petites filles se précipitent aux portes, aux lucarnes, aux coins des escaliers ; on entend des bruits de portes qui s'entr'ouvrent, et on voit des yeux qui vous regardent. C'est comme une maison de fées. » Lui-même s'amusait de cette surprise : « Ces braves gens, dit-il, estiment singulièrement la culture de l'esprit, et quand ils la rencontrent dans des Français, dont ils aiment déjà la vivacité, mais qu'ils trouvent légers, ils tombent dans un étonnement tout à fait récréatif pour le spectateur. » Son jugement, même sur les femmes, devenait moins sévère; au premier abord elles lui paraissent lourdes, peu jolies, aucune tournure, des jambes, des pieds d'hommes, et toutes des nez en pied de marmite, surtout une qui, sans cela, eût été fort gracieuse. Puis il s'adoucit : « J'ai trouvé les femmes bien mieux, une peau d'une blancheur éblouissante ; un teint un peu pâle, elles portent beaucoup de rose, ce qui leur va bien ; de beaux cheveux blonds... » Et il finit par dire : « Je crois que si j'avais pu être introduit dans la société allemande et voir ces gens-là de plus près, j'y aurais eu quelque plaisir. » Mais, avec cela, il reste, suivant le mot de Victor Hugo qu'il fait sien : « fidèle à ceux qui m'ont, » et il garde dans le cœur le son de cette belle et délicieuse langue française, la langue des gens d'esprit, des braves soldats et des jolies femmes.

Je ne voudrais pas faire Burnouf plus sévère qu'il ne l'est à l'égard des Anglais. Sa première impression leur est très favorable : « Je n'ai jusqu'ici éprouvé que des politesses : on ôte son chapeau quand je parle; enfin, sur la voiture de Londres à Oxford, j'ai été, de la part de tous les Anglais, l'objet d'attentions tout à fait délicates quand ils ont su que j'étais Français. » Aussi a-t-il vite fait connaissance avec ses compagnons de route et, quand leur froideur a été un peu réchauffée à son feu français, ils causent politique, et ils s'entendent fort bien, sauf l'un d'eux, un tory, enragé du changement de ministère, qui le regarde d'un œil stupide et féroce. Il faut dire qu'on était en 1835, et l'arrivée des whigs au pouvoir avait momentanément amené un revirement dans les sentimens du peuple. On brisait les vitres de Wellington, et on portait aux nues Napoléon. Eugène Burnouf est obligé de prier ses voisins de ne pas continuer: « Loin de chez moi, seul au milieu d'étrangers qui ne me connaissent pas, ces impressions me sont trop pénibles. Mais je sais par expérience maintenant qu'il y a des hommes justes partout, et qu'il y a de l'admiration en Angleterre pour le génie français. »

L'impression que lui produit Oxford rappelle ses descriptions enthousiastes des villes des bords du Rhin : « De quelque côté qu'on se tourne, on voit des palais, des tours, des coupoles. On aperçoit des édifices qui s'élancent les uns par-dessus les autres. On demande leurs noms; il y en a tant qu'on ne peut les retenir. Celui-ci a été bâti par les Saxons à la fin du xe siècle; celui-là est du XIIe siècle; ceux-ci du XIIIe siècle. Ici on brûlait les hérétiques; là on a pendu l'évêque Cramer. Ceci est l'église du Christ; voilà le collège d'Emmanuel. C'est vraiment un beau et solennel spectacle que la vue de toutes ces vieilles bâtisses de tous les âges et de toutes les teintes, depuis le noir le plus antique et le plus foncé jusqu'au blanc le plus clair et le plus moderne. »

Je ne sais si je me trompe, mais en comparant cette description si vivante à celle de Heidelberg, la ville où les étudians sont rois, comme les dragons à Lunéville, il me semble y retrouver quelque chose de la différence du génie des deux peuples. Elle paraît encore plus vivement dans l'accueil qu'il reçoit des savans anglais. Là aussi nous trouvons de belles figures : Wilson, qui personnifie l'Inde en Angleterre. La rencontre de ces deux hommes vaut la peine d'être rapportée : « Je suis introduit dans son cabinet, et je vois assis auprès d'une table et entouré de manuscrits sanscrits de toutes les grandeurs et de la plus belle conservation, cet homme réellement célèbre par la variété de ses connaissances, la grandeur et le nombre de ses travaux, son talent de style et

son esprit, que je ne connaissais que dans ses livres; je lui ai fait, en anglais, le plus beau compliment que j'ai pu; j'étais visiblement ému; il m'a compris et m'a donné une cordiale poignée de main; après quoi nous avons commencé à causer de mes projets et des moyens qu'il était dans son intention de me fournir pour me mettre à même de les exécuter. Il a, quelques instans après, pris son chapeau pour me conduire immédiatement à la bibliothèque bodléienne. » Il y a, dans cet accueil cordial et silencieux, dans ce caractère pratique joint à l'élévation des pensées, dans ce strict emploi du temps, la peinture d'une race.

Le voyage d'Eugène Burnouf avait un but scientifique; il venait pour étudier les magnifiques manuscrits que possédait l'Angleterre. A partir de ce moment, il n'est plus question que de bibliothèques et de manuscrits, le tout entrecoupé d'épisodes d'un caractère vraiment londonien. « Dans l'omnibus, damnée voiture qui va comme le vent, en entrant, je manquai de tomber sur le strapontin, mon poing passa à travers le bois du fond et le perça de part en part, sans aucun dommage pour ma main. Le panneau tomba dans la rue, les Anglais éclatèrent de rire. » *Marvellous!* Un d'eux dit: « C'est un Français! » Et un autre ajouta : « N'en dites rien, monsieur, il y a trop de bruit ici pour que le cocher s'en aperçoive. » D'Oxford, en effet, il est venu à Londres, et son temps se passe à courir du *British-Museum* à la compagnie des Indes, et c'est toujours le même travail fastidieux de copie: « J'éprouve autant de satisfaction à t'annoncer que tu en auras à l'apprendre, que j'ai terminé la collation du premier des sept manuscrits qu'il me faut voir à la compagnie. Avec le manuscrit d'Oxford, j'ai donc fait deux manuscrits en quinze jours chacun. Il m'en reste six, ce qui me donne trois mois et me conduit à la fin de juillet. »

Cependant, la besogne s'allongeait. Cette organisation méthodique de la vie lui était à charge. Il écrit à Jules Mohl: « Mon travail va ici aussi bien qu'il peut aller dans une ville où l'on est obligé de faire une lieue et demie pour aller chercher des manuscrits, et où il faut avoir de l'ardeur à point nommé, de dix à quatre heures. » Ce travailleur acharné avait une âme de poète. N'est-ce pas lui qui écrivait quelques années plus tard à M. Émile Burnouf son neveu : « J'espère que tu sauras te consoler dans le commerce de la poésie, de la musique et de son humble sœur la grammaire. C'est la dernière, la seule de ces trois belles filles à laquelle j'ai voué mon culte. Elle n'est pas la plus amusante, mais je lui dois le peu que je sais, et elle m'a toujours aidé à passer les mauvais jours. » Elle avait beaucoup de peine à

lui faire supporter son séjour à Londres. Il était fatigué de ce bruit qui l'entourait, fatigué de son travail. L'ennui est la note qui domine dans ses lettres : « J'en ai assez et même trop de cette besogne assommante, poursuivie sans distraction d'aucune sorte. »

Sa santé, d'ailleurs, se ressentait de ce travail ininterrompu et de cette vie errante, ainsi que d'une nourriture à laquelle il ne pouvait s'habituer, une collection de viandes et de légumes cuits dans l'eau, sans la moindre trace d'assaisonnement, ce qu'il appelle quelque part « les misérables choux-fleurs de sa cordonnière. » Une esquinancie, qui le retient en chambre, oblige sa femme à faire ses préparatifs pour venir le rejoindre, et cette perspective est comme un rayon de soleil, au milieu de l'ennui du travail et des brouillards qui l'enveloppent : « Il fait un temps épouvantable, un temps dont on n'a pas d'idée si on ne l'a pas vu. Nous avons à Paris des jours affreux; tout ce que tu peux y ajouter par l'imagination n'est rien en comparaison d'un vilain temps fondant, à l'improviste, sur cette grande ville noire et terne. Tu n'as pas idée du spectacle déplorable et repoussant que présentent ces grandes routes qu'on appelle rues, non pavées, et couvertes exactement partout de quelques pouces d'une boue claire que les voitures de toute espèce, qui courent au grand galop, font voler en pluie épaisse sur les passans qui sont trop près de la chaussée. » Et puis, c'est le grand et assommant repos du dimanche, jour essentiellement anglais, c'est-à-dire ennuyeux; et la banalité, toute de convention, des banquets et des toasts officiels, les phrases gluantes et vides de la parlerie anglaise, les *gentlemen, allow me now*, etc., tout un charlatanisme qui lui est intolérable. Il voit tout en noir; les efforts même des Anglais pour se mettre à notre portée et parler la langue de leurs hôtes ne trouvent pas grâce à ses yeux : « Il n'y a que leur propreté que je leur envie; le reste est raideur, pédantisme et ennui... Voilà les Anglais, même les meilleurs, toujours l'utile, et seulement pour eux ! »

Je crois qu'Eugène Burnouf a eu le *spleen*, un *spleen* compliqué de ce découragement qui saisit parfois le nageur, lorsqu'il lutte contre les vagues et le courant, sans voir se rapprocher la rive. Il s'y joignait aussi le regret de la patrie absente, qui exaspérait son patriotisme : « Passe pour être anglomane à Paris, afin de pousser la paresse française dans la voie que les Anglais ont suivie à leur grand avantage; ici je suis Français. Tant pis pour les préjugés stupides et mesquins que mon langage peut blesser ! »

On peut regretter qu'il n'ait pas été dans les mêmes dispositions quand, au début de son voyage en Allemagne, il traversait l'Alsace. J'ai quelque peine à lui pardonner la façon dont i juge

les Strasbourgeois. Il est vrai qu'il a vu Strasbourg par la pluie, en courant, ou plutôt en pataugeant dans la boue, sur des pavés dont je ne veux pas prendre la défense, et nous avons vu que sa santé délicate ne savait pas s'accommoder du mauvais temps. La vie de Strasbourg est une vie très intime, où la cordialité s'allie à la culture de l'esprit et aux sentimens les plus généreux; mais il faut en avoir vécu pour la comprendre. Même dans cette course si rapide, une chose l'a frappé, c'est de voir, dans l'église Saint-Thomas, les tombes des savans dont Strasbourg s'honore : les Oberlin, Koch, Schweighäuser, Lederlin, Emmerich, etc. « Bonne ville, qui honore ses professeurs! Qu'ils viennent à Paris, et on leur dira ce que c'est qu'un professeur. » Voilà le fond de son sentiment, et voilà le vrai. Il ne faut pas après cela lui tenir trop rigueur d'avoir consigné, dans une correspondance intime, les impressions fugitives qui se succédaient dans son âme délicate et nerveuse, et, comme il nous l'a dit lui-même, aussi prompte à l'enthousiasme qu'à la critique, à Londres comme à Strasbourg.

L'homme de génie n'est pas moins sujet que les autres au découragement et aux abattemens, il y est peut-être plus exposé; à chaque instant on croit qu'il va abandonner la partie; mais il ne l'abandonne pas, et le combat se termine toujours par une victoire. Pour bien juger, il faut voir les choses d'un peu loin. La note juste du voyage d'Eugène Burnouf en Angleterre, il faut la chercher dans une lettre qu'il écrivait à Lassen, quelque temps après son retour en France. On me pardonnera de la citer presque en entier; elle marque, avec cette précision scientifique qu'on trouve dans tous les livres d'Eugène Burnouf, le profit que les études orientales avaient retiré de son séjour à Londres, en même temps qu'elle donne de l'homme, de ses sentimens et de l'élévation de ses vues l'idée la plus haute et la plus pure.

« Le résultat le plus général de ces collations, c'est qu'il n'y a absolument qu'une seule rédaction des livres zends, quelles que soient l'origine et la date des manuscrits qui nous les ont conservés. C'est un fait important qui les met sur le même pied que tous les grands livres de l'antiquité, comme les Védas et la Bible, lesquels sont venus à nous presque intacts et protégés par l'opinion qu'on avait de leur authenticité. Un autre résultat, non moins précieux pour les détails de l'explication et de la grammaire, c'est qu'il n'y a rien à changer aux règles que m'ont fournies les manuscrits d'Anquetil-Duperron. J'ai sans doute beaucoup de variantes; mais ce ne sont que des différences d'orthographe dont nous avons maintenant les lois, du moins en partie. »

Voici maintenant pour les autres :

« Mais ce qui m'a le plus satisfait, c'est le fruit que j'ai retiré de la connaissance que j'ai faite de M. Rosen, l'homme du monde le meilleur, le plus complaisant, le plus libéral, en un mot le plus exempt des défauts et quelquefois des vices qui déshonorent les gens de lettres, un vrai cœur d'homme avec un esprit et une tête de savant. Vous, qui le connaissez, ne serez pas surpris que j'aie reçu de lui toutes sortes de preuves d'amitié ; mais ce que vous apprendrez sans doute avec plaisir, c'est qu'après m'avoir prêté, pendant quelque temps, les quatre-vingt-seize premières pages de son Rig-Véda, que je lisais le soir, en en comprenant ce que je pouvais, il me les a plus tard offertes en don, en y joignant jusqu'à la page 124, pour que je les garde en France et que j'en fasse l'usage que je désirerai pour l'explication de mon texte zend. »

Enfin, voici son tour :

« Ce noble procédé, par lequel il s'est acquis des droits inoubliables à ma reconnaissance, m'a mis en possession d'une mine infiniment riche de renseignemens de tout genre, qui jettent le plus grand jour sur le fond et sur la forme du Zend-Avesta. Par exemple, tous les mots, sans aucune exception peut-être, que j'avais laissés sans en expliquer l'étymologie, se trouvent dans les Védas avec le sens que leur ont conservé les Parses. Le fameux *apâm napât* est le Soleil ! Quand on verra cela, que dira-t-on de ma belle dissertation sur le Bordj ? Voilà une montagne changée en soleil ! *Risum teneatis*. Mais, après tout, cela m'est absolument égal, je ne tiens pas plus à mes opinions qu'à la plume avec laquelle je les écris ; quand la plume est mauvaise, je la taille, et tout est dit. »

III.

Burnouf n'avait alors que trente-quatre ans, et il avait mené à bonne fin le déchiffrement du zend ; son *Commentaire sur le Yaçna*, qui forme la première partie des textes sacrés écrits en cette langue, avait déjà rendu son nom célèbre dans toute l'Europe ; il était traité d'égal, consulté par les plus illustres savans, et sa parole faisait partout autorité. Dans ses déclarations si nettes et si franches, on sent plus que l'ardeur d'une conviction intime ; on y sent une grande modestie, jointe à cette autorité particulière que donne la pleine possession de soi-même. Les deux choses ne sont pas inconciliables. La modestie ne consiste pas à se diminuer et à se méconnaître soi-même ; c'est un sentiment profond de la grandeur de l'objet qu'on poursuit, qui porte à rendre justice aux efforts des autres pour l'atteindre et à ne pas prêter à sa propre

personne une importance exagérée. Nul ne l'a possédé à un plus haut degré qu'Eugène Burnouf. Tous ses travaux sont empreints de cette haute impersonnalité qui est la marque souveraine de la science. Joignez à cela le désintéressement le plus absolu et une rare noblesse de caractère, et vous aurez l'explication de la considération dont il jouissait auprès de ses contemporains.

A mesure qu'on avance, cette impression se dégage plus nettement de sa correspondance. Il exerce une action de plus en plus grande sur la direction des études asiatiques. On s'adresse à lui de tous côtés, et il emploie son crédit au profit des autres, de la façon la plus large et la plus exempte de parti-pris national. On le voit, du fond de Châtillon, correspondre avec M. Guizot, pour faire accorder une subvention à Prinsep, qui venait de découvrir et de déchiffrer ces fameuses inscriptions d'Açoka, auxquelles nous devons la connaissance de l'ancien alphabet indien ; puis, une fois en possession de précieux documens que Prinsep lui avait envoyés, il n'a rien de plus pressé que de les livrer au monde savant, en les insérant textuellement au *Journal asiatique :* « Il me semble que cette belle liste des écritures brahmaniques appartient à l'Europe entière. » C'est une marche triomphale à laquelle ne manque pas le *memento mori*.

La fin de la vie d'Eugène Burnouf a été en effet attristée par les deuils et la maladie. Le deuil le plus cruel qui l'ait atteint est la mort de son père, survenue le 8 mai 1844. Pour comprendre la grandeur de cette perte, il faut lire la correspondance, pleine d'une confiance respectueuse, qu'Eugène Burnouf a entretenue pendant de longues années avec son père. M. Barthélemy Saint-Hilaire (1) nous a tracé un tableau touchant des rapports de ces deux hommes, si bien faits pour se comprendre, et qui met bien en relief les rares qualités du père et l'action décisive qu'il a exercée sur la carrière de son fils et sur le développement de son génie. Jean-Louis Burnouf, qui a rendu, par ses deux grammaires, de signalés services à l'étude du grec et du latin, avait l'esprit ouvert du côté de l'Orient. Déjà professeur au Collège de France, il s'était mis à apprendre le sanscrit, et c'est lui qui avait initié son fils à ces études et l'avait lancé dans la voie où il devait aller si avant. Il lui avait en outre enseigné la méthode et la conscience scrupuleuse qu'il avait lui-même mises en pratique dans une longue vie toute consacrée au devoir. Eugène Burnouf aimait à lui rapporter le mérite de ses découvertes, faites par ses conseils et sous ses yeux ; mais ce qu'il aimait le plus à relever, c'était la bonté et le désin-

(1) *Eugène Burnouf, ses travaux et sa correspondance*, 1 vol. in-8°. Paris, 1891.

téressement de cet excellent père, de cet homme dévoué à ses devoirs et aux siens. Il ajoutait qu'il aurait donné toutes ses découvertes pour un seul des bienfaits que cet homme à jamais regrettable avait répandus dans sa longue et modeste carrière. Dans une lettre au secrétaire de l'Académie de Caen, écrite au lendemain de la mort de son père, il nous le montre, au début de sa vie, « allant nu-pieds, faute de souliers; logeant dans un misérable garni, faute de chambre; mangeant dans une misérable gargote, où il mourait de faim, faute d'argent. » Ce sont des choses qu'un fils n'oublie pas. Il lui a consacré, en tête de son *Introduction à l'histoire du bouddhisme indien*, quelques lignes pleines de larmes, où l'on sent comme un pressentiment de sa fin prochaine :

« L'impression de ce volume a été achevée au milieu des préoccupations les plus pénibles. Frappé par le coup inattendu qui, en enlevant à notre famille un chef respecté, a si cruellement troublé le bonheur qu'elle lui devait, je n'ai pu m'arracher que par de longs efforts au découragement qui m'avait atteint. Il a fallu que le souvenir toujours présent de mon père me rappelât à des travaux qu'il encourageait. Ceux qui l'ont connu ne me demanderont pas de leur dire les motifs que j'ai de le pleurer, car ils savent tout ce dont il était capable pour ceux qu'il aimait, et ils comprendront sans peine que j'aie regardé comme le plus impérieux des devoirs l'obligation de placer cet ouvrage sous la protection de ce nom cher et vénéré. »

Lui-même souffrait depuis longtemps de douleurs néphrétiques qui l'obligeaient à aller chercher à Vichy, sinon la guérison, du moins un soulagement à ses maux. Il était jeune encore et brillant; sa conversation était pleine de charme et d'esprit; on l'entourait beaucoup, et il avait besoin, pour ne pas danser, de faire appel à tout son stoïcisme : — « J'ai résisté héroïquement; mais ce n'a pas été sans recevoir des masses d'imprécations de la part de deux ou trois jolis visages : — « C'est très laid, c'est affreux, on ne croirait pas cela de vous! » — Ce tourbillon mondain, loin de l'attirer, augmentait son aversion pour une vie de plaisirs et de dissipations qui contrastait d'une façon si choquante avec les joies paisibles de son intérieur. Il s'en dédommageait par des lettres plus longues et plus intimes. Il écrit à sa femme : — « Je lis et relis encore ta chère lettre. Combien ton esprit s'anime quand ton cœur s'échauffe! Tu as eu une idée charmante de te mettre dans la boîte et de me sauter au cou comme la belle, je ne sais qui des *Mille et une nuits!* Que n'as-tu pu le faire comme tu l'as imaginé! » — Et à son père : — « J'ai laissé voir ta lettre et cette belle écriture si nette que tu conserves toujours, même avec les plumes métalliques, à

quelques-uns de mes voisins, et j'ai été bien heureux de voir qu'on l'appréciait comme une preuve de rare justesse dans l'esprit. Moi, je griffonne, parce que j'ai la fièvre. » — La cure pourtant produisait son effet, lui donnant par tout le corps, suivant son expression, un sentiment de vitalité qu'il ne sentait d'ordinaire que dans la tête; mais il retombait à peine rentré à Paris. Sa lettre à M. Guizot se termine par un *post-scriptum* dans lequel il s'excuse auprès de lui de se servir d'une main étrangère, et nous le montre atterré par une fièvre pernicieuse, suite des souffrances terribles contre lesquelles il avait à lutter.

Tant d'épreuves n'empêchaient pas Eugène Burnouf de travailler. A mesure qu'il avançait, le cercle de ses travaux s'élargissait. Après avoir étudié dans le zend la religion de Zoroastre, il s'attaquait au bouddhisme et, du premier coup, dans ce travail monumental auquel il a donné le nom d'*Introduction*, il en marquait les caractères en traits ineffaçables, à l'aide de cette méthode qui cherchait dans l'étude comparative des faits l'explication de la philosophie des idées. Les inscriptions cunéiformes appelaient aussi son attention. Dès 1836, peu après son retour de Londres, il avait fixé, dans un mémoire célèbre, les règles du déchiffrement et de la langue des inscriptions achéménides. Les inscriptions cunéiformes assyriennes, découvertes à Khorsabad par le consul de France Botta, l'attiraient. Il aurait voulu avoir assez de temps pour s'y consacrer, et Dieu sait quel profit les études assyriennes n'auraient pas retiré de sa méthode et de ses efforts! Parfois il lui arrivait de regretter d'avoir consacré la meilleure partie de sa vie à des recherches aussi arides : — « Pour un os de paléothérium, que de plâtre et de craie utile! écrivait-il à Schlegel. Je gémis sous une masse d'épreuves aussi épaisse et aussi pauvre que la couche marneuse qui recouvre le bassin de Paris. » — Il enviait le sort de Prinsep : — « Vous êtes maintenant dans la grande voie des découvertes. Nous sommes loin, nous, de faire de si rapides et si brillans progrès. Nous manquons de monumens et nous ne pouvons étudier que la philologie. Là encore il y a place pour des découvertes en ce qui touche la religion, la philosophie et la littérature; mais ces découvertes le céderont toujours en intérêt aux découvertes historiques. L'explication et l'interprétation des textes est une tâche fastidieuse et aride. Il faut l'entreprendre cependant. »

Surtout il était affligé de l'isolement où il se trouvait réduit et, dès 1830, il en signalait la cause avec amertume, dans des termes qui n'ont pas cessé d'être vrais, en quelque mesure : « Ces études sont si infructueuses en France, disait-il, elles sont si complètement inutiles pour se faire une carrière, qu'on ne s'y

livre que quand on a pourvu par d'autres moyens à son existence. Nous tous, tant que nous sommes, qui étudions le sanscrit, nous avons un état fort différent qui nous fait vivre, et c'est pendant les momens que nous dérobons à cet état que nous nous occupons de cette belle étude de l'Inde, qui, cultivée seule, nous mènerait directement à l'hôpital. » Si encore il avait été récompensé de ses efforts par la reconnaissance des savans! Mais, comme toutes les sciences nouvelles, les études indiennes venaient se heurter à une incrédulité et parfois même à une malveillance plus dures à supporter que la contradiction; Eugène Burnouf rencontrait, parmi ceux-là mêmes qui auraient dû le soutenir, une opposition qui l'a poursuivi jusque sur son lit de mort.

Au milieu de toutes ces luttes, ses forces déclinaient. Il sentait la vie lui échapper, et il aurait voulu pouvoir prendre un secrétaire pour ménager son temps : — « Je ne me porte pas bien, écrivait-il à son neveu, et la grippe que j'ai eue n'est qu'une phase d'un malaise plus profond. » — Sa dernière lettre est du 18 mars 1852. Elle est aussi adressée à Émile Burnouf. Il lui dit : — « Je me trouve depuis le mois de novembre dans un état de santé déplorable. Ces oppressions et défaillances, que tu m'avais vues cet été, ont éclaté depuis janvier en une véritable affection nerveuse qui m'a ôté toute force, a presque détruit la possibilité du travail intellectuel, ou du moins l'a rendu lent et difficile, et m'a jeté dans une fatigue et une impuissance incurables... Il y a des momens où je ne me sens plus que l'ombre de moi-même. »

Quand j'écrivais ces mots il y a quelques semaines, ma pensée se reportait avec angoisse vers le coin de la Bretagne où une autre grande âme était en proie aux mêmes tribulations, et je n'osais poursuivre, de peur de m'avouer à moi-même le malheur qui nous menaçait, dans la crainte aussi que ces lignes ne vinssent à tomber sous les yeux du maître auquel j'avais pris la douce habitude de soumettre tous mes travaux. Maintenant le malheur est consommé Ernest Renan a rejoint cet homme auquel l'unissaient les liens d'une profonde admiration, fondée sur la plus étroite communauté de pensée. Car tous deux se sont fait de la science la même idée et se sont proposé la même tâche : — « Analyser les œuvres de la pensée humaine, en assignant à chacune son caractère essentiel, découvrir les analogies qui les rapprochent les unes des autres, et chercher la raison de ces analogies dans la nature même de l'intelligence. » — L'histoire de l'esprit humain était, suivant le mot de M. Renan, le but suprême qu'ils posaient à la science, histoire non pas improvisée par l'esprit de système ni devinée *a priori* par une

prétendue philosophie, mais fondée sur l'étude la plus patiente et a plus attentive des détails.

« L'œuvre scientifique, a dit M. Renan, dans cette page immortelle qu'il a consacrée à la mémoire d'Eugène Burnouf, renferme deux fonctions bien distinctes : le génie de la découverte, le travail des recherches originales, et l'art de les rendre accessibles au public. Ces deux rôles ne peuvent être bien remplis que par la même personne. La science se trouve presque toujours mal des interprètes qui veulent parler pour elle sans connaître sa méthode et ses procédés. Par un rare bonheur, Eugène Burnouf réunissait ces deux aptitudes presque opposées; mais des riches dons de sa nature, il préféra le plus sévère et négligea le plus brillant. » — Il semble qu'en écrivant ces lignes, presque au début de sa carrière, M. Renan ait voulu tracer d'avance le double but qu'il proposait à son activité scientifique. Néanmoins, malgré l'éclat incomparable d'écrits qui l'ont placé au premier rang des hommes de son siècle, il est permis de croire qu'il a toujours gardé une secrète prédilection pour la partie la plus obscure de son œuvre, mais qu'il ne considérait ni comme la moins utile ni comme la moins durable ; la pensée d'Eugène Burnouf était son entretien favori et, dans cette petite salle du Collège de France qui les a vus assis à la même place, il aimait chaque année, au début de ses leçons, évoquer le souvenir du savant illustre dont le buste semblait présider à son enseignement.

A la fin de son séjour en Angleterre, Burnouf écrivait à sa femme : « La récolte que j'ai faite ici est d'une grande importance. Elle formera une addition très méritoire à mon travail, aux yeux de l'Allemagne, bien entendu ; car pour la France et l'Angleterre, il est fort indifférent que j'enfile des paroles ou des mots zends. » Il se trompait. Il n'était pas indifférent pour la France qu'il eût dépensé sa vie à ressusciter, à force de patience et de travail, et à reconquérir mot après mot l'ancienne langue des livres sacrés de la Perse. Ses recherches si exactes portaient plus loin que la religion de Zoroastre, plus loin que le bouddhisme indien ; elles portaient sur la manière même dont il convient d'étudier et de traiter les textes anciens. Il a prouvé, par les exemples les plus concluans, que c'était par l'étude minutieuse des détails qu'on pouvait arriver à des vues d'ensemble, et qu'il fallait chercher, dans la comparaison des manuscrits et de leurs variantes et dans l'étude des lois philologiques qu'elle nous révèle, l'intelligence de ces grands monumens que l'antiquité nous a légués. Cette méthode, il l'a appliquée à tous les objets sur lesquels ont porté ses recherches, avec une rigueur qui a exercé sur la direction des études orientales une influence dont l'effet s'est fait sentir dans

toute l'Europe. Aussi, parmi tant d'hommes qui ont brillé dans ces études, il n'en est pas qui jouisse d'une gloire plus pure, parce que nul ne s'y est dévoué aussi complètement, et n'y a porté, avec des vues plus élevées, autant de clarté, de précision et d'abnégation.

En tête du volume de ses lettres, les éditeurs de la correspondance d'Eugène Burnouf ont reproduit en une belle héliogravure, pleine de lumière, le médaillon sur lequel David d'Angers a fixé ses traits. Sa tête, fine et puissante, sort d'un grand col qui l'enserre. Son front large, sur lequel il ramène les belles boucles de ses cheveux, ses yeux vifs, tendus vers un objet invisible, son nez, le plissement de ses lèvres, respirent l'esprit, la bonté, la finesse, l'intensité de la pensée. On sent un grand souffle qui anime cette figure. En lui envoyant son œuvre, David d'Angers écrivait à Burnouf, avec une franchise de grand artiste : « Ce n'est pas seulement à l'homme de génie que j'offre ce médaillon, que j'ai eu tant de plaisir à faire, c'est aussi à l'homme dont j'estime profondément le caractère. » Ce jugement était celui du public, qui l'avait compris d'instinct, sans pouvoir suivre ses travaux.

A ce moment, en effet, malgré les luttes qu'avait à soutenir Eugène Burnouf, et celles qui attendaient encore ses successeurs, la partie était gagnée. Le sanscrit et les langues iraniennes avaient conquis leur place dans la grande famille des langues européennes, et allaient transformer l'étude de la philologie, de même que les monumens littéraires de l'Inde et de la Perse allaient prendre place à côté de ceux de la Grèce et de Rome. C'était toute une nouvelle manière de concevoir l'antiquité qui se faisait jour : la méthode comparative, appliquée non-seulement à l'étude des langues, mais à l'histoire des idées et des écrits qui nous les ont transmises. Si ces études avaient peu d'adeptes, il allait ne plus être permis, sous peine d'ignorance, d'en contester la solidité et l'importance pour l'histoire de l'esprit humain. Bientôt elles allaient prendre place dans l'enseignement public; n'avaient-elles pas déjà une porte ouverte au Collège de France, dont Eugène Burnouf représentait si bien l'esprit? Et tandis que, grâce à ses efforts, la France marchait en tête de ce mouvement, au moment où l'on venait lui annoncer que l'Académie des inscriptions et belles-lettres l'avait choisi pour secrétaire perpétuel, il était en train de s'éteindre sur un lit de douleur, dans les dernières secousses d'un système nerveux usé par le travail.

PHILIPPE BERGER.

A TRAVERS

LA

MACÉDOINE SLAVE

I. — EN MACÉDOINE, STROUGA.

Août 1890.

Nous touchons enfin à la Macédoine! Cette terre des *bérats*, dont les évêchés mettent aux prises Serbes, Grecs et Bulgares, et dont les querelles depuis un an fatiguent l'Europe et le Turc lui-même, nous la verrons sous nos pieds tout à l'heure. Nous la rêvons comme la terre promise, depuis huit jours que, partis de Durazzo, à travers l'Albanie, nous traînons nos chevaux dans les gorges du Pinde, sous l'escorte de nos deux Albanais fidèles, Kostas le brigand chrétien et Abeddin le gendarme musulman. Ce matin, en quittant le moulin de Briniaitz, nous avons traversé dans sa largeur la vallée de Domousova, trempée de brouillards et de rosée. Le village, — notre dernier village d'Albanie, — dormait. Notre ami Janko a voulu cependant nous accompagner jusqu'aux dernières maisons : il redoute pour nous les mauvaises rencontres; nous sommes encore en Albanie. Il nous quitte, mais il nous reverra. Il ne veut pas rester plus longtemps chez les Barbares. Il vendra son moulin après la récolte. Alors, il viendra nous retrouver en France. Si nous le voulons comme domestique, il se charge de nous mener au bout du monde.

Cette vallée de Domousova n'est qu'un bassin lacustre, mal des-

séché. Au nord et à l'ouest, les collines dénudées y pénètrent en croupes rondes et portent les maisons éparses du village de Briniaitz, — trente ou quarante huttes de pierre. Une ligne de cultures, au bas des collines, borde les landes en friche, que l'Albanais dédaigne noblement de cultiver. A l'est, une chaîne ardue de roches schisteuses se dresse, toute noire de chênes verts. Une route européenne, qu'achèvent des escouades de paysans slaves, monte une heure par des coudes et des retours savans; mais les caravanes escaladent tout droit l'échelle du raccourci parmi des pierres plates, des quartiers de roches clivées, luisantes de mica, des chênes verts, des épines et des coudriers. Au sommet, une plate-forme découverte entoure un poste de gendarmes : tous les cols et passages dangereux de la vieille Turquie étaient ainsi gardés par les *dervendjis* (hommes du défilé). Sous nos pieds, la Macédoine.

Enchâssée dans un cercle de hautes montagnes, dont les têtes émergent de la brume, une nappe de brouillards dort sur la plaine fermée d'Okhrida. Le soleil se lève. Le brouillard se troue, s'envole en fumées, se raccroche en dernières effilochées aux sommets des joncs, aux arbres de la rive, et le lac d'Okhrida s'éveille dans sa coupe de verdures, moiré de courans, taché d'ombres par les nuages du ciel, bleu comme un golfe grec : la Macédoine! Abeddin s'est recueilli, et, tourné vers le soleil levant, avec de grandes génuflexions et de grands gestes, il invoque Allah et son prophète. Cet accès de piété fait un peu sourire ce vaurien de Kostas. Puis l'esprit d'imitation prenant le dessus et l'amour-propre aidant, — on a sa religion aussi, après tout! — il remercie tout haut la Panagia, saint Savas et saint Démétrius.

Couchés sur le gazon, nous contemplons cet admirable pays. Un pâtre albanais nous énumère les bourgs et les villes : Okhrida et sa citadelle, Trébénitza, Strouga, Radovisti... Il nous conte des histoires albanaises de brigands et de gendarmes. Mais nous ne l'écoutons plus : la vue de cette Macédoine a brusquement éveillé en nous d'autres souvenirs. Quand on a gravi les dernières pentes du Jura français, on découvre ainsi toute la plaine suisse. Les lacs de Genève et de Neufchâtel miroitent, bordés de vignes et de jardins, entourés d'une ceinture de villes, sillonnés de bateaux, longés par des chemins de fer dont les trains en fuyant laissent un sillage de vapeur; des voitures passent sur les routes au grand trot de leurs chevaux; les clochettes des troupeaux, le sifflet des locomotives et le brouhaha lointain des villes affairées se mêlent en un bruit confus; tout s'agite et tout vit... La plaine d'Okhrida est vide. Le lac est désert. Pas un bateau sur cette eau calme. Pas un bruit dans

ces champs muets. De grands roseaux et des marais font au lac des rives inabordables. Deux rivières embrumées se traînent dans les herbes... Là-bas, à la frontière de France, c'est aujourd'hui l'un de ces joyeux dimanches d'août, où l'on célèbre la fête annuelle des montagnes. Sur la Dôle, on est venu de tous côtés pour le lever du jour... Abeddin a fini sa prière et Kostas prétend que nous sommes encore en Albanie...

Dès les premiers pas de la descente, nous nous sentons en pays nouveau. Les horizons ouverts et tourmentés de l'Albanie, les fleuves violens et remueurs du sol, les couloirs et les plaines éventrées font place à de tranquilles vallons où dorment des eaux silencieuses. La route descend une heure en longue pente, entre deux lignes d'arbres. La vue du lac et de la plaine nous est cachée par une forêt que nous longeons. Au milieu des hêtres, des clématites et des houx, le regard s'arrête à quelques mètres, au prochain tournant de la route, à la pierre humide couverte de mousses et de cyclamens en fleur, à l'arbre mort étouffé par le lierre, au grand chêne isolé dans la clairière rase.

Et c'est fini des Albanais! Adieu les amusantes silhouettes des grands diables osseux, au maigre et fier profil, nez d'aigle, joues creuses, moustaches de mousquetaire, qui s'en allaient balançant leur buste alerte, leur collerette noire et leur grand fusil sur leurs hautes jambes d'échassiers! Nous croisons des Slaves courts, lourds, aux larges faces pleines, enfouis sous leurs vêtemens poilus et leur grosse toque de fourrure. Jambes et pieds perdus dans des bottes en cuir mou, ils s'en vont à la charrue ou à la corvée, animaux de labour à la démarche lente, et boueux. L'Albanais avait la saleté plus gentilhomme.

Les hommes marchent à la tête de leurs bœufs ou fument accroupis dans leur chariot, — une caisse de bois montée sur un essieu de bois et des roues de bois pleines, qu'ils appellent *araba* et que traîne une paire de petits bœufs noirs. La femme suit en piquant l'attelage. Par derrière, ces femmes ne sont qu'une boule noire, engoncées du cou aux pieds dans leur *saia* (cape de feutre rigide). Par-devant, cette cape ouverte laisse voir des dessous en grosse toile raide, la *cochoula*, chemise ou jupe tombant jusqu'aux chevilles, plaquée, au bas, d'une haute bande de tapisserie compacte, où dominent le noir, le vert et l'orangé. Toutes ces femmes sont énormes de la taille. Notre premier mouvement fut d'admiration pour une race si féconde, et le second, de colère contre ces hommes nonchalans qui laissaient travailler et marcher des femmes en pareil état. Mais bientôt nous avons reconnu un caprice de la mode. Les femmes se cerclent le ventre d'une épaisse ceinture de toile, la *lesca*, dont les deux bouts

brodés et frangés pendent devant elles et, par-dessus, elles enroulent encore huit ou dix tours d'une corde de laine noire, la *poiass*. Leurs cheveux, nattés en cordelettes, tombent tout autour de la figure, et les mèches du bout sont engagées dans les replis de la *poiass*, telles nos chaînes de montre dans nos goussets. Cette race est naturellement laide et triste. Les travaux des champs lui ont cassé l'échine, ployé les épaules, alourdi les membres. L'habitude de la crainte et de la soumission a courbé sa nuque et éteint son regard. Mais on dirait que tous, hommes et femmes, ils s'efforcent encore de paraître plus tristes et plus laids. Leur costume, sans grâce et sans gaîté, est tristement brodé de vert sombre et de noir. Comme auprès d'eux il semble beau, cet Albanais en veste rouge, qui descend devant nous, campé sur son cheval, le fusil en travers de la selle, avec des airs de conquérant et des allures de maître! Il vient de Gortcha et, sans autres biens que son fusil et sa bravoure, il va chercher fortune à Stamboul. Il deviendra zaptieh, préfet, ambassadeur, grand-vizir peut-être, et partout il tiendra son rang.

Le vallon de la descente s'ouvre sur une grande étendue plate, entre les montagnes boisées de notre gauche et les roseaux du lac sur notre droite. Devant nous, la brume noie dans les lointains des chaumes moissonnés, des maïs encore debout, des châtaigniers en masses touffues, et des *arabas* geignant de leurs essieux non huilés. Dans les champs humides, au milieu des fossés et des joncs, vaguent des troupeaux de bœufs. Dans les mares d'eaux croupies, des buffles dorment vautrés. Par intervalles, on entend au loin les lentes mélopées d'un peuple laboureur. Tout ici est tranquille et somnolent. Un piqueur de corvée trouble seul la paix de ce tiède matin. La courbache en main, il active de chaque côté de la route les pelles et les brouettes. Tout un village travaille à la chaussée, hommes, femmes et enfans. Le piqueur en haut fez terrorise ce peuple. Les injures et les coups pleuvent sur le dos des faibles. Pas une plainte, pas une discussion : corvée slave.

Après une heure de macadam en ornières, nous arrivons aux premières maisons de Strouga. Strouga est bâtie sur la tourbière, parmi les roseaux et les saules pleureurs. Ses maisons de bois, à quatre étages, ont un triste aspect de saleté et de délabrement, même presque neuves. Au rez-de-chaussée, des boutiques, des portes cochères, de grandes baies ouvertes où travaillent des artisans, tonneliers, charrons et batteurs de cuivre, et des portes vitrées de petits carreaux sales, derrière lesquels les toiles d'araignées masquent des intérieurs crasseux. Les étages s'avancent en encorbellement. La peinture des façades est tombée. Le bois pour-

rit. Les fenêtres n'ont plus ni vitres ni cadres, et les trous sont bouchés de torchons et de journaux crevés. La propreté des rues contraste, inondées par les seaux des riverains pour le frais des oisifs et des fumeurs.

Abeddin et Kostas cherchent des yeux le khani (auberge) dans ces maisons toutes pareilles. Des étalages de pastèques, de melons, de tomates et de pommes; des fours et des rôtisseries, avec de grands plats d'oignons. Les passans ne répondent rien et ne semblent comprendre ni l'albanais, ni le turc, ni le grec, aucune des langues dont nos gens peuvent user. Personne n'a fait cercle autour de notre arrivée, comme dans les bourgs albanais et grecs. Personne ne nous a demandé notre âge, notre patrie, notre famille, notre parti politique, notre état d'âme et de fortune. Les fumeurs et les boutiquiers nous accordent à peine un regard.

Nous interrogeons en grec une longue et large culotte des îles, un Grec, celui-là, avec sa veste lacée par derrière, ses bas bien tirés aux genoux et ses souliers découverts, quelque *bacal* (épicier) venu jusqu'ici de Tinos ou de Mételin :

« Nous ne parlons pas grec ici, *den miloumé ta Romaïka edo;* nous ne sommes pas Grecs, nous; nous sommes Bulgares, *imasthe Voulgari,* » nous répondit-il, dans le plus pur grec du monde grec.

« — Mais moi non plus, frère, je ne suis pas Grec. Je suis Français et je viens en Macédoine pour apprendre le bulgare que l'on ne parle pas dans mon pays et voir où en sont vos affaires, vos bérats, dont on parle dans toute l'Europe. » — Amis, alors! — et nous entrons dans sa maison, le khani demandé.

La saleté du dedans correspond assez bien aux dehors. Dans la cellule qu'il nous offre, toutes les vermines terrestres, — et familières, hélas! au voyageur chez le Grand-Turc, — ont donné rendez-vous à toutes les vermines aquatiques. Les vitres sont obscurcies de mouches vivantes ou défuntes, et parmi cette ombre artificielle, les cousins mènent un chœur de joyeuses trompettes. Sur les murs, où courent araignées et cafards, un ami de la France a écrit au charbon : « *Zito o Boulanzai*, vive Boulanger! » Notre hôte s'en fait un mérite auprès de nos Noblesses.

Il connaît bien la France! il a été à Sofia et il a vu, chez le prince, des prêtres et des nonnes françaises, qui soignent les malades et instruisent les enfans... Français et Bulgare, un couple d'amis!

Nous nous étonnons qu'un patriote bulgare porte le costume insulaire, hellénique.

« — C'est qu'il n'est pas d'ici, mais de Salonique, et qu'avant d'être Bulgare, *du temps où il ne savait pas encore*, il se croyait Hellène. »

Nous osons lui dire que son hellénisme perce encore, malgré son savoir, dans la vivacité de ses gestes et de son bavardage.

— Pourtant, depuis qu'il est allé à Sofia et qu'il *sait*, il est Bulgare ; et à Strouga, tout le monde est bulgare.

Je suis persuadé que ce prétendu savoir n'a pas été très difficile à acquérir. Les leçons ont coûté moins cher, certainement, à l'élève qu'aux professeurs ; l'argent est un si grand maître en toutes sciences ! Quoi qu'il en soit, le hasard nous a bien servis dès nos premiers pas en Macédoine : nous allons visiter Strouga avec un guide payé, je crois, par M. Stamboulof, un homme bien renseigné. (J'ai su depuis, à Monastir, que nos suppositions étaient justes.)

La ville de Strouga s'étend sur les deux rives du Drin, à quelque cent mètres de l'endroit où le fleuve sort du lac d'Okhrida. La rive gauche est occupée par le quartier slave, par ceux qui s'appellent et que nous appellerons provisoirement Bulgares, quitte à discuter ensuite de leur filiation. Les Bulgares ont environ 300 maisons (1,200 à 1,500 individus), une école bulgare et une vieille église. Ils vivent d'agriculture et de pêche. Le Drin est barré de leurs filets, de nasses, de parcs en roseaux ; et tout un coin de la ville est empuanti des poissons qui sèchent ou se corrompent : durant le carême et l'avent, les gens de Strouga font un grand commerce avec toute la montagne. Sur la rive droite du fleuve, le quartier musulman : une soixantaine de maisons en ruines et une mosquée. La population musulmane, en pleine décroissance, se compose de quelques Osmanlis, de Slaves ayant autrefois abjuré, eux ou leurs ancêtres, et d'Albanais. Beys ou agas, le pays leur appartient encore presque tout entier. Mais ils se sentent mal à l'aise et trop surveillés parmi ces chrétiens que des propagandes étrangères réveillent : ils émigrent à Okhrida, Monastir ou Salonique.

Le reste du canton de Strouga contient 7,000 habitans, dont un millier à peine de mahométans, agas albanais à Pichkoupal et Starowa sur la rive occidentale du lac, et Slaves convertis dans les campagnes de ces deux villes. Ces conversions ont été obtenues de force, au siècle dernier. Pouqueville raconte dans son *Voyage de la Grèce* comment tout le canton de Maliki, au sud du lac, abjura vers 1766. Les paysans chrétiens étaient pressés depuis longtemps par leurs beys. Ils firent une grande neuvaine à leur Dieu, le sommant de les secourir s'il tenait à leurs services. Dieu n'intervint pas. Les paysans se circoncirent.

Strouga doit son existence à son pont. La population se fixa tout naturellement à ce passage forcé des caravanes ; car nulle part on

ne peut guéer le fleuve à cause des marais, des tourbières riveraines, des boues et des herbes du fond. Il dut toujours exister un pont et une ville en cet endroit ou dans les environs immédiats. Le pont actuel est de bois, tout neuf, provisoire comme toute chose en Turquie, fait de poutres enfoncées et de planches clouées. Des ruines de pierre, des restes de fondations apparaissent dans l'eau claire. Le Drin coule limpide, large et rapide, à pleins bords, sans rives limitées, sur un fond si vert, si herbu, qu'à peine on distingue au loin le fleuve des prairies voisines. Sur le pont, dans une double bordure d'échoppes, les Bulgares vendent aux caravanes des poissons frais ou séchés. Des Albanais chargent sur leurs petits chevaux des sacs d'anguilles, de perches et de truites encore frétillantes. Ils vont au marché d'Elbassan, toujours pour la vigile de la Panagia, — deux jours de route et sous un soleil de feu! La fraîcheur du poisson n'est guère estimée qu'en Europe, et par préjugé sans doute.

Nous étions venus au pont pour acheter des écrevisses. Nous espérions des écrevisses après trois jours de laitage et de fromage de chèvre. Mais notre gourmandise est déçue : la plupart des échoppes sont fermées. Depuis deux jours, une bonne moitié des Strougiotes est à Okhrida pour l'arrivée du nouvel archevêque bulgare. Notre hôte lui-même, qui nous donne ces explications, était parti et l'on attendait l'archevêque avant-hier : « Les hommes attendaient dans le bazar pour lâcher la détente de leurs fusils. Les enfans attendaient dans les magasins pour allumer l'encens. Les femmes attendaient aux fenêtres pour jeter des fleurs. Les diacres attendaient dans le clocher pour voir de loin et préparer les cierges... » Notre hôte a beau renier Homère et l'hellénisme : il dénombre comme ses ancêtres. « Mais l'évêque n'est pas venu, on ne sait quand il viendra... Ces brigands, ces cornus (traduisez : les Grecs) ont encore monté quelque coup. N'importe, continue le khandji, qui manque de littérature et ignore ses auteurs, mais parle comme eux, — à Strouga, on est b... Bulgare, *fovera voulgari...* »

On a commencé depuis peu de temps. Quand notre homme est venu, il y a quinze ou vingt ans, personne ne *savait*, et tous se croyaient Hellènes ; mais on est allé vite. L'école bulgare fut d'abord entretenue par un subside de l'exarque. La communauté indigène payait alors un maître serbe. Elle n'a plus d'autre école aujourd'hui que l'école bulgare.

Le malheur est qu'au dehors les paysans sont arriérés ; ils ne connaissent pas le patriotisme et préfèrent souvent les prêtres du patriarche à ceux de sa toute sainteté l'exarque (le clergé grec au clergé bulgare). « Dans le *caza*, il n'y a guère d'éclairées que les trois cents familles de Strouga ; tout le reste, des bêtes! »

II. — OKHRIDA.

Arriverons-nous à Okhrida assez tôt pour entendre les salves, respirer l'encens, recevoir la pluie de fleurs et voir les mitres d'or luire au milieu des cierges? Pas une brume sur la plaine. Les perspectives sont nettes et les horizons lointains, comme aux rivages clairs de l'Attique. Mais, du lac, se lève une brise fraîche qui tempère la chaleur de cette journée d'août.

Le bassin fermé d'Okhrida ressemble par sa structure aux vallées de Domousova et du Skumbi supérieur : c'est un plan tout horizontal, entouré de montagnes à l'est, au nord et à l'ouest, le côté méridional n'étant fermé que d'ondulations fuyantes. Mais ici le plan est long de 30 ou 40 kilomètres sur 15 ou 25 de large. Les eaux bleues, limpides, transparentes, d'un grand lac en occupent les trois quarts. Dans l'autre quart à peine sec, s'étend une verte nappe de hautes herbes, de joncs et de cultures. Les montagnes qui l'enserrent, boisées à l'ouest, complètement nues à l'est et au nord, sont coupées dans leur façade septentrionale d'une étroite fente par où le Drin emmène le trop-plein du lac. Rien ne marque à l'œil le cours du fleuve qu'une traînée de vert plus humide et plus éclatant.

La distance entre Strouga et Okhrida est de deux heures (12 à 15 kilomètres), et la route, une chaussée de terre entre deux fossés de roseaux et d'eaux corrompues. On travaille encore à la route. Mais ce sont ici des Albanais, que l'on a amenés de force, et que des gendarmes surveillent. La moitié des ouvriers fument à l'ombre, sous des claies de roseaux. Les autres, près d'un feu, rôtissent un agneau, qu'ils ont dû voler la nuit dernière, ou des oies et des canards sauvages, qu'ils ont tués sur le lac. Les pelles et les brouettes sont entassées. Les gendarmes et les piqueurs ont renoncé à faire travailler ces enfans terribles, se sont mêlés aux fumeurs et aux mangeurs. La plus douce familiarité unit maintenant ces gardiens sans morgue et ces prisonniers sans rancune : « Tiens, frère, prends ce *mèzé ;* » un Albanais tend au *tchaouch* (sergent) le foie du mouton, — un morceau d'honneur : tout ce monde est heureux. Le préfet a décidé qu'ils resteraient là tant qu'ils n'auraient pas fini la route : « A ta santé, frère ! » Le jour, on mange, on dort, on fume. La nuit, dans les villages voisins, les hommes ne sont plus armés, les femmes sont jolies, et les étables mal closes... Ils resteront tant que le préfet voudra, et plus longtemps peut-être ! Les gendarmes, qui les ont amenés de force, devront les remmener de force le jour où, fatigués de ce voisinage, les paysans supplieront le préfet de les débarrasser, offriront de l'argent, et s'engageront à terminer la route eux-mêmes.

Le lac que nous longeons bientôt a une limpidité de cristal. A dix et quinze mètres de la rive, on voit s'ébattre les perches innombrables et les truites géantes. Sous la surface unie, la vie fourmille, et dans les roseaux de la rive manœuvrent des flottilles de canards bleus, de sarcelles et d'oies sauvages. Je n'ai vu pareille abondance que sur les bords du Nil et dans ces fresques de la vieille Égypte où les canots des chasseurs lèvent, parmi les lotus, des nuées d'ibis et d'outardes.

Les montagnes de l'est n'offrent que des croupes dépouillées. Des troupeaux de chèvres y tondent le dernier arbuste et le dernier brin d'herbe. Autrefois, le lac pénétrait dans ces monts par un golfe allongé entre la chaîne principale et un contrefort. Une double île de rochers s'élevait au milieu de ce golfe que les alluvions ont ensuite comblé. Dans une ceinture de jardins, d'arbres fruitiers et de verdures luisantes, l'île se dresse aujourd'hui couronnée des maisons d'Okhrida.

De loin, on n'aperçoit que les ruines de la citadelle : une enceinte carrée, à créneaux, bastions et cours quadrangulaires. La ville s'étage sur les penchans du sud, tournant le dos à la route de Strouga et de Monastir : sur la grand'route, on ne trouve que le bazar, au milieu des jardins et des prés inondés. Le bazar semble tout neuf avec ses boutiques de pierre, ses fenêtres voûtées et ses volets de tôle : les vieilles échoppes ont disparu dans les deux incendies de 1881 et de 1883. On y peut rencontrer plus d'un coin d'Islam : sous un gros platane, des tabourets et des estrades de bois où des khodjas en blanc turban fument le narghilé; deux boutiques de vieilles armes, fusils incrustés et pistolets à pierre; des barbiers avec le luxe habituel des plats de cuivre argenté et des serviettes rouges; et des horlogers, tout un peuple d'horlogers pour les vieux Turcs, qui passent leur temps à régler et à casser leurs montres : ils ont une si grande peur de manquer la prière, leur seule occupation. Mais la plupart des boutiques annoncent la civilisation : pétroles et conserves, quincailleries d'Europe, tissus de marques anglaises.

Tout au bout, par une ruelle perpendiculaire à la route, on entre dans le marché au poisson, un cloaque d'odeurs et de détritus nauséeux, où des chiens sans nombre travaillent à mettre un peu de propreté ; leur faim ne peut suffire aux exigences de la voirie...

Nous avions une lettre de recommandation pour un médecin grec, établi depuis trente ans à Okhrida. Il nous accueille sans enthousiasme dans sa petite pharmacie du bazar, nous questionne

longuement sur Athènes et la politique grecque, sur la Crète, la malheureuse Crète, nous montre toutes ses étiquettes écrites en français et tous ses produits achetés à la pharmacie centrale de Paris. Mais quand nous lui demandons de nous guider par la ville, de nous conduire aux écoles et aux églises, il a malheureusement un client sur l'autre rive du lac; il nous indique un khani confortable... Ce khani était bien le plus sale et le plus pouilleux endroit où nous eussions jamais dormi; et le soir, au bord de l'eau, nous trouvâmes notre médecin attablé sous des saules, buvant du raki avec une bande de popes bulgares... Nous avons su depuis que le pauvre homme n'avait osé nous recevoir. Épirote de naissance, Hellène, et connu pour ses sympathies helléniques, il se hasardait à peine dans les rues depuis quelques jours, tant les retards de l'archevêque avaient exaspéré la population bulgare. Son amitié n'aurait donc pu que nous compromettre. D'autre part, nous-mêmes, nous lui semblions d'allures étranges; nous étions, à coup sûr, agens d'une puissance européenne, mal vus de l'autorité turque; notre compagnie ne pouvait que le rendre suspect, lui faire enlever peut-être sa place ou son traitement de médecin municipal...

Quand on connaît l'hospitalité grecque, l'accueil empressé, libéral, fraternel, des Hellènes de Turquie au voyageur européen et surtout aux Français (je ne pourrai jamais dire tout ce que je dois aux Grecs de Calymnos, de Mételin, de Symi et d'Asie-Mineure), ce seul fait donne une idée de l'état des esprits à Okhrida. Un ami d'occasion compléta le tableau par ses renseignemens; le nommer serait, je crois, le plus sûr moyen de lui prouver mon ingratitude.

Okhrida est en proie aux Bulgares. La population de 15,000 habitans environ comprend 8,000 Slaves, quelques centaines de Valaques et 7,000 musulmans, — ceux-ci, comme à Strouga, de différentes races : soit deux cinquièmes d'Albanais, autant de Slaves convertis et un millier d'Osmanlis Anatoliotes. Mais depuis quelques années, les seuls Bulgares ont place au soleil.

Le quartier bulgare occupe de ses maisons de bois toute la façade méridionale de l'îlot rocheux, depuis les eaux du lac qui en baignent le pied jusqu'au double sommet, qui profile dans le ciel les créneaux de la citadelle et les dômes de Saint-Clément. Cet îlot est formé en effet de deux masses rondes, unies par une échine plus basse. Deux ou trois étages vermoulus, des toits saillans, des galeries ouvertes, et toujours le même air de caducité et de délabrement donnent à toutes ces maisons bulgares une monotone ressemblance. La saleté des rues est nauséabonde : animaux crevés et excrémens humains, abatis de poissons et déchets de légumes...

En haut, sur l'un des sommets, l'église de Saint-Clément, la métropole bulgare, est une jolie église byzantine avec ses assises de pierre et de briques combinées. Tout autour, règne une esplanade dallée, ombragée de treilles. Un beau fauteuil attendait au soleil, parmi les fleurs et les feuillages jonchés, cet archevêque promis aux nations. De grands popes noirs au maigre visage cuivré, aux yeux fanatiques, surveillaient chacun de nos pas, et, sans nos chapeaux de *Frandgis*, ils nous eussent expulsés... jusqu'au moment où, nous sachant Français, ils voulurent nous enivrer de raki à la santé des bérats : les Français et les Bulgares ! des frères !

Sur l'autre sommet, se dresse une enceinte de fortifications en blocage, déserte. Par la porte béante, on n'aperçoit que murs croulans, voûtes écrasées, citernes mi-combles : c'est l'ancien castro turc. A la pointe qui domine le lac, nous nous asseyons auprès d'une petite mosquée. Elle fut construite jadis dans le pur goût seldjoucide, en marbres blancs, noirs et rouges, alternés. La vue s'étend de là sur tout le lac, sur la plaine du nord, sur les montagnes albanaises d'où nous venons et qui paraissent d'ici un mur infranchissable. Il existe bien un mur en effet, entre la fournaise albanaise et cette pacifique Slavie : ce sont deux peuples, deux mondes différens. Mais, pour le malheur des Slaves, ce mur n'est qu'en apparence infranchissable. Il suffit d'une nuit sans lune aux braves de Dchoura ou de Briniaitz, pour tomber sur cette grasse plaine et prendre leur part des récoltes, des femmes et des troupeaux. Le préfet turc envoie alors toute sa gendarmerie prévenir le gouverneur de Monastir que le brigandage n'existe plus, que la sécurité des routes est parfaite, mais qu'une troupe de bons musulmans a châtié l'insolence de quelques chrétiens. Si les paysans se plaignent trop haut, son excellence les loge et les nourrit quelques semaines dans les prisons de Sa Hautesse.

Un secrétaire de Son Excellence nous exposait, tout à l'heure, cette politique fort simple. Mais il prévoyait après les bérats de graves changemens : « Dans ce dernier coin de vieille Turquie, la Porte envoie un archevêque bulgare, un espion, un gêneur. Par ambition ou par sentimentalité, cet intrigant va protester contre les mesures les plus rationnelles, les plus habituelles, les plus utiles ; au premier emprisonnement, il parlera d'injustice : à la première incursion d'Albanais, il criera aux *atrocités...* » Et de son poing tendu vers le Nord, le secrétaire maudissait ces « cornus » d'Allemands : à l'entendre, Guillaume II avait écrit de sa propre main l'ordre au sultan de signer les bérats.

Le lac s'endort sous le soleil qui tombe, sans autre ride que le

sillage des barques parties d'Okhrida. Elles glissent, portant vers les cyprès de la rive opposée une bande de vieux Turcs, des popes noirs ou des robes européennes aux couleurs brutales, — la haute société d'Okhrida. De ces barques, sort la plainte criarde d'une musette, ou les ronflemens métalliques d'une grave guitare. La petite mosquée ne sert plus au culte et depuis longtemps. Les tombes des saints derviches sont recouvertes par les herbes. Les musulmans ne montent plus jusqu'ici. Ils semblent ne plus quitter leurs jardins, là-bas, derrière nous, au pied des monts de Macédoine : dans leur quartier nouveau, sur la route de Monastir, ils possèdent dix-huit mosquées nouvelles. Ici l'endroit est désert. D'énormes lézards et des tortues courent sur les vieux boulets de pierre. Nous serions restés tout un jour devant le sourire du lac. Il fallut redescendre par les ruelles infectes, sous les balcons dégouttant d'eaux grasses et d'ordures.

En bas, tout au bord du lac et en plein quartier bulgare, une ancienne basilique de Sainte-Sophie a été convertie en mosquée, puis abandonnée comme celle du sommet. Le quartier grec entourait autrefois cette basilique. Il y a trente ans encore, Okhrida comptait 200 à 300 maisons grecques (1,000 à 1,500 individus); mais les Hellènes ont peu à peu cédé la place aux Bulgares. Vingt ou trente familles, des plus pauvres, restent seulement, faute de pouvoir émigrer.

Le soir, au khani, nous n'avons parlé que de cette chute de l'hellénisme, avec notre ami d'Okhrida. Cinq ou six négocians de Monastir, venus pour leurs affaires dans un vieux landau à lanternes d'argent, prenaient part à la conférence. Toutes les nationalités de la Macédoine étaient représentées : un Hellène, un Slave, deux Valaques. Le haut personnage de la réunion était, après nous, un juif de Salonique. Je ne rapporterai pas toutes les digressions de ce bavardage. Mais on doit attribuer, — ce fut la conclusion, — la décadence de l'hellénisme à deux ordres de causes, les unes particulières à Okhrida et anciennes, les autres toutes récentes et communes aux villes de Macédoine.

En 1850, les Hellènes d'Okhrida étaient fort riches. Ils avaient en main un grand commerce de fourrures. Grecs d'Épire, de Salonique ou même de l'Archipel, Valaques de Monastir et de Gortcha, Albanais, ils ne formaient qu'un peuple *chrétien* uni par les mêmes aspirations vers Athènes et la Grande Idée, exploitant le Slave par l'industrie et le Musulman par l'usure. Dans leurs 30 ou 40 ateliers, ils préparaient et cousaient les peaux de loutres indigènes, les pelleteries apportées des lacs voisins, ou les fourrures venues de Constantinople et de Russie. Les pelisses chères au vieux Turc,

comme aussi les cafetans des femmes chrétiennes et juives, sortaient presque toutes d'Okhrida. Le quartier slave fournissait les ouvriers, et le quartier grec récoltait les bénéfices. Les Hellènes commençaient à acheter des terres. L'école était grecque, et les médecins, Athéniens ou Grecs « du dedans. » Les jeunes gens allaient à l'Université d'Athènes. Qui parlait alors de Bulgarie?

La concurrence européenne, autrichienne surtout et russe, a brusquement tué ce commerce. Les peaux de martre, de zibeline, de renard gris, se sont arrêtées à Odessa et ne sont plus venues en Turquie que manufacturées. En même temps, le lapin et les fourrures communes de Trieste avilissaient les prix des cafetans et des pelisses. Les Hellènes durent, un à un, fermer leurs fabriques. Ils sont allés, avec leur mobilité facile, s'établir aux centres de production ou de marché, à Trieste, Odessa, Bucarest. Mais, derrière eux, la semence hellénique, laissée dans le sol, continuait de germer, quand vers 1864-1866 parurent des étrangers, des Russes, qui parlaient de religion bulgare, de grande Bulgarie, d'oppression des Slaves, et qui, à l'appui de leurs discours, donnaient des argumens sonores, une piastre (20 centimes) au mendiant, et cent livres (2,300 francs) à l'honnête homme. Un parti bulgare fut créé.

Dans toute la Macédoine, ce parti n'a cessé de grandir. L'établissement d'une église bulgare, puis d'une principauté bulgare, porta un premier coup à l'hellénisme. Mais c'est de la révolution rouméliote que date la vraie blessure... Depuis cinq ans, tout est aux Bulgares. Ils ont pour eux la Porte. Ils se vantent d'avoir aussi toute l'Europe, et leur brouille avec la Russie n'a jamais été connue ou admise par ceux que des Russes avaient bulgarisés.

« Pour vivre en paix, soyez Bulgares! pour gagner vos procès, soyez Bulgares! pour éviter la corvée, soyez Bulgares! pour usurper les champs, soyez encore et toujours Bulgares! Constantinople obéit aux ordres de Sofia! les préfets turcs ménagent ces puissans du jour, et les maîtres d'école, descendus de Sofia ou de Philippopoli, renversent par une dénonciation les cadis les plus vieux, les pachas les plus galonnés... Mais si vous désirez la palme du martyre, soyez Hellènes! surtout depuis la révolte et la défaite des Crétois, la vie d'un Hellène n'est qu'un crucifiement. »

Inutile de dire que c'était l'Hellène Michaelis Papadoglou qui parlait ainsi. Il fut interrompu par la soudaine entrée de deux popes bulgares, les deux popes cuivrés qui nous avaient reçus là-haut à l'église de Saint-Clément. Tout le jour, la mèche allumée, près de leurs cierges, ils avaient attendu leur archevêque, sur la terrasse jonchée, près du beau fauteuil de velours. Il n'est pas

venu ! En voyant la lune déjà haute et la route lointaine toujours déserte, les popes sont descendus près de nous, craignant pour nos Noblesses les ennuis d'une veillée solitaire. L'un d'eux porte une grosse bouteille, et l'autre un gros livre.

Il n'a plus été question de la tyrannie bulgare, et personne, qu'eux et nous, n'a plus hasardé un mot. L'Hellène et les deux Valaques, dont les mines s'étaient renfrognées, furent bien vite radoucis par l'excellent raki de la bouteille. Quant à nous, j'avoue que les plaintes des Hellènes et le souvenir de toute cette journée nous avaient prévenus contre ce clergé bulgare : leurs grands yeux cernés luisaient pour nous de fanatisme. Je ne crois pas que leur grosse bouteille nous ait corrompus. Mais, en toute franchise, nous les avons reconnus plus doux, plus civilisés, et surtout plus instruits, que la moyenne des prêtres orientaux.

Puisque nous ne savons pas le bulgare, ils nous parlent un grec très pur, et c'est un livre grec qu'ils nous apportent, un volume de la Patrologie contenant la vie de saint Clément, évêque des Bulgares. « Lis et tu pourras convaincre tous ceux qui pensent en Europe que nous, à Okhrida, nous ne sommes pas des Bulgares. »

Cette vie, écrite en grec par un archevêque d'Okhrida du XII[e] ou du XIII[e] siècle, un certain Théophylacte, disait l'éditeur, est en effet terriblement bulgare, *fovera voulgariki* (c'est décidément l'expression employée). Elle contait comment saint Clément, évêque d'Okhrida, vint au X[e] siècle dans les *terres bulgares*, vécut parmi *les Bulgares*, écrivit en *slave*, c'est-à-dire en *bulgare*, bref, comment il « nous donna, à nous *Bulgares*, tout ce qui élève les cœurs et ravit les âmes. »

A tous les mots de *terre slave*, *métropole bulgare*, appliqués à leur ville et à leur canton (les pages étaient cornées à ces endroits et la leçon avait dû servir déjà pour plus d'un étranger), nos popes triomphaient. Voulant ménager l'Hellène et les Valaques présens, nous n'avons pas dit tout haut que la démonstration était probante. Mais tout ce que nous avions vu depuis Strouga nous persuadait mieux que ce texte. Aujourd'hui, comme il y a neuf siècles, ce pays est bien un coin de Slavie, une métropole bulgare. Les temps ont bien changé depuis le jour où Victor Gregorovitch, racontant son voyage en Turquie d'Europe, écrivait : « Les Bulgares d'Okhrida se distinguent des Grecs par leur caractère ; mais l'influence grecque a presque étouffé la langue nationale qui ne reprend ses droits que dans le cercle de la famille. Il ne m'est pas arrivé de rencontrer quelqu'un à Okhrida qui pût comprendre la grosse écriture slave. Au contraire, plusieurs étaient exercés à la lecture des livres grecs sur de vieux manuscrits. »

III. — RESEN, KOSHANI.

Au petit jour, nous quittons le khani, où les chants de deux muletiers valaques, à défaut de la vermine, nous auraient toute la nuit tenus éveillés. Dans les rues, les paysans des environs, accourus pour voir enfin cet archevêque, dorment en tas sous leurs capes brunes. Les femmes, assises par terre, les coudes aux genoux, filent déjà. Autour de grands feux, soixante ou quatre-vingts zaptiehs. La révolte des Dibres est terminée; l'armée va rentrer à Monastir, et l'avant-garde est arrivée cette nuit. Uniformes en haillons, fusils de tous systèmes, mines misérables et inquiétantes, ce sont des irréguliers albanais, que le gouvernement fournit d'armes et de poudre, mais qui doivent en retour surveiller les passages d'Albanie en Macédoine. Le muletier ne s'aperçoit que trop, hélas! de cette surveillance.

Le bazar est fermé. La fraîcheur du matin aigrit les violentes odeurs du quartier au poisson. Le coin des platanes, des estrades, des cafés, des barbiers, est désert. Nous nous retrouvons sur la grande route, entre les lignes de murs en terre séchée, les maisons de bois, les balcons ajourés, les fenêtres grillées, les jardins, les peupliers et les cyprès du quartier musulman. Perdues dans la verdure, parmi les vergers que séparent des haies ondulantes de roseaux, les dix-huit mosquées défilent, — dix-huit huttes de terre crépies et badigeonnées de fresques. Les plus anciens de ces *djamis* datent de trente ans à peine. Les musulmans les ont échelonnés dans leur retraite, à mesure qu'ils abandonnaient la ville haute aux Bulgares et qu'ils s'éloignaient vers Monastir, comme afin d'être plus tôt prêts au dernier exode. Où sont les belles mosquées de pierre, les coupoles, les dômes et les cloîtres de Pékini et d'Elbassan? L'Islam à Okhrida ne semble plus installé à demeure: il est à peine campé.

Entre la ville et les monts de l'orient, dort une étroite plaine, ancien golfe du lac, unie, humide, où nos chevaux plongent jusqu'au ventre dans un brouillard compact. Les montagnes émergent à trois kilomètres devant nous, lourdes masses rondes, sans formes et sans profil. Ces trois ou quatre cents mètres de roches crétacées tombent en longues cascades de bosses. Nulle part, une façade droite ni un talus régulier. La route européenne va un peu au nord chercher le passage de Lieskovetsi. Mais tout droit vers l'est, piétons et cavaliers suivent l'ancienne piste et pénètrent dans la montagne, sur le flanc d'une ravine que les orages ont creusée en plein cœur de la roche friable. Le sol sonore est d'une blancheur de lait. La dent adroite des chèvres y cher-

cherait en vain la moindre pousse. Tous les lits de torrens, toutes les rigoles sont à sec.

Deux heures de montée. Nous atteignons un sommet couvert de chênes rabougris. Deux gendarmes, qui ne savent pas lire, essaient de vérifier nos passeports. Mais ils abandonnent ce travail fatigant aussitôt qu'Abeddin leur a conté notre noblesse, et que le pourboire, donné par Kostas, leur a prouvé notre vertu. Ils ont allumé un grand feu. Derrière nous, un autre feu brille au sommet des monts d'Albanie, près du poste de gendarmes où nous avons passé l'autre matin : les *dervendjis* sont revenus des Dibres et gardent la route ; nous avons eu raison de nous hâter.

L'autre versant est boisé. La grande route, que nous retrouvons bientôt, descend lentement vers le sud-est, au long d'un ruisseau herbu, entre deux pentes de hêtres et de chênes. Des prairies. Un moulin. Des arabas geignantes. Des prés inondés où folâtrent des cochons, — inutile d'interroger : nous sommes en pays chrétien. Par un étroit défilé de saules et de coudriers, nous débouchons dans une immense plaine, brûlée, éblouissante, sans une ligne d'ombre, où le vent du nord soulève des nuées de poussière et noie les horizons d'une épaisse buée. A perte de vue, dans les lignes droites des sillons moissonnés, quelques bœufs glanent les derniers chaumes.

Le premier village que nous rencontrons est, au milieu de la plaine, Resnia ou Resen, à cinq heures d'Okhrida. Un regard dans ces rues encombrées de porcs et une question à ces lourds paysans, qui ne parlent que slave, nous renseignent sur la race et la religion des Resniotes, tous Slaves et presque tous chrétiens. Le bourg se compose d'un vieux quartier de terre et de bois, dans le coin habité par vingt ou trente agas musulmans, et d'une rue bordée d'échoppes neuves.

Le bazar de Resen, durant ces dix années, a brûlé plusieurs fois, comme il sied à tout bazar chrétien. Rues et boutiques béantes sont désertes. La chaleur et la poussière rendent l'air irrespirable ; et la sieste, et toujours l'attente de la Panagia, et ce jeûne affaiblissant, qui dure depuis une semaine, ont vidé les rues ! Seul, devant la porte du khani, un pope aux longs poils gris, trogne rouge luisante au soleil, se précipite pour nous tenir l'étrier. A coups de pied, il a réveillé les gens du khani, qui dormaient en plein air, sous leurs capes ; et, puisque nous sommes Français, il fait venir du raki le plus fort, de l'eau presque tiède et tout à fait corrompue, la plus fraîche de Resnia. Et il nous entoure de ses mains velues, de son haleine, nous parle dans les yeux, nous roule des cigarettes qu'il mouille de sa propre salive !

Nous avons reconnu tant de bons procédés, en lui disant que son accueil nous touchait sans nous surprendre ; qu'à Strouga, Okhrida, partout, les popes bulgares avaient été pour nous des frères, et que, du fond du cœur, nous leur souhaitions en retour l'arrivée de cet archevêque.

Le pope, dont toutes les veines de la face se sont d'abord gonflées, a fini par sourire : il sait bien que nos Effendesses plaisantent, que ces cornus de Bulgares sont appréciés à leur juste valeur par nous autres Français, et que jamais, au grand jamais, nous n'aurions, nous, fait obtenir les bérats à ces hérétiques, ces schismatiques et ces maudits...

Il est difficile en Macédoine de hurler à point avec les loups. Nous y mettons tout le zèle et toute la conviction de gens en appétit, dont le dîner dépend souvent des loups eux-mêmes. Pourtant, à Dchoura, des Valaques, dans le plus pur grec moraïte, nous ont étonnés par un réquisitoire contre les Grecs, et voici qu'à Resen un pope slave, geignant grec comme une araba bulgare, traite d'hérétique, de schismatique, de maudit, sa toute sainteté l'archevêque d'Okhrida.

Une fois lancé, il va, et la suite vaut le début : « Ils sont hérétiques parce qu'ils disent qu'on peut employer en liturgie la langue bulgare, comme si l'inscription sur la croix du Christ n'avait pas été en hébreu, grec et latin, et comme si ces trois langues n'étaient pas les seules admises et comprises de Dieu ! »

Nous observons, mais en toute crainte d'hérésie, que, pourtant, les Russes et les Serbes prient dans leur idiome.

— Ce n'est pas la même chose ! Les Russes et les Serbes ont reçu la permission du patriarche et des conciles ! Les Bulgares ont été excommuniés par les uns et par l'autre en 1872 ; et c'est pourquoi ils sont schismatiques... Et puis n'est-ce pas une conduite de maudits d'aller mettre les Turcs dans les choses de Dieu ! Ces cornus, pour obtenir leurs bérats, ont rendu visite au cheik-ul-Islam et lui ont promis de se convertir bientôt, eux et leurs diocèses... Mais elle peut venir, sa toute sainteté ! elle peut venir chez notre pope, là-bas, au bord du lac de Presba, dans le village de Podmocjani ! Aussi vrai qu'il s'appelle Stoian Kristitch et qu'il est chrétien, il lui fermera sa porte et son église à la toute sainteté ! et l'on verra si l'archevêque ose appeler les zaptiehs turcs pour forcer l'entrée... Nous, nous devrions ce soir venir à Podmocjani pour attendre cette réception : nous aurions un beau récit à rapporter en Europe.

— L'Europe, avons-nous répondu, n'a pas besoin de nos récits. Elle est édifiée sur les Bulgares et leurs évêques. Et comment admettre, en effet, les prétentions bulgares dans le royaume d'Alexandre le Grand ! en Macédoine ! en plein pays hellène !

Le pope nous arrêta.

— Il est bien certain, reprit-il pour nous donner la note, il est bien certain qu'Alexandre et la Macédoine de son temps avaient été hellénisés. Mais les fils d'Alexandre, le roi Étienne Douschan entre autres, revinrent au langage de leurs ancêtres : et ce furent des Serbes. Tout est serbe en Macédoine, ceux qui parlent slave et ceux qui, hellénisés de langue, parlent grec. Les Bulgares sont bien venus vraiment de revendiquer ces Slaves! Interrogeons seulement l'aubergiste, le khandji, comment se dit *nuit* en macédonien? *Notsch*, et en bulgare, c'est *noscht*, tandis que les Serbes prononcent *notsch* eux aussi. Et *maison*, et *fille*, et *citoyen! Maison*, en serbe comme en macédonien, *koutscha;* en bulgare *kouschta*. *Citoyen*, en bulgare *graschdanin;* et *gradschanin* en macédonien comme en serbe. *Gradschanin* et non *graschdanin*, *koutscha* et non *kouschta!*.. La Macédoine est-elle serbe ou bulgare? Quant aux Grecs, les Serbes reconnaissent et respectent le patriarche. Mais il est bien visible que l'hellénisme ici n'a rien à réclamer. Dans toute la plaine, sauf les popes, on ne rencontrerait pas deux hommes parlant grec.

Un argument que ne donne pas le pope Stoian, mais dont nous apprécions toute la valeur en l'écoutant, c'est le grec même que parlent les popes. Mélange informe de turc, de slave et de quelques mots grecs, le dernier cancre de nos classes sourirait d'un thème pareil, et Dieu lui-même, s'il est vrai qu'il n'entende que le grec, doit avoir quelque peine avec son fidèle serviteur Stoian.

L'entretien se termine en nombreux verres de raki. Nous ne pouvons accompagner le pope, et il doit rentrer au plus vite : si ce cornu d'archevêque survenait en son absence, il trouverait la porte ouverte et pourrait profaner l'église, le schismatique!

Le vent est tombé. Midi règne sur la plaine embrasée. L'air palpite et semble monter du sol en couches ondulantes, comme d'une plaque de métal rougi au feu. Quelle immense nudité! et quel contraste avec la coupe d'Okhrida, toute riante de verdure et de fraîcheur! A l'ouest, au nord, à l'est, un cirque de collines rondes, nues, arrête à peine le regard. Vers le sud, l'horizon s'ouvre sans bornes; mais rien ne fait soupçonner le voisinage des grands lacs de Presba et de Ventrok, ni arbre, ni souffle frais, ni touffe verte. La plaine désolée étend sa sécheresse à l'infini. Au printemps, cette immensité est une mer d'épis. Les sillons s'allongent maintenant dépouillés, tous parallèles de l'est à l'ouest, partant de la plaine et montant directs, sans un coude, jusqu'au sommet du cirque de collines, pour redescendre derrière, sans doute, dans des plaines toutes pareilles. Vers le sud-est seulement, une belle montagne de granit, le Péristeri (la Colombe), rompt cette mo-

notonie, et, dressant dans l'azur ses trois têtes fines, pose dans la plaine deux hauts contreforts à façades droites, telles les pattes d'un grand sphinx dans les sables d'Égypte.

Le pope est hors de vue. « C'est un bon vieillard, dit le khandji, mais un peu fou... Il est toqué de ses histoires serbes. Nous autres, pourvu que nous ne soyons plus sous le Turc, il nous soucie bien de Serbie ou de Bulgarie! Nos pères étaient Hellènes, et personne ne parlait alors de Bulgares. En devenant Bulgares, nous avons gagné que le Turc nous respecte et l'Europe nous soutient. S'il faut être Serbes, rien n'empêchera. Mais pour l'heure, Bulgares vaut mieux. »

A ce sage scepticisme, à cette façon familière de mettre en jeu l'Europe, au grec très pur de notre homme, il était facile de reconnaître un civilisé : Eustathios Gotochi a vécu dix ans à Salonique.

Dans les deux cents maison de Resen nous avons en vain frappé à toutes les portes, pour quêter une tête d'agneau, une jatte de lait, un pain, un œuf. Qui songerait à manger aujourd'hui? C'est après-demain la grande Panagia! Seigneur, votre droite est terrible au pauvre voyageur. Sans vous, malgré les brigands et les préfets turcs, la route serait encore facile, mais nous vous avons rencontré en travers de tous nos chemins. Ceux qui vous adorent par le Prophète nous ont fait, en Asie-Mineure, mourir de soif pendant tout un mois, parce que la soif de l'homme vous est agréable sous la lune de Ramazan; et ceux qui vous adorent par le Christ nous font, en Macédoine, mourir de faim depuis deux semaines, parce que la faim de l'homme vous est agréable du 1er au 15 août!

De Resen à Monastir, où nous avons hâte d'arriver, quarante kilomètres en deux étapes. Nous avons quitté Resen en plein midi brûlant, et traversé la grande plaine. Pas une herbe et pas un être, qu'un fin nuage blanc accroché aux sommets du Péristeri et deux corbeaux qui se sont envolés d'une carcasse de mulet.

La route franchit les collines orientales un peu au nord du Péristeri. La montée du versant est aisée, quoique assez rapide. Un poste de zaptiehs garde le col, et, pour lire nos passeports, nous impose une longue contemplation du pays. Derrière nous, la plaine de Resnia, où le vent du nord s'est levé, n'est qu'un brouillard de poussière jaune; la vue du lac de Presba nous est cachée par le massif énorme du Péristeri. Devant nous, mais très loin, un autre brouillard jaune indique la plaine de Monastir, que le même vent du nord balaie. Mais jusqu'au bord de cette plaine, le versant qu'il nous faudra descendre est très épais, large d'une vingtaine de kilomètres à vol d'oiseau, et formé d'un chaos de collines, de

gorges, de sillons de fleuves, de petites plaines intérieures, — un triste chaos sans grandeur dans les bouleversemens, sans couleur dans les éventremens du sol : collines, plaines et gorges, tout est arrondi et mou, d'un pauvre relief, et nu. Le soleil déclinant allonge sur ce désert l'ombre découpée et svelte du Péristeri.

De petits hameaux et quelques champs cultivés occupent le fond des gorges et des plaines. Mais, de loin et au premier regard, ils ne font aucune tache ; les sillons moissonnés ne se distinguent pas du sol inculte, ni les maisons en boue, de la terre jaune. Au milieu de la descente, nous nous sommes arrêtés pour la nuit dans le plus grand de ces villages, à Koshani.

C'est un gros bourg d'une centaine de maisons. Nous découvrons tout à coup, au fond d'une cuvette, sur le bord d'un torrent dans les saules et les peupliers, ce village de laboureurs, entouré de sillons, encombré de buffles et d'arabas. Les terres sont aux mains de deux beys musulmans. La population chrétienne se compose de deux peuples, les Slaves qui se disent Bulgares et attendent, eux aussi, l'arrivée de cet archevêque, mais d'une attente fort placide, sans les fleurs, les fusils, les cierges et l'encens d'Okhrida, — et les Valaques. Les Valaques sont de beaucoup les plus nombreux.

Nous avons retrouvé chez ces Valaques l'esprit de certains muletiers d'Albanie. Ils parlent un grec que leur envierait plus d'un Athénien ; mais ne leur donnez pas le nom d'Hellènes et évitez la grande idée, Alexandre le Grand et la question des bérats. Ils ne veulent pas être Grecs, mais Valaques.

« Nous n'avons que du sang latin, » nous disait le soir un cafetier, chez qui nous causions en attendant la vermine et l'insomnie de la nuit. *Nous*, c'était lui et nous-mêmes. Dans leur école on n'enseigne aux enfans que le turc, le valaque et un peu de français... Valaque et Français, deux frères de mère, fils de la vieille Rome ! Leur nouveau patriotisme est de date récente : en 1878, ils étaient encore Hellènes, et leur école valaque ne s'ouvrit qu'en 1881. Mais ils ont aujourd'hui le zèle et, pour tout dire, le fanatisme des nouveaux convertis.

— Qu'est-ce que la Grèce ? Une pauvre montagne rongée par la mer, où les chèvres ne mangent pas à leur faim. Et les Grecs ? Un ramas de bavards et de fripons. Ils parlent et ils volent. Ils ont la prétention de représenter le christianisme et la civilisation, contre le Turc barbare et infidèle. Mais par le pain, *ma to psomi*, au nom du Christ, leurs évêques exploitent et tuent les nationalités ; au nom du progrès, leurs bacals empoisonnent et endettent le paysan. Peu à peu on apprend à les connaître. Le Bulgare s'est détaché déjà du patriarche et de l'hellénisme. Restent l'Albanais et le Va-

laque que ces cornus voudraient manger : le poisson aura des arêtes...

Notre hôte prend ces belles pensées dans une feuille d'impression, dont il nous a montré le titre : *Thirje mi kombin Sqipetar. Proclamatione catre natiunea albaneza.* Voilà ce que nous devons lire si nous voulons connaître les affaires de Macédoine et en particulier les *Choses valaques*. Mais *Thirje mi kombin Sqipetar* est de l'albanais, et *Proclamatione catre natiunea albaneza* du roumain, et la lecture de ce roumain, que nous finirions bien par comprendre, est difficile à page ouverte sur l'exemplaire de notre ami : « Je le lis toute la journée, » nous dit-il. La page prouve, en effet, une fréquentation journalière de ses mains habituées aux tonneaux d'olives, aux outres d'huile et aux sacs de beurre ou de fromage aigri.

IV. — MONASTIR.

Nous avons eu la chance d'entrer à Monastir un jour de marché. Il faut se reporter, par le souvenir, aux ponts de Constantinople, ou mieux, aux bazars de Damas et d'Alep, pour revoir un pareil mélange de peuples, une telle bigarrure de races et de costumes. Albanais en culottes blanches, en braies rouges, en fustanelles, — leurs petites vestes soutachées, leurs pistolets, leurs fusils, leur ceinture luisant d'or, toute leur personne étincelant comme des soleils; Slaves courts, boueux, traîneurs de bottes molles et de vêtemens poilus, vautrés dans la paille de leurs arabas ; vieux Osmanlis à gros turban et grande barbe, enfourchés tout au bout de l'échine de leurs petits ânes : depuis Koshani jusqu'à Monastir, c'est une file interrompue... Sur le flanc de croupes rondes, nous descendons vers la grande plaine de Monastir que nous dominons. Malgré l'heure matinale, le vent du nord soulève déjà des tourbillons de poussière. Nous tournons un contrefort du Péristeri. A notre droite, la haute et fine montagne granitique s'élance dans l'azur, aussi svelte, aussi découpée du sommet, aussi puissante de la base et largement assise que du côté de Resen, aussi nue. Un village aux maisons blanches avec les arbres de son cimetière et de ses jardins est juché là-haut, très haut... Au pied, mais tout à fait dans la plaine plate, Monastir s'éveille parmi les peupliers et les cyprès.

Depuis une heure, nous piétinons sur place. Le fleuve humain qui coulait vers le marché semble figé pour un instant. Coups de cornes des bœufs attelés aux arabas; jurons et menaces des Albanais, la main au revolver ; vociférations des femmes bulgares ; âcre poussière de macadam et de charbon : c'est un convoi de charbonniers albanais dont une charrette renversée obstrue le

passage. Survient un galop de chevaux, une volée de cravaches, des cavaliers en uniformes, l'avant-garde de l'armée qui rentre des Dibres et d'Okhrida. Derrière eux, nous coupons la foule, écrasant quelques chiens, bousculant quelques ânes et recueillant de-ci, de-là quelques bonnes paroles des femmes : « Chiens de Francs! giaours! cornus! »

Sur un gazon usé, des cyprès, d'énormes platanes et de très vieux peupliers couvrent de leur ombre des nattes, des estrades de bois, des divans aux coussins crevés et un canapé en acajou où de vieux Turcs accroupis fument le narghilé. Ils devisent, mais sans bruit, le chapelet dans les doigts. La fumée des narghilés et des cigarettes, jointe à la poussière de la route, les entoure d'un nuage si épais qu'à chaque aspiration le bout des cigarettes apparaît lumineux dans le brouillard.

Des gendarmes, derrière une poutre qui tombe et se relève en bascule, barrent la route : Nos passeports?.. Des Français! Mais il n'y a pas de consul français à Monastir?.. nous ne pouvons pas être Français... Autrichiens?.. non?.. Anglais? Russes?.. Et le *tchaouch* (sergent) albanais s'entête dans son raisonnement : Nous ne sommes pas Français, puisqu'il n'y a pas de consul de France à Monastir. Tout le poste approuve. Abeddin lui-même, notre fidèle zaptieh, qui nous croit Français, qui nous a vus en compagnie des consuls de France, Abeddin hésite dans sa foi. Il faut que nous soyons Russes, Anglais ou Autrichiens : le *tchaouch* ne nous laisse que l'alternative. Un Européen, — jaquette noire, gilet jaune brodé de fleurettes bleues, pantalon rayé bleu, — un bel Européen, avec un grand fez coquelicot, est intervenu : « La France n'a pas de consul ici, mais elle a des *frèridais*, des religieux, des prêtres. »

Et Kostas ayant ouvert sa bourse, tout le poste, la main au cœur, puis à la bouche et au front, s'inclina.

A travers le quartier musulman, l'Européen nous conduit chez les *frèridais* dont il nous chuchote le plus grand mal dès qu'il nous entend parler grec : « Ces cornus se disent Français, mais ils sont Autrichiens, Valaques!.. Ils soutiennent Apostolo Margariti. » Lui se dit Hellène et tout à notre service : il est banquier au bazar, près du grand khani; il a une carte de visite en français :

Eustathios...
Négosian.

Je suis trop reconnaissant à Eustathios... pour transcrire ici le nom.

Les *fréridais* habitent une longue maison de pierre, à volets verts, qui porte l'écusson du consulat austro-hongrois. Un vieillard en soutane nous a reçus. Nous sommes chez des lazaristes français. Ils nous auraient logés, si leur pauvreté ne les forçait à louer la moitié de leur couvent au consul d'Autriche. Mais Monastir est ville de ressources. Le français est ici d'un usage courant. En face de nous s'ouvre un xenodochion Anatolis, *Otel d'Orian*, avec un restaurant *O pyrgos Ephail — la tour Eiffel.* — Hôtel et restaurant sont pleins : nous nous étions trop tôt réjouis.

Il faut nous rabattre sur le khani ordinaire, la grande auberge turque, avec ses murs de terre et ses galeries de bois. A l'intérieur, quatre façades, à trois étages de galeries, entourent une cour carrée. Dans la cour, des fumiers, des flaques d'eau et des arabas, des groupes de Turcs, d'Albanais et de Slaves, toujours causant et fumant. Cent ou cent cinquante chevaux hennissent et se battent dans les écuries ouvertes du rez-de-chaussée. Les étages sont divisés en cellules s'ouvrant toutes sur les galeries. Ainsi chacun a sa chambre, mais une chambre qu'une natte encombre, et tout le monde vit sur les galeries, les uns occupés à leur cuisine, les autres à leurs affaires ou à leur toilette, — très sommaire.

Jour et nuit le khani bourdonne de conversations, de poules juchées sur les fumiers, de cafetières bouillantes, de fritures, de flûtes, de guitares à trois cordes, d'hommes chantant devant un feu, autour d'une pastèque ou d'un verre de raki. A la pompe et près du puits, des barbiers ont ouvert boutique en plein air et rasent du même instrument les joues du chrétien, les crânes et les aisselles musulmanes. C'est la vie turque dans tout son désarroi : aucune heure, aucun lieu fixé pour aucune besogne. Tout se fait toujours et partout, ou plutôt il est impossible de jamais rien faire. Le barbier rase ses cliens dans l'eau que tout le monde boit. L'écœurante odeur des fritures flotte dans toutes les fumées. A l'aube, des Juifs assiègent notre porte, avec de vieilles armes, de vieilles broderies, de vieilles défroques qu'ils appellent antiquités. Le soir, des muletiers, qui ont dormi le jour, chantent jusqu'à la minuit passée. Toute la journée, une lourde chaleur met en joie la vermine, que la senteur de nos peaux européennes attire des quatre coins de Monastir.

Nous nous sommes reposés quelques jours dans ce khani. Ce repos fut plus pénible que les plus dures marches, et pourtant je me souviens de ces journées avec un charme indicible. Cette vie turque, si peu confortable, a des recoins étranges. Le réveil faisait oublier les tortures de la nuit, — le réveil du khani à l'heure où, dans le ciel blanc, les cigognes passent silencieuses, toutes ailes étendues.

Les galeries sont jonchées de dormeurs. Dans la cour, quelques feux achèvent de s'éteindre parmi des traînées de brouillard. Un cri de coq, des hennissemens de chevaux annoncent le soleil, et d'une galerie, un derviche se penche, les pouces aux oreilles, pour jeter en haut et en bas l'appel à la prière. Sa voix aiguë, et chevrotant les hautes notes, monte dans l'air calme et froid : *Allah li Allah!* En une minute, les dormeurs ont pendu leurs matelas et leurs couvertures multicolores aux balcons des galeries. Pieds et bras nus, ils courent aux puits pour les ablutions. Puis dans la cour chacun étend son tapis de prière, et les génuflexions commencent, les accroupissemens rituels, les contemplations, debout, assis, agenouillés. Derrière le derviche prieur, ils sont tous alignés. Les Albanais eux-mêmes sont devenus graves : passage de mulets, ébrouemens de chevaux allant boire, réveil de chrétiens, entrée d'attelages, frôlement de cavalcades, rien ne peut les distraire...

Le soir, quand le crépuscule avait éteint ses dernières lueurs et quand sous les claires étoiles la nuit sans lune s'était approfondie, autour des grands feux de pins la cour se remplissait de gestes et de discours. Les ombres grandies dansaient aux murs en silhouettes folles. C'étaient des Albanais hâbleurs, joues creuses et profils aigus, la bouche toujours fendue par le rire, des mines de brigands ou de diables en belle humeur. Ils se contaient tout haut quelques coups inédits. Leurs récits ne venaient à nous que par lambeaux, et Kostas traduisait : « *tora, vré tou ipa, tha se skotoso*, alors, mon vieux, que je lui ai dit, je te vas tuer. » La main portée à la ceinture, à la garde des poignards, à la crosse des revolvers, achevait suffisamment l'histoire. Et c'étaient aussi entre Grecs et Bulgares d'interminables discussions théologiques, où la Trinité, saint Paul et M. Stamboulof intervenaient souvent, où *Christos* (Jésus-Christ) alternait sans cesse avec *kérata* (cornu).

Trois nuits presque entières, deux muletiers valaques ont autour de leur feu rassemblé tous les chrétiens du khani : ils savaient tant de tragoudies et ils tragoudisaient si bien du nez! Le succès reste toujours aux belles choses. Toutes leurs tragoudies nouvelles ne faisaient pas oublier une ancienne chanson, que l'auditoire finissait toujours par réclamer et que tout le khani nasillait en chœur, des heures à la file. C'est un vieil air italien : tous les Grecs le chantent ; ils l'appellent le « minore des îles : » un vieil air italien qu'ils ont arrangé pour leur nez, brodé de leurs fausses notes et recouvert de paroles grecques :

Tris phonous ekama dia se
Ke ekama tria taxidia.

Pour toi, j'ai fait trois meurtres
Et j'ai fait trois voyages.

Dans l'Archipel, en Macédoine, sur l'Adriatique et jusqu'au fond de l'Asie-Mineure, cet air m'a si longtemps persécuté que mes oreilles habituées l'ont retenu. Et mes souvenirs y rattachent aujourd'hui tant de lentes journées à la rame à travers les rochers des Cyclades et tant de clairs matins dans les monts de Lycie, qu'il a pour moi la douceur de tous ces regrets.

Le dernier soir, — c'était un vendredi, jour consacré des musulmans, — tous les feux se réunirent en un bûcher, et tous les groupes en un grand cercle. On venait de tous les khanis voisins, de toute la ville. Une foule respectueuse, accroupie qui sur sa natte et qui dans le fumier, débordait jusque dans la rue. Suleyman le *meddah* (conteur), l'illustre *chaïr* (poète) Suleyman devait chanter.

La Turquie possède encore de ces poètes errans, allant de bazars en bazars, de khanis en khanis, tantôt chantant de vieux airs populaires, sur une longue guitare à trois cordes et tantôt improvisant en prose ou en vers des contes, de petites scènes dialoguées, des apologues et des chansons. Leur musique est insaisissable à nos oreilles : pas une note précise, des sons filés sur un rythme qui part et finit brusquement, à pic. Dans leurs vers, il est encore plus difficile de comprendre ce qu'ils entassent entre le mot initial toujours le même et la rime : « Mais c'est très beau ! » disait Abeddin. Le morceau de bravoure de Suleyman était une chanson amoureuse que, sans fatigue pour lui ni pour son auditoire, il répéta quelques heures en ajoutant toujours de nouveaux couplets :

« — J'ai dit aux belles filles : Pourquoi ces lèvres alanguies?

« Elles m'ont dit : Douleurs d'amour. »

J'ai dit, elles m'ont dit, tous les vers commençaient par ces mots : *didim, didi*, qui résonnent en turc comme une corde de guitare brusquement pincée :

« — J'ai dit aux belles filles : Quelle dure vie !

« Elles m'ont dit : Non pour toi qui ne sais les artifices des mauvais. »

Suleyman connaît de beaux poèmes, surtout il a une belle voix : les raffinés de l'auditoire sont unanimes. Le front plissé, les yeux clos, Suleyman chasse de ses narines une voix de tête, hachée, chevrotante, aiguë, tombant soudain aux plus basses notes de poitrine et coupée de hoquets. « La belle voix ! » dit Abeddin, un peu jaloux.

Mais Suleyman est bien plus un meddah (conteur) qu'un chaïr (poète). Il improvise, et une tempête de rires ébranle le Khani. Il imite tous les patois, tous les accens, tous les gestes de tous les peuples ottomans, européens ou asiatiques, le Turc de Mentesché, le Turc de Kastamouni, l'Arménien, l'Albanais, le Grec, le Persan,

le Frandgi, le batelier (*khaidji*) du Bosphore, le Juif du bazar... Un *khaidji* racolait au bout du Grand-Pont pour la traversée de Péra à Scutari : *Khaidji Khara guidisi-i-in!* C'est un Persan en haut bonnet et robe flottante qui demande nasillant et traînant les finales en *in* chères à son peuple : « Khaidji, où allons-nous? » — Le khaidji, Turc Anatoliote de la Mer-Noire, répond avec le débit uniforme et lent, les roulemens graves que connaissent tous les familiers du turc : « *Siguidera guidion*, je vons à Siguidera. » Le geste et le ton sont reproduits, paraît-il, avec une telle justesse que l'auditoire nomme aussitôt les interlocuteurs. Toute la Turquie défile dans cette barque : l'Albanais protecteur et sa familiarité gentilhomme : « Où vas-tu nous porter, frère? » le Juif fertile en complimens que le meddah transpose à sa façon : « O khaidji, votre figure est comme une tomate! » et le Grec qui bredouille, embrouille et se débrouille aux dépens du pauvre monde. Le caïque est plein et va se détacher, quand voici venir un *cosol franc*, un consul européen avec son verre dans l'œil et son chien en laisse. Un chien en laisse dans la libre Turquie, — libre pour les chiens! Et le *cosol* parle petit nègre, comme les consuls réels dans la vie orientale : « Caïque, où toi mener nous? Toi, combien demander? » Si l'Europe, que l'Oriental semble respecter, pouvait savoir tout le mépris qu'au fond du cœur il nourrit pour elle! Le *cosol* devient la bonne tête de l'expédition : à deux brasses du bord, il est déjà malade et invoque à son aide tous les bateaux européens qui remplissent le port; mais n'ayant point de drogman, il ne peut se faire comprendre. Le Juif lui vend une recette contre le mal de mer, et le Grec s'offre à traduire toutes les langues d'Europe, qu'il ignore également et qu'il remplace par du grec habillé à la française... Puis c'est le chien du *cosol* qui veut boire et le chapeau du *cosol* qui tombe à la mer... Le conte s'arrête quand la voix du meddah ou l'attention de l'auditoire est épuisée. Mais durant des heures, les mésaventures du *cosol*, du *frandgi* soulèvent des tourbillons de rires. C'est la revanche de ces races que l'Europe découpe, enveloppe dans ses protocoles et vend sur le comptoir de ses congrès...

Monastir, ou, comme disent les Grecs, Bitolia, occupe une très grande superficie dans la plaine, sur les deux rives du Dragor. Cette rivière de boue, d'immondices et de flaques noires traverse la ville du nord au sud entre deux quais européens, œuvre de l'avant-dernier vali, — de beaux quais de pierre, que, deux ans après leur construction, il a fallu remparer de pieux et de palissades, des quais européens à la mode turque. Dans l'eau fétide, grouillent des bandes d'enfans; des peaux se tannent parmi les

chiens et les ânes morts. Toutes les races de la ville ont tenu à l'odeur de ces pourritures : Monastir n'est pas divisé par son fleuve en quartiers distincts, mais au nord les musulmans, au sud les chrétiens et les juifs habitent l'une et l'autre rive.

Nous avons traversé, le matin de notre arrivée, tout le quartier musulman : grands palais de bois, au milieu des arbres; moucharabiés, galeries ouvertes, fenêtres grillées, balcons de bois, toits avançans, — les maisons musulmanes de toute la Turquie. Le palais du gouverneur, le *konak*, est à lui seul une autre ville. Sur le quai un pavillon, flanqué de deux ailes et régulièrement percé d'innombrables fenêtres, lui fait une longue façade blanchie, soigneusement crépie, européenne : une gouttière du toit a fait tomber un peu de ce placage, et l'on peut voir en dessous les cubes de terre séchée, seuls matériaux de cette bâtisse turque. Pour régulariser nos passeports, qui depuis deux mois nous auraient attiré bien des ennuis si les fonctionnaires de Sa Hautesse savaient lire, nous errons dans des corridors où circule la foule ordinaire de soldats, de solliciteuses, de derviches, de popes et de loqueteux. De chambre en chambre nous allons, poussant les portières de cuir ou les tapis usés qui servent de portes. Des gens dignes en haut fez ou en turban nous accueillent et nous font place sur le divan où ils fument à demi couchés. Ils signent sur le revers de la main des paperasses qu'ils déchiffrent à grand'peine et qu'ils repoussent ensuite du pied; le secrétaire, un giaour, ramasse humblement et se retire à reculons, les yeux baissés, la main sur le cœur. On nous sert des cafés et des cigarettes, puis on nous prie de nous adresser au voisin. Au bout de deux heures, un scribe valaque nous conseille de ne pas insister : nos passeports seront toujours assez bons, puisque nous avons un peu d'argent.

Derrière le nouveau *konak* s'étendent les jardins, les kiosques de bois, les turbés de l'ancien palais, le harem de Son Excellence et, dans un vieux cimetière, les prisons. Les prisons regorgent. Aux fenêtres ingénieusement et bizarrement grillées, de joyeux Albanais chantent tout le long du jour ou se disputent autour d'un jeu de cartes. Une chambre est pleine de popes grecs, une autre de popes bulgares : le Turc est impartial. Des treilles couvrent les murs. Des rosiers grimpent au bord des fenêtres. Un gendarme prépare du café pour les prisonniers qui ont encore quelque argent.

Dans le quartier des chrétiens, il est impossible de ne pas sentir le Grec dès les premiers pas. Les grandes maisons carrées à toits de zinc, longues et hautes, les baies vitrées, les *bow-windows*, les

balcons de pierre, révèlent au premier regard l'amour de l'Hellène pour le soleil et la lumière : les quais de Smyrne et les places d'Athènes ne sont pas autrement bâtis. La maison du Turc cachée, retirée, le plus souvent de biais sur la rue, ne vaut que par ses divans cerclant toutes les chambres, et par un confort particulier qui souvent nous déroute, mais qui pour le Turc est le vrai confort. La maison du Grec, toute en façade, en portes, en fenêtres, peut être mal commode à son propriétaire, mais paraît si grande, si belle, si enviable au passant! Pour une cervelle grecque, la véritable mesure des choses est dans l'envie qu'elles suscitent chez le voisin. Dans la vie, comme à la Bourse, tout est affaire d'offre et de demande, et non d'estimation personnelle.

Musulmane au nord, dans les jardins, les peupliers, les cyprès, les platanes couvrant de leur ombre les narghilés et les turbans; hellène au sud, dans les hôtels d'Orient, les cafés Eiffel, les bacals aux devantures multicolores, les batteurs de fer-blanc, les vendeurs d'olives, de sardines et de pétrole; juive dans quelques rues d'un vieux ghetto, noires, tendues de linge et de défroques, bordées de femmes aux yeux tout pleins de vice : telle est la Monastir que l'on voit.

Mais interrogez le marchand du bazar,.. ou ce muletier valaque qui chante depuis deux heures son *tris phonous*,.. ou ce pope noir assis aux marches du khani et attendant depuis une semaine l'arrivée de son archevêque... : « Monastir est bulgare!.. Monastir est serbe!.. Monastir est valaque! » Un Albanais, cawas du consul d'Autriche, conclut négligemment en tirant sa moustache : « *Diko mas mero tha ine.* Monastir! mais ce sera à nous! » — à nous Albanais? ou à nous Autrichiens?

Monastir étant la capitale de la Macédoine, il est tout naturel que les peuples qui se disputent cette province, et les autres, en aient fait le centre de leurs intrigues. La Russie, l'Autriche, la Grèce et la Serbie y entretiennent des consuls, la Bulgarie des agens. Il est non moins naturel que la France n'ait point ici de représentant : il est entendu que nous avons bien d'autres soucis que les affaires orientales : c'est au consul de Grèce que nous remettons le soin de nos intérêts. Croyez bien pourtant que cette absence de consul français n'empêche ni les Turcs, ni les Grecs, ni les Albanais, ni les Serbes, ni les Bulgares, ni les Valaques d'espérer notre appui en toute circonstance et surtout au jour de la grande liquidation.

VICTOR BÉRARD.

LE

TARIF MINIMUM

ET LES

CONVENTIONS COMMERCIALES

La France a-t-elle eu raison de répudier la politique des traités de commerce? A-t-elle lieu de se féliciter d'avoir si allégrement accepté, sur la foi des prophètes du protectionnisme, un régime d'isolement économique qui peut, au hasard des circonstances, et selon le caprice des gouvernemens étrangers, fermer successivement à son industrie ses plus sûrs et plus lucratifs débouchés? Tel est le problème actuellement posé devant l'opinion et devant les pouvoirs publics, à propos de la convention commerciale franco-suisse.

Il peut paraître prématuré d'agiter de nouveau cette question, alors qu'il s'est écoulé moins d'une année depuis la mise en vigueur de notre nouveau tarif douanier, et quand on ne saurait encore invoquer le verdict d'une expérience suffisamment prolongée. Bien des raisons toutefois rendent utile, urgent même, un rappel de la cause. Les premiers relevés de l'administration des douanes, effectués sous le nouveau régime, accusent déjà de graves mécomptes, aussi bien pour le rendement des droits établis à l'entrée des marchandises que pour l'activité de notre commerce d'exportation. Nos relations avec plusieurs pays voisins sont maintenues dans le plus fâcheux état d'incertitude. Nous sommes peut-être à la veille de rompre les liens qui nous unissaient de tout temps, sur

le terrain des échanges, avec un peuple ami, client fidèle et précieux d'un grand nombre de nos industries. Autour de nous l'Europe organise une sorte de fédération commerciale; des puissances rivales descendent le courant naturel que nous nous efforçons péniblement de remonter. Qu'il soit un peu tôt pour défaire ce qui a été fait en janvier 1892, c'est possible, s'il s'agit seulement d'expérimenter, mais non plus si les inconvéniens éclatent avec une telle évidence que ceux mêmes qu'avait séduits l'illusion protectionniste commencent à s'apercevoir qu'ils se sont trompés.

Nous ne citerons pas l'exemple de la chambre de commerce de Paris émettant le vœu que le gouvernement et la législature reviennent le plus tôt possible à la politique des traités de commerce. L'industrie et le négoce à Paris ont des tendances libérales; on peut croire leurs représentans intéressés à médire du régime que M. Méline et son école ont fait triompher. Mais on ne récusera pas le témoignage des représentans de l'industrie lainière de la région de Fourmies, écrivant au ministre du commerce que l'absence de traités avec différentes nations de l'Europe a provoqué une diminution de travail d'un sixième dans la généralité des établissemens de la région. Ils avouent eux-mêmes qu'ils s'étaient prononcés pour la dénonciation des traités de commerce et leur remplacement par des conventions à tout instant révocables; mais leurs yeux se sont dessillés lorsqu'ils ont constaté la réduction de leurs ventes; ils adjurent donc le ministère et les chambres de conclure de nouveaux traités et d'abandonner le tarif minimnm actuellement en vigueur.

Ce sont des convertis qui parlent, il ne leur a fallu que quelques mois pour éprouver le vide, le factice des promesses du protectionisme. Sans doute, les industries qui ont réclamé la protection n'en sont pas toutes encore à renier leur attitude si récente; quelques-unes ont très vigoureusement prospéré sous les conditions nouvelles, d'autres espèrent que la prospérité les viendra visiter à leur tour, la plupart ne sauraient encore se prononcer; mais les symptômes d'un revirement sont manifestes, et la commission des douanes elle-même s'en est bien rendu compte lorsque, saisie des propositions ministérielles concernant le tarif minimum et la Suisse, elle n'a pas osé en décider le rejet en bloc, les repousser sans phrases.

I.

Si déjà on commence à regretter d'avoir laissé le champ libre aux promoteurs de la campagne protectionniste qui a doté la France du tarif actuel, est-ce donc que cette campagne avait été entre-

prise sans raison sérieuse, que rien ne la justifiait ou tout au moins ne l'expliquait? que le succès des protectionnistes a été une surprise, le résultat d'un moment d'abandon, d'une indifférence fortuite des intérêts que la solution du problème douanier devait affecter cependant d'une manière directe? Rien de semblable. C'est bien à une sorte d'entraînement général que la majorité du parlement a cédé en donnant en quelque sorte carte blanche à M. Méline et à ses collaborateurs pour l'établissement des tarifs.

Nous n'avons pas à rappeler dans quelles circonstances Napoléon III, avec le concours de Michel Chevalier et de Cobden, substitua en 1860 un régime douanier relativement libéral, « fondé sur des accords précis et durables avec l'étranger, » au système protectionniste qui, avec des degrés divers d'intensité, avait prévalu depuis la restauration. On estime généralement que ces traités ont donné un grand essor et un développement remarquable à l'industrie et au commerce de la France. Les protectionnistes cependant le contestent, ils vont même jusqu'à prétendre que la prospérité de notre commerce extérieur a été compromise par les innovations de 1860. Que si on leur répond par la démonstration, avec chiffres et statistique à l'appui, de la grande expansion prise par ce commerce entre 1860 et 1870, ils ne restent point à court d'argumens : c'est aux chemins de fer, aux progrès de la science, à la vapeur et à l'électricité, à la diffusion des richesses, aux prodiges du crédit, que tout ce développement est dû, et ils assurent qu'il eût été bien plus rapide et plus étonnant encore, si l'erreur libre-échangiste n'était venue l'entraver.

C'est après la guerre qu'ils ont commencé de tenir ce langage, reconquérant peu à peu l'influence qu'ils avaient perdue dans les dix dernières années de l'empire. En 1878, ils ressuscitèrent l'association pour la protection du travail, sous le nom d'association de l'industrie française; le vote du tarif de 1881 fut un compromis entre le tarif conventionnel existant et les exigences des protectionnistes.

Il sembla que, dans les années suivantes, les circonstances fussent ordonnées de façon à causer le plus grand tort aux idées libérales en matière d'échanges internationaux. La France a subi à la fois des insuffisances de récoltes de céréales et les ravages du phylloxera, entraînant la baisse des fermages et les grandes importations de blés et de vins étrangers. Ces malheurs jetèrent dans le camp protectionniste les agriculteurs restés jusqu'alors fidèles aux libres-échangistes. Dès que le midi et le nord se mettaient d'accord pour réclamer la protection, que pouvait faire l'école économique libérale, sinon se préparer à une défaite complète et prochaine?

L'attaque contre le régime de 1860, déjà bien ébranlé par le tarif de 1881, commença par le relèvement des droits sur les céréales et sur diverses denrées alimentaires (1885). Pour l'industrie, il fallait patienter, car la France était liée par des traités de commerce signés en 1882 avec un certain nombre de pays étrangers et qui ne devaient expirer que le 1er février 1892. On sait avec quelle impatience cette échéance fut attendue, avec quelle vivacité un parti de plus en plus agressif, dans le parlement, enjoignit au pouvoir exécutif de dénoncer en temps voulu tous ces traités de commerce à durée déterminée.

Rechercher si cette politique de table rase ne pouvait avoir quelque conséquence fâcheuse pour le pays, paraissait oiseux, même antipatriotique. Vainement des voix timides insinuèrent que des traités, voire de commerce, sont des instrumens de civilisation, des gages de paix et de concorde entre nations, qu'ayant pour objet de faire disparaître ou d'atténuer les droits excessifs et les mesures vexatoires, ils tendent à multiplier les échanges en les facilitant et par conséquent à accroître la production, on n'écoutait point ces pontifes de la liberté commerciale; leurs fameux principes étaient raillés comme les radotages d'une école surannée. On voulait protéger le travail national, rendre la vie à l'industrie anémiée, relever l'agriculture abattue, surtout redevenir libre!

L'échéance approchant, l'armée du protectionnisme s'élança à l'assaut du tarif conventionnel, arborant le drapeau des tarifs autonomes. On proclamait la nécessité de dégager la France des liens où ses gouvernemens l'avaient imprudemment enserrée. C'était une croisade pour la reprise de l'indépendance économique, aliénée sous l'empire, et que vingt années de république n'avaient pu encore faire reconquérir.

Le gouvernement suivit les assaillans, il est vrai sans enthousiasme. Il eût volontiers plaidé la cause des traités de commerce, contre lesquels il ne ressentait aucune prévention ; mais le vent était à la réaction économique, et l'on ne plaisante pas avec les exigences électorales. Le cabinet présenta donc, en octobre 1890, un projet de tarif général, où les droits d'entrée étaient très sensiblement relevés et qui était bien un tarif de protection, si insuffisant que les chambres l'aient trouvé. Le ministre du commerce donnait d'assez bonnes raisons pour justifier la politique nouvelle ; il invoquait les désastres produits par les fléaux naturels et ajoutait que la France ne faisait que suivre l'exemple donné par de grands pays étrangers qui ne craignaient point de fermer leurs frontières, les États-Unis et l'Allemagne, sans compter l'Italie qui avait spontanément brisé les rapports commerciaux entre les deux versans des Alpes.

Le tarif ministériel fut profondément remanié par la chambre et par le sénat. Ce travail dura deux années ; il fut poursuivi avec fougue, chaque remaniement élevant d'un degré de plus l'intensité de la protection. Les traités allaient être dénoncés; rien ne devant les remplacer, sinon des arrangemens temporaires que chacune des parties résignerait à son gré en tout temps, on imagina la combinaison du double tarif, un niveau maximum de droits et un minimum, les conditions que l'on appliquerait aux marchandises des nations avec lesquelles on n'aurait aucune espèce d'accord, et celles que l'on concéderait aux produits des pays qui nous honoreraient d'une faveur analogue. On aurait d'un côté un tarif de guerre, et de l'autre un tarif, non de paix, mais de trêve, une sorte de *convenio* provisoire, devant durer peu ou longtemps selon l'occurrence. D'ailleurs plus de négociations sur tel ou tel point de détail, plus de marchandage : la diplomatie commerciale transformée en sinécure. On dirait aux puissances : tout ou rien ; notre tarif minimum en bloc, contre votre tarif le plus réduit, ou bien le relèvement des anciennes barrières, la fin du commerce. Le système concordait assez bien avec l'esprit général qui anime les grandes conceptions économiques et sociales du jour, syndicats, privilèges spéciaux, réglementation à outrance, retour aux maîtrises et jurandes, socialisme d'État.

Pendant la préparation du tarif, les aspirans à la protection ont surgi de tous côtés; on voulait tout imposer ou tout surimposer ; en fait, on a taxé à peu près tout ce qui se boit et se mange, non content d'assurer la cherté des denrées qui, après l'alimentation, sont nécessaires ou simplement utiles ou agréables pour la vie. On a frappé le pain, la viande, le vin, les trois alimens essentiels d'un peuple qui a désappris déjà d'être prolifique. Et les matières premières ? A quels tournois d'éloquence, à quels conflits d'intérêts elles ont donné lieu ! On se souviendra des séances consacrées aux graines oléagineuses. D'un côté l'intérêt général, tout seul, de l'autre les intérêts particuliers, une légion, ou plutôt, parfois, une meute. Naturellement l'intérêt général, celui des consommateurs qui sont la masse, était le plus souvent battu. Puis, où commencent, où finissent les matières premières? On voit bien que les peaux, les laines, les soies, sont matières premières par rapport aux cuirs et aux filés, mais les cuirs et les filés ne le sont-ils pas à leur tour par rapport aux chaussures et aux tissus? d'autre part, peut-on bien considérer comme matières premières, devant échapper à la taxation, ces mêmes peaux, laines et soies, puisqu'elles dérivent des bœufs, des moutons, des cocons et des vers qui constituent la vraie matière première ?

Constatons que le bon sens a eu souvent raison des chinoise-

ries, que les protectionnistes ont dû faire des concessions. Les graines oléagineuses ont obtenu l'entrée gratuite, et, s'il est assez extraordinaire en soi, toute raison de fisc à part, de voir frapper le coton pour faire plaisir au lin et au chanvre, le maïs pour garantir l'avoine, le pétrole pour protéger le colza et son huile, il est consolant de constater que le tarif, même maximum, contient encore un assez grand nombre d'articles exempts. Il est heureux, pour prendre un exemple spécial, que le parlement se soit décidé à laisser entrer, francs de droits, les livres (imprimés en langue française et en langues étrangères ou mortes), les cartes géographiques, les publications périodiques, la musique. Si on ne l'avait fait, la France était exposée à de redoutables représailles sur ses exportations de librairie (livres, partitions, gravures) qui dépassent de beaucoup les importations similaires de l'étranger.

Il n'en reste pas moins un monument protectionniste du style le plus pur, une solide barrière élevée autour de l'industrie et de l'agriculture françaises, surtout un chef-d'œuvre de précaution pour empêcher le pays de retomber dans le péché des traités commerciaux. Ce chef-d'œuvre, c'est le tarif minimum, qui est au tarif maximum ce qu'un tarif conventionnel était jusqu'ici à un tarif général. Seulement le tarif conventionnel résultait de traités conclus avec les pays étrangers et liant pour une durée déterminée les parties qui les avaient conclus, tandis que le tarif minimum a été établi sans considération de ce qui pourrait être obtenu d'autrui dans tels ou tels cas particuliers. Il est minimum en soi, parce que la chambre a décidé qu'il serait tel et ne pourrait être modifié; c'est un tarif essentiellement subjectif.

Malheureusement il arrive à cette œuvre si choyée du parlement, un fâcheux accident, et c'est la force des choses qui l'a provoqué. Le tarif minimum a été inventé pour entraver l'action de la diplomatie, paralyser l'initiative constitutionnelle du gouvernement et empêcher la conclusion des traités; il a donc pour caractère essentiel la fixité, la rigidité. Or, après dix mois seulement écoulés depuis le 1er février dernier, date de l'entrée en vigueur du nouveau régime, le gouvernement est déjà obligé de venir demander aux chambres des modifications, reconnues nécessaires, à ce tarif immuable. Les chambres avaient dépassé le but ; voulant restituer à la France son indépendance commerciale, elles l'avaient isolée. Aujourd'hui, pour traiter avec un pays voisin, comme la Suisse, il faut se résigner à des concessions.

II.

La commission des douanes, la majorité de la chambre et du sénat refuseront-elles d'accéder aux conditions demandées?

MM. Jules Roche et Ribot devront-ils remporter, l'un son projet de modification au tarif minimum, l'autre sa convention commerciale avec la Suisse ? Cela est peu croyable. Un tel refus du parlement serait une faute très grave, d'autant moins excusable que cette horreur des traités commerciaux, qu'affectent nos seigneurs de la protection, est, après tout, plus théorique que pratique, et qu'en fait, d'importantes et d'assez nombreuses conventions ont été déjà conclues depuis le commencement de l'année avec les pays étrangers, et que celle que l'on propose d'établir avec la Suisse ne diffère des précédentes que parce qu'elle entraîne une légère retouche au tarif minimum.

C'est le 1er février 1892 qu'ont expiré les traités de commerce, accompagnés de tarifs, qui avaient régi depuis 1882 les échanges français avec certaines puissances étrangères, et qui ont été dénoncés dans les délais prévus. Ces puissances sont la Suède et la Norvège, les Pays-Bas, la Belgique, la Suisse, l'Espagne, le Portugal. Voici, d'après les documens officiels, comment ont été organisés nos rapports de commerce avec ces pays depuis février dernier.

Les pouvoirs nécessaires pour régler les nouvelles relations économiques ont été donnés au gouvernement par les chambres au moyen d'une loi votée le 29 décembre 1891. Cette loi autorisait le pouvoir exécutif : 1° à proroger, à titre provisoire, en tout ou en partie, les conventions de commerce et de navigation arrivant à l'échéance du 1er février 1892, à l'exception, — ceci est le point capital, — des clauses portant concession d'un tarif de douane, et à proroger aussi les conventions relatives à la garantie réciproque de la propriété littéraire, artistique et industrielle (la chambre reconnaissait donc très explicitement l'intérêt de la France à maintenir certains accords avec les pays étrangers) ; 2° à faire l'application, en tout ou en partie, du tarif minimum, établi par la loi du 11 janvier 1892, aux produits ou marchandises originaires de pays qui bénéficiaient encore du tarif conventionnel et consentiraient à appliquer aux marchandises françaises le traitement de la nation la plus favorisée.

Le 30 janvier 1892, soit un mois après le vote de la loi du 29 décembre 1891, le gouvernement fit connaître, par la publication d'un rapport au président de la république, comment il avait usé des pouvoirs que lui avait conférés le parlement (avait-il vraiment besoin de ces pouvoirs pour négocier et traiter ?) et quels résultats il avait obtenus.

Avec la Suède et la Norvège, certaines clauses du traité de commerce, notamment celle du traitement de la nation la plus favorisée, et quelques-unes aussi du traité de navigation, étaient

maintenues, ainsi que les garanties de la propriété individuelle, littéraire et artistique.

Une entente un peu plus restreinte avait été conclue avec les Pays-Bas, dans des conditions analogues à celles qui règlent les relations entre la France et l'Angleterre depuis le vote de la loi française du 27 février 1882. C'est un *modus vivendi*, sans durée déterminée, que chacun des deux gouvernemens peut faire cesser à son gré à tout instant.

La Belgique s'est engagée à admettre les marchandises françaises au traitement de la nation la plus favorisée, en échange de l'application aux marchandises belges du tarif minimum français. Aucune durée n'est assignée à cet accord.

Avec la Suisse un *modus vivendi* était établi sur la base de notre tarif minimum contre le nouveau tarif conventionnel résultant des traités conclus à la fin de décembre 1891 par la confédération helvétique avec les puissances de la triple alliance (traités dont il sera question tout à l'heure) ; mais il fut convenu que cet état de choses ne serait que provisoire, et qu'une nouvelle convention commerciale remplacerait à bref délai le traité devenu caduc le 1er février 1892. Une telle convention a été en effet conclue ; c'est elle qui est en ce moment soumise à l'examen de notre parlement.

Avec l'Espagne rien ne put être arrêté, en sorte que le tarif le plus élevé devait être appliqué dès le 1er février à ses produits, notamment à ses vins (il est vrai que l'Espagne nous avait vendu toute sa récolte par anticipation pendant les trois mois précédens). La situation était la même avec le Portugal. Ce petit pays appliquant un tarif nouveau très sévère et refusant d'admettre la clause de la nation la plus favorisée, force était d'appliquer à ses produits et denrées le tarif maximum.

Quant à l'Italie, notre gouvernement n'avait pas eu à négocier avec elle. Depuis plusieurs années les relations, sont rompues entre les deux pays, et bien que ce régime de guerre économique soit aussi fâcheux pour l'un que pour l'autre, on en est encore à se demander par quelle voie pourront s'engager les négociations en vue du rétablissement de ces relations.

Il restait au gouvernement à dire ce qu'il était advenu des clauses non douanières des traités de commerce dénoncés. Avec aucune des six puissances ci-dessus dénommées, sauf avec la Suède et la Norvège, ces clauses n'avaient pu être prorogées. Les droits de nos nationaux en matière de propriété intellectuelle allaient-ils donc rester sans aucune protection dans ces cinq pays ?

Heureusement, ici encore, des traités et des arrangemens existent, que n'a pu emporter le zèle iconoclaste des démolisseurs d'accords commerciaux. Les cinq pays sont parties contractantes avec la France, pour la propriété des marques et dessins de fabrique, dans la convention d'union signée à Paris le 20 mars 1883, qui reste en vigueur. Une convention littéraire signée le 11 juillet 1866 avec le Portugal est toujours exécutoire. Des lois spéciales protègent la propriété artistique et littéraire étrangère dans les Pays-Bas, la Belgique et l'Espagne. Enfin et surtout, la convention d'union, signée à Berne le 9 septembre 1886, contient des garanties essentielles pour cette propriété littéraire et artistique. Des traités, on le voit, — toujours des traités.

Il est curieux qu'il ne se soit pas trouvé un protectionniste pour demander la dénonciation de la convention de Berne. Elle lie pourtant la France envers d'autres pays (en même temps qu'elle lie d'autres pays envers la France), et elle rend de grands services, double motif de proscription. On sait que cette convention est née des efforts persévérans de l'association littéraire et artistique internationale, fondée en 1878, issue elle-même de l'initiative de la Société des gens de lettres. Après avoir travaillé avec le concours d'esprits éminens de tous pays à l'élaboration d'un code commun de la propriété littéraire et artistique, elle a réussi à le faire adopter par un grand nombre d'États étrangers, puissans ou petits, voisins ou lointains. C'était un grand progrès, car les traités entre nations sont comme les accords qui président aux relations sociales entre individus : supprimez les uns et les autres, vous avez dans le dernier cas l'état sauvage, dans le premier l'état de guerre.

Après les négociations du cabinet en janvier 1892 et l'inauguration du nouveau régime le 1er février, la situation s'est donc présentée ainsi :

Le tarif minimum est appliqué depuis cette date à la Suède et à la Norvège, aux Pays-Bas, à la Belgique, à la Suisse et aussi à la Grèce par voie de négociations directes. Il l'est également, par voie de conséquence, à l'Angleterre, à l'Allemagne, à l'Autriche-Hongrie, à la Russie, à la Turquie, au Danemark, au Mexique, etc., qui, en vertu de traités non dénoncés ou de lois spéciales, bénéficiaient encore, au 1er février, du tarif conventionnel. Tous ces pays appliquent aux marchandises françaises le traitement de la nation la plus favorisée. Mais tout cela, qu'on ne l'oublie pas, est précaire, constamment révocable. Pour la Suisse, par exemple, il était entendu que l'on trouverait à bref délai autre chose, et il s'agit d'établir avec elle ce nouveau *modus vivendi*.

Les relations commerciales restent tendues avec l'Italie, l'Es-

pagne et le Portugal. Croit-on que ce soit à l'avantage de ces pays, ou simplement à notre avantage? La question de nos rapports avec l'Espagne est fort délicate. Ce pays avait trois tarifs: un tarif général, qui équivaut presque à la prohibition, un minimum, qui est plus élevé que le nôtre, et un conventionnel, qui liait l'Espagne avec l'Angleterre et certaines autres puissances jusqu'au 30 juin, et qui a été du reste prorogé, mais dont elle refusait de faire bénéficier les produits français. Il n'était donc pas possible d'appliquer à ses expéditions chez nous le tarif minimum; les deux pays, depuis le 1er février, se sont trouvés réciproquement placés sous le régime des tarifs généraux. Mais cette situation était fort regrettable, des deux côtés de la frontière les réclamations et les plaintes s'élevaient très vives, les viticulteurs français seuls paraissant satisfaits. Un accord est intervenu le 27 mai, et les deux pays sont convenus d'appliquer provisoirement à leurs produits réciproques leur tarif minimum. Seulement il est quelques articles du tarif minimum espagnol qui nous paraissent à bon droit trop élevés; et l'Espagne, de son côté, réclame un adoucissement aux droits de notre tarif minimum concernant les vins. Les négociations sur ces divers points n'ont guère fait de progrès jusqu'à ce jour. Elles ne seront reprises et sérieusement poursuivies que lorsque le parlement français aura décidé, à propos de la convention commerciale franco-suisse, si, oui ou non, il peut être fait une retouche au sacro-saint tarif minimum de notre nouveau régime douanier.

III.

Tout économiste qui, aujourd'hui, prend la plume pour réfuter quelqu'une des erreurs ou quelqu'un des sophismes de l'école protectionniste, croit devoir se défendre tout d'abord, et, très vivement, de l'intention de rouvrir le classique débat entre le libre échange et la protection. Dans cette *Revue* même, M. Charles Lavollée, en mars de l'année dernière, M. Paul Leroy-Beaulieu, en février de cette année, n'ont pas manqué de s'abriter derrière cette précaution oratoire au moment d'entamer l'attaque contre l'œuvre douanière du parlement. Aux États-Unis, M. Cleveland, qui vient d'être élu président avec une énorme majorité et qui est un adversaire résolu du protectionnisme genre Mac-Kinley, a une appréhension, qui semble parfois excessive, d'être pris pour un vulgaire disciple de Cobden. Il déclarait hautement, il y a quelques semaines, dans sa lettre d'acceptation de la candidature présidentielle, qu'il abhorrait le spectre du libre échange.

C'est qu'en effet, dans la discussion engagée pendant de longs

mois sur la revision de la législation douanière, le libre échange était tout à fait hors de cause. La liberté absolue des échanges est une conception de l'entendement, une utopie, un rêve, ce que l'on voudra, excepté une réalité. On ne la voit appliquée nulle part, pas même en Angleterre. Le procès n'a été qu'entre le régime de protection mitigée établi par les traités de commerce de 1860, le régime de protection plus sévère institué par le tarif de 1881, et le régime de protection à outrance, intronisé violemment le 11 février 1892. C'est une simple question de plus ou de moins, d'où dépend d'ailleurs le sort non-seulement de la classe si intéressante des agriculteurs et de celle non moins intéressante des manufacturiers, mais encore le bien-être de toute la population qui consomme et qui paie les frais de l'écart de prix résultant des tarifs.

Soutenir le libre échange, ce serait refuser toute protection à l'industrie, même naissante et faible, et se rire des plaintes des agriculteurs, exagérées parfois, souvent aussi accusant de trop réelles souffrances. Peu d'économistes, même parmi les libéraux, ont cette cruauté. Presque tous admettent que l'on aide les braves gens de la terre à vendre leur blé à un taux raisonnable, et les braves gens de l'usine à gagner de bons salaires par l'écoulement aisé de leurs produits. C'est là de la protection pratique, terre à terre, à laquelle suffisait amplement le tarif de 1881. Nos protectionnistes d'aujourd'hui veulent bien autre chose ; ils prétendent qu'un Français ne puisse plus acheter de marchandises étrangères, sauf à un prix exorbitant, et soit en conséquence obligé d'acheter des marchandises exclusivement françaises, fussent-elles plus coûteuses qu'au temps où régnait la modestie de la protection. Ils poursuivent la satisfaction d'intérêts particuliers, intelligemment syndiqués, au détriment de l'intérêt général de la population, car ce dernier intérêt veut que toutes les forces économiques soient tendues vers un unique objet : fournir à la masse du peuple le plus de marchandises possible, au plus bas prix possible, à égalité de qualité tant pour la matière première que pour l'habileté de fabrication.

Il ne s'agit point d'en revenir à ces principes de sens commun; toutes les industries, toutes les branches du travail national ayant reçu leur large part de protection, la question posée actuellement porte sur ce point unique : ne peut-on admettre que quelques-uns de nos droits sont trop élevés, tout au moins ne sont pas indispensables pour la defense de certaines branches de notre agriculture et de notre industrie? Cela, M. Méline lui-même le concède ; car il a la prétention « de n'être pas intransigeant en politique douanière (1). » Mais, avant de se soumettre, s'il y a lieu,

(1) Discours prononcé, le 9 octobre 1892, à Remiremont.

au jugement des faits et de l'expérience, il veut, dit-il, que l'expérience soit loyale et qu'elle ait duré un temps suffisant. Ce qu'il reproche aux ministres du commerce et des affaires étrangères, c'est de demander un remaniement du tarif sous une pression extérieure.

Cette pression, on le sait, est celle d'un honnête et laborieux petit pays, la Suisse. Il est impossible d'empêcher quelques-uns des États voisins de trouver un peu dure notre législation douanière, et, comme en reconquérant nous-mêmes notre indépendance, nous avons du même coup rendu aux étrangers leur liberté d'action, ils songent assez naturellement à des représailles. La Suisse, donc, a failli se fâcher, estimant que les conditions faites par notre tarif minimum à quelques articles importans de son exportation à destination de la France avaient un caractère trop léonin. Notre ministre des affaires étrangères a négocié, mais la Suisse refusait d'accepter, en échange de son tarif conventionnel, le tarif minimum français, s'il n'était apporté à celui-ci des adoucissemens sur quelques points déterminés. Une rupture commerciale était imminente : fallait-il passer outre et froisser impitoyablement un pays ami, avec lequel nos relations de commerce ont toujours été très actives et très fructueuses? Le gouvernement ne l'a pas pensé; il lui a paru que des concessions sur un petit nombre d'articles « relativement accessoires » ne détruiraient pas l'économie générale du nouveau régime douanier. Il a conclu avec la Suisse un projet d'arrangement qu'il a présenté à la chambre le 18 octobre dernier, en même temps qu'un Livre jaune contenant l'historique complet des pourparlers qui l'ont conduit à conclure cette convention. Mais il est bien certain que la Suisse ne ratifiera l'arrangement que si le parlement français, en l'adoptant pour sa part, adopte également un projet de loi que le ministère a déposé le même jour et qui propose d'apporter certaines atténuations à notre tarif minimum (1).

On peut se demander pourquoi le gouvernement, au lieu de faire usage de sa prérogative constitutionnelle et d'englober les modifications projetées au tarif minimum dans la convention même conclue avec la Suisse, a préféré en faire l'objet d'un projet spécial. Dans le premier cas, le parlement aurait eu à se prononcer en bloc sur

(1) Les chambres ont à statuer sur trois projets distincts : 1° un projet de loi portant approbation de l'arrangement commercial signé à Paris, le 23 juillet 1892, entre la France et la Suisse; — 2° un projet de loi portant approbation d'une convention signée le même jour entre les deux pays pour la garantie réciproque de la propriété littéraire et artistique; — 3° un projet de loi visant des modifications de détail dans le régime d'un certain nombre de marchandises dénommées au tableau A annexé à la loi de douanes du 11 janvier 1892.

les changemens proposés. Avec une majorité qui a témoigné d'une telle horreur pour les traités de commerce, c'était le rejet assuré de l'ensemble des propositions gouvernementales. La procédure adoptée permet de discuter isolément chacune des modifications.

En fait, la convention proprement dite est devenue l'accessoire. L'article 1[er] porte que les objets d'origine et de manufacture suisse, importés directement du territoire suisse, seront admis en France aux droits fixés par le tarif minimum. Voilà qui est bien, il faut seulement comprendre qu'il ne s'agit pas là du tarif minimum existant, mais de celui qui aura subi, si le parlement consent à les consacrer, les atténuations que le gouvernement propose. La commission des douanes a voté sans peine et presque sans débat l'arrangement commercial, mais c'est un vote sans valeur, puisqu'il est certain que la Suisse ne donnera pas sa ratification si le tarif minimum actuel est maintenu. C'est donc bien ici le point capital de la question.

Dans l'exposé des motifs du projet de loi portant modification de quelques droits du tarif minimum, les ministres se donnent beaucoup de peine pour expliquer qu'il ne s'agit pas d'un remaniement sérieux du tarif, d'une refonte atteignant les assises de l'édifice élevé par le parlement. Les modifications proposées ne portent que sur 55 articles du tableau des droits d'importation, soit un peu moins de 7 pour 100 du nombre total de 796 dont il se compose. Encore ne comportent-elles presque toutes que des rectifications de détail. Le gouvernement se défend avec énergie d'avoir affaibli, par les concessions qu'il propose, la protection que le parlement a voulu assurer à la production nationale.

Soit; mais la commission des douanes ne voit pas les choses du même regard que le gouvernement, et les modifications proposées lui paraissent au contraire grosses de conséquences. La réduction de 50 pour 100, par exemple, des droits inscrits au tarif sur le bétail vivant est dénoncée comme un déni de justice, comme une violation des engagemens pris vis-à-vis de l'agriculture française. La commission objecte de plus que la diminution des taxes, concédée à la Suisse, profitera également à toutes les nations qui possèdent la clause de la nation la plus favorisée : Suède et Norvège, Allemagne, Autriche-Hongrie, Belgique, Danemark, Angleterre, Pays-Bas, Russie, etc. Il y a un fond de vérité dans ces plaintes, et c'est justement par quoi le consommateur nous paraît fort intéressé au vote du projet de modification du tarif; il y peut gagner tout au moins une légère réduction du prix des animaux d'élevage et de boucherie.

Il y a en outre la question de principe, si la protection peut être considérée comme un principe. Ce que propose le gouvernement

est une atteinte à l'intégrité du tarif. On veut enlever un fragment insignifiant du bloc; qui assure qu'après ce premier fragment on n'en détachera pas plusieurs autres et que, démoli ainsi pièce à pièce, le tarif tout entier ne s'en ira pas finalement à vau-l'eau? Le raisonnement ne manque pas de justesse; il est, d'ailleurs, beaucoup de gens que cette perspective n'effraierait nullement. On comprend toutefois qu'elle excite des appréhensions vives et des colères aiguës dans les rangs des protectionnistes. Malheureusement pour ces intransigeans, l'intérêt politique est ici en complet accord avec l'intérêt économique. Le premier commande de ménager la Suisse qui, si les arrangemens proposés ne sont pas conclus, cherchera ailleurs des marchés, nous laissera isolés dans notre morgue et se tournera du côté de voisins qui ne sont généralement pas soupçonnés de nous vouloir du bien. Quant à l'intérêt économique, il nous invite à ne pas perdre de gaîté de cœur, par un entêtement puéril, un marché où nous écoulons une bien plus grande quantité de marchandises que nous n'y achetons nous-mêmes de produits.

Si l'on consulte les tableaux de notre commerce spécial avec la Suisse, représentant les échanges proprement dits des deux pays, on constate qu'en 1891 les importations de Suisse en France ont été de 103 millions de francs, les exportations de France en Suisse de 235 millions. Le produit de nos ventes à la Suisse dépasse donc le double du montant de nos achats à ce pays. Nous vendons en moyenne, chaque année, au-delà du Jura, pour 45 millions de produits agricoles, pour 39 millions de produits textiles, des produits de l'industrie des peaux pour 11 millions, du sucre pour 9 millions, des produits métallurgiques pour 7 millions. Avons-nous donc trop de débouchés que nous songions sérieusement à nous fermer celui-là, à nous brouiller avec d'excellens cliens et qui sont à nos portes?

La Suisse a conclu l'année dernière avec l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et l'Italie des traités de commerce pour une période de douze années. Les réductions qu'elle a consenties sur son tarif général constituent un tarif conventionnel qu'elle applique actuellement aux produits français. Nos exportations sont soumises, à leur entrée sur le territoire de la confédération, au même traitement que les produits similaires allemands, austro-hongrois et italiens. Mais la Suisse nous a loyalement prévenus que c'était là un état de choses provisoire et qu'il fallait régulariser. Elle offre à nos producteurs le bénéfice des concessions faites par la Suisse aux nations avec lesquelles elle a traité, et quelques autres plus spécialement applicables à certaines de nos productions, parfumerie, ganterie, horlogerie, matériaux de construction, conserves de

poissons et de légumes, vins en bouteilles, savons, articles de modes, articles de Paris, etc. En retour, elle demande un certain nombre d'adoucissemens à notre tarif minimum, affectant peu l'ensemble de notre commerce extérieur, et spécialement applicables à divers articles d'exportation de la Suisse en France.

S'il se trouve, dans la chambre, une majorité protectionniste assez obstinée pour ne rien vouloir détacher du tarif de janvier 1891, immédiatement nos produits perdront le bénéfice du tarif conventionnel suisse dont ils jouissent depuis le 1er février 1892, et les droits du tarif général leur seront rigoureusement appliqués. Or la différence des droits représente, dans la plupart des cas, une telle surcharge pour nos produits que ceux-ci ne pourraient plus soutenir la concurrence contre les marchandises similaires des pays unis à la Suisse par des traités de commerce. Qu'on ne se paie donc pas d'illusions, la Suisse ne reculerait pas devant la crainte du ressentiment que pourrait exciter en France l'application du tarif général helvétique. Si nous voulons une guerre de tarifs, elle est prête à la soutenir, et elle a moins à y perdre que nous, puisqu'elle ne nous vend que pour 103 millions, alors qu'elle fait chez nous pour 235 millions d'achats.

Dernier point à observer. La convention littéraire du 23 février 1882, qui accompagnait notre traité de commerce de cette même date, a été dénoncée par la Suisse le 21 janvier 1891 et a cessé de produire ses effets depuis le 1er février dernier. Depuis ce temps, les droits de nos auteurs et éditeurs n'ont plus été protégés en Suisse que par la convention internationale de Berne, du 9 septembre 1886, et par la loi fédérale du 23 septembre 1883, protection insuffisante sur plusieurs points. C'est pour « préciser et étendre la protection réciproquement assurée aux auteurs, éditeurs et artistes par les lois des deux pays et par la convention de Berne » que le gouvernement français a signé avec la Suisse, le 23 juillet dernier, une convention pour la garantie réciproque de la propriété littéraire et artistique, convention soumise en ce moment, avec le reste des arrangemens, à l'examen des chambres. Il n'est pas besoin de dire que la Suisse ne ratifierait pas plus la convention littéraire et artistique que la convention commerciale, si nous nous montrions intraitables sur notre tarif minimum.

IV.

L'Europe a présenté pendant les derniers mois de l'année 1891 un spectacle vraiment curieux. D'un côté, notre législature, emportée par la fièvre protectionniste, et que les lauriers du fameux

major américain, M. Mac-Kinley, empêchaient, sinon de dormir, au moins d'être politiquement lucide, travaillait avec une hâte impatiente à l'élaboration des tarifs maximum et minimum, et déclarait une guerre sans merci aux traités de commerce, accompagnés de tableaux indiquant des droits de douane, et établis sur le modèle de ceux de 1860. D'autre part, au-delà de nos frontières, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, l'Italie, la Belgique et la Suisse précipitaient, dans l'ombre discrète des entrevues diplomatiques, la conclusion de longues négociations et surprenaient tout à coup le continent et les deux mondes par l'annonce solennelle de la signature simultanée de traités de commerce liant pour une période de douze années les cinq pays.

A l'apparat que nos protectionnistes avaient été amenés à donner au succès de leur doctrine, nos voisins semblaient vouloir opposer une mise en scène plus sensationnelle encore pour la présentation de leurs traités à l'opinion publique européenne. C'est le 6 décembre 1891 que les cabinets de la triple alliance ont signé ces instrumens dont la teneur avait été si longtemps débattue entre leurs négociateurs. Dès le lendemain, le texte en était communiqué aux parlemens de Berlin, de Vienne, de Pesth et de Rome. Deux jours plus tard, les traités entre la Belgique, la Suisse et les pays de la triple alliance étaient également signés et publiés. Le 18 du même mois, le Reichstag avait déjà terminé l'examen de ces conventions commerciales à échéance fixe et lointaine, et les votait par 243 voix contre 48. Les traités doivent rester en vigueur du 1er février 1892 jusqu'au 31 décembre 1903, et continueront ensuite à lier les parties jusqu'à ce qu'ils soient dénoncés.

Les principales réductions que se sont consenties les pays signataires des traités ne sont pas de nature à modifier radicalement toutes les relations commerciales, car elles dépassent rarement de 20 à 25 pour 100. Si nous comparons notre tarif minimum, même avant les atténuations probables, avec les tarifs de la triple alliance, on constate que ceux-ci frappent de droits plus forts que les nôtres, les lainages, la plupart des matières premières, les vins et en général les denrées alimentaires. D'ailleurs, bien que les négociateurs allemands, austro-hongrois et italiens se soient efforcés de combiner les tarifs, de façon à réduire le plus possible les avantages que nous réserve la clause de la nation la plus favorisée (article 11 du traité de Francfort), nous bénéficierons toujours, dans une certaine mesure, des concessions accordées par l'Allemagne à la Suisse, à l'Autriche, à la Belgique, à la Hollande, à l'Angleterre et à la Russie. Nous ne serons exclus que des avantages consentis à l'Espagne, à l'Italie et aux États-Unis. C'est donc moins encore la lettre même des tarifs que l'esprit dans lequel ils

ont été conçus et élaborés, qui fait l'importance et la gravité de la révolution économique, accomplie le 6 décembre 1891. Il y a une grande exagération dans l'expression de « Sedan industriel » qui a été employée pour désigner l'état où ces traités allaient mettre notre fabrication et notre commerce d'exportation, mais l'Allemagne s'est donné le beau rôle en constituant une ligue pour l'application d'une politique économique libérale ; elle remettait en honneur le régime des traités de commerce à l'heure même où ce régime était honni et bafoué chez nous.

Il faut relire le discours prononcé le 10 décembre dernier par M. de Caprivi au Reichstag de Berlin pour comprendre quelle signification le gouvernement allemand a voulu que l'opinion publique attachât aux accords conclus entre les puissances de l'Europe centrale. Ce discours contient au vrai la philosophie des traités de commerce annoncés au monde le 7 décembre 1891.

Le chancelier a tenu d'abord, sur les tarifs autonomes de 1879, sur la clause de la nation la plus favorisée et sur l'article 11 du traité de Francfort, des propos peu clairs, assez incohérens, d'où il est difficile d'inférer si, à son jugement, le système établi par son prédécesseur a entraîné plus de conséquences fâcheuses en ses derniers jours qu'il n'avait produit de résultats heureux à son aurore. Sur les traités si laborieux conclus avec l'Autriche-Hongrie et l'Italie, il a été au contraire d'une netteté parfaite. Les traités sont à double effet ; ils ont une portée politique et une portée économique. Sans que M. de Caprivi ait prononcé un seul mot relatif à la forme nouvelle donnée à l'entente franco-russe, il est de toute évidence que l'entrevue de Cronstadt a plus fait que plusieurs années de négociations ardues pour débrouiller l'écheveau des difficultés où se perdaient les diplomates austro-hongrois et allemands. La triple alliance a serré les rangs ; il s'est trouvé que les problèmes douaniers, qui la veille encore paraissaient insolubles, étaient infiniment aisés à résoudre.

« Je suis d'avis que, lorsqu'on conclut avec d'autres États une alliance dont le but est de maintenir, avec l'aide de Dieu, et pour longtemps, la paix, il n'est pas possible de faire à ces États une guerre économique de quelque durée. » Parole très sage, sinon très profonde, si sage et si conforme au gros bon sens qu'elle en paraît presque prud'hommesque. Naturellement, si on fait une alliance avec quelqu'un, ce n'est point pour lui déclarer la guerre. Mais considérez que la triple alliance n'était déjà plus d'une extrême jeunesse lorsque les questions des céréales, des bestiaux et des fers continuaient de se discuter sur un ton aigre-doux entre Vienne et Berlin, et que rien ne semblait faire prévoir que ces interminables pourparlers entre alliés jouant au plus fin dussent

jamais aboutir à une entente. Mais alors notre escadre française n'était pas allée à Cronstadt, le tsar n'avait pas encore écouté, debout, la *Marseillaise*.

Les échos de l'enthousiasme russe pour la marine française firent immédiatement comprendre au gouvernement austro-hongrois que les fers allemands devaient avoir du bon et au gouvernement allemand que les céréales hongroises pourraient rendre quelque service en Allemagne. « Si je fais à quelqu'un une guerre économique, c'est que j'ai l'intention de l'affaiblir; or notre intérêt est, au contraire, de fortifier nos alliés. Je crois qu'il ne nous est pas permis de léser d'une façon durable les intérêts d'États avec lesquels nous entretenons des relations si amicales. » Avec de tels sentimens, on trouve aisément les compromis qui conduisent droit à l'accord définitif: « Les gouvernemens de ces États, en concluant ces traités, ont fait un commun effort pour trouver les moyens de faciliter un échange de marchandises qui ne lèse les intérêts essentiels d'aucun de ces États et qui, au contraire, les fortifie même au prix d'un peu de désagrément ressenti sur un point ou sur un autre. »

Il n'échappera pas en quels termes galans sont indiqués les sacrifices imposés dans les trois États à certains grands intérêts. Les industriels de la Cisleithanie affirment qu'on a immolé leur cause à la prospérité des agriculteurs de Hongrie. En Allemagne, c'est le parti agraire qui s'est déclaré voué à la ruine. Les uns et les autres ont vraiment mauvaise grâce à se plaindre; qu'importe « un peu de désagrément » lorsque l'intérêt patriotique est en jeu !

Au point de vue économique, l'Allemagne avait à parer à un péril immense, qu'avait engendré le protectionnisme à outrance établi par M. de Bismarck. Les débouchés de son industrie allaient se resserrant d'année en année. L'expérience avait donné au début des fruits brillans, mais d'un éclat trompeur. L'industrie se développa avec une force remarquable, tandis que l'excès des droits, provoquant des représailles, fermait les issues par où pouvaient s'écouler les produits de cette industrie tout à coup si florissante; le système du tarif autonome et quasi prohibitif paralysait l'exportation. Protectionnistes de France, cette leçon peut vous servir; *vestra res agitur*.

« Nous importons chaque année un peu plus de 4 milliards et nous n'exportons guère plus de 3 milliards: différence en chiffres ronds, 800 millions. Si nous importons pour 800 millions de plus que nous ne vendons, cela indique que nous ne serons pas en mesure, à la longue, de pourvoir à nos besoins et de soutenir le mouvement de notre industrie. » C'est la pure théorie mercantile; on

retrouve là le vieux paradoxe de la balance commerciale. Mais le raisonnement qui, appliqué à la France, porterait à faux, est d'une rigoureuse justesse, appliqué à l'Allemagne. L'Angleterre importe beaucoup plus qu'elle n'exporte, mais ne s'appauvrit pas pour cela, tant s'en faut, non-seulement parce qu'elle est un pays extrêmement riche, mais encore et surtout parce qu'elle est créancière en quelque sorte du monde entier, et que les intérêts de ses créances dépassent de sommes énormes le montant porté à son débit dans la fameuse balance commerciale. La France, aussi, importe plus qu'elle n'exporte et ne s'appauvrit pas davantage; elle s'enrichit même avec une grande rapidité, parce que, si ses créances sur l'étranger sont loin d'atteindre les proportions des créances anglaises, on lui paie néanmoins comme intérêt, chaque année, plus qu'elle n'a elle-même à régler comme solde débiteur de son compte commercial. Encore faut-il, pour que cette situation se maintienne, qu'une politique maladroite ne vienne pas entraver l'essor de son génie industriel en multipliant les obstacles artificiels à son exportation. Qui peut garantir que tel ne sera pas le résultat, aussi triste que rapide, des inventions malencontreuses d'un parlement affolé de protectionnisme?

Mais l'Allemagne, pays relativement pauvre, et qui n'a que peu de capitaux placés à l'étranger, avec quoi solderait-elle un déficit commercial annuel de 800 millions qu'aucune rentrée de quelque importance ne vient compenser? Il faut donc que ce déficit disparaisse ou s'atténue; comment? Par la diminution des importations ou par l'augmentation des exportations? Une nation jeune, faible encore de population et plus riche d'espérances que de fonds, peut, après une période d'expansion aventureuse et de folles témérités économiques, lorsque le krach inévitable a éclaté, ramener d'un seul coup à des proportions très modestes le montant de ses importations; c'est le phénomène que l'on a vu se produire en 1891 dans la République Argentine. Mais il n'est pas possible à l'Allemagne de recourir à ce remède héroïque: « Ce que nous importons de l'étranger, dit M. de Caprivi, nous est absolument nécessaire: ce sont des denrées alimentaires indispensables, et des matières premières ou demi-fabriquées, que notre industrie attend. » Une diminution des importations étant impossible, l'unique moyen de salut contre le déficit mercantile, contre les 800 millions à payer chaque année à l'étranger créditeur, c'est l'augmentation des exportations, objet qui ne peut s'atteindre que par des traités de commerce conclus à longue période et fondés sur des concessions réciproques que consentent les contractans sur leurs tarifs respectifs. Maintenir les anciens débouchés d'exportation et en

créer de nouveaux, telle est la raison économique qui a fait signer les traités du 6 décembre 1891. Ce ne saurait être pour la réalisation du même dessein que le parlement français prononçait, dans le même temps, l'anathème contre les traités de commerce et exaltait la protection, les tarifs autonomes, l'isolement commercial, l'indépendance économique.

V.

Le résultat le plus clair jusqu'ici de l'application de notre nouvelle législation douanière est que l'industrie et le commerce sont menacés chez nous de tomber dans un état de langueur, que nos exportations ont diminué depuis le 1er février dernier, et que le rendement des douanes est inférieur de 20 millions aux prévisions budgétaires, malgré l'importation considérable qui a eu lieu en janvier, avant la mise en vigueur des nouveaux droits. Pour le seul mois d'octobre, la moins-value atteint 3,200,000 francs. Quant à nos exportations de produits fabriqués, elles sont en diminution de 56 millions de francs sur les chiffres de la période correspondante de 1891.

Au fait brutal de la réduction de nos exportations, on pourra opposer la prospérité dont le tarif de 1892 a été la cause rapide pour un grand nombre d'entreprises industrielles, notamment certaines grandes compagnies métallurgiques. Ces sociétés, en effet, ont pu relever leurs prix, sont accablées de commandes, voient s'enfler leurs bénéfices et monter les cours de leurs titres. Il eût été vraiment fâcheux pour la thèse protectionniste que ceux-là mêmes pour qui la protection agit avec le plus d'intensité n'en eussent pas obtenu dans un court délai le bénéfice attendu. Mais, pour quelques entreprises favorisées, combien de lésées, sans parler de la masse des consommateurs !

La France est le pays le moins fait pour vivre sans traités de commerce. Sa prospérité économique est liée au développement de son exportation. Or l'isolement érigé en système, fondé sur l'établissement d'un tarif protectionniste, expose à des représailles aboutissant à des fermetures plus ou moins complètes de débouchés. Nos produits sont repoussés du dehors, l'exportation s'anémie, et une quantité d'industries qui vivaient de la vente à l'étranger souffrent et s'étiolent. Il reste, dira-t-on, le marché intérieur. Mais ce marché, qu'on ne l'oublie pas, n'est plus depuis longtemps susceptible d'expansion, puisque le chiffre de la population ne s'accroît pas. La concurrence sans cesse plus active, le perfection-

nement des procédés, l'invention des machines, tendent à l'abaissement progressif des prix des objets manufacturés. Le producteur, pour maintenir sa situation et conserver ses bénéfices, est obligé chaque année de vendre une plus grande quantité de marchandises. Comment le pourrait-il si les tarifs de l'étranger, établis en retour des nôtres, entravent ses ventes habituelles, s'il est obligé d'écouler son stock entier, sans cesse grossi, dans les limites du pays où vivent 38 millions d'habitans qui resteront dix années, vingt années, à ce chiffre de 38 millions?

Les États-Unis ont pu braver toutes les prédictions sinistres lancées par les libres-échangistes des deux mondes; ils ont prospéré au milieu d'une véritable orgie de protectionnisme. Mais leur succès, le développement prodigieux de leur fortune, sont dus à d'autres causes que la protection. Ce pays a eu pour lui depuis un siècle un accroissement colossal de population; il est immense, il possède tous les climats; ses terres sont propres, selon la latitude et l'élévation, à tous les genres de culture; il embrasse quarante-quatre États entre lesquels n'existe aucune frontière douanière; d'un bout à l'autre de son gigantesque territoire, toutes les denrées, toutes les marchandises circulent sans avoir jamais à payer le moindre tribut. Que l'on se figure l'Europe presque entière formant un marché commun, où il ne serait perçu de droits qu'à la périphérie, tandis qu'à l'intérieur la circulation serait absolument libre, un marché en outre, où, par l'immigration et la natalité, la clientèle se développerait dans la proportion de 25 à 30 pour 100 par période de dix années. Dans ces conditions, le protectionnisme peut devenir un régime discutable; s'il ne produit pas tous les bienfaits que ses partisans lui attribuent, il n'entraîne pas les maux que d'autres en pouvaient redouter; la production nationale, quels que soient ses progrès, est sinon devancée, au moins suivie par l'essor de la consommation intérieure.

Comment en serait-il de même chez nous, où les espaces sont si restreints et le chiffre de la population stationnaire? Ne sait-on pas, d'ailleurs, que la grande masse de l'exportation américaine se compose de produits alimentaires, tandis que nous exportons principalement des marchandises manufacturées? Celles-ci ne sont point indispensables, alors que l'on ne se passe pas de ceux-là.

L'exemple des États-Unis ne nous est donc pas applicable. Ce qui a été chez eux presque inoffensif serait délétère pour nous. Mais il faut croire que, même au-delà de l'Océan-Atlantique, on ne considère plus de très hauts tarifs comme simplement inoffensifs. Le résultat des élections qui viennent d'avoir lieu montre en quelle estime est tenue, après deux années d'expérience, dans la patrie

de M. Mac-Kinley, la politique protectionniste à outrance. M. Cleveland, pour avoir timidement rappelé que le tarif devait avoir surtout une destination fiscale et ne donner aux industries que le minimum de protection indispensable, a été élu par 300 voix du collège électoral contre moins de 150 données à M. Harrison. M. Blaine cependant, au temps où il était secrétaire d'État, avait cherché à corriger par des traités de commerce les exagérations du tarif général. Sous le nom de réciprocité, il négociait des arrangemens avec diverses puissances et en avait déjà conclu quelques-uns. Les États-Unis se souciaient si peu du fameux isolement qui charme nos protectionnistes, que les chefs du parti républicain rêvaient une union douanière embrassant toutes les républiques du nouveau continent.

Que la majorité de la chambre ait donc le courage d'avouer son erreur; qu'elle n'ait plus d'anathèmes contre le système des traités à tarifs, où il nous faudra sûrement revenir. La Suisse n'est pas seule en cause à l'heure actuelle. Selon que nous aurons établi nos relations avec elle, il sera possible ou non de nous entendre avec l'Espagne, l'Italie et la Belgique. Un journal suisse, *le Courrier de Genève*, examinait il y a quelques jours ce qui arriverait si les chambres françaises rejetaient la convention commerciale ou, plus exactement, le projet de loi revisant le tarif minimum: « Il arrivera, dit-il, que, la Suisse augmentant ses droits d'entrée, nombre de produits français ne trouveront plus leur place à Genève. Pour les remplacer, les Genevois chercheront d'autres centres d'approvisionnement, du côté de l'Allemagne d'abord, bien entendu, et ensuite vers l'Italie. Et puis, ce qu'ils auront de mieux à faire, ce sera, pour les produits manufacturiers, de créer de nouvelles industries que la grande force motrice dont Genève est dotée leur permettra facilement d'établir. Qu'aura gagné la France dans cette affaire? Quelques wagons de bois du Valais, quelques centaines de fromages de Gruyère, quelques caisses de soieries et de broderies de Zurich et de Saint-Gall n'auront pas franchi ses frontières; mais, en revanche, combien de négocians français n'enverront plus leurs voyageurs faire la place en Suisse! » La conclusion est qu'une antipathie pour la France naîtra nécessairement de cet état de choses. Il ne faut cependant point, même pour la beauté d'une expérience, laisser naître et se développer cette antipathie.

Nos législateurs seraient-ils arrêtés par la pensée que l'amour-propre national est engagé dans cette affaire? Ils auraient bien tort, et, pour s'en convaincre, ils n'ont qu'à considérer combien peu l'esprit méthodique a eu de part dans l'établissement des droits nouveaux, et que ces droits, pour la plupart, ont été adop-

tés presque au hasard, sans que leur action probable ait été d'abord et aussi exactement que possible mesurée, en sorte que, même au point de vue protectionniste, un travail de correction ne pourrait être qu'utile. Si le parlement se décide à le reconnaître et à remettre au point un certain nombre de droits où un excès de fidélité au principe général avait fait dépasser la mesure, il aura déjà enlevé à toute l'œuvre de janvier 1892 une partie de ses plus fâcheux élémens. Une première satisfaction donnée aux intérêts supérieurs, qui exigent que des liens de confraternité commerciale soient au plus tôt renoués entre la France et les pays voisins, préparera le retour à une situation normale. L'isolement économique, où nous aurons paru nous complaire un instant, mais seulement pour en mieux éprouver les inconvéniens, ne se présentera plus comme la forme inévitable de notre destinée nationale.

Pour toutes ces raisons, il est désirable que nos législateurs perdent rapidement l'aversion, plus factice que réelle ou judicieuse, qui leur a été inspirée contre les traités à tarifs, et qu'ils donnent une preuve de ce nouvel état d'esprit en offrant à la Suisse les conditions de tarif qui peuvent seules lui permettre de s'engager avec nous. Il est vrai qu'en émettant ce souhait nous risquons de ne point nous trouver d'accord avec les gens qui ne veulent que des satisfactions complètes et pour qui le bien ne peut sortir que de l'excès du mal : « Laissez donc, disent-ils, les protectionnistes pousser leur système à toutes ses conséquences logiques, entourer nos frontières d'une muraille de Chine, rompre peu à peu ce qui nous reste de relations commerciales et nous brouiller avec tout l'univers! Lorsque la diminution croissante des droits de douane aura installé le déficit dans nos budgets et que notre commerce d'exportation sera bien ruiné, il est probable que les électeurs, édifiés par la cherté grandissante des prix et par l'élévation des impôts, renverront les députés protectionnistes à une étude plus attentive et plus intelligente des lois économiques. Alors le tarif de 1892 aura vécu. » Comme toutefois il aura pu, dans l'intervalle, accomplir tout le mal dont il est capable et auquel il est destiné, mieux vaut encore atténuer dès le début l'énergie de son action funeste et chercher à la réduire peu à peu à l'impuissance. C'est une politique moins dramatique, mais plus sûre et plus soucieuse des vrais intérêts du pays.

AUGUSTE MOIREAU.

JEAN DE JOINVILLE

L'HOMME ET L'ÉCRIVAIN.

Le 25 août 1298, à Saint-Denis, en présence de tous les prélats et de tous les barons de France, on ouvrait le tombeau de Louis IX. Les archevêques de Reims et de Lyon soulevaient, pour la première fois, ces restes qui ne devaient plus reposer que sur les autels, et frère Jean de Samois, l'un des commissaires qui avaient, seize ans auparavant, dirigé l'enquête préliminaire à la canonisation, montait en chaire pour prononcer le panégyrique du nouveau saint. En énumérant ses vertus, il cita comme exemple de sa loyauté envers tous, même envers les mécréans, les scrupules de Louis IX lors du paiement de sa rançon. Le fait dont il évoquait le souvenir remontait à près d'un demi-siècle, à une époque où pas un des princes qui, alors qu'il parlait, sentaient couler dans leurs veines le sang de saint Louis n'était encore né, à un règne dont presque tous les témoins avaient disparu. Et pourtant, par un effet d'une saisissante simplicité, « ne croyez pas que je vous mente, s'écria-t-il, car je vois tel homme ici qui m'a témoigné de cette chose par son serment. »

Celui que le commissaire pontifical associait en quelque sorte à la gloire de cette journée, en faisant publiquement appel à l'autorité de sa parole, était un homme que saint Louis avait aimé, qui avait partagé ses souffrances et ses dangers, qui avait frôlé de son vêtement, touché de ses mains pendant la vie, porté dans ses bras durant la maladie ce corps désormais passé à l'état de reliques.

Dans sa vigoureuse vieillesse, il semblait que la Providence eût spécialement conservé le sénéchal de Champagne, Jean de Joinville, pour rendre témoignage des vertus de saint Louis aux générations qui ne l'avaient pas connu ; pendant vingt ans encore le sénéchal vécut entouré du respect qui s'attachait à l'ami du saint roi non moins qu'au gardien reconnu des anciennes traditions et à l'arbitre des questions de courtoisie. Son rôle ne finit pas avec son existence. La place qu'il a tenue à la cour de Philippe le Bel et de ses fils, il la tient encore aujourd'hui; car, lorsqu'il mourut presque centenaire, il laissa un livre composé sans art, mais rempli de bonne foi et de simple grâce, livre dans lequel, tant que notre langue sera comprise, on devra toujours aller chercher le vivant portrait de notre plus grand roi.

Quel que soit d'ailleurs le point de vue auquel on se place, — philologie, histoire littéraire, histoire des mœurs, — ce livre est infiniment précieux. Il est un des plus anciens textes historiques écrits en français, et, mieux que tout autre, il permet de concevoir ce que fut l'idéal moral d'un homme du moyen âge. Joinville vécut à l'apogée de cette grande époque dont il est, peut-être à meilleur titre que saint Louis, la plus complète personnification. Par sa situation, par ses vertus comme par son génie, saint Louis était une exception, et les exceptions se rencontrent dans tous les temps. Il n'y a que les hommes de condition et de facultés plus rapprochées de la moyenne sur qui l'on puisse mesurer l'influence exercée par le milieu dans lequel ils ont vécu. Joinville était loin d'être un homme hors ligne. Les gens du XVIIe siècle l'eussent appelé un « honnête homme » et ses contemporains un « prud'homme. » Doué d'un cœur aimant, d'une conscience droite, d'un « subtil sens » que saint Louis se plaisait à reconnaître, il avait dû recevoir, — ses écrits autorisent à le croire, — une instruction aussi étendue que pouvait l'être celle d'un homme de son époque, et la charge héréditaire qu'il se trouva remplir dès son enfance à la cour de Champagne lui avait donné de bonne heure, avec l'usage du plus grand monde, une autorité en matière d'étiquette, qu'il conserva jusqu'à sa mort. Un très vif sentiment du devoir suppléait chez lui au défaut de certaines qualités. C'est ainsi qu'étranger aux instincts militaires, et même fort accessible à certaines craintes, il montra dans tous les combats une vaillance et une fermeté dignes des plus ardens chevaliers. Ce sentiment, il le devait à la vertu dominante des hommes de son temps : la foi, inconsciemment respirée depuis sa naissance, mais exaltée, et comme épurée à l'exemple de celle de saint Louis, au point de pénétrer toutes les actions de sa vie. Lorsqu'une conviction profonde s'empare d'une âme humaine, elle y croît de telle

sorte qu'un jour vient où il semble que l'âme ne suffise plus à la contenir, et qu'il lui faille se répandre au dehors; alors commence l'apostolat. Joinville en est un exemple. Tout jeune encore, pendant son séjour en Acre, lorsque son intimité avec saint Louis devint plus étroite, il composa, sous la forme la plus propre à la vulgarisation, un petit livre sur la nécessité de la foi; et l'âge ébranla si peu ses convictions que, près de quarante ans après, sur le sol de France, alors que deux princes s'étaient succédé sur le trône du saint roi, le sénéchal reprenait avec amour les pages écrites, en terre-sainte, sous l'influence des enseignemens de son royal ami.

C'est que le temps passé en Égypte et en Palestine, côte à côte avec saint Louis, avait été la période décisive de son existence. Il se trouve justement que c'est la plus connue; quelque nombreux que soient les documens d'archives concernant Joinville, quelque intérêt qui s'attache aux indications que l'on en peut tirer pour la reconstitution de sa personnalité, ces indications sont loin, cela va sans dire, de se présenter sous une forme aussi attrayante que celles qu'il a lui-même données dans ses écrits. Il y a plus : Joinville ayant fait, dans son *Histoire de saint Louis*, la part la plus large à l'événement capital de sa vie, à la croisade dont il avait été témoin, et le reste étant consacré presque uniquement au panégyrique du roi, nos souvenirs, comme les siens, se concentrent sur les six années qu'il vécut en Orient. La majeure partie de sa carrière est rejetée dans l'ombre. On oublie qu'il n'avait guère plus de trente ans lorsqu'il revint en France; on ne se souvient pas davantage qu'il survécut près d'un demi-siècle au roi dont il avait été l'ami, et que, loin d'avoir été terminé en 1270, son rôle politique fut peut-être, sous les règnes suivans, plus considérable qu'il ne l'avait été jusque-là. Cependant, au point de vue psychologique tout au moins, cette disproportion dans nos souvenirs est moins regrettable qu'on ne pourrait le croire au premier abord; la fermeté des principes dont Joinville s'était imbu pendant son étroite union avec le roi ayant fixé pour toujours les traits dominans de son caractère, ce qu'il était à son retour de terre-sainte, il le fut jusqu'à sa mort. Par suite, l'idée que l'on se fait de lui est assez voisine de la vérité; toutefois, comme on s'est plus occupé de juger son principal ouvrage que d'étudier sa personne, sa figure n'est encore que vaguement esquissée. Il reste à en accentuer le dessin de manière à donner à son portrait un peu de l'apparence de vie qu'il a su introduire dans celui de saint Louis.

La chose est d'autant plus nécessaire que, bien qu'il doive sa célébrité à ses écrits, l'écrivain chez lui se confond avec l'homme. Joinville n'écrit pas pour faire un livre, mais seulement pour com-

muniquer ses souvenirs ou ses pensées, comme on converse dans l'habitude de la vie. De là vient la forme presque parlée des deux ouvrages qui nous sont parvenus; de là aussi d'innombrables hors-d'œuvre. Il était d'ailleurs si complètement étranger aux préoccupations d'art ou de forme que, lorsqu'il eut à composer l'épitaphe de son oncle Geoffroy V, il se trouva incapable de la rédiger dans un style différent de celui qui lui était habituel, et l'on est fort étonné de rencontrer dans ce texte lapidaire des digressions sur la famille du défunt, tout au plus admissibles dans une causerie. Un jugement sur l'œuvre de Joinville ne peut donc être porté d'après une étude purement littéraire; les principaux élémens en doivent être cherchés dans la biographie de l'auteur.

I.

L'une des plus irritantes difficultés qu'on éprouve à faire revivre par l'imagination les personnages célèbres du moyen âge, c'est l'impossibilité presque absolue de parvenir à connaître exactement leurs traits. On possède plusieurs représentations de saint Louis, et néanmoins les contradictions qu'on y relève, le défaut complet de plusieurs détails importans, ne laissent encore entrevoir que vaguement ce que fut l'aspect du plus vénéré de nos rois. Si tel est le cas des plus illustres, on juge de l'incertitude où l'on se trouve lorsqu'il s'agit d'hommes ayant tenu dans l'histoire une place moins importante. Pour Joinville, on pouvait espérer rencontrer dans ses écrits quelques allusions à sa personne physique; mais tout se réduit à ces deux mots : « la tête grosse, l'estomac froid. » Encore n'y a-t-il que le premier qui se rapporte à son apparence extérieure, et, d'après cette unique indication, ceux qui voudraient se figurer le compagnon de saint Louis seraient assurément fort embarrassés s'ils ne pouvaient recourir à certains documens iconographiques assez dignes d'attention. Sans parler de la pierre tombale de Joinville, dont il existe un dessin trop imparfait pour mériter la confiance, on voit, en tête d'un manuscrit de l'histoire de saint Louis, une miniature où le sénéchal est représenté offrant son livre à Louis Hutin. Cette peinture, il est vrai, n'est qu'une copie de celle qui décorait l'exemplaire original aujourd'hui perdu; mais le soin avec lequel elle est exécutée, l'exactitude de certains détails, tels que les cheveux blancs que l'artiste a donnés à Joinville alors octogénaire, et surtout la conformité du portrait de Louis Hutin avec les autres images de ce prince, sont un argument en faveur de l'authenticité du portrait du sénéchal. Malheureusement les petites dimensions de la peinture permettent, tout au plus, de démêler, dans les traits du per-

sonnage principal, un certain mélange de fermeté et de bonté qui serait d'ailleurs en harmonie avec l'impression que l'on ressent à la lecture de ses Mémoires. Sa taille paraît plutôt élevée; mais, outre que Joinville est représenté à genoux, on ne pourrait guère, à ce point de vue, se fier à un document de ce genre. Toutefois on est en droit de croire que le sénéchal était d'une force peu commune. Dans son âge mûr, il faisait un long trajet à travers les rues de Paris en portant dans ses bras le roi trop souffrant pour tolérer un autre mode de locomotion; près d'un demi-siècle plus tard, en dépit des nombreuses attaques d'une fièvre contractée sans doute en Orient, il conservait assez de vigueur pour conduire en personne des chevauchées armées sur les confins de la Lorraine. En cela, il différait de son royal ami, à qui de fréquentes maladies devaient donner une apparence débile, une attitude courbée assez sensible pour que certains contemporains l'aient tournée en ridicule. Qui sait si ce contraste dans leurs tempéramens ne fut pas pour quelque chose dans la naissance de leur amitié et si ces deux hommes n'éprouvèrent pas l'un pour l'autre ce mutuel attrait si fréquemment observé entre des natures diverses?

En revanche, il y a aux débuts de la vie de saint Louis et de celle de Jean de Joinville, un ensemble de circonstances analogues. Héritiers de leurs pères avant d'avoir accompli leur dixième année, le jeune roi et le jeune sénéchal se trouvèrent avoir pour protéger leur enfance et défendre leurs domaines des mères d'une sagesse et d'une prudence toutes viriles. De plus, l'action de Blanche de Castille, comme celle de Béatrix d'Auxonne, se prolongea même au-delà du temps de la tutelle légale, et, lorsque les fils devenus hommes partirent pour la terre-sainte, ils remirent l'un son fief, l'autre son royaume entre les mains de celles qui les avaient gouvernés durant leur jeunesse. Toutes deux en étaient dignes. Sans être comparable à celle de Blanche, la tâche de Béatrix exigeait encore des facultés supérieures à celles d'une femme ordinaire, car la maison de Joinville tenait alors le premier rang à la cour de Champagne.

Il avait fallu deux siècles pour l'amener là. Son fondateur, Étienne, lorsqu'il apparaît pour la première fois dans l'histoire, ne se rencontre pas, il faut en convenir, en fort bonne compagnie : c'était, au dire de ses contemporains, un vigoureux chevalier, commensal de seigneurs que Flodoard appelle, sans périphrase, « des brigands, » les comtes de Brienne. Possesseur du château de Joinville qu'il avait fait bâtir non loin de son village natal de Vaux-sur-Saint-Urbain, il s'était taillé une seigneurie aux dépens des abbayes voisines et avait assez de titres à l'estime de ses patrons pour que, vers le commencement du XIe siècle, l'un d'eux lui donnât sa sœur en

mariage. Le compagnon des brigands fit souche de seigneurs; la maison grandit, elle s'enrichit par des alliances, peut-être par de nouvelles usurpations sur les monastères du pays auxquels elle imposait sa protection, et aussi, — c'est justice de le dire, — grâce à la vaillance de ses chefs. L'un d'eux, Geoffroy III, accomplit de telles prouesses en terre-sainte, sous les yeux du comte Henri, qu'elles lui valurent la sénéchaussée de Champagne. Depuis lors, il n'y a pas de croisade où ne figure un Joinville. C'est Geoffroy IV qui périt en 1190 à ce terrible siège d'Acre où les croisés assiégeans étaient eux-mêmes investis par l'armée de Saladin. C'est Geoffroy V, un héros dont le courage avait inspiré assez d'admiration à Richard Cœur-de-Lion pour qu'il voulût partir les armes des Joinville de celles des Plantegenet; un croisé fidèle à son vœu qui, tandis que le gros de ses compagnons, au lieu de délivrer le tombeau du Christ, allait se partager les lambeaux de la plus ancienne monarchie chrétienne, vint mourir obscurément sur le sol de la terre-sainte. C'est le frère de Geoffroy V, Simon, qui, après avoir péniblement arraché à son suzerain la reconnaissance de l'hérédité de la sénéchaussée dans sa famille, prit part au siège de Damiette, à côté de Jean de Brienne. Enfin, sur ce même sol d'Égypte, c'est, quarante ans plus tard, le compagnon de saint Louis tombant aux mains des Sarrasins.

La croisade de Constantinople a eu le triste résultat de rendre suspect à la postérité le mobile de ces grandes entreprises. Bien des croisés pourtant, même après cette époque, n'avaient d'autre ambition que de faire œuvre chrétienne. Telle était la manière de voir dans l'entourage de Joinville. A la suite de l'un de ses premiers faits d'armes, sur les confins de la Franche-Comté, un jour que le jeune sénéchal venait d'aider son oncle, Josserand de Brancion, à chasser des Allemands qui avaient envahi une église, il avait vu son chef se jeter à genoux devant l'autel à peine dégagé et supplier le ciel de lui épargner désormais ces guerres entre chrétiens en lui permettant de mourir pour le service de la foi. D'ailleurs, la mémoire de Geoffroy V était chez Joinville l'objet d'un véritable culte; à son retour de terre-sainte, il suspendit dans sa chapelle le bouclier du héros qu'il était allé chercher lui-même au Krak, la célèbre forteresse des Hospitaliers où son oncle était mort, et il tint à fixer le souvenir de ses hauts faits dans la longue épitaphe qu'il fit apposer à Clairvaux. Un homme nourri de tels exemples ne devait pas hésiter à suivre le roi contre les infidèles, et il n'est certes pas besoin de chercher, dans sa détermination, la part de vulgaire ambition que lui attribue, bien gratuitement, un critique chez qui la sûreté des connaissances historiques était loin d'égaler la finesse des jugemens littéraires.

A défaut d'ambition, il n'avait pas fallu moins que la triple influence de la foi, du sentiment du devoir et des traditions de famille pour inspirer à Joinville le courage de partir. Tout se réunissait pour lui rendre le départ plus pénible. Il était jeune, très jeune même : né vers les premiers mois de 1225, il ne comptait pas encore vingt-quatre ans. Son caractère n'avait rien d'aventureux, et des liens bien puissans l'attachaient à son foyer. Depuis près de neuf ans déjà, il était marié à la fille du comte de Grantpré, Alix. Sans doute, ce mariage était le résultat d'une convention conclue entre les pères alors que les fiancés n'étaient que des enfans, et de semblables unions constituaient avant tout la sanction d'arrangemens territoriaux. Cependant, bien que Joinville s'abstienne presque complètement dans ses Mémoires de toute allusion à ses affaires de famille, certains de ses jugemens sur la manière d'être de saint Louis vis-à-vis de Marguerite de Provence donnent à supposer que des sentimens, autres que l'intérêt, pouvaient y trouver place, et que le sénéchal se considérait comme lié à la mère de ses enfans par des liens plus doux que ceux du devoir. Des deux fils qu'Alix lui avait donnés, le second ne vint au monde que quelques semaines avant le départ de son père, et les termes attendris dans lesquels Jean parle de l'un et de l'autre sont dans toutes les mémoires : — « Je ne voulus jamais, dit-il, en racontant son départ, tourner les yeux vers Joinville de peur que mon cœur ne s'attendrît à cause du beau château que je laissais et de mes deux enfans. » — A côté d'eux, avant eux, le sénéchal nomme ce beau château dont la mort de son père l'avait fait maître depuis son enfance. C'est que, dans ce temps où nous vivons d'une existence passée sous des toits d'emprunt, où la moderne loi des partages détruit le point de réunion de la famille en livrant à des inconnus la maison qui a vu mourir les pères, il est difficile de se figurer ce qu'était, à l'époque de Joinville, l'attachement d'un seigneur pour son château. Cela tenait à la fois du patriotisme, du respect qu'ont les hommes bien nés pour l'honneur de leur nom, de la fierté que l'on ressent en présence de tout ce qui manifeste la supériorité du rang, de la tendresse dont on entoure les choses du foyer, de la passion que le paysan est aujourd'hui presque seul à nourrir pour la terre qui le fait vivre. De tout ce qui se rattachait au château, la bannière pouvait bien être le symbole ; mais la réalité même, c'étaient ces murs, abri de la famille, preuve visible et garantie matérielle de la puissance, centre du fief, de ce morceau de la patrie dont le seigneur avait la garde en même temps que la possession. Que l'on ne vienne pas nous dire que l'idée de patrie est une idée moderne, née tout au plus au milieu des désastres de la guerre de cent ans! Elle était sans doute plus étroite, plus parti-

culièrement associée au lieu d'habitation ; encore n'est-il pas sûr qu'elle n'affectât pas quelquefois une forme très voisine de la forme sous laquelle nous la concevons aujourd'hui. Si Joinville, pour ne parler que de lui, éprouva en quittant sa demeure ce premier déchirement auquel nul homme n'a jamais échappé en se séparant des siens, il semble qu'il connut aussi cette émotion moins poignante peut-être, mais non moins profonde que l'on ressent en voyant disparaître les rivages du sol natal. Soixante ans après, il en retrouvait quelque chose lorsqu'il dictait le récit de son embarquement : — « En peu de temps, dit-il, le vent frappa sur les voiles et nous eut enlevé la vue de la terre, tellement que nous ne vîmes que le ciel et l'eau ; et, chaque jour, le vent nous éloigna des pays où nous étions nés. » — Et, pourtant, cette terre que le sénéchal cherchait encore à distinguer au-delà de l'horizon n'était pas comprise dans les limites politiques du royaume de France ; c'était la Provence, terre française assurément, mais alors fief d'empire. Néanmoins, Joinville paraît l'avoir considérée avec les mêmes yeux qu'il y a deux siècles, avant que les idées d'unité eussent pris corps, un Toscan, par exemple, pouvait considérer la Ligurie. Ce sentiment, d'ailleurs, était parfaitement compatible avec ce que, faute d'un mot unique, nous appellerons l'état d'esprit féodal. Joinville lui-même, appelé par le roi à venir, avant la croisade, jurer fidélité aux héritiers du trône, refusa sous prétexte qu'il n'était pas son homme. L'excuse était bonne, le sénéchal n'ayant envers la couronne que les obligations réflexes qui résultaient des obligations directes de son suzerain, le comte de Champagne. On ne saurait donc tirer de ce fait des conclusions contraires aux sentimens d'attachement à la patrie française que nous avons cru pouvoir signaler chez Joinville ; pas plus qu'on ne pourrait aujourd'hui accuser de manquer au patriotisme un citoyen qui refuserait de se reconnaître envers l'État des obligations qu'il n'aurait qu'envers sa commune.

Indépendamment de tous les liens du cœur, les raisons d'intérêt auraient aussi pu faire hésiter Jean à partir. C'était une grande affaire que la croisade. Le seul voyage sur mer demandait des mois ; les campagnes duraient plusieurs années. De plus, un seigneur du rang de Joinville n'apportait pas à la cause de la chrétienté le seul concours de son bras : il ne pouvait se dispenser d'engager à sa solde un certain nombre de chevaliers et traînait après lui une suite considérable. Enfin, — et c'était là le plus important aux yeux d'un homme scrupuleux qui ne voulait « emporter nuls deniers à tort, » — il y avait à se mettre en règle avec tous ceux à qui il avait pu causer quelque dommage. Sur ce chapitre,

Jean poussait la conscience jusqu'à laisser aux intéressés l'estimation des indemnités qu'il pouvait leur devoir. Il y avait même encore des aumônes à distribuer; car, quoi qu'en disent ceux qui accusent les hommes de ce temps d'avoir envisagé la croisade bien moins comme une œuvre de piété que comme une aventure guerrière, c'était avec les insignes du pèlerin qu'on l'entreprenait, c'était par de pieuses largesses, par des visites aux sanctuaires de son pays qu'on préludait au grand pèlerinage de terre-sainte. Pour tout cela, il fallait de l'argent. Mais le numéraire était rare en ce temps; la plupart des redevances se payaient en nature, et, quelque haute que fût la position du sénéchal, quelque importans que fussent ses domaines, l'argent lui manquait. Sa mère vivait toujours, sa femme n'avait encore rien reçu de sa dot, et pour subvenir aux dépenses qu'il prévoyait, Jean dut mettre en gage une grande partie de ses terres.

Mais le long séjour que saint Louis se résolut à faire en Chypre n'était pas entré dans ses calculs. La somme que Joinville avait pu réunir était à peine suffisante pour payer son vaisseau. En débarquant dans l'île, il ne lui restait plus que 240 livres; comment subvenir dans ces conditions aux gages de ses neuf chevaliers et à l'entretien de sa suite? Cette circonstance eut le plus heureux résultat; car c'est peut-être à elle, ou du moins au rapprochement qu'elle amena entre le sénéchal et le roi, que nous devons l'*Histoire de saint Louis*. Jusque-là les rapports de Joinville et du souverain ne reposaient sur aucune obligation, et bien qu'ils dussent être assez étroits déjà pour que Louis IX ait pu se juger en mesure de réclamer le serment dont il a été question tout à l'heure, bien que de son côté Jean n'ait pas cru pouvoir s'abstenir d'aller à Paris présenter lui-même ses excuses, il ne paraît pas avoir mis beaucoup d'empressement à répondre aux avances royales. Il fallait, pour que Louis IX les ait faites, qu'il lui portât une sympathie qui est toute à l'éloge du sénéchal, dont il avait déjà pu sans doute apprécier les qualités. La gêne où se trouvait Joinville fournit au roi l'occasion de se l'attacher; il le fit appeler, lui donna 800 livres et le prit à ses gages. Telle fut l'origine de l'intimité de saint Louis et du sénéchal; cependant il fallut l'épreuve des dangers affrontés en commun et les épanchemens du voyage d'Égypte en Syrie pour que leur amitié parvînt à ce degré de perfection où la mort même ne peut la rompre.

Le printemps venu et tous les croisés réunis, l'armée chrétienne reprit la mer. Au début de juin, elle était en vue des bouches du Nil. On sait quel fut l'empressement de saint Louis et de tous les croisés à débarquer, malgré les Sarrasins qui occupaient le rivage. Le combat qu'il fallut livrer, et qui eut pour résultat l'occupation

de Damiette abandonnée par les musulmans, paraît n'avoir été qu'une suite d'escarmouches où les croisés, obligés de combattre à pied contre la plus impétueuse des cavaleries, infligèrent, malgré l'infériorité de leur situation, des pertes sérieuses aux infidèles. Toutefois, il serait difficile de se faire une idée de cette journée si l'on n'avait pas d'autres témoignages que celui de Joinville; car, par une singulière contradiction, cet homme qui donna, en tant d'occasions, des preuves de l'opiniâtreté de son courage et de la fermeté de son sens, n'avait ni goût ni coup d'œil militaire. Tandis que les chroniqueurs les plus froids, les trouvères les plus dénués d'inspiration, ne sortent de leur apathie ordinaire que lorsqu'ils ont des combats à raconter, Joinville, dans ses récits de batailles, s'en tient à la plus incolore des narrations et tombe dans la plus inextricable des confusions. Lui qui rapporte en termes si touchans les moindres traits de piété ou de bonté de son roi, qui dépeint avec tant de charme et de sobriété certaines scènes imposantes comme le festin de Saumur, ou familières et émouvantes en même temps, comme son entretien avec le roi à la suite du conseil où fut discutée l'opportunité du retour en France, il est hors d'état de raconter clairement le plus simple combat. Pour lui, la guerre n'est pas, comme pour la plupart des hommes de son temps et de sa classe, le plus enivrant des plaisirs et le plus passionnant des spectacles; c'est un devoir qu'il ne fuit jamais, au-devant duquel il va quelquefois et qu'il accomplit jusqu'au bout avec une ténacité d'autant plus méritoire qu'elle n'est due ni à l'enthousiasme ni à la vanité, mais à la seule conscience d'une obligation morale.

Malgré tout, le sentiment du devoir lui donnait une supériorité sur les autres chevaliers en ce qu'il lui inspirait une fidélité à la consigne à peu près ignorée de ses contemporains. On a peine à se figurer quelles pouvaient être alors les difficultés du commandement. Braver inutilement le danger, se lancer à corps perdu sur l'ennemi dès qu'on le voyait paraître, sans se préoccuper d'attendre ses compagnons, frapper le plus fort possible, telle était l'étroite idée que se faisaient du devoir militaire la plupart des chevaliers, ou plutôt le grossier idéal que poursuivait leur vanité. Saint Louis et quelques-uns de ses conseillers militaires avaient compris quels désastres pouvait amener cet élan irréfléchi qui, dans le siècle suivant, causa toutes les grandes défaites de la guerre de cent ans. Le roi avait formellement interdit les attaques isolées, mais bien peu de ceux qui l'entouraient tenaient compte de ses défenses. En vain, Louis blâmait en termes sévères la conduite des contrevenans, alors même que, comme le vaillant Gautier d'Autrèches, ils avaient payé de leur vie leur audace; en vain, il faisait jurer aux plus ardens d'observer ses défenses. A la vue de l'ennemi, tout

était oublié, et son propre frère, en dépit de la parole donnée, allait follement se faire tuer dans Mansourah. Joinville n'était assurément pas capable de s'expliquer les motifs qui faisaient agir le roi ; mais, pour rien au monde, il n'aurait désobéi, et il se pénétrait assez des volontés de son maître pour qu'au bout de quelque temps on l'ait vu imiter, vis-à-vis de l'un de ses subordonnés, les sévérités de saint Louis envers Gautier d'Autrèches.

Mais c'était là tout. Nulle part son manque de sens militaire n'apparaît d'une façon plus évidente que dans le récit de la bataille de Mansourah. La narration est encore moins intelligible que celle du débarquement en Égypte. L'action, du reste, fut très confuse, et quiconque cherche à s'en rendre compte peut apprécier combien était grand le désordre des cohues chevaleresques qui constituaient les armées du moyen âge. Chacun y combattit pour son compte, presque au hasard. Le roi, malgré son courage, n'avait rien de ce coup d'œil ni de ce talent d'organisation qui permettaient à un Simon de Montfort ou à un Philippe-Auguste de réunir et de manier ces foules éparses et turbulentes ; le plan qu'il avait adopté ne pouvant être mis à exécution par suite de l'indiscipline du comte d'Artois, il ne sut pas en improviser un autre, hésita, faillit être pris et ne dut son salut qu'à la force de son bras. Quant à Joinville, il fit durant cette journée preuve d'une opiniâtreté et d'une force de résistance véritablement surprenantes. Frappé d'un coup de lance, démonté, deux fois foulé aux pieds des chevaux ennemis, n'ayant plus que quatre chevaliers, il tint longtemps encore tête aux musulmans. A peine dégagé par le comte d'Anjou, il n'eut rien de plus pressé que de remonter à cheval, de s'improviser une lance avec la hampe ferrée de sa bannière, et se remit à combattre bravement jusqu'au soir. Pour lui, il n'y avait là que le strict accomplissement d'un devoir, et la simplicité de son langage en est la preuve. Il se félicite fort, par exemple, d'avoir eu l'idée de remplacer l'écu qu'il avait perdu par la veste rembourrée d'un Sarrasin, « de sorte, dit-il le plus naïvement du monde, que je ne fus blessé de leurs traits qu'en cinq endroits et mon roussin en quinze endroits. » Et pourtant, il faut le redire, Joinville était loin d'éprouver, au milieu de la bataille, l'entraînement irrésistible, l'attrait presque physique qui emportait la plupart de ses contemporains. Il n'avait en aucune façon le tempérament d'un héros. En présence du feu grégeois, il ressentait une invincible terreur. Jamais cependant l'idée ne lui vint de déserter son poste lorsqu'il eut à défendre, sous une pluie de flammes et de traits, les ouvrages à l'abri desquels les travailleurs chrétiens tentaient de barrer la branche du Nil en face de Mansourah ; mais il ne cherche pas à dissimuler le « malaise de cœur »

qu'il éprouvait le jour où devait revenir son tour de veille dans les ouvrages de plus en plus endommagés, ni même le soulagement avec lequel il apprit qu'ils avaient été incendiés quelques heures avant qu'il eût à en prendre la garde. Charles d'Anjou, qui était de service au moment de l'incendie, « en était si hors de sens qu'il se voulait aller lancer dans le feu pour l'éteindre ; et s'il en fut courroucé, moi et mes chevaliers, nous en louâmes Dieu ; car si nous eussions fait le guet le soir, nous eussions été tous brûlés. »

Cependant, quand vinrent les grandes épreuves, l'épidémie, la retraite, la captivité, les menaces de mort, bien autrement difficiles à affronter dans l'impuissance de la prison que les périls bravés dans l'excitation de la bataille, Joinville ne montra pas moins de fermeté. Sa foi d'ailleurs, s'y trouvant encore plus directement intéressée, stimulait la patience et le courage qu'il avait déjà montrés dans les combats. Elle n'allait pas néanmoins jusqu'à lui faire rechercher le martyre, tant qu'il restait un espoir d'y échapper. Lorsqu'il vit, pendant la retraite sur le Nil, sa barque entourée par les galères du Soudan, un de ses serviteurs ne parlait de rien moins que de se laisser tous tuer pour être plus sûrs de gagner le Paradis ; « mais, dit le sénéchal, nous ne le crûmes pas, » et il se rendit. Toutefois, quand le martyre parut inévitable, quand, à quelques jours de là, éclata la révolte des émirs et qu'un Sarrasin brandissait une hache sur sa tête, Joinville se soumit, avec une entière résignation, à la volonté de Dieu. Sa pensée se reporta vers ces premiers temps du christianisme où, non-seulement des guerriers comme lui, mais d'innocens enfans, de faibles jeunes filles acceptaient la mort avec sérénité, et, se jetant à genoux, il attendit le coup en disant : « Ainsi mourut sainte Agnès ! »

La mort ne vint pas encore ce jour-là ; c'était la troisième fois depuis sa capture que Joinville la voyait d'aussi près. Loin d'en être ébranlée, sa constance religieuse s'en affermissait encore et trouvait un aliment jusque dans les paroles d'un de ces derviches à moitié insensés que les musulmans entourent d'une vénération particulière. C'était à un moment où les barons prisonniers avaient vu leurs compagnons plus humbles mis dans l'alternative de renier leur foi ou d'être décapités, où eux-mêmes venaient de soulever la colère de leurs vainqueurs en refusant de livrer les châteaux de terre-sainte. Leur campement venait d'être envahi par une foule de jeunes Sarrasins l'épée nue, quand parut, s'appuyant sur deux béquilles, un petit vieillard à la barbe et aux cheveux blancs et que l'on disait fou. S'adressant aux chrétiens, il leur demanda s'ils croyaient en un Dieu pris, blessé, mis à mort pour eux et ressuscité au troisième jour. « Et, dit Joinville, nous répondîmes :

oui. Et alors il nous dit que nous ne nous devions pas déconforter si nous avions souffert ces persécutions pour lui ; « car, dit-il, vous n'êtes pas encore morts pour lui, ainsi qu'il est mort pour vous ; et s'il a eu le pouvoir de se ressusciter, soyez certains qu'il vous délivrera quand il lui plaira. » Alors il s'en alla et tous les autres jeunes gens après lui ; de quoi je fus très content, car je croyais certainement qu'ils nous étaient venus trancher la tête... Et vraiment je crois encore que Dieu nous l'envoya ; car il se passa bien peu de temps après qu'il s'en fut allé, quand les conseillers du soudan revinrent qui nous dirent que nous envoyassions quatre des nôtres parler au roi, lequel nous avait (par la grâce que Dieu lui avait donnée) tout seul négocié notre délivrance. » Cet épisode frappa tout particulièrement le sénéchal, et le souvenir lui en revint dans la suite avec une telle persistance qu'on en trouve le récit dans chacun des deux ouvrages qu'il nous a laissés.

Enfin les conditions de la délivrance du roi et des captifs chrétiens furent arrêtées. On dut rendre Damiette et payer une énorme rançon ; puis le soir du 8 mai 1250, Louis IX s'embarqua pour Acre et prit Joinville sur son navire. La misère était grande à bord ; le roi n'avait pas d'autre lit ni d'autres vêtemens que ceux que le soudan lui avait donnés. Jean, encore plus dénué, n'avait pour habit qu'une couverture fourrée qu'on lui avait jetée sur les épaules au moment où il avait été fait prisonnier. De ses chevaliers, de ses valets, il ne lui restait personne. Il était encore bien malade, et cependant ce temps de souffrances paraît avoir été l'une des époques auxquelles se reportaient le plus volontiers ses souvenirs ; car c'est alors que le roi, en lui ouvrant entièrement son cœur, le prit pour confident de ses épanchemens les plus intimes. Les six jours que dura la traversée, Jean les passa assis aux côtés de son royal ami, malade comme lui. Ils se racontaient comment ils étaient tombés aux mains des infidèles. Louis parlait de la mort du comte d'Artois, son frère préféré ; il comparait son affection à la tiédeur de ses autres frères qui, tout occupés de leurs affaires ou de leurs plaisirs, le laissaient dans une sorte d'abandon. Depuis lors, l'amitié du roi et du sénéchal devint une de ces affections profondes, une de ces fraternités d'élection qui, en dépit de toutes les différences d'états, unissent deux hommes l'un à l'autre par un lien plus fort que celui du sang. Entre eux l'amitié se prolongea même au-delà de la mort, et l'élévation de Louis IX au rang des saints ne diminua rien des sentimens de tendresse confiante que le sénéchal avait voués au souverain vivant.

Aux souffrances déjà endurées vint s'ajouter la maladie qui assaillit le pauvre Joinville après son arrivée à Acre. De si rudes épreuves, les pertes matérielles qu'il avait subies, auraient déter-

miné un homme moins fidèle à ses devoirs, à saisir la première occasion de rentrer en France. Quelle que fût l'amertume d'une séparation de tous les siens qui durait déjà depuis deux ans, Joinville avait toujours présentes à l'esprit les paroles que son cousin de Bourlémont lui avait adressées avant son départ : « Vous vous en allez outre-mer; or, prenez garde au retour; car nul chevalier, ni pauvre, ni riche, ne peut revenir qu'il ne soit honni s'il laisse aux mains des Sarrasins le menu peuple de Notre Seigneur en compagnie duquel il est allé. » Or, le menu peuple était encore en Égypte exposé à racheter sa vie par une apostasie. Que serait-il devenu si le roi, si les hauts barons qui avaient pu payer rançon eussent repris le chemin de l'Occident? On sait avec quelle fermeté Joinville insista pour que saint Louis restât en terre-sainte, dans le conseil tenu à ce sujet vers la fin de juin 1250. Les princes, le légat, le conseil entier, étaient d'un avis contraire. Le roi laissa dire et déclara qu'il ferait connaître sa décision dans huit jours.

Le récit de la scène qui suivit est peut-être le plus charmant morceau des Mémoires. Vitet l'a cité ici même dans sa belle étude sur *Joinville, saint Louis et le XIIIe siècle* (1). C'est un tableau achevé où l'on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, de la vérité des détails ou de la simplicité de l'expression. La familiarité affectueuse avec laquelle saint Louis vint surprendre Joinville en lui posant les mains sur la tête au moment où il méditait tristement, les bras passés dans les barreaux de la fenêtre, la franchise du sénéchal, la confiance avec laquelle le roi le mit dans le secret de ses résolutions, tout y est peint avec autant de naïveté que de précision attendrie. On doit sans doute regretter que l'influence du loyal sénéchal ait contribué à priver, pendant quatre ans encore, la France de son roi. Comme souverain, saint Louis commit peut-être une faute, de même que Jean en commit une autre comme seigneur de Joinville, en abandonnant ses domaines pendant le même temps. Mais si, au point de vue humain, il y eut faute de part et d'autre, on ne peut s'empêcher d'admirer la conformité de ces deux nobles âmes qui sacrifiaient tous les intérêts au devoir. D'ailleurs le royaume de France, pas plus que les domaines de Joinville, n'étaient complètement abandonnés, puisque le roi et le sénéchal avaient, l'un et l'autre, laissé derrière eux une mère sage et prudente ; de plus, les frères du roi allaient revenir en France. On put voir, en cette occasion, quelle confiance ils avaient dans l'attachement de Joinville pour saint Louis. « L'un et l'autre frères, dit-il, me prièrent beaucoup que je prisse garde au roi ; et

(1) Voyez la *Revue* du 1er mai 1868.

ils me disaient qu'il ne demeurait personne sur qui ils comptassent autant. » Au moment du départ, le comte d'Anjou s'abandonna au plus violent désespoir ; était-ce le regret de n'avoir pu trouver l'occasion de s'illustrer ? Était-ce simplement la douleur qu'il ressentait à se séparer de son frère ? La situation de ceux qui restaient n'était pourtant pas bien enviable. Trop peu nombreux pour agir d'une manière efficace, ils allaient consumer leur temps en longs repos, en combats sans éclat, en négociations presque toujours stériles. Plus d'un dut regretter de n'avoir pas suivi les princes. Quant à Joinville, il trouvait dans sa foi le plus sûr des réconforts et dans les conseils de son maître le plus puissant soutien de sa foi. Certes, on a vu combien cette vertu était déjà profondément enracinée chez lui ; mais à partir de cette traversée où se resserra si fort l'intimité du roi et du jeune sénéchal, elle s'échauffa et devint plus féconde au contact de celle de saint Louis. « Faire de bonnes œuvres et croire fermement, » telle était la règle de conduite que celui-ci donnait à son ami, et le commentaire qu'il y ajoutait était presque aussi simple. Faire de bonnes œuvres, c'était ne faire et ne dire que ce qu'on ne craindrait ni de faire ni de dire devant tous ; croire fermement, c'était mettre toute sa volonté à accepter sans réserve les vérités prophétisées et prêchées aux croyans et aux mécréans. Hors de là point de salut.

Sous l'influence de ces idées, « pour exciter, comme il le dit lui-même, les gens à croire ce dont ils ne se peuvent dispenser, » Joinville employa les loisirs de son séjour en Acre, après le départ des princes, à composer une sorte d'illustration du *Credo* par des rapprochemens avec les prophéties et par des commentaires. Afin de mettre son ouvrage à la portée de tous, il le fit accompagner de peintures destinées moins à l'orner qu'à frapper l'esprit de ses lecteurs en attirant leurs regards. Bien que dans quelques-unes de ces peintures l'auteur ait fait représenter des scènes telles que le jugement dernier ou la séparation des bons anges et des mauvais anges, il était loin de se former des choses surnaturelles la conception grossière et toute matérielle que ne peuvent dépasser les esprits les moins éclairés. On n'en peut douter en lisant le début de son œuvre : « Vous pouvez, y est-il dit, voir ci-après peints et écrits les articles de notre foi par lettres et par images, comme on peut peindre selon l'humanité de Jésus-Christ et selon la nôtre. Car la divinité et la Trinité et le Saint-Esprit, main d'homme ne peut les peindre. » Quelle que fût néanmoins l'impuissance des moyens dont l'homme peut disposer, Jean reconnaissait la nécessité d'agir sur les sens pour parvenir jusqu'à l'âme. Sans doute, en concevant un tel plan, il ne faisait que suivre l'usage courant à cette époque pour les ouvrages de grande vulgarisation ; les résumés

de l'Histoire sainte et de l'Histoire ecclésiastique, les Bibles moralisées, les légendes de saints populaires étaient présentés sous la forme de recueils d'images dans lesquels le texte ne jouait souvent qu'un rôle secondaire; mais il est aussi permis de croire qu'il y trouvait également la satisfaction de ce penchant naturel pour tout ce qui parle aux yeux qui le portait à faire peindre, soit dans les livres qu'il parcourait habituellement, soit sur les verrières de ses chapelles, les scènes dont il avait été témoin, goût inspiré certainement par cette singulière faculté d'observation qui, jusque dans les circonstances les plus tragiques, lui permettait de noter des détails insignifians en apparence. Cette précision dans l'observation est une garantie de l'importance historique de certaines des miniatures en question; car, s'il résulte du texte même du *Credo* que les figures qui l'accompagnent forment un complément nécessaire de l'œuvre de l'écrivain, on en doit conclure qu'elles ont été composées sur ses indications, et l'une d'elles prend en ce cas la valeur d'un document biographique.

Joinville, en effet, rapproche de l'article du symbole relatif à la résurrection du Sauveur, les paroles si chrétiennes qu'il avait entendues tomber des lèvres d'un vieillard infidèle, au moment où les croisés prisonniers croyaient leur dernière heure arrivée. La représentation de cette scène est assurément la plus curieuse de toutes les miniatures du *Credo*. On y voit, au milieu des jeunes Sarrasins, « les espées traites, » le vieillard reconnaissable à sa petite taille, à sa barbe, à ses « treces chenues, » à ses béquilles. Malheureusement, aucun indice certain ne permet de distinguer Joinville dans le groupe des croisés. Tous portent des surcots à manches, et le sénéchal n'avait alors, — c'est lui-même qui le dit, — d'autre vêtement qu'une couverture fourrée où il avait fait un trou pour y passer la tête. En tout cas, cette peinture contribue à rendre infiniment précieux le petit ouvrage qu'elle accompagne : en même temps qu'on y trouve la reproduction figurée d'une des scènes les plus importantes de la vie de Joinville, ce livret contient comme le portrait moral de l'auteur, l'expression la plus complète de ses doctrines en matière religieuse; doctrines où l'on peut chercher un reflet de celles de Louis IX.

La vie que le sénéchal allait mener pendant le reste de son séjour en terre-sainte n'avait plus rien de l'incertitude d'un service en campagne, et lui-même en a laissé un curieux tableau. Son train de maison était considérable, ainsi qu'il convenait au plus important des seigneurs restés auprès du roi; mais c'était un bon ménager que Joinville, et ce n'est pas sans complaisance qu'il raconte comment il savait s'approvisionner au meilleur compte ou comment il faisait plus ou moins tremper le vin de ses gens, selon le

rang qu'ils occupaient dans la hiérarchie domestique. Aux seuls chevaliers on servait séparément du vin et de l'eau qu'ils mélangeaient à leur gré. Quant à lui, il n'était pas, à en juger d'après certains conseils que le roi crut nécessaire de lui faire entendre, trop enclin à donner sur ce point l'exemple de la modération. Sa vie cependant était bien celle d'un homme que saint Louis honorait de son amitié. Au camp, son lit était disposé de manière à frapper les yeux de quiconque entrait dans sa tente, « et ce fesois-je, dit-il, pour oster toutes mescréances de femmes. » Éveillé dès l'aube, il se faisait dire la messe pendant que ses chevaliers dormaient encore. Il se rendait ensuite chez le roi et lui tenait compagnie les jours où celui-ci voulait chevaucher, ou bien il restait à travailler avec lui lorsqu'il arrivait des dépêches.

Joinville tenait désormais auprès du souverain une situation exceptionnelle et reconnue de tous. On sait dans quels termes Alfonse de Poitiers et Charles d'Anjou lui recommandèrent, à leur départ, la personne de leur frère. Leur confiance était justifiée ; la tendresse inquiète du sénéchal veillait sans cesse autour de saint Louis, et s'étendait à tout ce qui le touchait, à la reine, à ses enfans. Quand ceux-ci arrivaient de voyage, il mettait plus d'empressement que le roi lui-même à courir à leur rencontre. Louis, d'ailleurs, ne lui montrait pas moins d'amitié : il goûtait son bon sens, le questionnait à tout propos et accueillait toujours bien ses réponses, même lorsqu'elles contenaient un blâme de sa facilité à s'emporter ou de son excessif renoncement aux choses d'ici-bas. Il souriait à ses saillies et cherchait à les provoquer ; car l'un des traits caractéristiques de l'esprit de Joinville était cette gaîté que l'on trouve chez beaucoup de Français du moyen âge, et jusque chez Jeanne d'Arc : mélange singulier d'une bonhomie un peu naïve qui lui faisait trouver plaisir aux tours d'enfant du comte d'Eu, et d'une finesse empreinte de malice qui perce dans la plupart de ses reparties. Bref, Louis IX ne pouvait se passer de lui. Quand on sut en Orient la mort de Blanche de Castille, Louis resta pendant deux jours dans une solitude absolue ; mais la première personne qu'il fit appeler, ce fut Joinville et, comme s'il eût trop tardé à lui faire partager sa douleur : « Ah ! sénéchal, s'écria-t-il en lui tendant les bras, j'ai perdu ma mère ! » Plus tard, quand le retour fut décidé, ce fut Joinville qui reçut la périlleuse mission d'escorter à Tyr la reine et ses enfans. Enfin lorsque le roi s'embarqua, il voulut encore garder auprès de lui son fidèle compagnon. Après une longue traversée, après de nouveaux dangers affrontés avec le même héroïsme de la part de Louis et la même simplicité de la part de Joinville, les croisés aperçurent enfin ces côtes de Provence que, six ans auparavant, le sénéchal avait vues disparaître à l'horizon.

Mais quelque grande que fût son impatience de revoir « le pays où il était né, » Jean ne se croyait pas encore relevé de la garde que les frères du roi lui avaient confiée. Il suivit saint Louis à Aix, à la Sainte-Baume, et ne le quitta pas avant de l'avoir vu rentrer dans ses domaines, à Beaucaire. Ce fut là que les deux amis se séparèrent au bout de cinq années d'une intimité presque ininterrompue; mais leur amitié était trop forte pour que la séparation pût être définitive: leurs rapports se continuèrent en dépit des séjours que le sénéchal dut forcément faire dans ses terres.

II.

Après ces longues années d'absence pendant lesquelles il n'avait cessé de montrer toutes les vertus du chrétien et du chevalier, Joinville rapportait, pour tout butin, les trophées les plus appropriés aux unes comme aux autres : l'écu de Geoffroy V qu'il avait été pieusement rechercher au krak des Hospitaliers où son oncle était mort en 1205, et des reliques précieuses; mais il revenait appauvri. Malgré la sage gestion de sa mère, ses hommes privés de leur seigneur avaient été à ce point victimes des officiers du roi et du comte de Champagne, que le domaine ne put jamais s'en relever. Jean comprit qu'une seconde absence ruinerait sa seigneurie, et lorsque, treize ans plus tard, saint Louis le pressa de l'accompagner dans sa nouvelle croisade, il répondit qu'il lui semblait agir plus conformément à la volonté de Dieu en restant en France « pour aider et défendre son peuple. » Sans doute, les intérêts de ses hommes se confondaient ici avec les siens; mais la concession d'une charte de franchise, les dédommagemens qu'il accorda à ses bourgeois lorsqu'il crut avoir empiété sur leurs droits, et surtout le dévoûment bien désintéressé qu'il avait montré en terre-sainte au « menu peuple de Notre Seigneur, » donnent à croire que dans les rapports avec ses inférieurs, comme dans presque toutes les actions de sa vie, Joinville se laissait guider par le sentiment du devoir. Il est certain toutefois que le sénéchal était loin d'être oublieux de ses droits et qu'il mettait à les défendre une âpreté parfois excessive. N'avait-il pas, comme nous le rappelions tout à l'heure, invoqué bien haut l'absence de tout lien féodal pour refuser le serment que Louis IX lui demandait de prêter à ses enfans? On le vit plus tard poursuivre avec rigueur deux de ses tenanciers qui, en se faisant bourgeois du roi, l'avaient frustré des redevances auxquelles ils étaient tenus. On le vit surtout entretenir contre l'abbaye de Saint-Urbain, sa voisine, une querelle d'un demi-siècle. Les seigneurs de Joinville tenaient l'avouerie de ce monastère, et on doit reconnaître, à la décharge de tous, qu'il ré-

gnait entre eux et les moines un si continuel échange de mauvais procédés qu'on ne peut l'expliquer que par un de ces sentimens d'hostilité réciproque et héréditaire analogue aux haines de famille qui se transmettent de génération en génération. De temps à autre, un accord semblait mettre fin à ce conflit toujours renaissant. Après le retour de Jean, des dissensions intestines aggravèrent encore les choses. Joinville n'eut garde de manquer aux traditions de ses ancêtres. On ne peut nier qu'il ait soutenu les moines rebelles et même qu'il ait excité les vassaux de l'abbé à résister à leur suzerain; mais on doit convenir aussi qu'il paraît avoir scrupuleusement respecté, durant ses dernières années, l'accord qui vint enfin terminer ce conflit séculaire.

Quelque périlleuse pour ses intérêts et pour ceux de ses sujets que le sénéchal jugeât une absence prolongée, il s'en faut de beaucoup que ses affaires personnelles l'obligeassent désormais à séjourner continuellement à Joinville. Il ne pouvait rester longtemps séparé de son ami, au conseil duquel il occupait d'ailleurs une place. Durant les années qui suivirent, il partagea son temps entre son château, la cour de France et celle de Champagne. Joinville avait eu le bonheur de contribuer à rendre plus étroits les rapports entre ces deux cours, en profitant de la situation privilégiée qu'il occupait, pour faciliter le mariage de son suzerain avec Isabelle de France. Pour être moins continue qu'en Orient, l'intimité des deux amis n'en demeurait donc pas moins étroite et leur confiance réciproque s'était peut-être encore accrue. Grâce au rang qu'il tenait parmi les conseillers du roi, Jean ne se trouvait jamais loin de lui pendant ses séjours à Paris ; c'est ainsi qu'il le vit, nombre de fois, rendre paternellement la justice à son peuple sous le chêne de Vincennes ou dans le jardin du palais. Mais, dans le particulier, leur amitié était encore plus apparente, et Jean s'y fiait assez pour venir, au premier appel, s'asseoir aux côtés de Louis, « si près que leurs habits se touchaient, » à la place même que le propre fils du roi, Philippe, et son gendre, Thibaut V, n'avaient osé prendre. Au reste, cette intimité que saint Louis savait mettre à profit pour donner à son ami de pieux conseils n'excluait en rien la gaîté. Le roi se plaisait souvent à mettre aux prises Joinville et son chapelain, le célèbre Robert de Sorbon. Le sénéchal, d'ailleurs, ne redoutait pas ces disputes, qui, si on l'en croit, ne se terminaient pas souvent à l'avantage de maître Robert. Que de précieux souvenirs n'a-t-il pas amassés en vivant dans la familiarité de saint Louis! Et qu'il y a loin du grand homme qu'il nous fait connaître au type de convention que se sont créé quelques auteurs modernes! Au lieu d'un roi débonnaire aux allures presque monacales, on voit un monarque énergique, capable de se faire au besoin le défenseur

des droits de l'État contre les demandes injustes des évêques; un sage suzerain qui faisait remontrer au comte Thibaut combien étaient imprudentes ses trop grandes libéralités envers les religieux; un prince enfin assez peu étranger aux choses mondaines pour recommander à ses barons de ne pas négliger une certaine recherche dans leurs vêtemens, « car, disait-il, vos femmes vous en aimeront mieux, et vos gens vous en priseront plus. »

L'attachement du sénéchal à Louis IX était si connu que, lorsqu'il fut question d'une nouvelle croisade, on ne put s'imaginer que Joinville n'y suivît pas le roi, et que son nom fut inscrit sur certaines listes de croisés où on le voit encore. Il ne fallait pas moins que les devoirs impérieux qui le retenaient dans ses terres pour le rendre insensible aux instances de saint Louis et du roi de Navarre, et pour triompher de l'affection qui l'aurait porté à suivre son ami à travers tous les dangers. On ne peut, en effet, supposer que l'ébranlement de sa santé, fort éprouvée par les fièvres dont il subissait une attaque au moment même où saint Louis l'appelait à Paris, fût à ses yeux un motif d'abstention. Il était homme à en faire bon marché; d'ailleurs, il se sentait encore assez fort pour porter le roi dans ses bras à travers Paris, car le pauvre prince était si malade qu'il ne pouvait supporter ni d'aller à pied, ni de chevaucher. Pour que Louis IX acceptât ce fraternel service de celui qui venait de refuser de le suivre, il fallait assurément qu'il approuvât les motifs de son fidèle compagnon, et ce touchant détail raconté en une ligne dans les Mémoires en dit plus que tout le reste sur la tendre confiance qui régnait entre le roi et le sénéchal. Plût au ciel que Louis se fût laissé guider par son loyal ami plutôt que par ceux qui encourageaient ses irréalisables rêves! Ceux-là, comme le dit Joinville, commirent un péché mortel qui, sans même tenir compte de sa faiblesse physique, lui conseillèrent la croisade, car « au point où il était en France, tout le royaume était en bonne paix au dedans et avec tous ses voisins ; et depuis qu'il partit, l'état du royaume ne fit qu'empirer. »

Trois ans plus tard saint Louis prenait la route de Tunis. Ce n'est pas ici le lieu de redire comment, à peine débarquée, l'armée fut assaillie par l'épidémie; comment le saint roi vit expirer son plus jeune fils et succomba lui-même moins de deux mois après avoir quitté son royaume; comment, à la suite de quelques vains succès, les croisés reprirent le chemin de la France, poursuivis durant leur retour par les tempêtes, par les événemens tragiques, par la mort qui continuait à frapper presque sans relâche ce qui restait de la famille royale. On devine sans peine quelles émotions ces tristes nouvelles durent éveiller dans le cœur de Joinville. Parmi ces cinq morts, dont les cercueils formaient un lugubre cor-

tège à l'héritier du trône, venant prendre possession de son royaume, il n'y en avait pas un dont la mémoire ne fût mêlée aux souvenirs personnels du sénéchal. C'était d'abord son roi, saint Louis, l'ami incomparable, dont il avait pendant tant d'années partagé l'existence; c'était son suzerain Thibaut et sa femme, Isabelle de France, dont il avait négocié le mariage; c'était le comte de Nevers, né sur la terre d'Afrique où, vingt ans plus tard, il devait trouver la mort, ce petit Jean Tristan que Joinville avait été recevoir jadis, à son arrivée de Jaffa, avec plus d'empressement que son propre père; cet enfant qu'il avait eu sous sa garde pendant le périlleux voyage de Sidon à Tyr. Enfin, c'était cette jeune reine morte sans avoir régné, Isabelle d'Aragon, dont il avait vu, huit ans auparavant, célébrer les noces avec Philippe le Hardi. Joinville dut assister aux cérémonies célébrées à Saint-Denis pour le repos de l'âme de son ami; ce fut là sans doute qu'il retrouva le nouveau roi et qu'il recueillit de la bouche du comte d'Alençon, son frère, le récit des derniers momens de saint Louis.

Pour ceux qui voient dans la mort autre chose qu'une chute dans le néant, une amitié, telle que celle de Joinville et du roi, se prolonge au-delà des limites de la vie. Même après la mort, même après la triomphale glorification qui, vingt-sept ans plus tard, le mit au rang des saints, Louis IX était toujours, pour le sénéchal, l'ami dans la familiarité duquel il avait vécu. Une nuit, il lui apparut en songe, debout à la porte de sa chapelle, « et, dit Joinville en termes d'une simplicité charmante, il était, ainsi qu'il me semblait, merveilleusement joyeux et aise de cœur; et moi-même j'étais bien aise parce que je le voyais en mon château, et je lui disais: « Sire, quand vous partirez d'ici, je vous hébergerai en une mienne maison sise en un mien village qui a nom Chevillon. » Et il me répondit en riant et me dit: « Sire de Joinville, sur la foi que je vous dois, je ne désire point sitôt partir d'ici. » Quand je m'éveillai, je me mis à penser et il me semblait qu'il plaisait à Dieu et à lui que je l'hébergeasse en ma chapelle, et ainsi ai-je fait; car je lui ai établi un autel en l'honneur de Dieu et de lui, là où on chantera à jamais en l'honneur de lui; et il y a une rente établie à perpétuité pour ce faire. »

Mais, durant le temps écoulé entre la mort de saint Louis et sa canonisation, deux rois s'étaient succédé sur le trône et de grands changemens politiques avaient eu lieu. Le sénéchal avait vu se resserrer de plus en plus les liens qui l'unissaient aux descendans de Louis IX. Le petit-fils du saint roi ayant épousé l'héritière de Champagne, les couronnes de France, de Navarre et de Champagne étaient réunies sur les mêmes fronts, et Joinville avait contribué pour une grande part aux mesures qui amenèrent cette réunion.

Sa situation dans le comté s'était encore agrandie; à un moment même, il avait été mis à la tête du gouvernement de la Champagne lorsque Philippe le Bel fut emmené par son père à la guerre d'Aragon. Toutefois son temps n'était pas entièrement absorbé par les affaires champenoises: en dehors des circonstances officielles telles que l'enquête préliminaire de la canonisation de saint Louis en 1282 ou les noces de sa jeune suzeraine auxquelles il ne pouvait se dispenser d'assister, il avait continué à faire de fréquens séjours à la cour de France. On a prétendu cependant que, dès le début de son règne, Philippe le Bel aurait montré de l'éloignement pour Joinville et qu'il lui aurait même retiré la présidence des grands jours de Troyes que le sénéchal avait exercée jusque-là; mais, bien que l'absence de documens autorise toutes les suppositions, il se peut aussi qu'il y ait eu de la part de Jean une retraite volontaire. De grands vides se faisaient autour de lui; sa seconde femme mourut vers cette époque, et le fils aîné de Joinville, le sire de Briquenay, s'était éteint avant elle. Mais le sénéchal avait appris de saint Louis à chercher dans les choses divines une consolation des choses de la terre. Il n'y aurait donc rien d'étonnant à ce qu'il eût cherché à oublier pour un temps les affaires humaines, et la reprise de son commentaire du *Credo*, en 1287, pourrait passer pour un indice de l'état de son esprit. Cette retraite, en tout cas, aurait été temporaire, car, dans les années suivantes, Joinville paraît être venu souvent à la cour de France, et loin de le tenir à l'écart, Philippe le Bel lui confia d'importantes missions.

L'ébranlement général qui résulta du désastre de Courtray, ébranlement dont la révolte de Bordeaux fut un symptôme, pouvait faire redouter les plus terribles conséquences. Le roi ne connaissait guère les scrupules de conscience. Lui fallait-il de l'argent pour continuer la lutte? Les impôts s'ajoutaient aux impôts; seule, la forme des levées changeait. Croyait-il profitable à sa politique de retenir prisonniers, contre toute justice, le comte de Flandre et ses enfans? Il n'hésitait pas à le faire. Qu'il y avait loin de là à cette passion d'équité que Joinville avait vu inspirer tous les actes de saint Louis! Aussi ne peut-on s'étonner du jugement sévère que le sénéchal porte, dans ses Mémoires, sur la conduite de Philippe le Bel, conduite que sa haute situation lui permettait d'apprécier de très près. Au mois de février 1302, on le trouve de service auprès du roi, et l'on peut se demander s'il n'assista pas, le 11 avril, à cette première réunion des états-généraux où Philippe eut l'habileté d'associer la France à sa lutte contre Boniface VIII. Il est hors de doute qu'il dut, comme tous les autres seigneurs, y être convoqué. Se fit-il représenter par un procureur?

S'abstint-il purement et simplement? La résistance aux ingérences du saint-siège en matière temporelle n'avait rien qui pût déplaire au confident de saint Louis, de tous nos rois peut-être celui qui osa parler aux papes avec le plus de fermeté, et les aveux du légat en terre-sainte ne lui avaient guère laissé d'illusions sur la cour de Rome et « celle desloial gent » qui y était. On ne peut rien conclure du fait qu'on ne le voit pas figurer parmi les signataires de la lettre envoyée aux cardinaux par les barons de France à la suite de la réunion des états, car les trente et un noms inscrits au bas de ce document ne représentent assurément pas l'ensemble des seigneurs présens.

Toutefois, Joinville ne cachait pas les sentimens de désapprobation que lui inspiraient les procédés arbitraires de Philippe le Bel; mais ce serait lui faire injure que d'en chercher la cause dans les charges résultant de la guerre de Flandre. Ni l'envoi forcé de la moitié de son argenterie à la monnaie, ni les semonces répétées à l'host ne peuvent avoir influencé ces sentimens dont on trouve plus d'une fois l'expression dans l'œuvre à laquelle il doit sa célébrité, cette *Histoire de saint Louis*, qui serait plus justement intitulée *Souvenirs du règne de saint Louis*. Si l'auteur, en effet, avait eu l'intention de faire une véritable biographie, il est probable qu'il n'aurait pas attendu d'être presque octogénaire pour l'entreprendre, plus de trente ans après la mort de son ami. Lui-même a raconté par suite de quelles circonstances il fut amené à tenter l'entreprise. Sa mémoire se reportait sans cesse vers ce roi qu'il avait tant aimé; il citait souvent des traits de son existence. Un jour, par exemple, que Philippe III lui avouait avoir payé jusqu'à 800 livres parisis certaines de ses cottes d'armes, il lui rappelait la simplicité des vêtemens de son père et lui reprochait d'employer à un usage futile une somme que celui-ci aurait certainement consacrée à ses aumônes. Si Philippe le Hardi lui donnait déjà l'occasion d'opposer à sa conduite celle de son glorieux prédécesseur, combien de fois, sous le règne suivant, si différent du règne de Louis IX, à la cour de France comme dans la chambre de sa suzeraine, la comtesse de Champagne, reine de France, à Paris comme dans son château de Joinville, aux jeunes princes qui n'avaient pas connu leur grand aïeul, comme à ses propres enfans, combien de fois le sénéchal dut-il parler de la piété du saint roi, de sa fermeté dans ces dangers qu'il avait partagés, de son équité dans ces jugemens dont il avait été le témoin! Mais, même au moment où il eut à rassembler ses souvenirs pour venir déposer dans le procès de canonisation, bien qu'il ne fût pas étranger à la composition littéraire, — le commentaire sur le *Credo* en fait foi, — il ne paraît pas avoir eu l'idée de rien con-

signer par écrit. Cependant parurent plusieurs biographies de Louis IX. Deux d'entre elles, celles de Geoffroy de Beaulieu et de Guillaume de Chartres, émanaient d'hommes qui avaient vécu dans l'intimité du prince; une autre était l'œuvre du confesseur de Marguerite de Provence, et l'on y pouvait trouver, en même temps que le résumé des deux enquêtes sur la vie et sur les miracles de saint Louis, la trace des confidences de la reine. Par malheur, tous ces auteurs se préoccupaient d'être éloquens, et l'éloquence, pour les lettrés de ce temps, c'était l'emploi d'un style pompeux et sans vie, l'encombrement du récit par une foule de citations bibliques et de plates allégories. Les morceaux empruntés par le confesseur de la reine à la déposition de Joinville dans le procès de canonisation, rapprochés des passages des Mémoires où sont racontés les mêmes faits, permettent d'apprécier combien les œuvres pesantes des clercs présentaient moins d'intérêt que les récits animés du chevalier. Enfin on pouvait étendre à tous ces ouvrages le reproche adressé par Guillaume de Nangis à Geoffroy de Beaulieu: les faits de guerre et les affaires séculières y étaient entièrement passés sous silence.

Sans doute, il y avait d'autres livres où cette lacune n'existait pas; c'étaient ceux qui s'élaboraient à Saint-Denis, tels que la *Vie de saint Louis*, par Guillaume de Nangis, ou les ouvrages qui l'avaient précédée et dans lesquels Guillaume avait été chercher la matière du sien. Elle n'existait pas à coup sûr dans le seul de ceux-ci que nous puissions juger, celui de Primat, dont Jean de Vignay nous a donné la traduction. Chez Guillaume, le récit est fidèle; les faits de tout genre et même les hors-d'œuvre abondent, mais l'écrivain a donné en réalité une chronique générale du temps de Louis IX plutôt qu'une histoire particulière de ce roi. Enfin tous ses renseignemens ne sont que de seconde main, et son style n'est pas moins ampoulé que celui des autres clercs. On conçoit donc facilement le peu d'attrait que ces œuvres devaient avoir pour ceux qui avaient pu écouter les narrations familières du sire de Joinville.

S'il nous est donné de prendre place, en quelque sorte, parmi ces auditeurs privilégiés, si nous possédons aujourd'hui le précieux livre où nous allons chercher, en même temps que l'un des plus anciens textes historiques en langue française, le vivant portrait de notre plus grand roi, c'est à une femme, à la jeune reine, Jeanne de Navarre, que nous en sommes redevables. L'héritière des comtes de Champagne aimait fort son vieux sénéchal; elle lui demanda avec instances de réunir en un livre les anecdotes qu'elle lui avait entendu raconter. Aucune préparation n'était né-

cessaire, les souvenirs de Joinville devant être tout naturellement entretenus par la fréquence de ces récits; il pouvait d'ailleurs, s'il avait besoin de les rafraîchir, recourir aux biographies déjà publiées. Pour les derniers momens du roi auxquels il n'avait pas assisté, il en tenait le détail de la bouche du propre fils de Louis IX, du comte Pierre d'Alençon. Il céda et se mit à l'œuvre à une époque qui ne peut être antérieure aux derniers mois de 1304, ni postérieure à 1305. Bien qu'il fût très porté à écrire de sa main, puisque contre toutes les habitudes de son temps, il se plaisait à inscrire, au bas ou au revers des chartes émanées de sa chancellerie, des notes autographes dont plusieurs nous sont parvenues, il préféra dicter à quelque clerc de sa maison.

Son empressement à répondre aux pieux désirs de Jeanne n'avait rien que de conforme à ses propres penchans. L'auteur du *Credo* était trop chrétien pour ne pas aimer à faire profiter tous les hommes des admirables exemples et des salutaires enseignemens qu'il avait recueillis pendant sa longue intimité avec saint Louis. Néanmoins, cette « pensée toute religieuse, » si bien mise en lumière par le savant éminent à qui nous devons la restitution du texte de Joinville, n'a pas été, croyons-nous, la seule qui l'ait inspiré.

A peine Joinville avait-il entrepris de dicter ses souvenirs que la reine expirait le 2 avril 1305. Il n'en poursuivit pas moins l'œuvre commencée, mais il la destina désormais à l'enfant que la mort de Jeanne avait fait son suzerain, à Louis Hutin. Or, le jeune prince n'était pas seulement roi de Navarre et comte de Champagne, il était encore l'héritier du trône de France, et le sénéchal paraît avoir eu, en lui dédiant son livre, une intention qu'il est facile de démêler. « Je vous l'envoie, dit-il, pour que vous et vos frères et les autres qui l'entendront y puissent prendre bon exemple et mettre les exemples en œuvre pour que Dieu leur en sache gré. » Pour tous les Français, et pour Joinville plus que pour tout autre, saint Louis restait le roi modèle. Son règne était regardé comme une sorte d'âge d'or auquel on souhaitait ardemment revenir. Philippe le Bel lui-même reconnaissait ces aspirations et tentait de les satisfaire en promettant, par son ordonnance sur la réformation du royaume, de rétablir toutes les immunités et franchises en l'état où elles se trouvaient sous son glorieux aïeul. On sait de reste combien ces promesses étaient mensongères. Joinville, formé à l'école du plus juste des rois, ne devait que détester un gouvernement dont on a pu dire que tous les actes, même ceux qui dénotaient les plus hautes visées, étaient « infectés d'injustice. » En mettant sous les yeux de l'héritier du

trône les exemples de Louis IX, il espérait contrebalancer l'effet de ceux que lui donnait son père. En lui faisant connaître la vie du grand saint dont le sang coulait dans ses veines, il pensait lui inspirer l'ambition de marcher sur ses traces. C'était là une pensée sur laquelle il ne croyait pouvoir trop insister. Après avoir dit comment Louis IX avait été mis par le pape au nombre des confesseurs, il ajoutait : « De là fut et doit être grande joie à tout le royaume de France et grand honneur à tous ceux de sa lignée qui lui voudront ressembler en faisant le bien et grand déshonneur à tous ceux de son lignage qui, par leurs bonnes œuvres, ne le voudront pas imiter ; grand déshonneur, dis-je, à ceux de son lignage qui voudront mal faire, car on les montrera au doigt et l'on dira que le saint roi dont ils sont descendus eût répugné à faire une si mauvaise action. » Bien plus, Joinville tenait à faire parvenir sa voix jusqu'au souverain régnant. Venant de raconter le grand péril où s'était trouvée la galère de saint Louis lorsqu'elle donna sur un rocher devant Chypre, et faisant une allusion évidente au danger couru par Philippe le Bel lorsqu'il fut renversé de cheval à Mons-en-Puelle, il lui adresse cette apostrophe directe : « Qu'il y prenne garde le roi qui est à présent ; car il est échappé d'aussi grand péril ou de plus grand encore que nous ne fîmes ; qu'il s'amende donc de ses méfaits en telle manière que Dieu ne frappe pas cruellement sur lui ni sur ses biens. » Il ne peut, d'ailleurs, y avoir de doute sur les intentions du sénéchal : des trois manuscrits de ses Mémoires que nous possédons aujourd'hui, le seul qui contienne cette audacieuse apostrophe est celui qui reproduit l'exemplaire présenté à Louis Hutin, exemplaire qui devait presque infailliblement être mis sous les yeux de son père.

Préparer à la France un roi digne de son saint ancêtre, rappeler chemin faisant à Philippe le Bel le modèle qu'il aurait dû suivre, telle est, croyons-nous, la pensée politique qui n'eut pas moins de part que la pensée religieuse dans l'inspiration des Mémoires. Ces deux pensées correspondent d'ailleurs aux grandes divisions que Joinville a tenu à marquer dans son ouvrage, et qu'il ne détermine nulle part plus clairement qu'au début du second livre : l'une contenant ce qu'il appelle « les bonnes paroles et les bons enseignemens de notre saint roi Louis, » et l'autre « ses faits » ou, comme il le dit encore, « ses grandes prouesses. » Sans doute ces divisions n'ont pas toujours été scrupuleusement observées. La chose était naturelle dans ce qu'on a appelé « une longue déposition dictée et comme improvisée par un témoin qui s'abandonne au courant de ses souvenirs. » Ces négligences s'expliquent encore mieux si l'on se rappelle que la dictée des Mé-

moires ne fut pas faite de suite, mais que, prolongée pendant près de cinq ans, elle dut être bien des fois interrompue et reprise. Commencée l'année qui suivit l'attentat d'Anagni, elle fut achevée au lendemain de la condamnation des Templiers; l'exemplaire offert à Louis Hutin portait la date d'octobre 1309.

Dans des temps plus rapprochés du nôtre, le seigneur qui aurait tenu, sur le compte du souverain, un langage semblable à celui de Joinville n'aurait jamais pu reparaître à la cour. On n'en était pas encore là au temps de Philippe le Bel; ce roi que l'on regarde, non sans raison, comme l'un des plus absolus qui aient régné sur notre pays, souffrait chez ceux qui l'entouraient une indépendance de langage que ses successeurs, plus modernes, n'auraient assurément pas tolérée, et après avoir offert à Louis Hutin le livre qui contenait, à l'adresse de son père, les sévérités que l'on sait, Joinville n'en garda pas moins, auprès du roi de France comme auprès de son fils, une situation respectée. Il semble qu'il eut auprès des contemporains de Philippe le Bel un prestige analogue à celui que les anciens courtisans de Louis XIV avaient conservé au milieu des frivolités du XVIIIe siècle. Son âge, son expérience des cours, les fonctions mêmes qu'il y avait remplies depuis son enfance, faisaient considérer le vieux chevalier qui avait connu saint Louis comme le gardien des traditions en matière de courtoisie. Un Florentin, François de Barberino, qui fit un séjour en France entre 1309 et 1315, recueillit de sa bouche certaines règles de bien vivre, et même quelques propos où l'on trouve comme un reflet de ces enseignemens de saint Louis dont Joinville devait faire la règle de toute sa vie. Il en parle comme « d'un chevalier d'un grand âge, le plus expert dans ces questions de ceux qui vivaient alors, et dont la parole jouissait d'une grande autorité, aussi bien auprès du roi de France que des autres personnes de son entourage. »

D'ailleurs le grand âge de Joinville ne l'empêchait pas de remplir les devoirs militaires de sa charge. En 1311, il commandait une expédition en Lorraine, et quatre ans plus tard il se rendait encore à l'armée de Flandre. Au moral d'ailleurs il n'avait pas changé; le moindre manquement au devoir le révoltait. Un seigneur peu scrupuleux cherchait à revendre au roi la mouvance d'un château déjà dépendant de la couronne; le sénéchal le lui reprocha dans des termes aussi vifs que ceux qu'il aurait employés un demi-siècle plus tôt. Mais s'il avait au plus haut point le sentiment des obligations des vassaux envers leurs suzerains, il n'admettait pas non plus que ceux-ci outrepassassent leurs droits. A ses yeux, le pouvoir même du roi devait être contenu

dans les bornes de la justice, et il n'hésita pas à se joindre à ceux qui tentèrent de l'endiguer, quand de nouvelles exactions fiscales et la mauvaise conduite de la guerre de Flandre produisirent en 1314 une explosion universelle de mécontentement. La noblesse prit la tête du mouvement; celle de Bourgogne s'unit au clergé et aux communes pour obliger le roi à renoncer à ses projets d'impôts. Son exemple fut bientôt suivi par les nobles de Champagne et de Picardie, au nombre desquels on vit figurer Joinville. Philippe dut céder; il suspendit la perception des subsides, et promit que ses monnaies seraient désormais de titre égal aux monnaies de saint Louis. Les ligues ne trouvèrent point la satisfaction suffisante; elles se confédérèrent et décidèrent de se former en association, gouvernée par une commission permanente avec une assemblée de représentans qui devait se réunir tous les ans à Dijon. Mais Philippe le Bel mourut sur ces entrefaites, et son successeur, Louis X, ayant donné satisfaction à la ligue des nobles de Champagne, ceux-ci, qui se trouvaient être ses vassaux en même temps que ses sujets, rentrèrent dans l'obéissance.

Joinville avait dû se sentir mal à l'aise dans le rôle de rebelle. D'ailleurs n'était-ce pas au nouveau roi qu'il avait naguère dédié son livre? Et ces concessions que Louis Hutin faisait aux nobles ligués, n'était-ce pas une promesse de retour aux erremens de son grand aïeul que le sénéchal lui avait proposé pour modèle? Aussi quelques jours à peine après l'accommodement, Jean lui écrivait une lettre empreinte du plus entier dévoûment. Il y faisait lui-même ressortir l'attachement qu'il portait en toute chose aux anciens usages. « Sire, lui disait-il, qu'il ne vous déplaise de ce que, au premier mot de cette lettre, je ne vous ai appelé que *bon seigneur;* car je n'ai pas fait autrement avec mes seigneurs les autres rois qui ont été avant vous. » Cette fidélité aux vieilles coutumes ne montre-t-elle pas que, même en se liguant avec les autres nobles contre les abus du pouvoir royal, Joinville se conformait encore à la règle constante de sa vie, au devoir? N'était-ce pas un devoir en effet que de résister aux innovations dangereuses du prince qui rompait avec les traditions de saint Louis? Parmi les seigneurs ligués, il y en avait sans doute beaucoup qui n'obéissaient qu'à un sentiment d'ambition personnelle ou d'impatience contre l'autorité souveraine. Ceux-ci crurent bientôt retrouver l'occasion de secouer le joug d'une royauté devenue trop puissante à leur gré. Pour la cinquième fois, Jean allait voir la couronne changer de maître; pour la première fois, après les cinq jours d'existence du petit roi Jean I[er], l'application de ce qu'on a appelé la loi salique fit monter sur le trône non la sœur du défunt,

Jeanne, mais son oncle, Philippe le Long. Le duc de Bourgogne, Eudes, se posa en défenseur des prétendus droits de sa nièce, pour laquelle il réclamait aussi le royaume de Navarre et le comté de Champagne, et s'unissant aux restes des anciennes ligues, il refusa en même temps qu'un certain nombre de vassaux de Champagne de rendre hommage au roi pour les fiefs qu'ils tenaient dans cette province. Cette fois, Joinville et les siens ne le suivirent pas. Ce fut même le fils aîné du sénéchal, Anseau, sire de Reynel, que Philippe chargea d'aller négocier avec les rebelles l'accord qui amena la soumission du duc de Bourgogne. Il semblait d'ailleurs que le nouveau souverain se fût pénétré de ces exemples de saint Louis que Joinville avait mis sous les yeux de son frère pour que tous les jeunes princes en profitassent : il s'attachait à réparer les maux du règne de Philippe le Bel, et c'est en paix avec son roi que le vieux compagnon de saint Louis s'éteignit plein de jours le 24 décembre 1317.

III.

L'*Histoire de saint Louis* ne dut pas être fort répandue lors de sa première publication. L'auteur avait à peine fermé les yeux, qu'elle tomba dans l'oubli d'où elle ne sortit que deux siècles plus tard. On n'en connaît aujourd'hui que trois manuscrits, tous postérieurs à la mort du sénéchal et dérivant de deux types facilement reconnaissables : celui qui fut présenté à Louis Hutin et celui que Joinville conserva dans son château. Le premier, on l'a vu, contenait à l'adresse de Philippe le Bel des paroles sévères que le roi ne devait guère se soucier de mettre sous les yeux de ses sujets ; il resta donc enseveli dans quelque recoin de la librairie royale où il se trouvait encore sous Charles V, mais quelque « bien escript et historié » qu'il fût, il ne paraît pas avoir attiré l'attention du roi bibliophile. Il disparut même complètement dans la suite, et l'exemplaire qui le représente aujourd'hui ne fut mis en lumière qu'au milieu du XVIIIe siècle. C'est aux victoires françaises qu'on doit de l'avoir recouvré ; c'est à Bruxelles que le maréchal de Saxe en retrouva une ancienne copie qui, aussitôt mise à profit pour l'édition de Melot, Sallier et Capperonnier, tient aujourd'hui dans notre grande collection nationale la place du manuscrit original.

La rédaction dérivée de l'exemplaire personnel de Joinville tarda moins à être mise en lumière, et cependant près de deux siècles s'écoulèrent avant qu'on en fît usage. Les circonstances en effet

avaient été des moins favorables. L'auteur ne survécut guère qu'une dizaine d'années à l'achèvement de son livre, et en admettant que son œuvre ait eu dans l'entourage de Joinville une certaine vogue, cette vogue aurait eu peine à s'étendre au moment même où commençait à dominer l'histoire privilégiée, celle qui recevait à Saint-Denis une sorte de consécration officielle. Or, le texte que l'on avait choisi pour l'insérer dans le corps des chroniques de Saint-Denis au lieu réservé au règne de saint Louis, c'était l'histoire de ce roi par Guillaume de Nangis. Déjà publiée au moment où Joinville commença la rédaction de ses Mémoires, l'emportant sur ceux-ci par certaines qualités d'ordre et d'exactitude matérielle, répandue à de nombreux exemplaires, elle occupait une place d'où l'œuvre du vieux seigneur, adversaire du nouveau régime, ne pouvait la déloger. La mort de Jean ne changea rien à la situation. Son fils Anseau, homme de cour avant tout, perpétuellement à l'affût des largesses royales, était loin d'avoir la même indépendance de caractère, et il ne devait pas se soucier de publier le livre où il était si librement parlé des descendans de saint Louis. Ensuite vinrent les grands bouleversemens de la guerre de cent ans ; qu'importait alors le souvenir des vertus des anciens rois? La mode était aux étonnantes histoires de ces hardis aventuriers dont Froissart raconte « les grans merveilles et les biaus fais d'armes. » Puis, quand le calme se rétablit, l'influence des humanistes italiens détourna vers l'antiquité romaine les regards que les Français auraient dû ne pas détacher de leurs glorieux ancêtres. Quelques bons esprits échappaient à cet engouement d'où naquit l'épouvantable désarroi moral et politique du XVIe siècle. Un certain Pierre-Antoine de Rieux était du nombre. « Quant à la gloire et vertu, disait-il, si nous voulons diligemment regarder et mesurer l'histoire romaine avecques celle des Françoys, nous trouverons que les Françoys doivent avoir préférence sur la nation romaine : car il n'a esté jamais royaulme dont les roys ayent plus aymé leurs subjectz ne qui ayent faict tant d'honneur à la vertu et religion chrestienne comme ont faict les roys de France. Assez le tesmoignent leurs annales : mais avec le temps, il nous en sera donné plus grande connoissance pour ce que nous trouverons peu à peu ce que le temps, avec la négligence des hommes, nous ont tenu caché jusques à présent. » Ce bon Français devait avoir sa récompense. Bien qu'un aumônier d'Anne de Bretagne, Pierre Le Baud, et un théologien du début du XVIe siècle, Louis Lasseré, eussent connu et cité l'*Histoire de saint Louis,* Pierre Antoine ignorait aussi bien l'existence de l'ouvrage que le nom de l'auteur, lorsque le hasard lui en fit tomber un manuscrit entre les

mains. Tout heureux de sa trouvaille, il ne crut pouvoir mieux faire que de la dédier à François I[er]. « Voyant, dit-il, l'œuvre estre royale et chrestienne, m'a semblé que la vous dédier seroit l'approprier à son droict poinct : car telles gestes connues du roy S. Loys estoient dignes de votre royale présence. Et aussi que pour le grand plaisir que Vostre Majesté prend en la continuelle cognoissance des histoires, en quoy, entre autres choses, avez voulu surmonter tous les princes vivans, me sembloit que l'œuvre d'ellemesme estoit vostre... »

A peine tirée de l'oubli, l'*Histoire de saint Louis* ne tarda pas à se répandre : le XVI[e] siècle n'était pas achevé qu'il en avait paru quatre éditions et, dès 1567, elle était traduite en castillan. Ce succès était peut-être dû en partie au zèle malencontreux du premier éditeur qui, choqué de ce « que l'histoire estoit ung peu mal ordonnée et mise en langage assez rude, » et désireux de la mettre à la portée du plus grand nombre, s'était avisé d'en modifier la langue et d'en altérer l'ordre de manière à défigurer encore l'œuvre qui ne lui était parvenue que par un manuscrit très défectueux. On juge du résultat. Malgré les améliorations introduites dans les éditions successives de Ménard, de Du Cange, de Melot, Sallier et Capperonnier, dans celles des *Historiens de France* et de M. Francisque Michel, grâce à la découverte de nouvelles copies, la disparition du manuscrit original empêchait l'établissement d'un texte sans défaut, lorsqu'une des lumières de l'érudition française, Natalis de Wailly, à qui l'on devait déjà plusieurs éditions de l'*Histoire de saint Louis* dans lesquelles il avait pu fixer l'ordre et les limites de l'ouvrage, en conçut une nouvelle qui, surtout au point de vue de la langue, devait être définitive. Poussant la conscience jusqu'au scrupule le plus minutieux, il ne se contenta pas de dresser un texte qui fût conforme aux règles générales du français du XIV[e] siècle ; il voulut encore que ce texte reproduisît jusqu'aux moindres nuances dialectales, jusqu'aux moindres particularités orthographiques qui pouvaient caractériser la langue de l'historien de saint Louis. Pour cela, il rechercha les nombreuses chartes françaises émanées de cette chancellerie de Jean de Joinville, dont les clercs avaient recueilli les dictées du sénéchal ; il en établit la grammaire ; puis, à l'aide des règles qu'il était ainsi parvenu à fixer, avec la patience et la sagacité d'un Cuvier faisant revivre à nos yeux, sans autre repère que quelques débris d'ossement, les monstres des âges disparus, il entreprit de restituer mot par mot l'œuvre entière de Joinville. Grâce à cet immense labeur, nous possédons l'*Histoire de saint Louis* sous une forme aussi correcte, sinon plus correcte encore que celle du texte primitif, et qui

donne, au même titre, les moyens d'étudier les questions qu'il soulève.

Celle qui se pose la première est de savoir si tout le livre est original, et si Joinville n'a pas eu recours à des ouvrages antérieurs. Or ces ouvrages semblent se réduire à ce « romant » ou chronique en langue vulgaire qu'il cite à la fin de son récit et qui a été reconnue pour être une ancienne rédaction des *Grandes chroniques de France*. Il est donc certain que son livre est presque uniquement rédigé d'après ses souvenirs personnels. Mais ces souvenirs semblent assez vivaces pour qu'on se soit demandé si l'auteur n'avait pas eu recours à des notes prises par lui au courant des événemens. La chose serait vraisemblable de sa part, car il avait certainement le goût d'écrire, et la précision avec laquelle il rapporte certains faits bien lointains déjà au moment où il dicta ses Mémoires pourrait nous porter à le croire. Cependant il y a tel de ces faits, par exemple les fêtes données à Saumur quand Alfonse de Poitiers fut armé chevalier, qui s'étaient passés lorsque l'auteur n'était qu'un enfant, c'est-à-dire à une époque où l'on ne saurait admettre qu'il pensât à publier un jour le récit des événemens dont il était le témoin. On doit plutôt croire que, par un phénomène souvent observé chez les vieillards, ses souvenirs les plus récens tendaient à s'effacer, tandis que les plus anciens gardaient toute leur précision. En tout cas, admît-on même qu'il eût pris des notes à une époque voisine des événemens, il n'en aurait pas moins fait preuve d'une puissance de mémoire visuelle qu'il conservait intacte dans toutes les circonstances. Quelque graves qu'elles soient, rien ne lui échappe de ce qui peut frapper ses yeux. Dans le tumulte au milieu duquel il est fait prisonnier sur le Nil, tandis qu'il sent sur sa gorge les poignards des mécréans, il garde assez son sang-froid pour s'apercevoir que le Sarrasin qui le tient embrassé porte un caleçon de toile écrue; à son arrivée en Acre, dans la foule qui l'entoure, il distingue un valet qui vient lui offrir ses services et, toute sa vie, il se rappelle que cet homme avait une cotte vermeille à deux raies jaunes. Bien plus, on sait combien sont vagues les souvenirs des images entrevues dans les rêves; il n'en est pas de même pour Joinville, et le détail qui le frappe le plus, dans le songe prophétique qu'il eut à la veille du jour où Louis IX prit la croix pour la seconde fois, c'est que le roi était revêtu d'une chasuble vermeille en serge de Reims. Peut-être même cette faculté de vision nuit-elle chez lui au développement de la réflexion. Trop vivement impressionné par le spectacle immédiat de ce qui l'avoisine pour tenter de voir au-delà, il s'occupe encore moins de rechercher les causes de ce qui se passe autour

de lui. A l'âge où se gravaient pour jamais dans sa mémoire les détails des fêtes de Saumur, pendant le séjour du roi à Poitiers, il remarqua les allées et venues du comte de la Marche; mais il ne paraît pas avoir été curieux d'en comprendre les motifs. Ailleurs, dans les récits des événemens auxquels il assista en Orient, la précision et la vivacité de certains tableaux sont telles que l'on parvient à se les représenter avec une singulière netteté. L'opiniâtre défense de Joinville et de ses compagnons contre les Sarrasins à Mansourah, ou la fière apparition de Louis IX au milieu du champ de bataille, « un heaume doré sur la tête, une épée d'Allemagne à la main, » en sont de frappans exemples. Quant à l'objet de l'action, à la raison ou même à la succession des mouvemens de l'armée chrétienne pendant cette journée, le sénéchal n'a même pas songé à s'en faire une idée. Où il excelle, en revanche, c'est dans la peinture de certaines scènes à peu de personnages, nous dirions presque de scènes d'intérieur que son regard pouvait embrasser tout entières, telles que la charmante page où il raconte comment saint Louis vint le surprendre, en lui posant les mains sur les épaules après le conseil d'Acre. Ce n'est pas que, dans ces morceaux, Joinville fasse, à proprement parler, preuve de qualités littéraires. En fait, il n'en a aucune, et le charme de ses écrits provient justement de l'absence de tout art. Le clerc auquel il dictait a recueilli ses paroles telles qu'elles sortaient de sa bouche; aussi l'œuvre qui en est résultée est-elle plutôt la transcription d'une causerie qu'un livre régulièrement composé. C'est la conversation d'un honnête homme qui, sans chercher l'effet, sans rien sacrifier à la forme, doit à son bon sens et à une certaine bonne humeur naturelle de rencontrer souvent le terme juste ou le tour piquant; à la naïveté même de ses émotions et à la simplicité avec laquelle il les exprime, de les faire toujours partager et de tenir sans cesse l'intérêt en éveil. Sans doute, le conteur n'est plus jeune; il se répète quelquefois, le souvenir appelle le souvenir et amène la digression, l'ordre fixé d'avance n'est pas toujours observé; mais, dans ce vieux cœur, la chaleur des belles années n'est pas encore éteinte. N'a-t-on pas vu le sénéchal, vers l'époque où il venait d'achever ses mémoires, à près de quatre-vingt-dix ans, conservant assez de vigueur physique pour commander en personne des expéditions militaires et assez d'énergie morale pour flétrir en termes indignés les déloyales propositions d'un seigneur trop oublieux de ses devoirs envers le roi? De même dans son *Histoire de saint Louis,* lorsque sa pensée se reporte aux déchiremens du départ pour la croisade, ou bien à ces heures bénies où, sur le pont du navire qui les transportait d'Égypte en Syrie, le roi et lui, assis côte à côte, s'étaient ouvert

leurs cœurs et s'étaient pour la première fois parlé, suivant l'admirable parole de l'*Exode*, « comme un ami parle à son ami, » il retrouve l'attendrissement de sa jeunesse et le renouvellement de ses anciennes émotions.

Bref, si l'on ne ressent jamais en lisant l'*Histoire de saint Louis* l'admiration qu'inspirent certains passages de Villehardouin, on ne peut se défendre d'éprouver pour l'auteur quelque chose comme de la sympathie personnelle. « Le bon Joinville, » telle est l'expression qui vient naturellement sur les lèvres lorsqu'on parle du sénéchal de Champagne. C'est que, — nous l'avons déjà dit, — les qualités que l'on peut goûter dans son livre ne sont pas, ou ne sont que par certains côtés, des qualités d'écrivain : toutes sont inhérentes au caractère de l'homme.

Celle qui domine, c'est la véracité. « Jamais je ne lui mentis, » dit quelque part Joinville, en parlant de Louis IX. Le témoignage qu'il se rendait à lui-même, il est juste que nous le lui rendions aussi en le généralisant. S'il ne craint pas de reprocher au tout-puissant Philippe le Bel des injustices indignes du petit-fils de saint Louis, il n'hésite pas non plus à blâmer certaines façons d'agir du prince qu'il regardait comme le plus parfait des hommes, ou à reconnaître ses propres faiblesses. C'est ce franc parler qui dut faire tomber dans un oubli, probablement volontaire à l'origine, les Mémoires du sénéchal à peine parus ; c'est cette qualité qui nous les rend aujourd'hui si précieux. Quelle en serait donc la valeur si, au lieu de se restreindre au règne de saint Louis, Joinville avait entrepris de raconter, avec la même sincérité, les événemens auxquels il avait été mêlé pendant le cours entier de sa longue vie! Né sous Louis VIII, au lendemain de la mort de Philippe le Conquérant, il avait vu six rois se succéder sur le trône. Après l'âge d'or de saint Louis, après le règne honorable de Philippe le Hardi, il avait assisté aux grands événemens du règne de Philippe le Bel, où le bon et le mauvais sont si étrangement mêlés ; à l'audacieuse rupture avec Boniface VIII, à l'abaissement de la féodalité, à la convocation des états-généraux. Puis après le court règne de Louis X et l'éphémère apparition de son fils posthume, après la première application du principe sauveur auquel la France dut sa grandeur et peut-être son existence, le début du règne réparateur de Philippe le Long avait pu lui faire espérer le retour aux traditions de saint Louis. Certes, en considérant l'importance des faits qui s'étaient déroulés sous ses yeux, on se prend à regretter qu'il n'ait pas donné, dans ses Mémoires, une place plus grande aux événemens historiques. Qui sait pourtant si son œuvre n'aurait pas perdu à être ainsi développée, et si nous n'aurions pas quelque sèche chro-

nique, au lieu de ces récits vivans qui nous font pénétrer familièrement dans la vie, sinon dans l'histoire des Français de ce temps et qui ont rendu son nom inséparable de celui de saint Louis?

Le souvenir de Joinville demeure donc associé à tout ce qu'il y eut de plus grand dans l'histoire du moyen âge français. Il se trouve même que les associations s'étendent au-delà des limites de l'existence du sénéchal et rattachent sa mémoire au plus glorieux, au plus cher de nos souvenirs nationaux, à celui de Jeanne d'Arc. Née sur un sol qui avait fait partie des domaines de la maison de Joinville, la Pucelle avait pour saint Louis un culte qui n'était pas inférieur à celui que lui avait voué le sénéchal. Ne dit-elle pas plusieurs fois que c'était à la prière du saint roi que Dieu l'avait envoyée? Au milieu des vagues déchaînées par la tempête, l'intercession implorée par Joinville, pour le salut du roi de France, était celle du saint vénéré auprès de Varangéville, dans ce sanctuaire de Saint-Nicolas-du-Port où, durant une autre tempête qui menaçait, non-seulement le roi, mais la France tout entière déjà plus qu'à moitié submergée sous le flot de l'invasion anglaise, Jeanne d'Arc voulut aller prier. Comme Jean, elle vit sa prière exaucée : ce fut à son retour qu'elle obtint enfin de Baudricourt l'autorisation d'aller se révéler à Charles VII. C'est en vue des tours de Joinville, dans l'abbaye de Saint-Urbain, au lieu même où le sénéchal, partant pour la croisade, n'osait lever les yeux vers ce « beau chastel » où il laissait ses deux petits enfans, que Jeanne, partant pour sa croisade à elle, fit sa première halte. On sait maintenant quelle part le mouvement franciscain eut au développement de la piété de Jeanne d'Arc ; Joinville que l'on peut dire, au point de vue de la dévotion, le fils spirituel de saint Louis, du grand protecteur des franciscains, Joinville ne cache pas l'admiration qu'il ressentit pour l'un des propagateurs de ce mouvement en France, frère Hugues de Barjols. Enfin, cet esprit si français, ce bon sens irrésistible, cette gaîté qui éclate jusque dans les circonstances les plus graves, ne sont-ce pas là des traits communs au sénéchal et à la Pucelle? Bien plus, il nous semble que toutes les qualités de Joinville, la sincère piété, la pureté des mœurs, la loyauté, le courage, l'amour du roi, la pitié pour ce qu'il appelle « le menu peuple de Notre Seigneur, » étaient précisément celles que Jeanne prisait le plus, et que, s'il eût vécu de son temps, elle l'aurait compté parmi ses amis, à côté de Dunois, de Gaucourt et du duc d'Alençon.

H.-François Delaborde.

PAYSAGES DES TROPIQUES

LE RAVIN DE NITLA.

I.

Mornes, silencieux, nous avancions avec lenteur dans le labyrinthe de la forêt de Métlac, contournant ses arbres séculaires aux feuilles en ce moment pendantes, plissées, flétries. Haletans, nous respirions avec effort un air sec, surchauffé, qui nous arrivait en ligne directe des plaines sablonneuses de la Mistèque, le pays des cactus, de la cochenille, des grands troupeaux de chèvres. Cet air brûlant nous étreignait les tempes, nous fendillait les lèvres, nous les rendait saignantes. J'ouvrais la marche, l'Indien de race totonaque Désidério me suivait immédiatement, et, derrière lui, marchait son fils Dizio. Je ne sais quelle était ma mine ; quant à celle de mes compagnons, elle m'attendrissait. Ils cheminaient la tête basse, très basse, plus courbés que de coutume sous le poids relativement léger de notre attirail de campement, équilibré sur leur dos. Nous approchions des montagnes qui, vers le couchant, séparent la province mexicaine de Vera-Cruz de celle d'Oajaca ; nous étions en plein désert.

Donc le vent du sud, violent, intermittent, embrasé, desséchant, soufflait depuis quarante-huit heures, et, en vérité, il nous fallait une force d'âme peu commune pour résister à la continuelle et impérieuse tentation d'avoir recours à nos gourdes. Mais l'eau tiède qu'elles contenaient, laborieusement recueillie la veille entre les

feuilles épineuses de broméliacées rencontrées à propos, valait en ce moment plus que son pesant d'or. Elle était peut-être la vie, cette eau, et nous ne la buvions qu'avec la même parcimonie avec laquelle nous avions pu la récolter, c'est-à-dire goutte à goutte, en nous surveillant pour nous empêcher de l'épuiser d'un trait.

De temps à autre énervé, affaibli par l'action débilitante du vent, je m'arrêtais et me laissais choir sur le sol, aussitôt imité par mes deux compagnons. Là les paupières ardentes, presque aussi sèches que les lèvres, nous nous regardions sans échanger un seul mot, tandis qu'au-dessus de nos têtes les cimes des arbres, fouettées, ébranlées, nous assourdissaient du vacarme de leurs tourbillons. Ces remous de feuilles nous rappelaient, au point de nous faire illusion, les clameurs de la mer à l'heure de son flux, lorsqu'elle se lance, écumeuse et mugissante, entre des roches resserrées.

Des ramilles brisées, des nids d'antan, des noix d'acajou, des plantes parasites tombaient autour de nous, voire sur nous. Parfois c'était une énorme branche morte qui craquait et nous menaçait de sa chute, des atteintes de laquelle il fallait nous garer. La température était celle de la bouche d'un four, même par instant celle de son intérieur. « Il pleuvait du feu et faisait soif, » comme le déclarait volontiers Désidério, assertion que je ne démentais pas et que son fils, Dizio, soulignait d'un sifflement approbateur.

Dizio était un jeune hercule d'une vingtaine d'années, beau comme un dieu antique sous sa couleur de cuivre rouge, et dont j'admirais, outre le corps vigoureux, les grands yeux noirs, l'épaisse chevelure, la bouche souriante meublée de dents dont la blancheur valait la solidité. Dizio, en dépit de notre surveillance, avait plus souvent que nous recours à sa gourde. Il « s'altérait en se désaltérant, » comme le lui disait son père avec gravité, paradoxe qui cesse d'en être un au Mexique, au moins dans celles de ses provinces où règne en temps voulu le vent du sud, vent qui, le fait est indubitable, donne à ceux qu'il atteint un avant-goût des peines de l'enfer.

Pendant une de nos haltes, un véritable coup de théâtre se produit, met brusquement fin à notre désastreuse situation. Le vent, comme épuisé par ses efforts, comme si l'haleine lui faisait subitement défaut, cesse de souffler. Aussitôt un calme, un silence profond, règnent autour de nous. Je lève la tête : le pan de ciel bleu que j'ai aperçu au moment où je me suis assis a pris une teinte plombée, et la forêt s'assombrit à ce point que je croirais à la venue de la nuit s'il n'était quatre heures de l'après-midi, à peine. J'attends une reprise du vent pour me remettre en route, elle ne vient pas. L'air a perdu de sa ténuité, semble moins ardent, plus respirable ; une humidité bienfaisante le sature, humecte nos

lèvres, détend nos nerfs, dégage nos fronts du cercle de fer qui les serrait.

— *Tchipi-tchipi*, dit Désidério, en se couvrant les épaules de sa couverture de laine, en respirant à longues gorgées.

— *Tchipi-tchipi*, répète avec satisfaction Dizio.

Je prononce à mon tour l'étrange mot d'une façon interrogative.

— Vent du nord et brouillard, dit mon guide, et si vous ne tenez pas à gagner les fièvres des terres chaudes, nous ferons bien, señor, de chercher un abri.

— Va-t-il pleuvoir ?

— Pas précisément ; toutefois durant trois jours, peut-être huit, nous allons vivre dans les nuages.

Vivre dans les nuages alors que nous sommes à peine à neuf cents mètres au-dessus du niveau de la mer, l'assertion me paraît hasardée, hardie même. Je reprends ma marche, mes compagnons me suivent, dociles.

Le ciel est de couleur grise, il ne pleut pas, et cependant, au bout d'une demi-heure, je remarque que les feuilles se redressent, qu'à l'extrémité des branches elles sont luisantes, humides. Il ne pleut pas ; néanmoins, mes cheveux, mon visage, mes vêtemens sont mouillés. Je sens des frissons ; peu s'en faut que je grelotte, et je comprends l'utilité de la couverture que mes guides se sont hâtés de jeter sur leurs épaules. C'est que, de trente-quatre degrés à l'ombre, la température s'est subitement abaissée à vingt-deux, et je ne suis pas éloigné de croire que la buée qui me mouille soit de la neige fondue. Je crois sage de suivre enfin le conseil qui m'a été donné, de chercher un abri. Comme nous côtoyons une savane, que nous nous sommes enfoncés dans la forêt pour fuir les morsures du soleil, je fais un crochet qui, en moins d'un quart d'heure, doit nous ramener dans l'immense plaine que nous avons abandonnée. Bientôt les arbres s'espacent, des arbrisseaux, puis des buissons paraissent, reliés ensemble par des lianes sous les guirlandes desquelles nous cheminons. En même temps nos pieds s'embarrassent dans les longues tiges de plantes rampantes, il faut couper, trancher, arracher pour nous frayer un passage. Nous voici en face de la savane délaissée deux jours auparavant qui, depuis lors, s'est transformée.

Dans la matinée de cette avant-veille, l'air surchauffé vibrait à la surface de l'immense plaine, et le bleu du ciel se montrait à une hauteur inaccoutumée. Toutes les plantes, vêtues d'un gris uniforme dû à la poussière, semblaient desséchées, mortes. En revanche, la vie animale se manifestait active, intense, bruyante. De la terre s'élevaient des bruissemens de cigales ; des vols de papillons traversaient l'air ; des chants d'oiseaux s'entendaient dans tous les

buissons. Maintenant, refroidie, sans soleil, elle est silencieuse, la grande plaine, et ni chants, ni couleurs n'égaient plus la lisière de la forêt. En face de moi, l'horizon est borné; du reste, il s'élargit ou se rétrécit à chaque minute, selon l'épaisseur des nuages qui le traversent, qui passent, qui roulent, c'est bien le mot, lents, compacts, comme endormis. Désidério a dit la vérité, nous sommes au milieu de nuages venus de l'Océan, à peine distant de quarante lieues. Ils marchent, défilent, s'abaissent, touchent le sol, ces nuages, puis rebondissent, repartent en avant pour aller se heurter contre la Cordillère, qu'ils ne pourront franchir. Là, épaissis, tassés, chargés d'électricité, ils s'effondreront à grand bruit en pluies copieuses dans les vallées; puis, sous forme de torrens, de ruisseaux, de rivières, de fleuves, retourneront à leur lieu de naissance. Redevenus flots, entraînés par le tourbillon sans fin du *gulf-stream*, ils repasseront à une heure donnée par les mêmes lieux sans revoir les mêmes hommes, depuis longtemps emportés, eux aussi, mais sans espoir de retour, par un éternel tourbillon.

Dans leur course présente, les nues, je le remarque, rafraîchissent et fécondent. En rasant le sol, elles caressent les plantes, les raniment, font leur toilette, leur rendent leur verdure. J'admire ces résultats rapides; j'assiste émerveillé à un brusque changement de saison, à un renouveau presque instantané.

En face du lieu où nous venons de déboucher, sentinelle avancée de la forêt, se dresse un acajou colossal. Nous allons le reconnaître; son tronc, large de plus de cinq mètres, nous abritera du côté du nord, d'où vient en ce moment l'humidité. La sécheresse, l'aridité du sol aux pieds du centenaire, sont pour nous des garanties de bien-être relatif. Nous nous débarrassons de nos fardeaux, et nous voilà en quête de bois mort. La provision de combustible jugée suffisante, Désidério allume un feu, dispose le bivouac, s'occupe du souper. Dizio et moi avons aperçu au loin des cactus, et nous espérons recueillir là des fruits à la pulpe sucrée, sains pour nos bouches saignantes. Notre attente n'est pas trompée, et notre récolte est copieuse. Une exclamation du jeune Indien m'amène près de lui, il est accroupi sur le sol sablonneux. A-t-il vu un de ces dragons minuscules nommés iguanes? Ils s'établissent volontiers dans de pareils lieux, ces sauriens à la chair délicate, blanche. Non, Dizio ne fouille pas la terre, ce qu'il regarde souriant, épanoui, c'est l'empreinte très nette d'un pied nu, d'un petit pied de femme. Il semble tout ému de sa découverte, Dizio; au fait, je le suis moi-même. Une femme dans cette solitude, et qui doit habiter dans les environs du lieu où nous nous trouvons! Nous en croyons à peine nos yeux.

Nous ne continuons pas notre récolte, nous marchons la tête baissée, cherchant une nouvelle trace. Nous faisons une découverte, celle d'un buisson à l'ombre duquel la jeune femme s'est assise, a mangé quelques-uns des fruits qu'elle a récoltés ; un amas d'écorces, encore fraîches, nous le révèle. Dans quelle direction a marché la jeune femme? — c'est Dizio qui veut absolument qu'elle soit jeune, — nous le cherchons en vain. La nuit vient, Désidério nous appelle. C'est guidés par la lueur du foyer devant lequel l'Indien se tient accroupi, que nous regagnons notre asile de nuit.

Instruit de notre découverte, Désidério s'en montre inquiet.

— Là où il y a une femme il y a un homme, dit-il sentencieusement, et, à ma connaissance, nous sommes à cinq jours de marche, au moins, de toute habitation. Méfions-nous d'une surprise : nos armes sont une tentation.

Dizio a raidi ses bras musculeux, souri avec dédain, ou, mieux dit, avec la confiance que donnent la jeunesse et la force. Néanmoins Désidério laisse s'éteindre les flammes du foyer, déclare que la prudence exige que nous veillions à tour de rôle, attendu qu'être surpris ne laisse de place qu'au repentir. Je me range à son avis ; toutefois, ne sachant pas comme mes deux compagnons dormir à l'heure où il me plaît, je choisis la première veille.

Une heure plus tard je suis en fonction, déjà inquiet et le fusil en arrêt. Deux prunelles jaunes, phosphorescentes, brillent à vingt pas de moi, du côté de la forêt. Ai-je pour vis-à-vis un chacal, un chat sauvage, un puma ou un tigre? Soudain les prunelles s'éteignent pour reparaître, sans que le moindre bruit ait frappé mon oreille, cinq ou six mètres plus haut. Je replace mon fusil entre mes jambes ; son ascension silencieuse m'a éclairé sur la personnalité de mon voisin : un magnifique chat-huant.

Vers onze heures, je secoue Dizio qui, engourdi, se plaint du froid et s'accroupit près du foyer dont il remue les braises, les tisons fumeux. Je m'enveloppe frileusement dans ma couverture, et je ferme les yeux pour ne les rouvrir qu'à l'heure où le jour naît. Nous grelottons, nous ranimons le feu, qui bientôt crépite et flambe, et nous voilà nous chauffant par dix-huit degrés de chaleur. Quelques cris d'oiseaux se font entendre sur la lisière de la forêt, et, de même que la veille, des nuages roulent dans la savane. Nous sommes à sec sous notre acajou, mais il nous faut songer à notre déjeuner ; or la faim, qui dans notre Europe chasse les loups hors des bois, nous force ici à y rentrer.

Dizio insiste pour que son père examine l'empreinte du petit pied, nous retournons vers les cactus. Armé de ma lunette, je

scrute, surtout vers ma gauche, la lisière de la forêt. Je pousse une exclamation; là-bas, tourné vers moi comme s'il me regardait, je viens d'apercevoir un homme coiffé d'un chapeau de paille, vêtu de la longue robe de laine bleue dont les métis de la Terre Chaude s'affublent lorsque souffle le vent du nord. Me voit-il? je puis le supposer, étant donnée l'excellence des vues indiennes. Il se met en marche, semble se diriger vers nous, puis disparaît; il a dû pénétrer dans la forêt.

Nous tenons rapidement conseil, nous nous rapprochons des grands arbres, et chacun de nous choisit un tronc pour s'abriter. Désidério occupe le poste le plus avancé, c'est lui qui, au besoin, doit se montrer en parlementaire. Son costume, un simple caleçon retroussé, représente le vêtement national de la contrée, tandis que le mien, chemise en cotonnade bleue, veste et pantalon en peau de daim, représente celui des habitans du plateau de la Cordillère, d'ennemis naturels et méprisés. Grâce à ma mise, la conversation pourrait débuter par un coup de fusil, ce que je veux éviter à tout prix. Mes intentions pacifiques bien expliquées, bien comprises, nous nous tenons cois, écoutant le silence.

Il y a plus d'une heure que nous sommes à l'affût, c'est-à-dire trois fois plus de temps qu'il n'en fallait à notre visiteur supposé pour nous rejoindre, et l'impatience commence à me tourmenter. Est-il là, dans le fouillis de plantes qui s'entrelacent en face de nous, épiant? Il a dû voir, la veille, les reflets de notre foyer, et lui aussi doit être curieux, anxieux de savoir qui nous sommes, de connaître nos intentions; la montagne ne paraissant pas venir à nous, je propose d'aller à la montagne. Le *statu quo* n'est pas possible, nous avons besoin de reprendre nos libres allées et venues, de ne pas rester à la merci du caprice de notre voisin.

Puisqu'il possède une compagne, il doit être sédentaire, avoir une cabane. Devons-nous, pour chercher cette demeure, rentrer dans la forêt ou cheminer à découvert dans la savane? Cette allure me paraît plus franche, et de nature à rassurer plus vite celui dont je désire nous faire un ami. Nous marchons, tournant le dos à la forêt, puis nous rabattons vers le point où nous avons aperçu l'inconnu. Il y a une trouée dans les broussailles, un défrichement. Ma lunette me permet de découvrir un terrain semé de cotonniers, une rangée de bananiers. Nous sommes aussitôt à demi rassurés, nous allons avoir affaire à un cultivateur et non à un chasseur, à un partisan de la paix.

Nous approchons de la plantation, et Désidério lance un retentissant : Ohé! Nos armes sont en bandoulière, je suis à trente pas de mon guide, et Dizio se tient à ma droite, séparé de moi par une égale distance. Cette dissémination de nos forces est une tactique,

elle nous garantit contre le salut possible d'un coup de fusil, et, d'autre part, montre que nos intentions sont pacifiques. Un second ohé! fait paraître l'homme que nous avons aperçu.

Désidério a soulevé son chapeau, l'agite, marche en avant. Les deux Indiens s'abordent, se prennent la main droite et, par un mutuel mouvement de va-et-vient, se l'appuient sur le front, puis sur le cœur. Ils causent, et semblent ignorer que nous existons, Dizio et moi. Enfin Désidério, qui a dû fournir sur nous de favorables renseignemens, élève sa coiffure en signe d'appel. Dizio, qui m'a rejoint en trois bonds, me dit aussitôt l'œil brillant, en me montrant sa merveilleuse denture :

— Nous allons voir la *cihuatl !*

Il veut dire la femme ; ô jeunesse !

II.

J'ai, en l'abordant, tendu la main à celui dont je me tiens déjà pour l'hôte, qui, respectueusement, n'a fait que toucher mes doigts. C'est un Indien mistèque d'une quarantaine d'années, d'assez haute taille, maigre, sec même, dont les cheveux, véritable phénomène chez un homme de sa race, sont déjà tout blancs. Ses traits sont graves, doux, tristes, comme ceux de tous les hommes qui vivent dans les solitudes, et c'est d'une voix basse, terne, qu'il me souhaite la bienvenue. Désidério l'a déjà instruit que je recueille des plantes, des insectes, des oiseaux, que je suis un *Ticitl*, c'est-à-dire un médecin ou un sorcier, au choix. Dizio n'a pas tendu la main à Mécatl, — c'est le nom de notre voisin, — il s'est incliné en se déclarant son serviteur et celui de Dieu. Mécatl, comme troublé par la déférence du jeune homme, a murmuré quelques mots que je n'ai pas compris.

La langue que parlent Désidério et Dizio n'a aucune ressemblance avec le mistèque, c'est donc en espagnol que mes guides et notre hôte doivent échanger leurs idées, à ma grande satisfaction.

Nous traversons le champ de cotonniers à la gauche duquel se trouve une plantation de maïs, puis une de cannes à sucre. Le terrain se relève, et nous apercevons une vaste cabane qu'un gigantesque cèdre couvre de son ombre. Sous les longues branches de l'arbre flambe un feu clair, autour duquel nous prenons place. Dizio, qui sait quel supplice est pour moi la position accroupie, m'offre pour siège un billot. Je cause avec Mécatl ; il y a quinze ans qu'il est venu s'établir dans ce désert, et, depuis lors, nous sommes les seuls hommes qu'il ait vus. Ce détail est suivi d'un long silence ; le vieillard, — ses cheveux d'argent me portent à lui

donner cette qualification, — demeure absorbé. Il semble avoir perdu l'habitude de parler, et son regard est comme intérieur.

— Où vous approvisionnez-vous d'eau? a demandé mon guide.

— Dans la forêt, à deux cents pas d'ici.

— Une mare?

— Non, une source.

J'interroge Mécatl sur les gros animaux qui peuplent la savane et la forêt, et il me nomme, pêle-mêle, les tigres, les taureaux, les pumas, les fourmiliers, les cerfs, les singes, les sangliers, les iguanes, les écureuils, les dindons sauvages. Dizio, qui toujours avant de parler demande la permission de le faire, en sa qualité de jeune homme, s'informe si les tigres sont communs, et n'apprend pas sans déplaisir que notre hôte en voit à peine un par an. En revanche, les ours, — les Indiens donnent ce nom au fourmilier, — sont, paraît-il, assez faciles à trouver.

Je rappelle à Désidério, en me levant, que notre déjeuner n'est pas encore conquis, et je demande à Mécatl si nous avons plus de chances de rencontrer un gibier en côtoyant la savane qu'en rentrant dans la forêt.

— On nous prépare à manger, dit-il, en se tournant vers la cabane, et je vous prie d'accepter votre part de mon modeste repas.

C'est avec anxiété que Dizio me regarde pour écouter ma réponse, et il se rassied souriant en m'entendant accepter.

Nous sommes plus que jamais dans les nuages, dans un brouillard qui se résout en pluie fine, le véritable *tchipi-tchipi*. La prudence, l'hygiène, nous imposent la station près du foyer, que notre hôte alimente sans cesse. La source dont a parlé Mécatl naît, paraît-il, sur le bord d'un ravin au fond duquel elle va rejoindre un ruisseau. Je pressens de curieuses découvertes, et manifeste mon désir de visiter ce lieu.

— Je vous y conduirai dans l'après-dîner, me dit mon hôte, le sol sera moins mouillé qu'à présent et moins dangereux.

— Combien de jours durera ce vent du nord, le savez-vous?

— Il est sans force, et j'espère que nous reverrons le soleil après-demain.

En ce moment, sur le seuil de la cabane, se montre une longue femme au visage ridé, bien qu'encadré de cheveux noirs et luisans. Elle est vêtue d'une sorte de tunique de coton écru pourvue de larges manches, ornée de dessins bizarres tracés à l'aide de fils rouges. Ce vêtement national, nommé *huépil*, s'arrête à la hauteur où commence la broderie à jour d'un jupon. La matrone nous salue d'un *ave Maria*, parle en langue mistèque à notre hôte qui se lève et se découvre pour lui répondre. Un mot, que je saisis, m'apprend qu'elle est sa mère. Elle rentre dans la cabane, et je

lance à Dizio un regard moqueur. Il ferme les yeux pour ne plus voir l'ombre, ou, mieux dit, la réalité de son rêve.

Chargée d'un plat de terre plein jusqu'aux bords d'une sauce écarlate, couleur due à l'abondance des pimens qui ont servi à la préparer, et dans laquelle nagent les membres déchiquetés d'une dinde sauvage, la matrone reparaît et pose près de nous ce mets national des grands jours. Elle fait un second voyage et apporte des épis de maïs frais et bouillis, dont les grains, encore laiteux, vont nous tenir lieu de pain. Seulement, cette fois, marche derrière elle une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans, la tête surmontée d'une énorme gourde pleine d'eau, tenue là en équilibre. Elle appuie sur sa hanche et maintient de sa main gauche une corbeille pleine de fruits tropicaux : bananes, mangues, sapotilles et sapotés. Grande, svelte, gracieuse, vêtue du même pittoresque costume que son aïeule, la belle enfant nous a rapidement enveloppés d'un regard curieux, puis s'avance les yeux baissés, ce qui me permet d'admirer la longueur démesurée de ses cils recourbés. Une légère rougeur teinte sa peau dorée, je la sens troublée, gênée sans gaucherie, tant les mouvemens de son corps souple sont naturels, aisés. Elle approche de son père, met un genou en terre, et le vieillard la délivre de son fardeau. Elle se relève, nous regarde souriante, puis retourne vers la cabane d'un pas lent, moelleux, cadencé. O la charmante, la délicieuse apparition que celle-là! Je regarde de nouveau Dizio, son visage est épanoui, il y a du feu dans le regard triomphant qu'il me lance. Nous n'échangeons pas un mot, mais nous sommes du même avis sur la beauté de Nitla, dont nous entendons prononcer le nom.

Le repas est terminé; nous avons prosaïquement mangé à la gamelle, sans autres ustensiles que nos doigts, et quelques crêpes de maïs. La bruine est moins abondante, et, sur ma demande, Mécatl veut bien nous conduire à la source, au ravin dont il m'a parlé. Nous passons derrière la cabane; là, au pied d'une croix dont les bras sont une branche liée à un poteau à l'aide de lianes, je remarque une couche au fond tapissé de feuilles de maïs. C'est le lit, la chambre à coucher de notre hôte, qui se découvre, se signe, s'incline en passant devant la croix. Au fait, il a d'un ascète, notre hôte, la maigreur, les traits sévères, la gravité, le regard à la fois vague, inquiet, fiévreux. Je ne l'ai pas encore vu sourire et, s'il répond à toutes mes questions, il semble ne parler qu'avec effort, comme à regret. En ce moment résonne au-dessus de nos têtes un: « Seigneur, ayez pitié de moi! » si plaintif, si douloureux, en dépit de la voix nasillarde qui l'a prononcé et le répète, que nous avons tressailli.

La cause de notre émoi est un perroquet qui, fier sans doute de

parler la langue des hommes, veut, comme eux, montrer son savoir. Désidério et Dizio se sont mis à rire. Moi, je me suis tourné vers Mécatl; il redit d'une voix si morne la phrase que l'oiseau babillard lui renvoie, que Désidério et son fils ne rient plus.

Nous suivons, entre des ronces aux fleurs roses, près desquelles viennent s'épanouir des clochettes multicolores de liserons, un sentier étroit bordé de salsepareilles. A l'improviste nous nous trouvons devant un large et profond ravin aux pentes tapissées d'arbustes, de fougères géantes, d'orchidées. Un filet d'eau court au fond de cet abîme d'une profondeur de 400 mètres au moins, et nous entendons à peine son murmure. Tout un peuple d'oiseaux divers est établi en ce lieu qui, aux heures où le soleil brille, doit être plein de cris, de chants, de rumeurs, de bourdonnemens. Je côtoie le précipice, j'admire. Que de récoltes, que de trouvailles probables de plantes, de reptiles, d'insectes et d'oiseaux dans ce coin merveilleux, inattendu! Mais le sentier que nous suivons fait un coude, descend oblique sur la paroi de l'énorme coupure. Bientôt, en face de moi, se montre une plate-forme bordée de rochers, sur l'un desquels est appuyée notre jeune hôtesse, Nitla. Autour d'elle voltigent de minuscules colombes, à peine grosses comme des moineaux, auxquelles elle distribue des graines.

Elle nous a entendus, disparaît un instant pour reparaître bientôt sur le sentier que nous suivons. Sur sa tête, autour de laquelle ses longues nattes enroulées forment une couronne, est placé en équilibre un grand vase de terre rouge. Mécatl et Désidério s'accrochent à un arbrisseau et se tiennent à demi suspendus au-dessus du ravin pour laisser passer la pourvoyeuse d'eau, car le sentier est étroit. J'imite la manœuvre et suis imité par Dizio. Droite, les yeux à demi clos, souriante et de nouveau rougissante, Nitla monte vers nous. Elle a relevé un de ses bras pour soutenir ce que je nommerai poétiquement son amphore, et sa large manche, retombée, laisse voir son bras nu, rond, d'une perfection classique. Elle passe, elle nous frôle, lente, d'un pas cadencé, hiératique. Mécatl et Désidério ont repris leur marche en avant, Dizio et moi, moins pressés, nous sommes restés sur le sentier, tournés vers la belle fille. Le devine-t-elle? Je le crois, car elle fait volte-face. Ses paupières, relevées cette fois, nous permettent de voir le regard velouté de ses longs yeux, la ligne parfaite de ses sourcils, l'harmonie de ses traits fins. O la belle, la belle fille! Elle a disparu que Dizio et moi regardons encore; elle nous a laissé son image dans les yeux.

Je suis sur la plate-forme d'où les colombes se sont envolées, devant un bassin d'eau claire qui suinte d'une voûte de pierre, bassin naturel dont le trop-plein déborde sur la pente et va, sans

bruit, porter son faible tribut au ruisseau. C'est là que se termine le sentier taillé par notre hôte; or, si impatient que je sois d'explorer le ravin, je dois renoncer à cette dangereuse descente sur un sol détrempé qui cède sous les pieds, sur des roches glissantes. Nous remontons; à mi-chemin je retrouve Dizio là où je l'ai laissé. Il nous précède pour nous livrer passage, pensif. Je longe, j'explore la rive gauche du ravin. Un emplacement, d'où je le découvre tout entier, large espace ombragé par un acajou rouge, sous lequel le sol est sec, me tente. Je demande à Mécatl s'il m'autorise à transporter là mon bivouac, à y séjourner quinze jours peut-être.

— Ce sol n'est pas à moi, me répond-il, il appartient à Dieu, et vous avez le droit d'en occuper tout l'espace dont vous avez besoin. Toutefois, ne serez-vous pas mieux près de la cabane, où nous avons des vivres et quelques-unes des commodités de la vie à votre disposition?

Je remercie; mais le lieu où je suis me plaît. J'aurai les objets de mon travail sous la main; puis, la distance qui me séparera de la cabane est si courte que j'en serai à demi l'hôte; les choses restent ainsi amicalement réglées.

Nous revenons sur nos pas, et nous partons à la recherche de nos bagages. Notre hôte nous accompagne pour nous guider dans un labyrinthe qui lui est familier. Il nous révèle qu'il a vu notre feu la veille, qu'il s'est suffisamment approché de nous pour nous entendre causer, qu'il a compris qu'il n'avait rien à redouter de nous, sans deviner pourtant ce qui nous amenait dans ce désert. Il a eu l'intention de nous interpeller, de nous offrir l'hospitalité; il a craint de nous alarmer. Il a remis à Dieu le soin de nous conduire à la cabane, si telle était sa volonté.

Nous voilà équipés, prêts à gagner notre nouveau campement. Mais Dizio a regardé du côté des cactus, s'est arrêté en voyant Nitla récolter les bienfaisantes figues qui nous ont attirés la veille.

Son père appelle la jeune fille; elle accourt vers nous, la tête surmontée d'une corbeille pleine de fruits épineux. Elle est chaussée de sandales dont la double courroie s'enroule autour de la naissance de ses jambes, prend rang derrière son père et Désidério, lequel, de temps à autre, cause avec elle. La voix de la belle fille est harmonieuse, il n'en pouvait être autrement, à mon avis. Je marche sur les talons roses de la jeune sauvage, et son léger vêtement me révèle la perfection de son corps. Je l'interroge sans relâche, elle se tourne à demi pour me répondre, et c'est une joie pour moi de voir ce délicieux visage aux yeux sourians. Il forme un contraste, ce visage à l'expression candide, avec le port, la taille, la démarche de la belle jeune fille; j'allais dire classiquement, pour mieux peindre, de la jeune déesse.

S'ennuie-t-elle dans la solitude où elle vit? Je le lui ai demandé. Non, elle ne s'ennuie pas. Elle a les soins du ménage, c'est elle qui tisse les étoffes dont sa grand'mère, son père et elle-même sont vêtus. Elle récolte le coton, le file, le teint. Elle accompagne souvent son père dans la forêt, l'aide à tendre des filets aux gros oiseaux, des pièges aux écureuils et aux tatous. Oui, son père a un fusil, seulement il y a longtemps qu'il n'a plus de poudre. Son aïeule lui raconte des « choses » du village où tous sont nés, où il y a des cabanes en pierre. Ce qu'on lui raconte, elle le verra, on le lui a promis. Elle a des amis et des amies : les papillons, les fleurs, les étoiles, les colibris, ses dindes domestiquées qui lui donnent des œufs. Triste? non, elle n'est jamais triste que lorsqu'elle pense à la nuit pendant laquelle sa mère est morte, ou quand son père est plus sombre. Les jours? nul ne les mesure autour d'elle; on parle de la saison des vents, de celle de la sécheresse, de celle où fleurissent certaines plantes, certains arbres. Elle ne sait pas au juste le chiffre de l'année courante, ne sait pas que là-bas, parmi les hommes, on compte avec exactitude les heures, les mois, les années, pour classer les événemens, les deuils, les souvenirs. En somme, elle trouve qu'il est doux de vivre, de voir le soleil rayonner, d'entendre les oiseaux gazouiller. Et Dizio qui l'écoute, qui boit ses paroles, qui était de son avis la veille, devient sérieux chaque fois que la belle fille se tourne pour me répondre, me regarde ou me sourit.

Il est vaguement jaloux, Dizio, et, je le devine, déjà presque amoureux. Après tout, il est beau, elle est belle, il a vingt ans et elle vient de dépasser sa dix-septième année ; la nature les attire, les pousse l'un vers l'autre. Je me propose, charitablement, d'occuper le plus possible mon jeune compagnon durant notre séjour près de la cabane où Nitla, par son charme inné, pourrait bien, inconsciente et naïve, achever l'œuvre que sa vue a commencée.

III.

Il y a près de trois semaines que nous sommes campés sur le bord du pittoresque ravin, et nous en connaissons toutes les particularités, toutes les beautés sur un parcours de trois à quatre lieues tant en amont qu'en aval. Tout d'abord, chaque pas en avant a été pour moi l'occasion d'une découverte soit botanique, soit entomologique ou ornithologique, et mon insatiable curiosité a surmené mes deux compagnons. Il nous faudrait maintenant le secours d'une mule de charge, au moins, pour emporter les trésors recueillis, et je suis préoccupé de la solution de cet insoluble problème.

Nous avons peu fréquenté nos voisins durant cette période de

labeurs; mais à présent que je m'occupe de classer mes récoltes, que je me contente de rôder au fond du ravin, Dizio a des loisirs. Il se montre absorbé, rêveur, indolent, taciturne, Dizio, et son appétit se ressent de ses préoccupations, de ses peines secrètes. Il a découvert, lui aussi, des « choses » qui volent, qui brillent, qui parfument, des sentimens et des sensations qu'il ignorait. Il souffre, sans le dire, d'un mal facile à deviner. Sa curiosité ne le tient plus cloué à mon côté, il ne s'intéresse plus aux ruses des insectes, à aucun de mes travaux. Il a de continuels prétextes à mettre en avant pour se rendre à la cabane, pour aller aider Mécatl dans sa plantation de cotonniers ou prêter ses services à doña Maria, la mère de notre hôte.

D'un autre côté, Nitla qui chaque soir, un peu avant le coucher du soleil, nous apporte notre pain quotidien, c'est-à-dire de jeunes épis de maïs, a de moins libres, de moins familières allures avec nous qu'au lendemain de notre arrivée. Le plus souvent son aïeule l'accompagne, ou la remplace. Les beaux traits de la jeune fille, j'ai remarqué et j'admire cette rapide transformation, ont maintenant une expression moins enfantine et répondent mieux à la gravité de sa démarche, à l'harmonie de son corps parfait. Elle a certainement gagné en grâce, en séduction; ses yeux ont des flammes, des éclairs, des langueurs, des caresses, des profondeurs qu'ils n'avaient pas. S'il n'existait là-bas, sur les rives du grand fleuve Papaloapam, un doux être auquel je songe sans cesse, mon cœur ne serait pas en sûreté devant la troublante charmeresse.

Désidério est soucieux, tourmenté d'un importun désir de me voir me remettre en marche. Soir et matin il me sonde, m'interroge même sur mes intentions, et je comprends les raisons de sa hâte à s'éloigner. Je le vois surveiller les agissemens de son fils, et je l'ai entendu, un soir qu'il me croyait endormi, prévenir le jeune homme du danger qui menace l'amadou lorsqu'il s'approche plus qu'il convient des étincelles du briquet. D'autre part, doña Maria a dû parler dans le même sens à sa petite-fille, car les deux jeunes gens se tiennent à distance l'un de l'autre. Toutefois, lorsqu'en voulant se fuir, leurs regards se rencontrent, il en jaillit des effluves qui les troublent, qui les font rougir.

Pour moi, témoin désintéressé, impartial, expert sur ces symptômes dont je connais toutes les angoisses, il y a douze jours que l'étincelle Nitla a embrasé l'amadou Dizio, et dix au moins que l'étincelle Dizio a mis le feu à l'amadou Nitla. Il couve, ce double incendie, et, scène captivante, vieille comme la terre et toujours neuve comme elle, il m'est donné de le voir éclater, de voir en pleine nature tropicale, c'est-à-dire dans un grandiose paysage, reste du paradis terrestre, deux beaux êtres céder à l'invincible

force qui les attire l'un vers l'autre, balbutier, puis chanter leur premier hymne à l'amour.

Las d'une longue matinée de travail, je me suis étendu sur le bord du ravin pour observer les gentilles manœuvres de deux colibris occupés à édifier une de ces merveilles de duvet, de mousse et de lichen qui sera leur nid. Il est quatre heures de l'après-midi, le soleil n'éclaire déjà plus le fond de l'abîme au-dessus duquel les mignons amoureux suspendent leur couche aérienne. En revanche, la paroi du ravin, opposée à celle où je repose, est noyée dans une lumière vermeille. Là, des oiseaux voltigent, gazouillent, chantent; des essaims de papillons se poursuivent, se croisent, sèment l'air de leurs couleurs vives, où se voient toutes les nuances imaginables. Les capricieux insectes montent, descendent, se groupent, puis s'éparpillent; on dirait alors des fleurs tombant du ciel. Les minuscules colombes, à demi domestiquées par Nitla, tourbillonnent, roucoulent, attendent, réclament leur pâture accoutumée. C'est l'heure, en effet, à laquelle la jeune fille vient remplir à la source sa cruche de grès rouge, et les petites colombes, à en juger par leur émoi, doivent la voir venir. Je me penche vers la plateforme : Nitla n'a plus à venir; elle est là.

Elle est là, appuyée contre une roche qui surplombe. Distraite, elle regarde au fond du gouffre, et sa silhouette élégante se détache nette, lumineuse, sur un fond de mousse brune. Que regarde-t-elle? Les papillons? les oiseaux? ou les fleurs de velours fauve et blanc qui croissent au-dessous d'elle, riches parures qui doivent la tenter? Non; immobile, elle semble ne rien regarder, ne rien entendre, pas même la plainte mélancolique de ses oiseaux favoris. Sa main s'appuie sur sa poitrine qui soulève le fin tissu qui la moule; elle s'étonne, je suppose, de la sentir palpiter.

Quelqu'un descend le long du sentier, avance, hésite, s'arrête, avance encore, c'est Dizio. On dirait qu'il a peur, lui que tente le haut fait de saisir un fourmilier entre ses bras, de l'étouffer. Un bruit! Le jeune homme rétrograde avec rapidité, écoute. Il respire rassuré, repart en avant résolu, puis s'arrête encore. D'hésitation en hésitation, il gagne du terrain, je suis bien placé pour le constater.

Nitla a tressailli, s'est réveillée, écoute à son tour. Elle saisit son urne, la remplit, la soulève de ses bras arrondis pour la placer sur sa tête. Elle se ravise, pose le vase avec lenteur sur le sol, recule, un peu effarée, jusqu'à rencontrer le mur de granit contre lequel elle se plaque. Dizio est à quatre pas d'elle, parle. Elle se tourne vers la muraille, semble vouloir s'y incruster.

Dizio parle, parle à mi-voix, et je n'entends rien de ce qu'il dit. Ses gestes sont sobres, mais ses paroles doivent être éloquentes,

douces. Ce qu'il dit, j'en devine l'essence. Il s'excuse, avoue son mal, le raconte, supplie, implore. Il tremble, les mots ne lui viennent que par saccades, il ne les prononce que tout bas. Sa voix, étranglée, n'a plus de sonorités. Il tremble, je le vois, j'ai passé par là. Nitla, troublée, tremblante, elle aussi, promène son doigt menu sur la roche, y trace des lignes bizarres, l'égratigne de son ongle. Répondre à ce qu'elle entend? Elle le voudrait, ne l'ose, ne le peut. Elle frissonne, tourne un peu la tête, un peu. Dizio a joint ses mains, prie, implore de nouveau, montre l'abîme dont rien ne le sépare, s'en rapproche, touche son front, sa poitrine. Il est beau, magnifique, le jeune hercule dans sa nudité sereine de bronze, avec ses grands yeux noirs, sa tête énergique qu'encadrent ses longs cheveux bouclés, avec ses membres musculeux. Nitla, de plus en plus se retourne, lente, automatique, attirée, fascinée. Ce que dit le jeune homme la caresse, la charme, l'enivre, c'est certain. Ils sont face à face, maintenant, la tête basse, les yeux clos, savourant cette heure suprême, comme s'ils savaient, comme s'ils devinaient qu'elle n'aura jamais sa pareille. Ils osent enfin se redresser, se regarder. Oh! comme il dure, ce regard! Comme ils sont troublés, enivrés! comme...

Dizio a fait un pas et rompu le charme; car Nitla est de nouveau tournée vers la muraille, tournée à demi, à demi seulement. Dizio a repris son attitude suppliante, soumise. Que veut-il? Il a vu qu'il est aimé, il veut, l'ambitieux, se l'entendre dire. Les papillons, les colombes, vont, viennent, tourbillonnent autour des beaux amoureux, ce qui me paraît charmant. Nitla, le visage couvert de ses mains, a enfin murmuré la petite phrase que réclamait Dizio; car il a poussé un cri retentissant, un cri de victoire. Il a ouvert ses bras, il avance, il... Nitla se redresse, alarmée. Droite, fière, impérieuse, la main tendue, elle commande, ordonne. Dizio s'arrête, recule; il est esclave, se courbe, et Nitla sourit.

Mais le jeune Indien, ivre de la plus capiteuse des ivresses, lève ses bras vers le ciel. Il a besoin d'agir, de vaincre son sang qui bout. Il saisit un arbuste, le courbe, le brise comme un fétu. Il se rapproche de l'abîme, se cramponne, descend. Où va-t-il? Cueillir, sans nul doute, une des fleurs rares qu'il aperçoit. Non, il s'arrête près d'une roche qui surplombe, se campe en face de la pierre, l'étreint, la secoue, veut l'ébranler. Je souris de sa présomption et j'ai tort, car la pierre remue, se déchausse, obéit à l'impulsion puissante des bras noueux qui la sollicitent, qui veulent la déplacer. Nitla, captivée, regarde. Un effort suprême! le bloc s'incline, penche, se détache, perd l'équilibre, roule, bondit, rebondit, roule encore avec un bruit de tonnerre, d'arbrisseaux broyés, et réveille des échos qui ajoutent au fracas de sa chute. Il

n'a duré que quelques secondes, ce grondement; mais les colombes ont fui, les papillons ont disparu. Dizio est déjà de retour sur la plate-forme, et, lion qui vient de prouver sa force, il s'étend humble, dompté, haletant, aux pieds de Nitla.

Haletante, elle aussi, par suite de sa respiration contenue, des émotions, des sensations inconnues qui la troublent, Nitla, néanmoins, sourit. Elle soulève son urne, la pose sur sa tête, fait un geste impérieux. Dizio s'écarte, elle passe. Elle passe, les yeux baissés, sous l'ardent regard qui l'enveloppe, la caresse, la brûle. Le faîte du sentier atteint, elle se tourne, envoie un baiser au ciel, un autre vers Dizio, puis disparaît. Le jeune homme retourne près du bassin, s'assied, se couvre le visage de ses mains comme un enfant qui pleure, et il pleure, en effet.

O cette scène de jeunesse, d'amour, d'aveu, de premier réveil de deux âmes dans ce cadre sauvage, en face de cette nature harmonieuse, luxuriante et féconde, comme elle m'a ému! O force de la femme et faiblesse de l'homme éternel vainqueur, le fait est certain, mais, aussi, éternel vaincu.

IV.

Tandis que Dizio rêve sur la plate-forme, je rêve de mon côté. Le ciel pâlit, la nuit s'annonce. Des rumeurs s'entendent dans la forêt, et aussi dans les profondeurs du ravin, lequel s'emplit d'ombre. Au-dessus de la béante coupure, passent des oiseaux qui, attardés, pressés, regagnent à tire-d'ailes leurs mystérieux asiles de nuit. Rapaces, passereaux, ramiers, flamans roses, aras, se croisent au-dessus de ma tête sans montre d'hostilité. Quelques cris, pourtant; de vaines menaces et de vaines terreurs; toutefois il n'est plus l'heure des agressions scélérates, des fuites éperdues, ceci dit seulement pour les oiseaux de haut vol; car de la nuit du ravin surgissent des effraies, des chauves-souris, des hiboux. La guerre, l'éternelle guerre des affamés va se poursuivre avec de nouveaux lutteurs et de nouvelles victimes, j'y songe au moment où l'oiseau familier de Mécatl me crie en passant, comme s'il partageait mon avis, sa douloureuse exclamation.

Dois-je l'avouer? cette phrase que j'entends répéter depuis quinze jours à l'improviste, même loin de la cabane, car l'oiseau qui la redit vit en liberté et nous suit volontiers, me rend toujours soucieux. Elle impressionne aussi Désidério et Dizio, qui, chaque fois qu'ils l'entendent, se hâtent de marmotter un *ave Maria*. C'est que Mécatl, d'ordinaire silencieux, que nul de nous n'a encore vu sourire et qui inspire à mes guides un respect superstitieux, la murmure souvent, cette invocation.

Il fait noir, une flamme brille, et je remonte vers le grand arbre au pied duquel nous sommes établis. C'est Dizio qui, il faut lui en savoir gré, a songé à notre souper et s'en occupe avec son zèle accoutumé. Il est, par saccades, rayonnant, causeur, rieur, exubérant, Dizio; puis grave, absorbé, pensif; je sais le pourquoi de ses brusques changemens d'humeur, et j'en souris en connaisseur expérimenté. Quant à son père, accroupi devant le feu, le menton sur les genoux, les mains croisées autour de ses jambes, il regarde les flammes comme s'il les consultait, ou cherchait la cause de leur danse incessante.

Le repas a été silencieux, vite achevé par conséquent. Nous nous sommes interrogés sans écouter nos réponses. Dizio pensait à Nitla, Désidério à Dizio, et moi aux deux amoureux. Il n'est pas huit heures, et mes compagnons sont déjà roulés dans leurs couvertures, étendus. Dorment-ils? J'en doute; car, de temps à autre, ils changent de position. Soudain Dizio redresse la tête, me voit éveillé. Doucement il se lève et vient s'asseoir près de moi, tout près. Il me confie, d'une voix très sourde, qu'il est agité comme s'il y avait de l'orage dans l'air, que pourtant ce n'est pas la saison des orages. Non, ce n'est pas la saison des orages, mais je sais la cause de son insomnie, elle me tient moi-même éveillé. Il songe à Nitla qui songe à lui; pour la revoir, il voudrait avancer l'aurore, être à demain.

L'heure de notre retour vers le Papaloapam, vers la vie semi-civilisée, approche, et que va-t-il advenir? Dizio est une honnête, très honnête nature; toutefois comment douter qu'il sera désormais plus souvent sur la route de Nitla qu'à mes côtés? Nitla aussi est honnête, candide, possède comme Dizio une foi religieuse peu éclairée, mais profonde. Néanmoins, Désidério, homme d'expérience, l'a sagement dit : double étincelle, double amadou, double incendie. La nature, la solitude, les ardeurs de la jeunesse et celles du climat vont conspirer de compagnie et peuvent amener!.. Ce vulgaire, ce désastreux dénoûment m'importune, je voudrais le conjurer, y mettre obstacle.

— Tu aimes Nitla? ai-je brusquement dit au jeune homme.

Il me regarde, son visage s'assombrit et il me répond :

— Oui, je connais l'enfer.

— Et aussi le paradis, je suppose, car elle t'aime.

Dizio me regarde surpris, interrogateur.

— Elle t'aime! ai-je repris. Tantôt, sans le vouloir, tandis que vous étiez à la fontaine, je vous ai *vus* vous le dire.

— Je venais vous confier mon secret, me répond le jeune Indien, vous demander un conseil, et votre aide.

— Quelles sont tes intentions?

— D'emmener Nitla dans mon village, de me marier avec elle, de vivre heureux.

— Crois-tu qu'elle abandonnera ainsi les siens? Penses-tu que son père, que sa grand'mère consentiront à se séparer d'elle?

— S'ils n'y consentent pas, s'ils ne veulent pas venir dans mon village, j'y conduirai Nitla. Mon curé nous mariera et je la ramènerai ici, ne pouvant plus vivre que là où elle vit.

— Ton père connaît-il ce beau projet?

— Non, pas encore. Mais il est bon, il trouve Nitla « bien élevée, » et, si vous voulez prendre la peine de lui expliquer qu'elle et moi nous nous aimons, il fera ce que vous voudrez.

— Tu exagères mon pouvoir.

Dizio ne répond que par un signe négatif.

Nous causons longuement et, à dessein, je multiplie les objections. Parfois le jeune Indien baisse la tête, paraît consterné. En somme, il a vite fait de reprendre espoir et m'oppose invariablement cette raison suprême :

— J'aime Nitla!

— Ce n'est pas seulement ton père qu'il faut gagner et convaincre, lui ai-je dit en terminant mon dernier discours ; c'est le père de Nitla et doña Maria.

— Vous pouvez le faire, me répond-il, car, eux aussi, ils vous écoutent.

— Nous allons partir demain ou après; dans huit jours, tu auras oublié ton rêve.

Dizio secoue la tête.

— S'il faut partir sans Nitla, je reste, dit-il résolu.

Il était tard lorsque j'envoyai Dizio se reposer. Je n'avais rien gagné sur lui; en revanche, il m'avait ébranlé, voire presque conquis à sa cause plus par sa résignation et sa confiance que par ses raisonnemens, lesquels consistaient à répéter :

— J'aime Nitla et elle m'aime; je serai sien et elle sera mienne ou nous mourrons; vous pouvez le dire à son père et au mien, nous mourrons.

Le lendemain, réveillé un peu avant l'aube, je vis Désidério assis devant le foyer qu'il avait ranimé. Tourné de mon côté, l'Indien semblait épier mon réveil. Je me levai et je pris place près de lui. De même que le soir il se tenait immobile, absorbé.

— Tu as un souci? lui dis-je.

— Oui, celui de partir, de retourner dans mon village. Voulez-vous m'accorder cette grâce, señor, de vous mettre en route ce soir?

— D'où vient ta hâte?

— Dizio aime Nitla.

— Et Nitla aime Dizio, répondis-je.

— Qui vous l'a dit?

— Eux-mêmes; et je suis chargé, par ton fils, de t'en prévenir. Pourquoi prends-tu cette mine contristée? Tu auras une bru charmante, déjà pleine de prévenances pour toi.

— Oui, Nitla est bonne, est belle. Seulement, qu'est-ce que son père? pourquoi est-il venu demeurer ici? pourquoi a-t-il abandonné son village?

— Par amour de la solitude, et ce cas est commun dans ton pays.

— Voulez-vous me rendre le service, señor, de vous mettre en route ce soir?

— Tu sais que, si nous partons, Dizio ne nous suivra pas.

— Il ne m'a jamais désobéi, répond l'Indien avec autorité.

— Mais aujourd'hui il est homme et le sait, car l'amour le tient. Nitla, par sa beauté, a fait de lui son prisonnier.

— Vous a-t-il dit qu'il ne partira pas?

— Il m'a dit qu'il veut épouser Nitla, ou mourir.

— On ne meurt pas d'amour.

— Tu te trompes; on meurt de la langueur qu'il amène. Voyons, ils sont si beaux, ces deux jeunes gens, que je voudrais les voir heureux. Tu crois à la Providence; n'est-ce pas elle qui nous a conduits ici, puisque, raisonnablement, nous devions passer près de ce lieu sans nous douter de ce qu'il cachait. Veux-tu que je cause avec Mécatl, que je l'avise de ce qui se passe, que je lui demande des explications?

— Prenez garde; j'ai le pressentiment...

— Parle donc!

— J'ai le pressentiment qu'il est un criminel, qu'il cache ici une « honte. »

— D'où te vient ce soupçon? me suis-je écrié.

— De ses façons d'être.

— C'est juger à faux et aller un peu loin. En tout cas, Nitla n'est pas une criminelle.

— Vous êtes contre moi? me demande mon guide d'un ton découragé.

— Jusqu'à nouvel ordre, oui. Dizio et Nitla m'intéressent. Attends, je vais aller causer avec Mécatl, lui apprendre la vérité, car il faut qu'il la connaisse. Après cet entretien, je reviendrai te dire partons, ou restons.

— Faites, vous n'êtes pas un enfant.

En cet instant Dizio se lève, et, selon sa coutume, vient s'incliner devant son père, réclamer sa bénédiction. Comme de coutume aussi, Désidério trace une croix dans l'air et dit :

— Fils, que Dieu fasse de toi un saint.

Le jeune homme, tout en me saluant, cherche à lire sur mon visage; je lui adresse un sourire destiné à le rassurer. Il s'occupe aussitôt de préparer le café que nous devons à la générosité de Mécatl : puis, le chaud breuvage dégusté, après avoir échangé des regards d'intelligence avec chacun de mes deux compagnons, je me dirige vers la cabane.

V.

Je me dirige vers la cabane, réfléchissant. Ce que m'a dit Désidério m'a frappé, me tourmente. Mécatl un criminel! un criminel fuyant la justice des hommes! Mécatl, fils exemplaire par son respect pour sa mère; père si doux, homme si sensé, un... je n'y puis croire. Et cependant sa gravité, sa tristesse morne, cette couche placée au pied d'une croix, sont choses étranges. Est-ce là un excès de dévotion ou une expiation? Je penche pour la première de ces causes. Au moment où je contourne la cabane, le fameux : « Seigneur, ayez pitié de moi! » du vigilant perroquet retentit; fait naître en moi un doute. Songeant à Dizio et à Nitla, je murmure : « Seigneur, ayez pitié d'eux! »

Je suis sur le seuil de la rustique demeure et je lance, en signe de salut et d'appel, un sonore *ave Maria*. Ce n'est pas Mécatl qui paraît, c'est sa mère. Elle m'annonce que son fils travaille dans les plantations, qu'elle va me conduire près de lui. Je remarque que les paupières de la digne matrone sont rouges, gonflées, qu'elle a dû longtemps pleurer. Elle a pris les devans, me guide; toutefois, au lieu de se diriger vers les champs, elle rentre dans la forêt, y pénètre. Bien que surpris, je la suis sans mot dire. Elle décrit un demi-cercle, me ramène dans la savane, s'éloigne des arbres. Plus rien autour de nous que l'herbe haute. Elle s'arrête enfin et se tourne vers moi : son visage est en pleurs.

— Qu'avez-vous, bonne mère? ai-je crié.

— Parle bas, *Ticitl*, me répond-elle, il ne faut pas que les oiseaux du ciel eux-mêmes entendent ce que je veux te dire, ce que je veux te confier, et c'est pourquoi je t'ai conduit ici. Écoute; seulement, avant tout, dis-moi si tu es chrétien?

— Je le suis, femme.

— As-tu souffert?

— J'ai souffert.

— Jure-moi par celle-ci, reprend-elle en ramenant en dehors de son vêtement le chapelet qui lui sert de collier, et en me montrant une médaille sur laquelle sa patronne est représentée les

mains pleines de rayons, jure-moi d'oublier ce que tu vas entendre, je veux dire de ne le révéler que sur mon ordre.

Je fais un signe de croix, et j'étends ma main au-dessus de la médaille.

— Ma tête est perdue, reprend la mère de Mécatl, et j'ai besoin d'un conseil. Puisque tu as souffert, tu comprendras mes douleurs et tu me parleras avec ta raison, avec ton cœur.

— Expliquez-vous, bonne mère; mon cœur vous comprendra, il est anxieux de soulager votre peine.

— Ma petite-fille, reprend l'Indienne, ce joyau de mon âme, cette perle de mes yeux, ma Nitla, aime le plus jeune de tes compagnons, elle me l'a révélé cette nuit. Je le pressentais, ce malheur, et j'avais hâte de te voir partir. Hier Nitla a rencontré Dizio à la fontaine; Dizio l'aime, elle l'aime et pleure.

— Je connais ce secret, bonne mère, il m'a été confié par Dizio, par son père, et je suis venu pour en causer avec ton fils, car Dizio veut épouser Nitla.

— Est-ce Dieu, ou le démon qui a noué ce nœud? murmure la matrone; est-ce le pardon ou une nouvelle épreuve, un nouveau chagrin? Je ne suis qu'une femme, Ticitl; toi, tu es un homme, conseille-moi. Il n'y a pas, sous les regards du grand soleil de Dieu, une âme plus pure que celle de Nitla; le sais-tu?

— Oui, j'ai déjà pu la juger sur mille petits faits, et ce qu'elle t'a révélé me prouve que j'ai bien jugé; son âme est transparente.

— Suis-je condamnée, s'écrie l'Indienne en levant ses bras vers le ciel, à voir souffrir cette enfant? Est-ce sur sa tête que va retomber...

Doña Maria s'arrête, me regarde, presse sa bouche de ses mains comme pour s'empêcher de parler.

— Dizio est digne de Nitla, dis-je, et le cœur de Désidério est loyal et bon.

— Je le sais, répond doña Maria; je les vois chaque jour en face l'un de l'autre, et ma Nitla serait bien entre eux, seulement...

Je remarque cette seconde réticence, et, inquiet, je pense aux soupçons de mon guide.

— Mécatl, ai-je demandé, sait-il que Nitla et Dizio s'aiment?

— Il ne fait que le craindre. Mais dis vite : toi, tes compagnons, que savez-vous de... de notre passé?

— Rien, ai-je répondu un peu alarmé.

— Alors, je dois parler. Prête l'oreille, Ticitl, et ne sois pas prompt à maudire. Mécatl, mon fils, l'enfant de mes entrailles, a...

L'Indienne suffoque, étouffe.

— Il faut pourtant que je parle, que tu saches, reprend-elle avec énergie.

Puis, se penchant vers moi, elle murmure :

— Mécatl a tué son père!

Doña Maria s'est affaissée, a courbé son front comme si le crime qu'elle venait de me révéler était sien, et ses larmes coulent. Terrifié, je me tais. Comment, à l'aide de quels mots consoler cette douleur? Il faudrait ici un prêtre, un homme parlant au nom d'un maître suprême, de Dieu. Je bégaie une phrase.

— Oui; tu as besoin de savoir, reprend l'Indienne; eh bien, sache que Mécatl a été un enfant soumis, un adolescent irréprochable. Un jour, le seul de sa vie, il a bu avec excès de ce poison qu'on tire de la canne à sucre, il s'est enivré. Son père, qu'il aimait comme il m'aimait, a oublié qu'il n'avait plus devant lui un enfant, mais un homme, et l'a frappé. Il a riposté par un coup, un seul, et n'a connu « le malheur qu'il avait fait » que le lendemain, en retrouvant sa raison.

— J'ai dû m'attacher à ses pas, reprend doña Maria après un long silence, pour sauver mon fils de sa propre justice, pour l'obliger à vivre. Il a eu mon pardon, celui d'un prêtre, lui seul ne s'est pas encore absous. Partout, toujours, il voit du sang sur ses mains, et quel sang! Nous avons tous quitté notre village, marché droit devant nous, trouvé le ravin près duquel nous sommes établis. Ma bru est morte il y a deux saisons. Depuis que nous sommes ici, Ticitl, la vie de Mécatl est celle d'un de ces saints dont j'ai entendu lire l'histoire dans un livre, et moi qui « sais » son cœur, qu'il a faite veuve, je le vénère. Hélas! Dieu n'a pas pardonné; la mère de Nitla est morte, et Nitla aussi va mourir, mourra.

Je demeurai longtemps pensif.

— Femme, dis-je enfin à doña Maria, il ne faut pas que Nitla meure, il ne faut pas que vous mourriez, votre fils a besoin de vous. Ce que vous venez de me révéler, je l'ai oublié, je vous rends votre terrible secret. Conduisez-moi vers la tombe de votre bru, j'ai besoin de savoir où elle se trouve. O mère infortunée, vaillante, reprenez un peu de calme; je crois que Dieu ne m'a pas amené ici en vain, qu'il a pardonné.

L'Indienne s'agenouille, prend ma main, l'appuie sur son front en signe de remercîment. Elle se relève, se dirige vers la forêt en me parlant de sa bru dont la disparition a ravivé tous les remords, toutes les douleurs de Mécatl. Je suis bientôt devant un tertre gazonné, couvert de plantes aux fleurs jaunes, fleurs de deuil. Doña Maria s'est assise et, à mi-voix, se met à parler à la morte dans sa langue. Je comprends à peine ce qu'elle dit, mais je suis ému,

tant la douleur, surtout chez les simples, est éloquente et poignante.

— Écoutez, dis-je enfin à la veuve en l'obligeant à se relever, écoutez parler mon cœur. Vous, Mécatl, pouvez aussi mourir, et, seule dans ce désert, que deviendra Nitla? C'est Dieu qui a conduit ici Dizio, et l'amour de ce jeune homme pour votre enfant est un ordre de sa volonté. Je vais amener en ce lieu Désidério, lui montrer cette tombe comme la cause, l'unique cause de la sombre humeur de votre fils, de son inconsolable douleur, et, son esprit rassuré, il ira aussitôt, je l'espère, vous demander votre fille pour son fils. Alors Nitla et vous, bonne mère, m'accompagnerez au village de Dizio, et un prêtre unira les deux amoureux. Dizio, lui aussi, a été élevé dans les solitudes et s'y plaît. Il ramènera ici sa femme, s'établira près de vous et, j'ai des raisons pour le croire, son père et sa mère le suivront.

— Mécatl s'accusera, dit l'Indienne.

— Non; car vous allez lui faire comprendre qu'il se doit au bonheur de sa fille, que son silence sera une expiation, une expiation que Dieu ordonne, veut.

En évoquant ce passé lointain, ce passé si doux comparé à l'heure présente, je me revois traversant la forêt qui, comme le ravin, porte pour moi le nom de « Nitla, » escortant la jeune fille et son aïeule. Il fut long, ce voyage, car nous dûmes cheminer à petites journées, et Nitla, dont Dizio surveillait tous les pas, s'étonnait, s'inquiétait de voir la terre si grande.

Toujours en regardant vers ce passé, qui fut ma jeunesse, je me revois à quatre heures du matin dans l'église au toit de feuilles de palmiers où Dizio avait été baptisé. Il était près de Nitla et un vieux prêtre étendait sur eux ses mains tremblantes. Huit jours plus tard, j'accompagnais Désidério, sa femme, doña Maria et les nouveaux époux, qui, emmenant une mule chargée de semences, de poudre, de balles, d'ustensiles de ménage, retournaient vers Mécatl. Lorsque je dus rétrograder, regagner seul le village, quelques larmes furent versées. Nous ne devions plus nous revoir, ne plus jamais entendre parler les uns des autres, nous le savions, et...

Que se passe-t-il en ce moment là-bas, tout là-bas, sur les bords du ravin où, de temps à autre, retourne mon esprit? Je revois mes jeunes amis à la fontaine, Nitla soutenant son amphore, Dizio arrachant un rocher. Et souvent il m'arrive de répéter, comme Mécatl, comme l'oiseau vert qui, vu la longévité de ses pareils, le dit peut-être maintenant à de nouvelles générations ou à des tombes : « Seigneur, ayez pitié de nous ! »

LUCIEN BIART.

LA

RÉFORME DE MALHERBE

ET

L'ÉVOLUTION DES GENRES

De dire que, dans l'histoire de la littérature et de l'art, comme dans la nature même, les genres, sous l'influence de causes qui ne diffèrent pas beaucoup de ce que l'on appelle des noms de *concurrence vitale* et de *sélection naturelle*, évoluent et se transforment, il semble à de fort bons esprits que ce ne soit après tout qu'une métaphore ambitieuse, mais non pas l'expression de la réalité des choses, et bien moins encore le principe d'une méthode féconde. Je suis persuadé, pour ma part, qu'ils ont tort, et, ici même ou ailleurs, à diverses reprises, c'est ce que j'ai tâché de montrer. Mais, puisqu'il n'y a pas de raisonnement, — fût-il d'Aristote ou de saint Thomas en personne, — dont le pouvoir démonstratif égale celui d'un bon exemple, bien choisi, bien développé, je suis heureux que deux ou trois publications récentes me procurent aujourd'hui l'occasion d'en étudier l'un des plus instructifs assurément qu'il y ait dans l'histoire entière de notre littérature. Je veux parler de la réforme, — ou plutôt de la transformation, — qui s'est opérée dans notre poésie, de 1605 à 1630 environ, et à laquelle, depuis deux cent cinquante ou soixante ans passés, on est convenu d'attacher le nom de Malherbe. Il y en a peu de plus pro-

fondes; et, jadis, en prétendant « qu'elle avait influé non-seulement sur la poésie, mais aussi sur la prose, sur ses destinées futures et sur toute la direction nouvelle du langage, » Sainte-Beuve n'en a pas exagéré l'importance. Mais je crains qu'il n'en ait peut-être méconnu le vrai caractère, en faisant de Malherbe une façon de grand poète, ou tout au moins le principal ouvrier, si je puis ainsi dire, d'une transformation dont les causes, en vérité, le dépassent de toutes les manières. Ce sont quelques-unes de ces causes que je voudrais essayer de mettre en lumière, les plus générales, celles qui se lient le plus étroitement à la définition du génie national, en m'aidant pour cela de la récente édition des *Œuvres poétiques de Bertaut*, donnée par M. Adolphe Chenevière dans la *Bibliothèque elzévirienne*, du *Malherbe* de M. Gustave Allais, et surtout du livre très savant, très intéressant, et excellent de M. Ferdinand Brunot sur *la Doctrine de Malherbe*. Si j'y réussissais, j'aurais montré, je crois, comment un genre littéraire dépérit pour avoir voulu se développer dans un milieu qui n'était pas fait pour lui; comment, s'il ne meurt pas d'abord de cette expérience, il lui faut alors, pour continuer de vivre, échanger un à un les caractères qui le définissaient contre de nouveaux, plus appropriés, mieux adaptés, comme l'on dit, à ce milieu même; et comment enfin, quand la somme de ces caractères arrive à dépasser celle des anciens, le genre, ayant changé de nature, doit aussi changer de nom.

Écartons avant tout un élément d'erreur, et ne croyons pas du tout que Malherbe lui-même ait débuté « par une disposition, par une inspiration en quelque sorte négative, par le mépris de ce qui avait précédé chez nous en poésie. » Rien ne se crée de rien, dans l'histoire, mais surtout rien ne se perd. De même donc qu'il y a dans Ronsard quelque chose de ce Marot et de ce Mellin de Saint-Gelais que des hauteurs de son pindarisme il avait cru précipiter dans l'éternel oubli, de même il y a quelque chose aussi de Ronsard dans Malherbe, et d'abord, la prétention ou le projet de fondre ensemble, dans une forme à peu près française, l'imitation de l'antique et celle de l'Italie.

> Le guerrier qui, brûlant, dans les cieux se rendit,
> De monstres et de maux dépeupla tout le monde,
> Arracha d'un taureau la torche vagabonde,
> Et sans vie, à ses pieds, un lion étendit;
>
> Antée dessous lui la poussière mordit,
> Inégal à sa force à nulle autre seconde,
> Et l'Hydre, si souvent à renaître féconde,
> Par un coup de sa main les sept têtes perdit...

On ne voit pas pourquoi ces vers mythologiques, ambitieux, fort beaux d'ailleurs, ne seraient pas aussi bien de Ronsard; et ce sont les deux quatrains du premier sonnet que nous connaissions de Malherbe. Il est daté de 1585. *Les Larmes de saint Pierre*, imitées de Tansillo, sont de 1587. André Chénier, dont nous avons un intéressant commentaire sur quelques pièces de Malherbe, trouvait la versification de ce poème « étonnante; » et Sainte-Beuve, depuis, y a signalé « un éclat d'images, une fermeté de style, et une gravité de ton qui ne pouvait, dit-il, appartenir qu'à la jeunesse de Malherbe. » Mais aucune de ces qualités, que je sache, n'avait non plus été tout à fait étrangère à Ronsard, et peut-être y a-t-il moins de » fermeté de style, » ou de « gravité de ton, » dans des vers comme ceux-ci, que de mollesse ou de « morbidesse » à l'italienne :

Pas adorés de moi, quand par accoutumance
Je n'aurais, comme j'ai, de vous la connaissance,
Tant de perfections vous découvrent assez;
Vous avez une odeur des parfums d'Assyrie;
Les autres ne l'ont pas; et la terre flétrie
Est belle seulement où vous êtes passés.

Voici encore un joli tableau de l'Aurore, — dans le goût du Guide ou de l'Albane, ses contemporains, — que Ronsard ou Desportes même, beaucoup plus maniéré que Ronsard, aurait pu envier à Malherbe:

L'Aurore d'une main, en sortant de ses portes,
Tient un vase de fleurs languissantes et mortes;
Elle verse de l'autre une *cruche* de pleurs,
Et d'un voile tissu de vapeur et d'orage
Couvrant ses cheveux d'or, découvre en son visage
Tout ce qu'une âme sent de cruelles douleurs.

Ce mot de « cruche, » que certainement le poète aurait rayé plus tard, et le prosaïsme du dernier vers sentent encore leur XVIe siècle. Mais quelques fadeurs ne le sentent pas moins, et font plutôt songer du poète favori d'Henri III, — c'est toujours Desportes, — que du futur Malherbe :

Beau ciel, par qui mes jours sont troubles ou sont calmes,
Seule terre où je prends mes cyprès et mes palmes,
Catherine, dont l'œil ne luit que pour les dieux,
Punissez vos beautés plutôt que mon courage,
Si, trop haut s'élevant, il adore un visage
Adorable par force à quiconque a des yeux.

Est-il seulement vrai que « sur le but, sur la nature, sur le principe même de la poésie, » Malherbe et l'école de Ronsard « soient

en complet désaccord, » ainsi que le dit M. Brunot? Oui et non, car il faut distinguer, et c'est ce que nous ferons tout à l'heure. Mais, en attendant, quand M. Brunot oppose à l'ardeur désintéressée de Ronsard la philosophie, très pratique ou un peu cynique même, de Malherbe, n'abuse-t-il pas contre celui-ci de quelques boutades éparses dans ses lettres, et des dires de quelques anecdotiers? Si Malherbe, en le plaçant ailleurs, n'avait pas mis tout aussi haut que Ronsard l'objet de la poésie, pourquoi donc, ajoutant, corrigeant, et raturant sans cesse, aurait-il employé six ans à faire une ode? On lui reproche d'avoir dit qu'un bon poète n'était pas plus utile à l'État qu'un bon joueur de quilles. Mais une plaisanterie n'est pas toujours une opinion; et personne, en réalité, n'a porté plus haut que Malherbe le respect ou l'orgueil de son art. Notez qu'encore je ne chicane pas l'ardeur de Ronsard, ni le désintéressement de Desportes. Nous avons de Ronsard d'étranges *Folâtreries*, qui sont d'un poète, mais non pas d'un hiérophante, ou d'un « mage, » comme disait Hugo. Et Desportes, aux gages de son maître, s'est chargé, même en vers, de plus d'une malpropre besogne, où il y avait de l'art, sans doute, mais qui tenait moins du poète que de l'entremetteur. Dans la mesure donc où la Pléiade avait relevé la poésie française de son antique vulgarité, si c'est aussi vers les hauteurs que Malherbe a tendu de tout son effort, — *ad augusta per angusta*, c'est le cas de le dire, — sa poétique n'a pas différé celle de l'école de Ronsard; et il a conçu autrement qu'eux la beauté, mais, comme Ronsard, c'est bien la réalisation de la beauté qu'il a donné pour but à la poésie.

Allons plus loin : si la grande innovation de Ronsard est d'avoir mis le poète à l'école de l'antiquité, d'avoir essayé de substituer aux « épisseries » de son temps, — ballade et virelai, chant royal et rondeau, — l'ode horatienne ou pindarique, le sonnet de Pétrarque, l'épopée d'Homère ou de Virgile, et d'avoir enfin ramené de l'exil les dieux de l'Olympe païen, sous ce rapport encore, Malherbe est bien son disciple et son héritier. Il se piquait, je le sais, d'être particulièrement ennemi du « galimatias de Pindare, » et on en verra dans un instant les raisons. « Virgile n'avait pas l'honneur de lui plaire, et il y trouvait beaucoup de choses à redire. » Il disait aussi d'un sonnet ou d'une épigramme sans aiguillon ni pointe qu'ils étaient « à la grecque. » Cela prouve tout simplement qu'il n'aimait pas Virgile et qu'il ne savait point le grec. On a le droit de choisir ses modèles, et Malherbe, quant à lui, les préférait latins, et de la décadence. Disons, si l'on le veut, que c'est une preuve de peu de goût. Mais a-t-il cru, comme Ronsard, que les anciens, en général, étaient et devaient demeurer nos maîtres? A-t-il, comme Ronsard, — quoique d'ailleurs avec

moins d'appareil, et sans se soucier de strophe, d'antistrophe ni d'épode, — rythmé le contour de son ode sur celui de l'ode horatienne? Et enfin, comme Ronsard toujours, — sans peut-être en faire autant d'étalage, — a-t-il, aussi lui, plus qu'usé de la friperie mythologique? Je prends l'une de ses premières odes: *A Marie de Médicis, sur sa bienvenue en France*, et en moins d'une cinquantaine de vers j'y vois défiler tour à tour: Vénus, Diane, l'Aurore, Céphale, les Grâces, Neptune, Hercule, Ganymède, Achille, les Parques, Encelade, Apollon, Phaéton, Eurysthée, qui sais-je encore?

La voici, la belle Marie.
. . . .
Telle n'est point la Cythérée,
Quand, d'un feu nouveau s'allumant,
Elle sort, pompeuse et parée,
Pour la conquête d'un amant.
Telle ne luit en sa carrière
Des mois l'inégale courrière.
Et telle, dessus l'horizon
L'Aurore au matin ne s'étale,
Quand les yeux mêmes de Céphale
En feraient la comparaison.

En voulez-vous une autre ?

Cet Achille de qui la pique
Faisait aux braves d'Ilion,
La terreur que fait en Afrique
Aux troupeaux l'assaut d'un lion,
Bien que sa mère eût à ses armes
Ajouté la force des charmes,
Quand les Destins l'eurent permis,
N'eut-il pas sa trame coupée
De la moins redoutable épée
Qui fut parmi ses ennemis?

Pour retrouver une semblable accumulation de souvenirs mythologiques, c'est à Ronsard qu'il faut que l'on remonte, jusqu'à l'ode fameuse *Au chancelier de L'Hospital*. N'ajouterai-je pas à ce propos que, de cent cinquante ou soixante *Odes* que nous avons de Ronsard, il n'y en a pas plus d'une quinzaine où le poète ait affecté de reproduire le dessin de l'ode grecque. Mais, de l'ode pindarique, il s'est laissé, comme Malherbe, insensiblement glisser à l'ode horatienne ou anacréontique. Et si ce n'était chez Ronsard ou chez quelqu'un des siens, à moins que ce ne fût dans Horace, on ne voit pas enfin où Malherbe aurait pris les modèles de ses entrelacemens de rimes et de rythmes. L'*Ode à Marie de Médicis* est de l'année 1600, et le poète approchait de la cinquantaine.

S'il s'est donc séparé de Ronsard, c'est assez tard, comme on le voit, par un effet des circonstances plutôt que de sa volonté peut-être, pour des raisons tirées de son désir de réussir en cour et à Paris autant que de son inspiration ; et, très habilement, bien loin de débuter « par supprimer tout ce qui l'avait précédé, » au contraire, il a commencé par en sauver, pour le retenir, tout ce qui lui semblait de convenable à son nouveau dessein. Quel était ce dessein? A quelle occasion ou dans quelles circonstances l'a-t-il conçu? Et comment l'a-t-il exécuté? C'est ici qu'interviennent ces raisons qui le dépassent, comme nous disions ; — et dont on ne peut comprendre toute la force qu'en remontant rapidement, par-delà Malherbe et Desportes lui-même, jusqu'à Ronsard et jusqu'à du Bellay.

Car pourquoi la Pléiade, animée qu'elle était de si hautes, et de si généreuses, et de si ardentes ambitions, n'avait-elle, à vrai dire, qu'à moitié réussi? Certes, j'aime et j'admire le génie de Ronsard, l'extraordinaire fécondité de son invention verbale et rythmique ; son intelligence de l'antiquité ; l'audacieuse largeur de son inspiration ; tant de beaux *Sonnets*, d'*Hymnes* et de *Poèmes*, un peu prolixes par malheur, et dont la langue est encore incertaine et mêlée, mais où brillent tant de beaux vers, où la grâce du sentiment, un peu précieux et un peu mièvre, s'allie de façon si curieuse à l'éclatante magie des mots, où si souvent enfin respirent à la fois tant de mélancolie et tant de volupté. Je n'aime guère moins le talent de Joachim du Bellay. Moins grand, plus faible et plus délicat que Ronsard, il a quelque chose de plus pénétrant, et, — je le dirai, quoique l'on ait bien abusé du mot, — quelque chose de plus moderne. Peut-être a-t-il aussi plus d'élévation naturelle ; et la mélodie de sa plainte, pour être soutenue d'une orchestration moins diverse et moins riche, n'en est que plus touchante. Nous avons encore, je le sais, de ce doux élégiaque de jolis *Sonnets* satiriques. Mais, après tout cela, et quand à l'admiration de Ronsard et de Du Bellay je pourrais joindre encore celle de Baïf et de Belleau, — ce qui me serait, je l'avoue, difficile, — l'histoire est là qui nous l'apprend, si l'effort n'a pas été stérile, puisqu'enfin le *classicisme* nous est venu de là, ce que la Pléiade a le moins renouvelé, c'est peut-être la poésie.

Je n'en donnerai, pour aujourd'hui, qu'une seule raison. C'est qu'il y avait contradiction entre l'esprit du temps et les conditions même d'existence ou de développement du lyrisme. N'allons pas à ce propos nous embarrasser du lyrisme antique, et ne parlons ici ni de Pindare ni de l'auteur, quel qu'il soit, des *Psaumes de David*. Mais, dans nos temps modernes, depuis que Dante et Pétrarque ont paru, le lyrisme, c'est la poésie personnelle ou indi-

viduelle, c'est l'expression du *Moi* du poète, c'est le monde réfléchi d'abord, et ensuite réfracté par son imagination. Ronsard le savait bien, et aussi du Bellay. Seulement, et par malheur pour eux, tout autour d'eux, vers 1550, si l'on tendait à quelque but, c'était, par la limitation de l'individualisme, à organiser la vie sociale. Effrayé du débordement de passions égoïstes que la renaissance et la réforme avaient favorisé, l'on s'efforçait de toutes parts à constituer, pour ainsi dire, — aux dépens de quelques-uns, mais dans l'intérêt de tous, — une manière de penser et de sentir communes. Évidemment, ni du Bellay ni Ronsard ne pouvaient rien là contre. Un genre, pour se développer, a besoin de trouver son atmosphère morale, son climat intellectuel, dans la complicité des opinions ambiantes. Et, comme après tout, quelque estime que l'on fasse des odes ou des élégies, il importe moins à une société d'en avoir, que de trouver son équilibre, il fallait, dès ce temps-là, que le lyrisme pérît ou, pour continuer de vivre, il fallait qu'il se transformât.

C'est ce qui explique le prompt découragement du faible du Bellay ; ses *Regrets ;* et qui sait? peut-être aussi sa mort prématurée. Ni son talent, tout personnel, et même singulier, presque secret, pour ainsi parler, ami de l'ombre et de l'intimité, ne convenait au siècle, ni le siècle de son côté n'était capable de l'apprécier ou seulement de le comprendre. Ronsard, plus confiant ou plus orgueilleux, fit mine de vouloir résister. Mais si l'on prend la peine, — que l'on a rarement prise, — de distinguer les époques de son talent, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'il fallut bien qu'il cédât aussi lui. Toute son œuvre lyrique n'est-elle pas, en effet, comprise entre 1550 et 1560? Et de 1560 à 1575 environ, qu'écrit-il? Un poème épique, sa *Franciade*, qu'il doit laisser inachevée; et ses *Discours sur les misères de ce temps*, où sans doute il y a moins de poésie que d'éloquence. Au lieu, comme autrefois, d'absorber lui-même son sujet, de lui imposer sa propre personnalité, de le transformer comme qui dirait en soi, Ronsard, maintenant, s'y subordonne, il se plie à d'autres convenances que celles de son génie, et des intentions morales ou didactiques s'insinuent dans son œuvre. C'est une transformation profonde qui commence. Parmi le tumulte des guerres civiles, — où l'on peut voir les dernières convulsions de l'individualisme expirant, — un besoin d'ordre, de discipline, d'unité sous la loi se fait universellement sentir. La fonction sociale de la littérature s'en dégage ; les œuvres deviennent des actes; et la poésie même, pour se faire entendre, est obligée d'abdiquer ses anciennes ambitions.

Je n'écris pas l'histoire de la Pléiade. Franchissons donc un intervalle de vingt-cinq ou trente ans. L'apaisement s'est fait dans

les mœurs, Henri IV règne, et la société française, après tant d'agitations, semble avoir enfin atteint cet équilibre qu'elle cherchait. La littérature, presque sous toutes ses formes, s'emploie à le consolider. Sans doute, quelques irréguliers ou, comme on les appelle encore, de nombreux « libertins, » font entendre une voix discordante. C'est Béroalde de Verville qui donne son *Moyen de parvenir;* c'est Regnier; ce sont ses amis qui remplissent *le Cabinet satyrique* de leurs épigrammes ordurières. Mais là-bas, au fond de sa province, dans sa maison du Pradel, Ollivier de Serres écrit son *Théâtre d'agriculture*, et le mélancolique Honoré d'Urfé, marquis de Verromé, comte de Châteauneuf et baron de Châteaumorand, sur les bords du Lignon, dans son château de la Bâtie, compose lentement son *Astrée*. L'un et l'autre livre sont dédiés au prince, dont ils servent les intentions. Mais lui-même, dit-on, n'a-t-il pas exprimé le désir que, pour sanctionner son œuvre pacificatrice, une voix autorisée réconciliât la religion même avec le monde? Pour répondre à ce vœu, l'évêque de Genève, François de Sales, écrit son *Introduction à la vie dévote*, où la pratique même des vertus chrétiennes n'a rien que de civil, que de « traitable, » que de riant. Cependant, à deux pas du Louvre, dans sa belle chambre tendue de bleu, celle que l'on appellera bientôt l'incomparable Arthénice s'efforce doucement à régler par les mêmes leçons la conversation et les mœurs. Les poètes aussi se convertissent. Après avoir chanté les mignons d'Henri III, Desportes, renonçant même à chanter ses maîtresses, paraphrase ou traduit maintenant les *Psaumes*. Autant en fait déjà Duperron. Autant en fera bientôt Bertaut. Visiblement, au poète et à l'écrivain, on demande quelque chose de plus que le « papier-journal, » comme disait du Bellay, de leurs impressions personnelles. On leur permet encore de parler d'eux dans ses vers, mais on ne leur permet plus de n'y parler que d'eux. L'auteur même des *Essais* commence à déplaire, pour ce qu'il a de trop personnel, et on lui préfère son disciple Charron, pour avoir *dépersonnalisé*, si je puis ainsi dire, les observations du maître.

C'est à ce moment que Malherbe paraît. Il a cinquante ans, et il arrive du fond de la Provence. Un de ses compatriotes, Vauquelin des Yveteaux, en parle à Henri IV. Son nom rappelle au roi d'assez beaux vers, naguère adressés à la reine, *Sur sa bienvenue en France*, et où lui-même était adroitement loué. Il se souvient également qu'un jour, comme il demandait au cardinal Duperron s'il faisait encore des vers, celui-ci lui a répondu « qu'il ne fallait plus que personne s'en mêlât, après un gentilhomme de Normandie, établi en Provence, nommé Malherbe. » Voilà décidément un homme qu'il faut s'attacher. Mais auparavant, on l'essaie,

un peu dans tous les genres; on le fait « composer; » on lui commande un psaume, une ode, une chanson. Il s'empresse de lui-même à écrire des stances : *Pour les paladins de France, assaillans dans un combat de barrière*, ou un sonnet : *Pour le premier ballet de monseigneur le Dauphin*. Et, à la vérité, on ne lui donne encore ni pension, ni titre à la cour; mais le grand écuyer, M. de Bellegarde, est prié de le coucher sur l'état de sa maison. Sa fortune était assurée désormais, et Marie de Médicis devait largement acquitter les promesses d'Henri IV. On nous pardonnera d'insister sur ces détails. Ils prouvent, en effet, comme on se méprendrait si l'on voulait voir dans la réforme de Malherbe rien de *systématique* ou de délibéré. L'occasion, ou plutôt, — car ce mot d'occasion laisserait trop de part au hasard, — les conjonctures ont tout fait. Mais ce qu'ils prouvent encore mieux, c'est l'analogie ou la conformité de l'œuvre du poète avec les intentions et le désir du prince. Ce que l'on a dit si souvent, et d'ailleurs si faussement de Louis XIV et de Bossuet, qu'en se voyant, ils se reconnurent, est littéralement vrai de Malherbe et d'Henri IV. L'ordre et la discipline, l'exacte probité que le roi s'efforçait d'introduire dans les affaires et dans les mœurs, Malherbe eut comme la mission de les faire, lui, régner pour la première fois dans l'empire du caprice même, et de la fantaisie.

Pour y réussir, il commence par éliminer de son œuvre et de sa conception de la poésie l'élément personnel. Nous avons de lui des vers d'amour, mais ce sont sans doute les moins bons qu'il ait faits. Les sujets qu'il préfère sont les sujets d'intérêt général et public, événemens historiques ou lieux-communs de morale. *Au roi Henri le Grand, allant en Limousin*, ou : *Au roi Henri le Grand, sur le succès du voyage de Sedan*, tels sont les thèmes qui l'inspirent, et auxquels il excelle à mêler quelque chose de plus général qu'eux-mêmes : la considération de la fragilité des choses, ou l'éloge des joies de la paix :

La terreur de son nom rendra nos villes fortes,
On n'en gardera plus ni les murs ni les portes ;
Les veilles cesseront au sommet de nos tours ;
Le fer mieux employé cultivera la terre ;
Et le peuple qui tremble aux frayeurs de la guerre,
Si ce n'est pour danser, n'orra plus les tambours.

Pour la même raison, parce qu'il ne faut pas que le Moi du poète paraisse dans son œuvre, il s'interdit les digressions, ce « beau désordre » que Boileau louera dans Pindare, cette liberté d'ordonnance où, sous le dessin de l'ode, on peut surprendre l'émotion du poète encore palpitante. André Chénier, dans son commentaire,

fait à ce propos une note curieuse. Il vient de lire l'*Ode à Marie de Médicis*, et il écrit : « Au lieu de l'insupportable et fastidieux amas de galanterie dont Malherbe assassine cette pauvre reine, un poète fécond et *véritablement lyrique*, en parlant à une princesse du nom de Médicis, n'aurait pas oublié de s'étendre sur les louanges de cette famille illustre, qui a ressuscité les lettres et les arts en Italie, et de là en Europe. Comme elle venait régner en France, il en aurait tiré un augure favorable pour les arts et la littérature de ce pays. Il eût fait un tableau court, pathétique et chaud de la barbarie où nous étions jusqu'au règne de François Ier... Je demande si cela ne vaudrait pas mieux pour la gloire du poète et le plaisir du lecteur. Il eût peut-être appris à traiter l'ode de cette manière s'il eût mieux lu, étudié, compris la langue et le ton de Pindare qu'il méprisait beaucoup, au lieu de chercher à le connaître un peu. » Mais Chénier n'a pas vu que ce que Malherbe « méprisait » dans Pindare, c'était justement cette manière de s'échapper de son sujet, d'entraîner, d'emporter avec lui son lecteur ou plutôt son auditoire à sa suite, et de lui imposer sa manière de sentir. Malherbe va par les routes frayées, connues et fréquentées de tous, qu'il élargit, qu'il aplanit, qu'il consolide, qu'il rectifie, mais dont il ne veut pas que jamais on s'écarte. Relisez là-dessus telle strophe d'une autre ode à Marie de Médicis : *Sur les heureux succès de sa régence.*

C'est en la paix que toutes choses
Succèdent selon nos désirs ;
Comme au printemps naissent les roses,
En la paix naissent les plaisirs ;
Elle met les pompes aux villes,
Donne aux champs les moissons fertiles,
Et, de la majesté des lois
Appuyant les pouvoirs suprêmes,
Fait demeurer les diadèmes
Fermes sur la tête des rois.

Laissant le rythme à part, cette strophe ne diffère de celle que nous avons citée plus haut que par les « circonstances ; » et les circonstances ne sont données que par la « situation. » Il parle ici de « printemps » et de « roses, » de « plaisirs » et de « pompes, » comme s'adressant à une femme, de même que, tout à l'heure, s'adressant à un homme, il parlait de « tambours » et de « fer, » de « tours » et de « remparts. » Son goût personnel n'est de rien dans le choix de ces mots. Également royales, ces images conviennent, par elles-mêmes, les unes à la reine et les autres au roi. « Quelle auguste et souveraine image de la *stabilité !* » s'écrie ici Sainte-Beuve ; et

il a raison quand il ajoute encore : « C'est le *bon sens politique* élevé à la poésie. » Mais les expressions mêmes dont il use, leur caractère d'abstraction et d'impersonnalité n'indique-t-il pas aussi la nature de la transformation accomplie ? Si l'auteur de ces très beaux vers n'est sans doute pas absent de son œuvre, il ne nous livre cependant que le moins qu'il peut de lui-même ; et son intention n'est pas du tout de traduire ici ses sentimens, à lui, mais bien ceux qui doivent être les nôtres comme les siens.

Une conséquence en résulte, qui est l'effacement ou la décoloration des images. Qui donc a jadis composé un *Dictionnaire des métaphores* d'Hugo ? C'est qu'en effet les métaphores d'Hugo ne sont point celles de Lamartine, ou de Vigny, ou de Sainte-Beuve, ou de Musset. Et, généralement, n'ayant rien de plus personnel que leur sensibilité, les lyriques, les vrais lyriques n'ont rien aussi qui soit plus à eux que leurs « figures. » Leurs catachrèses expriment leurs états d'âme, et leurs manières d'être se trahissent dans leurs métonymies. Je consens, d'ailleurs, qu'ils en aient d'étranges quelquefois, dont l'étrangeté même révèle ou dénonce quelque chose de morbide. Mais ce n'est pas le point, et il suffit ici qu'une part au moins du lyrisme consiste assurément dans la nouveauté, dans la rareté, dans la beauté des images. Souvent belles et parfois gracieuses, les images de Malherbe ne sont point nouvelles, ou, quand elles le sont, elles n'ont pas l'air de l'être. Elles ont surtout je ne sais quoi de moins expressif qu'allégorique, d'éloigné de sa source, et comme d'inéprouvé. La sensation du poète ne vibre pas dans son vers, et il ne semble pas qu'il ait essayé de la fixer toute vive. Ou plutôt il n'a rien senti, que d'une émotion purement intellectuelle, et sachant ce qu'il voulait dire, c'est alors seulement que, pour le mieux dire, d'une manière plus vive, qui frappe davantage, et qu'on retienne mieux, il a cherché de quelle image il pourrait revêtir sa pensée. C'est le contraire même de l'invention lyrique, si le propre en est de suggérer les idées par les images et non pas de surajouter les images aux idées.

En même temps que les images pâlissent, le mouvement se ralentit, se règle, ou se compasse. Je veux parler de ce mouvement dont les inflexions, si je puis ainsi dire, imitent, reproduisent et nous communiquent la diversité, la soudaineté, la contrariété des émotions du poète. Tantôt plus lent et tantôt plus pressé, plus fort ou plus doux, plus impétueux ou plus languissant, il est, dans l'ode ou dans l'élégie, comme le souvenir de leur alliance avec la musique, et à ce titre il fait une partie nécessaire de la notion ou de la définition même du lyrisme. C'est pourquoi, chez tous les grands lyriques, indépendamment de la valeur des idées ou du sens

des mots, les « mouvemens, » comme en musique, ont en eux, par eux seuls, et leur pouvoir, et leur valeur, et leur beauté. Malherbe en a quelques-uns de fort beaux :

Tel qu'à vagues épandues
Marche un fleuve impérieux,
De qui les neiges fondues
Rendent le cours furieux,
Rien n'est sûr en son rivage;
Ce qu'il trouve, il le ravage;
Et traînant comme buissons
Les chênes et leurs racines,
Ote aux campagnes voisines
L'espérance des moissons.

Tel, et plus épouvantable
S'en allait ce conquérant,
A son pouvoir indomptable
Sa colère mesurant.
Son front avait une audace
Telle que Mars en la Thrace;
Et les éclairs de ses yeux
Étaient comme d'un tonnerre
Qui gronde contre la terre,
Quand elle a fâché les cieux.

Mais si Malherbe a de beaux mouvemens, s'il en a de puissans et de larges, il faut convenir qu'il n'en a ni de très variés, ni surtout de « composés, » qui sont les plus beaux et les plus lyriques de tous. On en trouverait de nombreux exemples dans Lamartine, ou dans Hugo surtout. Mais je ne crois pas qu'aucun d'eux fût aussi clair qu'une admirable comparaison de Goethe. Il était tout chaud, ce jour-là, d'une lecture de Pindare, et il écrivait à Herder : « Les mots de Pindare, ἐπικρατεῖν δύνασαι, m'ont enfin révélé ma nature... Si tu te tiens debout, avec hardiesse, sur ton char, et que quatre jeunes chevaux se cabrent en désordre sous tes rênes, que tu diriges leur force, ramenant de ton fouet celui qui s'écarte, modérant celui qui s'emporte, et que tu les chasses devant toi, et les conduises, et les fasses tourner, les fouettes, les retiennes et chasses de nouveau jusqu'à ce que tous les seize pieds te portent au but en une seule cadence... C'est là être maître de son art, ἐπικρατεῖν, c'est là de la virtuosité. » Malherbe, homme sage et de sens rassis, n'a jamais essayé, lui, d'atteler ou de conduire à quatre. L'eût-il voulu d'ailleurs, je doute qu'on le lui eût permis; et, après un peu de curiosité que ses exercices auraient pu soulever, comme autrefois ceux de Ronsard, il eût fallu qu'il y renonçât.

Car, sans compter que, pour apprécier la « virtuosité » dont il aurait fait preuve, ni l'éducation de l'oreille même, ni celle de l'esprit français n'étaient alors assez avancées, sa tentative se fût toujours heurtée au même obstacle. On lui eût reproché de vouloir étonner plutôt qu'instruire son lecteur, et de songer bien plus à lui-même qu'au public. On l'eût traité de fantasque ou d'indiscipliné, qui refusait de s'astreindre au commun usage, et, avec tous les « honnêtes gens, » de travailler à l'œuvre commune. Dans une société qui s'organisait, et, naturellement, où l'on exigeait que chacun abdiquât une part de lui-même pour le plus grand profit et le plus grand plaisir de tous, on n'eût pas fait de lui plus de cas que d'un Motin, d'un Sigogne ou d'un Berthelot, gens de peu, gens de rien, bohèmes de lettres, dont on pouvait s'amuser en passant, mais qui ne comptaient point, comme n'étant occupés uniquement que d'eux-mêmes. Et on voit aisément ce qu'il y eût perdu de réputation ou d'influence; mais ce que la littérature en général, ou la poésie même y eussent gagné, c'est ce que l'on ne voit pas du tout.

On ne s'est pas en effet rendu compte, mais j'espère que l'on commence à le discerner maintenant. Oui, si l'on le veut, — et pour employer ici l'expression de M. Brunot, — oui, Malherbe, en un certain sens, « a tué le lyrisme. » Toutes les qualités, tous les caractères qui définissaient le lyrisme dans la pensée, d'ailleurs un peu confuse encore, de Ronsard et de ses amis, Malherbe, nous venons de le constater nous-mêmes, l'en a comme systématiquement dépouillé. Ce que le mouvement de l'inspiration pouvait avoir de libre encore, d'indépendant et de capricieux au besoin, il l'a contraint sous la règle. Il a comme éteint l'éclat de l'imagination : — « Il avait aversion pour les fictions poétiques, nous disent ses biographes, et en lisant à Henri IV une élégie de Regnier où il feint que la France s'éleva en l'air pour se plaindre à Jupiter du misérable état où elle était pendant la Ligue, il demandait à Regnier en quel temps cela était arrivé, qu'il avait toujours demeuré en France depuis cinquante ans, et qu'il ne s'était point aperçu qu'elle se fût enlevée hors de sa place. » — Mais n'oublie-t-on pas, quand on le lui reproche, que tout cela n'a pas été sans quelque compensation; et si le gain avait peut-être balancé la perte, ne conviendrait-il pas d'atténuer la sévérité du jugement qu'on porte sur son œuvre? En interdisant au poète une préoccupation puérile ou souvent maladive de lui-même, ne l'a-t-il pas rendu sans doute attentif à des intérêts d'un ordre à la fois plus général et plus élevé? S'il a rabattu quelque chose de la luxuriance de l'esprit du XVIe siècle, n'a-t-il pas aussi par là même dirigé l'esprit français dans ses voies

véritables? Ou encore, et, pour tout dire d'un mot, s'il a « tué le lyrisme, » n'a-t-il pas créé « l'éloquence? » C'est ce que je voudrais montrer maintenant.

Il est d'abord assez évident que, de condamner et de proscrire ce que Malherbe appelait impitoyablement, non pas même le désordre, mais le « galimatias » de Pindare, ce n'était pas encore énoncer les règles d'une autre manière de composer, mais c'était du moins en faire pressentir l'existence, et décréter, « même en chansons, » la nécessité d'un ordre apparent, d'une logique pour ainsi dire palpable, et d'un squelette extérieur. S'il y a de l'ordre, en effet, dans une ode de Pindare, on ne le saisit pas d'abord, et la logique, interne et cachée, n'en est sensible qu'aux initiés. C'est ce qui choque Malherbe. Il veut des idées qui se suivent et qui s'enchaînent rigoureusement entre elles, ou, pour mieux dire encore, il veut des idées qui s'engendrent nécessairement les unes des autres. Le président de Verdun était inconsolable de la mort de sa femme :

« Sacré ministre de Thémis,
Verdun, en qui le ciel a mis
Une sagesse non commune,
Sera-ce pour jamais que ton cœur abattu
Laissera sous une infortune,
Au mépris de ta gloire, accabler ta vertu?

« Non, en vérité, tu ne le peux, continue le poète, ni comme magistrat,

Toi de qui les avis prudens
En toute sorte d'accidens
Sont loués même de l'envie;

ni comme homme, si tout homme est mortel. Car, nous pouvons fléchir Jupiter, nous pouvons apaiser Neptune, mais nous ne pouvons pas reprendre à Pluton ce qu'il nous a pris. L'exemple d'Orphée n'en sert-il pas d'une preuve assez éclatante? Que si, d'ailleurs, les morts pouvaient revivre, qui de nous le leur souhaiterait? et surtout dans les temps où nous sommes?

« Mais quand tu pourrais obtenir
Que la mort laissât revenir
Celle dont tu pleures l'absence,
La voudrais-tu remettre en un siècle effronté
Qui, plein d'une extrême licence,
Ne ferait que troubler son extrême bonté?

« Quelle horreur de flamme et de fer
N'est éparse, comme en enfer,
Aux plus beaux lieux de cet empire?
Et les moins travaillés des injures du sort
Peuvent-ils pas justement dire
Qu'un homme dans la tombe est un navire au port?

« Soumettons-nous donc à la nécessité. S'il nous est dur de survivre à ceux que nous avons aimés, vivons du moins, comme hommes, pour nos concitoyens. Mais, comme magistrat, vivons pour le prince et pour la justice, car

« La Justice, le glaive en main,
Est un pouvoir autre qu'humain
Contre les révoltes civiles.
Elle seule fait l'ordre, et les glaives des rois
N'ont que des pompes inutiles,
S'ils ne sont appuyés de la force des lois. »

Si j'ai choisi cette *Consolation* parmi beaucoup d'autres pièces, la raison n'en est pas que, Malherbe ayant mis trois ans à l'écrire, son président était remarié quand il put la lire. Ce n'est pas non plus qu'il en manque d'aussi sévèrement composées. Mais je n'en connais guère où l'on voie mieux ce que la composition de Malherbe a de proprement oratoire, en tant qu'appropriée à toutes les intelligences. Je n'y trouve même plus de dieux ignorés, ni de ces légendes empruntées des *Argonautiques*, ou de l'*Alexandra*, comme autrefois dans Ronsard, mais, pour tous souvenirs classiques, ceux que tout le monde a gardés du collège, qui n'étonneront donc personne, et qui feront plaisir à tout le monde. Point d'idée qui ne soit également commune, à la portée des ignorans comme des beaux esprits, facile à concevoir, plus facile à vérifier, générale ou universelle. Et, enfin, idées générales ou souvenirs classiques, pour lier ensemble tout cela, des « passages, » comme on disait alors, des « transitions, » comme nous disons aujourd'hui, qu'un enfant même au besoin trouverait.

Nous avons plus d'un témoignage de l'effet que produisit cette manière nouvelle d'écrire. Elle paraissait surtout aisée à imiter, et encore plus à contrefaire. Godeau, dans son *Discours sur les œuvres de M. de Malherbe*, en a bien marqué le caractère logique. « *Le discours*, dit-il, *ou l'oraison, par laquelle l'esprit fait entendre ce qu'il a conçu*, est de deux sortes, l'une libre, étendue et comme négligée; l'autre, contrainte sous de certaines lois, renfermée dans quelques bornes, et parée avec un soin particulier... Les maîtres de l'art donnent plusieurs règles pour reconnaître

quand cette partie qu'ils appellent composition est parfaite, mais il me semble que toutes peuvent se rapporter à ces trois choses : l'ordre, la liaison ou la suite, et le nombre. L'ordre ne range pas seulement les mots selon les règles de la grammaire, *il dispose les matières, donne la place aux raisons, selon qu'elles sont ou plus fortes ou plus faibles...* La liaison unit toutes les parties du discours, en forme un corps agréable, et fait que celui qui lit *ou qui écoute, étant conduit d'un point à un autre par une méthode facile,* imprime si parfaitement les choses dans sa mémoire qu'elles n'en peuvent plus échapper... Le nombre chatouille les oreilles par la cadence agréable des périodes... » Si l'on ne saurait, je crois, mieux dire, ni mieux caractériser ce que Malherbe a prétendu faire, ce que même il a fait, on ne saurait non plus imposer plus résolument à la poésie les qualités qui sont celles du discours. On ne demande pas encore aux vers d'être beaux comme de la belle prose; mais on exige déjà d'une Ode qu'elle soit « construite » comme un Sermon.

Une transformation de la langue en est naturellement résultée. Devenant plus oratoire, il a fallu que la langue devînt plus abstraite, partant plus générale, et partant plus conforme ou plus analogue à celle de tout le monde. Afin d'être compris de l'un à l'autre bout de la France, il a fallu que le vocabulaire de la cour se *dégasconnât*, comme disait Malherbe, ou qu'il s'épurât de tout ce qu'il pouvait encore contenir de provincialismes, d'italianismes, d'hispanismes... et de pédantisme. Ronsard avait précisément enseigné le contraire. En revanche, on remarquera que la leçon de Malherbe est déjà celle de Buffon. Ce n'est point de propos délibéré qu'il tend ni qu'il atteint à la noblesse du style, — lui qui se vante que ses maîtres de langue sont les crocheteurs du Port-au-Foin, — mais c'est qu'en devenant plus généraux, devenant aussi ce que les logiciens appellent moins « compréhensifs, » les mots se dépouillent eux-mêmes de leurs particularités d'origine. J'en aurais long à dire sur ce point, si je voulais insister, et que c'en fût ici le lieu. Mais sans doute on comprend de reste que, si ce vocabulaire est moins apte à traduire les émotions personnelles, — qui ne sont personnelles qu'autant qu'elles ont quelque chose d'unique, — il est infiniment plus apte à l'expression des idées générales. C'est ce qu'il faut dire aussi de la substitution de la syntaxe directe ou analytique, dans la langue de Malherbe, à la syntaxe encore synthétique, et violemment inversée de Ronsard. On n'écrit plus désormais pour quelques-uns, mais pour tout le monde ; si le poète lyrique pouvait prétendre à se séparer et à s'isoler du « rude populaire, » l'orateur ne le peut pas ; et ainsi le changement de la

langue vient s'ajouter au changement opéré déjà dans l'art de composer, pour continuer la transformation du genre.

Mais ajoutons un dernier trait encore : la force intérieure du principe d'évolution est si grande à ce moment du siècle, qu'entre les mains de Malherbe il n'y a pas jusqu'aux lieux-communs, qui ne perdent ce qu'ils peuvent avoir quelquefois de personnel dans l'expression que l'on en donne. Écoutez-le plutôt, dans les strophes célèbres, nous parler de la Mort :

La Mort a des rigueurs à nulle autre pareilles.
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles
Et nous laisse crier.

Le pauvre, en sa cabane où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois,
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas les rois.

Ces vers sont de 1599; en voici qui sont de 1605 :

Mais, ô loi rigoureuse à la race des hommes,
C'est un point arrêté, que tout ce que nous sommes,
Issus de pères rois et de pères bergers,
La Parque également sous la tombe nous serre;
Et les mieux établis au repos de la terre
N'y sont qu'hôtes et passagers.

Mais on en citerait aussi bien de 1626.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière
Que cette majesté si pompeuse et si fière,
Dont l'éclat orgueilleux étonnait l'univers;
Et dans ces grands tombeaux, où leurs âmes hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangés des vers.

Non-seulement, on le voit, le poète en ces vers ne parle pas en son nom, sous le coup d'une émotion personnelle ou actuelle, mais encore, et au contraire, si quelque circonstance de personne, de temps, ou de lieu pouvait particulariser l'idée de la mort, il l'écarte. C'est ce que Chapelain, quelques années plus tard, dans la préface de sa *Pucelle*, appellera d'un nom barbare, mais singulièrement expressif, la réduction à l'universel. Également inévitable, également inflexible pour « tout ce que nous sommes, » la Mort, aux yeux de Malherbe, est la Mort, absolument, sans plus de distinctions ni de nuances. Nous mourons tous, et non-seulement « issus de pères

rois ou de pères bergers, » mais, que ce soit de la peste ou de quelque autre maladie, jeune ou vieux, homme ou femme, dans notre lit ou sur une grande route, nous mourons tous de la même manière. Ou, en d'autres termes encore, quelque différence qu'il y ait dans les conditions des hommes, et par quelque côté que la Mort nous assaille, il y a toujours en elle quelque chose de semblable ou d'identique à elle-même, qui est tout ce que Malherbe en prétend retenir pour l'exprimer dans ses vers. C'est ce que tout le monde enveloppe d'abord sous le nom de la Mort, séparation ou destruction, et, à cet égard, c'est pourquoi, dans ses vers, on croit entendre et reconnaître, déjà, l'accent de Bossuet et de Bourdaloue.

Or, on le remarquera, — sans vouloir énumérer tant de manières qu'il y a de mourir, si différentes, et comme accompagnées de circonstances physiques si diverses, — les grands poètes lyriques ne le sont pas plus pour la splendeur nouvelle et la grâce imprévue de leurs images, ou par un art à eux d'associer leurs idées, que pour avoir de la Mort, comme de l'Amour et de la Nature, une conception particulière et personnelle. C'est ce qu'il serait sans doute intéressant de montrer, et que, dans le siècle où nous sommes, la Mort n'a été ni pour Vigny, ni pour Hugo, par exemple, ce qu'elle était pour Lamartine.

Ton bras n'est point armé d'un glaive destructeur,
Ton front n'est point cruel, ton œil n'est point perfide,
Au secours des douleurs un Dieu clément le guide,
Tu n'anéantis pas, tu délivres!..

s'écriait l'auteur des *Méditations*. Mais l'auteur des *Contemplations*, génie moins lumineux, ne voyait, lui, de la Mort que « la quantité d'ombre et d'horreur » qu'elle mêlait à la joie de vivre.

Elle est l'extinction du flambeau, toujours prête.
Il suffit qu'un tyran y pense dans ses fêtes
Où les rois sont assis,
Pour que sa volupté, sa gaîté, sa débauche
Devienne on ne sait quoi de lugubre, où s'ébauche
La pâle Némésis.

Et pour l'auteur enfin de *Moïse* et des *Destinées*, la Mort était la « demande sans réponse, » « l'énigme inextricable, » à l'ironie de laquelle il opposait le superbe, aristocratique, et glacial dédain de son stoïcisme :

Gémir, pleurer, prier est également lâche.
Fais énergiquement ta longue ou courte tâche,
Dans la voie où le sort a voulu t'appeler,
Puis après, comme moi, souffre et meurs sans parler.

Qu'est-ce à dire, sinon que chacun d'eux a pensé ou senti la Mort d'une façon qui n'était qu'à lui, comme il faisait de l'Amour, comme il faisait de la Nature? et c'est en cela qu'il est vraiment poète et vraiment lyrique. Mais aussi, c'est en cela qu'il ne s'adresse qu'à quelques-uns; ou plutôt, il s'adresse bien à tous, mais il n'est immédiatement compris que de quelques-uns; les autres lui résistent, ils opposent leur manière de sentir à la sienne, ils essaient de lui échapper; et, même quand ils la subissent, ils continuent de murmurer encore contre la tyrannie de sa domination.

Malherbe et son école ont-ils voulu peut-être éviter ces murmures et cette résistance? En tout cas, je dis qu'ils ont agi comme s'ils l'eussent voulu; et là est la raison de leur complaisance pour ce que le lieu-commun nous semble avoir aujourd'hui de plus général ou de moins caractérisé. C'est aussi bien que, pour apprendre à écrire, il allait commencer par apprendre à penser, si c'était ce que Desportes, et Ronsard même, avaient sans doute le moins su. Mais pour apprendre à penser, comme il fallait convenir du pouvoir ou de la valeur des mots, en en fixant le sens et en en limitant l'usage, il fallait, pareillement, qu'après en avoir éprouvé le titre et l'aloi, on convînt de la valeur et du pouvoir des idées. Et pour y réussir, il fallait enfin n'en retenir que ce qu'elles avaient d'universellement incontesté. Malherbe, dans ses vers, n'a pas fait autre chose, ni non plus dans son fameux *Commentaire sur Desportes*. L'intérêt, sous ce rapport, en est de la même nature que celui des *Remarques sur la langue française*, de son disciple Vaugelas. Et le succès de leurs exemples ou de leurs leçons s'explique par le désir ou le besoin que l'on avait en leur temps de les voir paraître.

Est-il nécessaire de faire observer maintenant qu'en effet, de quelque côté que l'on tourne les yeux, c'est au même but, prosateurs ou poètes, que nous voyons alors tendre tous les écrivains? On se tenait pour content des poètes que l'on avait, et, — si j'en crois le vieil Étienne Pasquier, dans un curieux chapitre de ses *Recherches de la France*, — Ronsard n'était pas le seul dont on trouvât les imitations égales ou supérieures même à leurs originaux. En revanche, Guillaume du Vair, dans son traité de l'*Éloquence française*, se plaignait, presque éloquemment, qu'elle fût demeurée jusqu'alors aussi « basse ». Tel était aussi l'avis des précieuses. Le désir que l'on éprouvait, c'était celui de « communiquer, » si je puis ainsi dire; et, à l'expérience, on jugeait que la langue n'en fournissait pas les moyens. Malherbe les a recherchés, et il en a trouvé quelques-uns, non-seulement dans ses vers, mais dans ses traductions, qui sont une part considérable de son œuvre. D'autres en ont trouvé d'autres: Balzac dans ses *Lettres*, Vaugelas dans ses *Remarques,* Perrot d'Ablancourt dans ses « belles infidèles. » Il n'était rien encore que

l'on discutât plus volontiers dans les assemblées qui se tenaient chez Conrart, et, quand Richelieu fondera l'Académie, la principale occupation des académiciens « sera de donner des règles certaines à notre langue, et de travailler à la rendre pure, éloquente et capable de traiter les arts et les sciences. » Traducteurs, grammairiens, critiques ou rhéteurs, le théâtre, — genre commun, s'il en fut, dont l'existence même dépend de la bonne volonté du public, — achèvera ce qu'ils ont commencé. Et le *Discours de la Méthode* enfin, à son tour, paraîtra, non point du tout, comme on l'a dit, pour inaugurer l'empire de la raison dans la littérature, mais seulement pour le consacrer, ce qui n'est pas tout à fait la même chose, ou, si l'on veut, pour fonder en logique l'utilité sociale de l'éloquence et de la poésie. Pour résister à cette espèce de pression des circonstances, Malherbe n'avait ni l'humeur, ni surtout le génie qu'il fallait; et ainsi, bien loin de nous étonner qu'étant d'ailleurs plutôt médiocre, il ait exercé de son temps une aussi grande influence, au contraire, c'est sa médiocrité qui a fait de lui, non pas le seul, ni le principal, mais l'un des utiles ouvriers de la transformation à laquelle son nom est demeuré attaché.

Que penserons-nous cependant de cette transformation même? et nous associerons-nous au jugement de M. Brunot, quand il conclut que, « nulle part peut-être, on n'eût ainsi abandonné de gaîté de cœur, et sans pensée de retour, une voie où des Ronsard, des Du Bartas, et des Desportes étaient allés déjà si loin ? » Et il fait, en vérité, trop d'honneur à Du Bartas, comme aussi bien à Desportes. Mais nous avons déjà répondu. La transformation, ou la décadence du lyrisme dans les premières années du XVIIe siècle, est le prix dont nous avons payé le progrès et le triomphe de la poésie dramatique et de l'art oratoire. *Non omnis fert omnia tellus.* De même que dans la nature, deux espèces voisines ne sauraient croître et prospérer ensemble dans le même canton, et tout ce que l'une d'elles réussit à gagner dans le combat pour la vie, il faut que l'autre le perde; ainsi, dans un temps donné de l'histoire d'une littérature, on n'a jamais vu qu'il y eût place pour tous les genres à la fois, et si quelqu'un d'entre eux y atteint sa perfection, c'est toujours aux dépens de quelque autre. Ne nous inquiétons donc pas que les étrangers « se soient étonnés du choix que nous avons fait de Malherbe pour maître; » si d'abord, comme on l'a vu, Malherbe n'est devenu le maître des beaux esprits de son temps qu'après avoir commencé par en être le disciple; si ce qu'il a fait, nous pouvons le dire, un autre, à son défaut, l'eût certainement fait; et si enfin, comme nous avons tâché de le montrer, en tuant le lyrisme, il a créé l'éloquence. On s'étonnerait avec autant

de raison que les Anglais du XVIIe siècle, au lieu de suivre la voie où des Shakspeare et des Marlowe étaient allés déjà si loin, se soient engagés dans celle que leur ouvrait Milton ou le chaudronnier Bunyan. Mais la vraie question, la seule, est de savoir quelles ont été les conséquences de la transformation, et c'est en général ce que l'on omet ou ce que l'on oublie de considérer.

L'oserons-nous donc condamner, s'il est vrai qu'elle ait émancipé l'esprit français d'une longue servitude, et qu'en le retirant pour ainsi parler, de l'école de l'Espagne ou de l'Italie, elle l'ait rendu à lui-même? Je ne l'ai pas dit plus haut, en parlant des raisons de l'insuccès de la Pléiade, mais c'est le moment maintenant de le dire. Tout imprégnés encore d'italianisme, les Ronsard et les Du Bellay, mais Desportes surtout, ont failli exercer sur la direction générale de l'esprit français la même néfaste influence que l'admiration désordonnée des Carrache et du Guide sur les destinées de notre peinture classique. Utile ou nécessaire même, à sa date, — car je ne voudrais certes ni la nier, ni la diminuer, et au lieu de parler de Malherbe, si je parlais de Ronsard, on le verrait bien, — il était temps, entre 1610 et 1630, que l'influence de l'Italie cessât enfin de nous opprimer. Nous n'avions plus que faire d'imiter Bembo ni Pétrarque même, dont nos poètes avaient trop abusé, mais encore bien moins ces Tansille ou ces cavalier Marin, dont les inspirations ne manquaient de rien tant que de sincérité. En essayant de détourner d'eux, car Boileau seul y devait tout à fait réussir, l'admiration et l'imitation des poètes ses contemporains, Malherbe a donc remis l'esprit français dans ses voies. L'un des premiers, il l'a invité à oser être enfin lui-même. Cela ne vaut-il pas bien quelque reconnaissance? Mais cela surtout ne l'excuse-t-il pas d'avoir tant maltraité Desportes? L'heure étant venue pour nous de nous reprendre, on ne peut vraiment, ni sérieusement, en vouloir à Malherbe de l'avoir sonnée.

Telle était bien la nature, en effet, et telle surtout la portée de la transformation. Car, l'une après l'autre, repassez les leçons de Malherbe. Toutes ou presque toutes, si elles ont eu finalement pour objet de substituer dans notre littérature les qualités qui font les genres communs aux qualités qui font les genres individuels, elles ont donc eu pour objet aussi d'enseigner à notre littérature les moyens de conquérir cette universalité, dont peut-être avons-nous jadis porté trop haut l'orgueil, mais cependant qu'il ne faudrait pas affecter de mépriser. Nul ne fait plus d'estime que nous de Dante et de Pétrarque, de Byron et de Shelley, de Goethe et d'Henri Heine, mais ce n'est pas une raison de dédaigner Voltaire et Rousseau, Fénelon et Bossuet, Pascal et Descartes. Je ne nomme,

on le voit, que de nos prosateurs. En un certain sens, ils doivent tous quelque chose à Malherbe, s'ils doivent tous quelque chose à la transformation que nous avons essayé de décrire. Logique et clarté, précision, simplicité de l'ordonnance et netteté du style, toutes ces qualités étaient presque étrangères à nos écrivains du XVI[e] siècle, et il est vrai, malheureusement, que nous en faisons aujourd'hui bon marché. Nous donnerions une *Provinciale* pour une métaphore nouvelle. Mais encore faut-il bien savoir que nos subtilités se développent à l'ombre, pour ainsi parler, de notre ancienne littérature, si c'est elle autrefois qui a fait la fortune de l'esprit français. Les étrangers ne l'ignorent pas, et qu'aucune autre ne saurait se vanter d'avoir exercé pendant cent cinquante ans une pareille action dans le monde. La gloire, ou le bonheur, ou la chance de Malherbe est d'être aux origines de cette influence, et son habileté, ou son adresse, ou son talent d'avoir compris qu'il n'avait, pour le mériter, qu'à se laisser faire aux circonstances.

Car, pour achever la démonstration, veut-on savoir ce qu'il serait advenu de lui, s'il avait, comme il le pouvait, continué d'imiter Desportes au lieu de le combattre? L'histoire de Regnier, mais surtout celle de Théophile et de Saint-Amant nous l'apprennent; et, pour le dire en passant, c'est ce que n'ont pas vu ceux qui, de notre temps, ont prétendu les venger des critiques de Boileau. Ils avaient bien, l'un et l'autre, autant de talent, chacun en son genre, que Malherbe dans le sien; et, dans leurs œuvres à tous deux, les vers heureux, les vers gracieux, les vers pittoresques abondent. Qui ne connaît *la Solitude?*

Dans ce val solitaire et sombre,
Le cerf qui brame au bruit de l'eau,
Penchant ses yeux dans un ruisseau,
S'amuse à regarder son ombre.

De cette source une Naïade
Tous les soirs ouvre le portal
De sa demeure de cristal
Et nous chante une sérénade...

« Comme ce brusque début vous transporte loin du monde, au milieu du calme, du silence et de la fraîcheur! » disait un autre Théophile; et comme on y respire, ajouterons-nous, ce sentiment de la nature qu'au contraire on rencontre si rarement dans Malherbe! Le sonnet des *Goinfres*, ou tel autre encore de Saint-Amant ne sont guère moins célèbres :

Assis sur un fagot, une pipe à la main,
Tristement accoudé contre une cheminée,
Les yeux fixés en terre, et l'âme mutinée,
Je songe aux cruautés de mon sort inhumain...

Citerai-je encore *la Débauche*, avec le « mouvement » qui termine la pièce, et que Musset un jour ne devait pas dédaigner de reprendre dans sa *Nuit d'octobre?*

Bacchus, qui vois notre débauche,
. . . .
Par ta couronne de lierre,
Par la splendeur de ce grand verre,
Par ton thyrse tant redouté,
. . . .
Par les hurlemens des Ménades,
Par le haut goût des carbonnades,
Par tes couleurs blanc et clairet,
Par le plus fameux cabaret,
Par le doux chant de tes orgies,
Par l'éclat des trognes rougies,
. . . .
Par le tambour et la cymbale,
Par tes cloches qui sont des pots,
Par tes soupirs qui sont des rots,
Par tes hauts et sacrés mystères,
Par tes furieuses panthères.
. . . .
Reçois-nous dans l'heureuse troupe
Des francs chevaliers de la coupe;
Et pour te montrer tout divin,
Ne la laisse jamais sans vin.

Il y a certes là de la verve, ou même quelque chose de plus, que l'on verrait encore mieux, si la pudeur ne m'obligeait à faire quelques coupures. Et, cependant, on aura beau dire, multiplier les citations et les comparaisons, parler de Rubens et de Téniers, traiter d'ailleurs Boileau de pédant, et Malherbe de « droguiste, » on ne leur égalera jamais dans l'histoire de la littérature, sinon dans celle de la curiosité, ni Saint-Amant ni Théophile. Pourquoi cela? C'est que l'un et l'autre, avec tout leur talent, ne sont en somme que des attardés ; c'est qu'en persistant toute leur vie dans l'indépendance ou plutôt dans l'irrégularité littéraire, ils se sont eux-mêmes comme retranchés ou exclus de l'histoire; c'est qu'enfin toute leur originalité, mal gouvernée, s'est insensiblement réduite à se vêtir encore au temps de Louis XIII et d'Henri IV comme on faisait à la cour de Charles IX ou d'Henri II. Lyriques d'ordre

un peu inférieur, mais lyriques à l'ancienne manière, ils ont voulu résister à la force de ce mouvement, qu'après l'avoir lui-même reçu de l'opinion de ses contemporains, Malherbe à son tour transmettait à ses disciples et à ses successeurs. Ils ont voulu, ou, pour mieux dire, sans le vouloir, ni le savoir peut-être, ils ont contrarié des goûts dont le génie même alors n'eût pas pu triompher, parce qu'ils n'étaient, comme j'ai tâché de le montrer, que l'expression littéraire d'une profonde nécessité sociale. Tant il est vrai qu'à lui tout seul, le talent ne saurait suffire, et que les genres l'emploient à leurs fins, bien plus qu'il ne les fait, lui, servir ou concourir aux siennes! Il y a des temps d'être lyrique, et il y en a de l'être moins, ou quelquefois de ne l'être plus.

J'ai trop souvent, ici même, insisté sur ce que peut un seul homme dans la littérature ou dans l'art, comme aussi bien dans l'histoire; et on ne me soupçonnera pas de vouloir aujourd'hui soumettre le talent à l'empire absolu de l'occasion et de la circonstance. Mais la vérité sur cet empire, c'est qu'il n'est donné de pouvoir s'y soustraire qu'à de rares génies, et Malherbe n'est pas un génie rare, ni même, je pense, du tout un génie. Les circonstances l'ont fait ce qu'il est devenu. Si l'on peut dire de quelqu'un qu'il soit un bel exemple de la manière dont les genres évoluent d'eux-mêmes dans l'histoire d'une littérature, c'est donc de lui. Ni grand poète, ni grand écrivain peut-être, ni même grand caractère, c'est aussi pour cela que l'histoire de son genre se lit comme à nu dans celle de son œuvre, aussitôt qu'on veut bien seulement la replacer dans le milieu dont elle est l'expression. Je ne me serais pas pardonné de laisser échapper l'occasion de le faire voir. Et comme on ne saurait d'ailleurs prendre trop de précautions pour se bien faire entendre, j'avertis le lecteur, qu'après avoir aujourd'hui parlé de l'homme entre les mains de qui le lyrisme s'est transformé jadis en éloquence, si je parlais quelque jour de l'homme entre les mains de qui l'éloquence à son tour s'est transformée en lyrisme, ce serait toujours le même fond d'idées, mais je m'y prendrais d'une autre manière, et je donnerais à la personne de Jean-Jacques Rousseau tout ce que je refuse à celle de François de Malherbe.

FERDINAND BRUNETIÈRE

MADAME MÈRE

D'APRÈS UNE PUBLICATION RÉCENTE

Dans les derniers jours de sa longue vie, la mère de Napoléon Ier s'amusait à composer son autobiographie, et voici ce qu'elle dictait à sa dame d'honneur, Mlle Rosa Mellini : « Je me mariai, à l'âge de treize ans, avec Charles Bonaparte, qui était un bel homme, grand comme Murat. A trente-deux ans, je restai veuve, et Charles mourut à l'âge de trente-cinq ans, à Montpellier, victime de douleurs d'estomac, dont il se plaignait toujours, surtout après qu'il avait dîné... En dix-neuf ans de mariage, je fus mère de treize enfans, dont trois moururent en bas âge et deux en naissant. Devenue mère de famille, je me consacrai entièrement à la bonne direction de celle-ci, et je ne sortais de chez moi que pour aller à la messe. » Elle ajoutait que toutes les fois qu'elle relevait de couches, sa belle-mère se croyait obligée d'entendre une messe de plus, et finit par en entendre neuf par jour. Elle remarquait à ce sujet que s'il est bon d'aller souvent à l'église, le premier devoir des mères de famille est de sortir de chez elles le plus rarement possible. « D'ailleurs, poursuivait-elle, ma présence était nécessaire pour mettre un frein à mes enfans, tant qu'ils furent petits. Ma belle-mère et mon mari étaient si indulgens à leur égard qu'au moindre cri, à la moindre réprimande, ils accouraient à leur aide, en leur faisant mille caresses. Pour moi, j'étais sévère ou indulgente, en temps voulu. Aussi étais-je obéie et aimée de mes enfans, qui, même après avoir grandi, m'ont toujours témoigné, dans tous les temps, le même amour et le même respect. » Ainsi s'exprimait la mère d'un empereur dont l'histoire fut une épopée ; elle n'avait dans le style, comme on voit, rien d'impérial, rien d'épique, et il est de simples particulières qui haussent davantage le ton en racontant leur vie.

Telle était Madame Mère en dictant ses souvenirs, telle elle était aussi en écrivant ses lettres. On pourrait croire, à les lire, que l'histoire universelle ne se compose que de détails, de menus faits, d'incidens de famille; elle n'y parlait que de ses affaires de ménage, de sa santé et de celle des siens, et il suffit d'en lire une pour les avoir toutes lues. « Ma chère fille, écrivait-elle le 23 juin 1813 à la princesse Élisa, je reçois votre lettre du 14 de ce mois, avec celle que Napoléone m'a écrite, dont j'ai été fort contente. Je suis bien aise de savoir que vous n'y avez pas touché et que c'est en entier son ouvrage. Je trouve qu'elle fait des progrès rapides et sensibles, et je vous en félicite. » Elle annonce à la princesse qu'elle n'ira nulle part, qu'elle est à Pont-sur-Seine et s'y trouve bien, que ce séjour convient à sa santé comme à son caractère, qu'elle y est libre et tranquille, et qu'elle s'occupe de faire travailler à un jardin à l'anglaise. « Pauline a quitté Nice pour se rendre aux eaux de Grévaux, d'où l'on me mande qu'elle est arrivée heureusement et sans accident. La reine d'Espagne est partie pour aller à Vichy. La reine de Westphalie a renoncé à aller aux eaux de Forges; elle les prend à Meudon. Elle est venue passer ici huit jours avec moi... Il y a longtemps que je n'ai pas eu de nouvelles de Louis... Je sais que l'impératrice et le roi de Rome se portent bien. Je suis inquiète du silence de Caroline. »

Un peu auparavant, elle écrivait à cette même princesse : « Ma chère fille, j'ai reçu la jolie corbeille que vous m'aviez annoncée. Vous ne pouviez m'envoyer rien qui me fût plus cher. Par la même occasion, j'ai aussi reçu la petite caisse de cédrats, que j'ai trouvé excellens. Ma santé est assez bonne, malgré la continuité du mauvais temps. » Le 15 août 1830, elle écrira à l'une de ses brus, la reine Julie : « Je vous remercie beaucoup de la truite que vous m'avez envoyée; elle était fort bonne. J'espère que l'air de la campagne vous fera du bien. Je vous prie d'embrasser vos enfans pour moi. » La plupart de ses lettres ont été brûlées ou ont disparu. Si on venait à les retrouver, selon toute apparence, les historiens n'y trouveraient rien à prendre, ni les amateurs de fine littérature rien à admirer. Madame Mère ne parlait jamais politique à ses correspondans, et jamais elle ne s'est piquée de savoir écrire, ni même d'avoir de l'esprit.

Et pourtant la biographie de cette femme dont la correspondance était, semble-t-il, si insignifiante, vient de fournir à M. le baron Larrey la matière de deux gros volumes de plus de cinq cents pages chacun (1). Il l'avait vue à Rome déjà bien vieille et aveugle, et il avait remporté de sa visite au palais Rinuccini une ineffaçable impression.

(1) *Madame Mère*, essai historique par M. le baron Larrey, de l'Institut de France. Paris, 1892; E. Dentu.

Il a compulsé les mémoires du temps pour en tirer tous les renseignemens, toutes les anecdotes qui la concernaient de près ou de loin; il a interrogé les membres de la famille impériale, ceux qui avaient le mieux connu cette aïeule devenue infirme, qu'on promenait dans ses salons sur un fauteuil à roulettes. Il s'est appliqué à retrouver ses lettres, et à force d'ingénieuse patience, il en a recueilli jusqu'à cent cinquante. Il avait réussi à se procurer et il a publié le premier les quelques feuillets dont se compose l'essai d'autobiographie dicté à Mlle Rosa Mellini. On lui reprochera peut-être d'avoir été prolixe, de n'avoir pas serré son sujet d'assez près; mais on peut affirmer que quiconque aura lu les premières pages de son livre le lira jusqu'au bout avec un vif intérêt. La signora Letizia ne fut pas seulement la mère d'un grand homme; parmi les figures de femmes qui, le voulant ou ne le voulant pas, ont joué un rôle dans l'histoire, il en est peu de plus attachantes, de plus originales, de plus curieuses à étudier.

Mais pour que cette figure ait tout son prix, il convient de la voir telle qu'elle était, sans y rien ajouter, sans y rien changer. Il ne faut pas dire avec Michelet que « la mère de Napoléon semblait avoir incarné en lui tous ses songes. » Elle n'était pas songeuse, et si Goethe avait hérité de sa mère le goût de conter, ce n'est pas de la sienne que Napoléon tenait sa dévorante imagination. Il ne faut pas non plus, comme un poète italien, la transformer en Niobé, ou comme Stendhal, la comparer aux Cornélie, aux Porcia, à ces fières aristocrates qui auraient cru faire honneur aux reines d'Égypte ou de Syrie en les priant de leur attacher les cordons de leur chaussure. Mme Letizia ne doit être comparée à personne, car elle ne ressemblait qu'à elle-même. Gérard l'a peinte comme il désirait qu'on la vît, Chaudet a fait son buste d'après l'antique, des camées la représentent le front ceint d'un bandeau d'impératrice romaine. Mais de tous les portraits dont M. Larrey a enrichi son livre, celui que je préfère de beaucoup est celui qui a le plus de caractère parce qu'il est le plus simple, et le plus simple est celui que dessina à Rome, d'après nature, la princesse Charlotte Napoléon, et qui nous montre une vieille femme assise dans un fauteuil, la tête couverte d'une coiffe de mousseline, une collerette de deuil autour du cou, retombant sur la pèlerine unie d'une robe à taille courte et à ceinture large. Cette vieille femme n'a rien de majestueux, mais sa petite-fille avait de bons yeux, elle savait rendre ce qu'elle voyait, et cette figure exprime la parfaite dignité, une fermeté d'âme accompagnée de finesse, la rectitude presque infaillible du bon sens. Elle semble dire : « Je suis ce que je suis, » — et toute sa vie Mme Letizia s'est donnée pour ce qu'elle était.

« Mon père, écrivait Napoléon, se maria à une noble et excellente femme, Maria-Letizia Ramolino. Ma mère avait dès sa jeunesse autant

de qualités solides que de charmes; elle devait faire le bonheur de son époux et demeurer l'objet de la tendresse de ses enfans. » Il disait aussi « qu'elle était belle comme les amours. » Un jour, à Bastia, un prêtre auquel elle se confessait fut si troublé par sa beauté qu'elle dut le rappeler aux convenances. Un homme qui n'était guère sentimental a raconté qu'à cinquante-trois ans, elle avait encore de si admirables restes qu'au respect qu'elle inspirait se mêlait quelque amour. Napoléon a dit encore qu'elle était faite pour gouverner un royaume. Tout porte à croire, en effet, qu'elle eût été une reine fort sage, très avisée, à condition toutefois que son royaume fût très petit, car elle n'avait ni le goût, ni le génie de la grande politique. Sa vraie vocation était de gouverner une maison, de conduire un ménage, de maintenir l'ordre et la paix dans une famille, de concilier les intérêts contraires, d'apaiser les querelles, d'adoucir les amours-propres, de faire entendre raison à tout le monde. Si Napoléon ne lui devait pas son imagination, c'est bien d'elle qu'il avait hérité cet esprit d'ordre, de discipline et de gouvernement, qui lui a permis de remettre sur pied un pays désorganisé par les discordes civiles et l'anarchie, et de lui donner des institutions qui subsistent encore.

Mais dans un moment d'impatience et d'humeur, Napoléon a dit : « Mme Letizia n'est qu'une bourgeoise, » et il s'entendait bien. Il aurait voulu qu'elle accommodât ses mœurs, ses manières, son langage, ses sentimens à ses nouvelles destinées, qu'elle haussât sa voix d'un ton, qu'elle apprît et aimât à représenter. Elle resta ce qu'elle avait toujours été; sa fortune avait beau changer, elle ne changeait pas; il y avait en elle quelque chose d'incorrigible et d'immuable. Elle conserva toujours ses façons naturelles de parler, elle ne modifia jamais son accent. « A propos de maman, disait le premier consul à ses frères, Joseph devrait bien la prier de ne plus m'appeler *Napolione*. Qu'elle m'appelle, comme tout le monde, Bonaparte, non *Buonaparte* surtout, ce serait encore pire que *Napolione*. Qu'elle dise le premier consul ou le consul tout court! Oui, j'aime mieux cela. Mais *Napolione*, toujours *Napolione*, cela m'impatiente. » Il avait beau s'impatienter et quelque foi qu'elle eût en son génie, qu'elle déclarait une merveille, César fut toujours pour elle *Napolione*. Elle l'admirait, il ne lui imposait pas. Il était devenu le maître de l'Europe, et elle le revoyait sans cesse tel qu'il était venu au monde, avec une grosse tête, criant, s'agitant beaucoup et bientôt tétant son pouce, en attendant de téter l'univers.

Bourgeoise elle était née, et elle le fut toute sa vie. Occupée de gouverner sa maison, elle se consacrait tout entière à ses intérêts de famille. Mère dans toute la force du terme, elle aimait ses enfans comme la bête aime ses petits, mais elle les morigénait, les gourmandait, ne se faisait aucune illusion sur eux, leur remontrait leurs faiblesses et leurs folies, se raillait de leurs prétentions. Leur arrivait-il

quelque fâcheuse aventure, ils recouvraient toute sa tendresse, et, selon sa propre expression, « celui qu'elle aimait le plus, c'était toujours le plus malheureux. » Au surplus, ni la gloire, ni les grandes prospérités n'étaient capables de lui tourner la tête, d'éblouir son bon sens très rassis et un peu terre à terre. Les flagorneurs et les flagorneries lui inspiraient une invincible aversion. Un jour que le cardinal Maury lui prodiguait des éloges qu'elle jugea excessifs : « Eh ! monsieur le cardinal, interrompit-elle, à entendre ce que vous me dites aujourd'hui, que vous restera-t-il demain pour continuer comme vous avez commencé ? » Elle détestait les flatteurs, elle détestait aussi le faste, l'ostentation, tout ce qui sentait l'apparat. Elle n'avait aucun goût pour les cérémonies, pour les réceptions officielles, et n'y paraissait qu'à son corps défendant. Elle refusa toujours de tenir une cour ; sa seule joie était de réunir sa famille autour d'elle, et elle se plaignait que, mère de quatre rois, elle n'en avait point pour lui tenir compagnie.

On connaît l'histoire du préfet qui, invité à dîner chez l'archichancelier Cambacérès, se trompe de porte, entre chez Madame Mère, salue à peine deux dames assises, et va se chauffer les pieds, le dos à la cheminée. « Savez-vous, monsieur, que vous êtes chez Madame ? lui dit la dame de service, scandalisée de son sans-gêne. — Chez Madame qui ? — Chez Madame Mère. — Mère de qui ? s'écrie-t-il, en commençant à perdre contenance. » Il raconta lui-même sa mésaventure, qui amusa la ville et la cour, et on l'appela désormais M. le préfet mère de qui. S'il s'était présenté à une autre heure, il aurait pu trouver Madame faisant une partie de reversi ; c'était son jeu de prédilection, elle y jouait à merveille, et de préférence en entendant un peu de musique, mais une musique douce, ayant peu de goût pour celle qui fait du bruit. Quand Mme Ida Saint-Elme lui rendit visite à Saint-Pont, elle était assise près d'une table encombrée de petits paniers contenant des ouvrages en perles : « Savez-vous faire de ces sortes d'ouvrages ? — Non, madame. — Eh bien, ni moi non plus. Je les achète de l'une de ces dames riches d'autrefois, devenue pauvre aujourd'hui. » C'était un genre de réflexions qu'elle aimait à faire ; elle n'oubliait jamais qu'on peut être riche un jour et se réveiller pauvre le lendemain. Puis s'adressant à M. de Brissac : « Vous savez, Cossé, c'est l'ouvrage de ma boiteuse ; elle est adroite comme une fée. Croyez-moi, c'est joliment fait. Je rends service à cette digne femme, car toutes ces dames m'en prennent, croiriez-vous ? » Elle questionna ensuite Mme Saint-Elme sur les perles de Rome, et Mme Saint-Elme crut jouer d'adresse, en lui disant : « Elles sont beaucoup plus chères que celles qu'on emploie pour ces sortes d'ouvrages. — Oh ! ma petite, j'en sais le prix, ce n'est pas à moi qu'on en fait accroire. » En se retirant à reculons, la visiteuse embarrassa son pied dans sa longue robe et faillit tomber. « Ah ! mon Dieu, lui cria Madame, allez-vous-en donc

tout *ouniment* droit devant vous; vous avez failli vous faire *dou* mal, pour l'étiquette. »

On ne lui en faisait pas accroire; elle savait le prix des perles de Rome et elle voulait savoir le prix de tout. Lorsque, souffrant de névralgies erratiques, elle alla dans l'été de 1809 prendre les eaux à Aix-la-Chapelle, elle y reçut la visite du comte Beugnot et s'empressa de lui demander à quoi montaient ses frais de logement et d'entretien. Il n'en savait pas le premier mot : « Je répondis à tort et à travers, et toujours en rabaissant les prix, afin de lui donner bonne idée de mon savoir-faire. Malheureusement elle prit mes jactances pour des prix-courans. Dès le jour même, elle entra en campagne contre ses gens et ses fournisseurs; elle se prétendait inhumainement pillée par les uns comme par les autres; elle citait les objets et les prix que je les paie; il n'était pas possible de la faire revenir. » On lui expliqua cependant que le comte ne s'entendait guère en affaires de ménage, et elle l'attendit à sa seconde visite. Il la retardait tant qu'il pouvait; elle l'invita à dîner, et il dut reprendre son discours où il l'avait laissé. Elle le loua de son habileté et le pria avec insistance de lui procurer tel ou tel article, en les payant pour elle au même prix qu'il payait pour lui. Il devina qu'elle y mettait de la malice, qu'elle voulait à la fois se venger de son effronterie et en tirer quelque profit pour elle-même. « La princesse Pauline était présente; elle laissa durer quelque temps mon embarras, après quoi elle brouilla les cartes de manière à tirer Madame de ses calculs et moi du guêpier où je m'étais jeté par une suffisance déplacée. »

L'empereur reprochait à Mme Letizia « son économie passionnée, » et tout le monde l'accusait d'une parcimonie voisine de l'avarice. M. Larrey s'est donné beaucoup de peines pour la justifier ou pour plaider les circonstances atténuantes, et peut-être s'en est-il trop donné. Si elle n'avait pas été un peu serrée, elle n'eût plus été elle-même, et il faut aimer les gens avec leurs défauts. Dès sa jeunesse elle avait su ce que valait un liard. Quand une femme, qui n'est pas riche, a huit enfans et qu'elle a épousé un homme de belle taille, de belles manières, qui aime à représenter, on ne peut lui en vouloir de rogner les morceaux et de ne pas dénouer facilement les cordons de sa bourse. Cette maison corse, a-t-il été dit, ressemblait à un collège, ou plutôt à un couvent : « La prière, le sommeil, l'étude, les repas, les divertissemens et les promenades, tout était calculé, mesuré. »

M. Larrey raconte qu'en 1787 Napoléon, étant venu passer à Ajaccio ses vacances d'officier d'artillerie, rencontra dans l'escalier de la maison paternelle une jeune villageoise, qui lui offrit un *cacio* ou fromage frais. Il la récompensa de son obligeance par un écu de six livres. Grande indignation de la signora Letizia! Mais lui, pour toute

réponse, et afin de laisser à la jeune paysanne le temps de s'éloigner, saisit sa chère maman par la taille et lui fit faire, malgré elle, un tour de valse, qu'elle eut peine à lui pardonner. Après la mort de Charles Bonaparte, son grand-oncle Lucien s'était chargé de gérer la modique fortune de la famille, et il était encore plus avare que Letizia. « Il tenait son or caché sous ses matelas, dans un sac de peau, a dit Napoléon. La malicieuse Paulette s'avisa un beau matin et devant nous de tirer à elle le sac, qui s'ouvrit et versa, à flots brillans, son contenu. Le plancher en fut couvert. » L'archidiacre au désespoir en perdit la parole; ses yeux suivaient avidement certains doublons, qui s'égaraient sous les meubles. « Enfin la grandeur du péril lui fit recouvrer la voix; il jura par tous les saints du paradis que c'était de l'argent en dépôt, qu'il n'y avait pas une obole à lui. Nous de rire; la signora Letizia de nous gronder et de ramasser l'or, sans oublier la plus petite pièce. »

Elle avait été à bonne école, et cette femme, qui n'oubliait rien, se rappelait qu'à Marseille elle avait dû s'industrier pour nouer les deux bouts. Dans ce temps de proscription et de misère, levée avant ses filles, elle envoyait l'une au marché acheter les provisions du jour, elle chargeait la seconde de surveiller le ménage, la troisième de tenir les comptes. Depuis lors, tout avait changé, hormis les sentimens et les habitudes de Mme Letizia, et elle voyait avec chagrin Élisa, Pauline, Caroline rivaliser de luxe et d'élégance avec ses brus. Plus on gaspillait l'or autour d'elle, plus elle restreignait ses propres dépenses. Elle renvoyait bien loin ceux qui l'engageaient à se construire une serre de 30,000 francs; elle leur répondait: « Je suis obligée de *coumouler* pour l'avenir. » Elle avait toujours pensé à l'avenir, aux inconstances et aux traîtrises de la fortune, aux grands revers qui sont la rançon des grands bonheurs, et quelle que fût son admiration pour le génie de son fils, elle le savait homme à en abuser, elle redoutait ses intempérances. Elle disait: « Tout cela peut finir, et que deviendront des enfans dont la générosité imprudente ne regarde ni en avant ni en arrière? Alors ils me trouveront. » Avant 1812, s'il en faut croire l'archiduc Charles-Louis d'Autriche, elle disait déjà: « Pourvu que cela *doure!* »

Elle a affirmé plus d'une fois que ses jours de grandeurs avaient été pour elle des jours de trouble et de souffrance, que, si on avait pu ouvrir son âme, on y aurait trouvé plus de chagrins que de joies. Son bon sens toujours inquiet, son esprit court, mais ferme et net, qui ne prenait le change sur rien, ses prévoyances de mère de famille, les craintes, les anxiétés qu'elle éprouvait pour un fils qui, toujours prêt à se lancer dans de nouvelles entreprises, semblait se plaire à braver les hommes et les dieux, c'en était assez pour gâter sa vie. Mais quoiqu'elle n'en dît rien, je suis tenté de croire qu'elle avait encore une autre raison d'être soucieuse et tourmentée dans le bonheur. Ce qu'il

y avait en elle de plus immuable, c'était l'idée qu'elle se faisait du gouvernement des familles et du respect qui est dû à l'autorité maternelle. Désormais on la consultait peu, c'était la raison d'état qui décidait de tout, même du mariage de ses enfans, et elle se sentait blessée dans sa dignité. On sait qu'elle blâma Napoléon de s'être fait empereur. Elle ne pouvait se dissimuler que plus il grandissait, plus il lui échappait. Observerait-il encore cette déférence que les enfans doivent à leur mère? Aussi cette femme qui méprisait l'étiquette était-elle fort ombrageuse, fort chatouilleuse, en tout ce qui concernait ses rapports personnels avec le souverain. Durant les six semaines qui suivirent les couches de Marie-Louise , Madame Mère et les reines d'Espagne et de Hollande étaient seules admises auprès d'elle, et on leur offrait des fauteuils auprès de son lit. Quand vint le premier jour de grande réception, l'empereur fit enlever les fauteuils, qu'on remplaça par des tabourets. Au moment de s'asseoir, Madame Mère se retira, et comme l'impératrice voulait la retenir : « Madame, répondit-elle, si l'empereur désirait que j'assistasse à vos relevailles, il aurait fait disposer un fauteuil pour moi. » Un autre jour de la même année, dans une réunion de famille, Napoléon lui ayant présenté sa main à baiser, elle la repoussa vivement, et ce fut lui qui baisa la main de sa mère. Elle lui disait à lui-même : « Vous le savez, sire, en public, je vous traite avec respect, parce que je suis votre sujette; mais, en particulier, je suis votre mère, et quand vous dites : Je veux, — moi je réponds : Je ne veux pas. »

Quand elle pensait que jadis, à Ajaccio, elle commandait et que tout le monde obéissait, que lorsqu'elle avait défendu de toucher aux figues et à la vigne du jardin, si le futur vainqueur d'Austerlitz contrevenait à ses lois, elle avait le droit de lui donner le fouet; quand elle se rappelait que plus tard, à Marseille, il lui suffisait de faire un signe et ses charmantes filles s'en allaient au marché, un panier au bras, elle ne pouvait s'empêcher de se dire que les temps où l'on est obscur et pauvre ont du bon et que les temps de gloire ont leurs humiliations. Toute sa vie elle eut le culte de l'ordre, et l'ordre veut que les mères soient très écoutées de leurs enfans. En 1802, lors de la promulgation du concordat, elle avait dit au premier Consul : « Il n'est plus nécessaire de vous donner des soufflets pour vous faire aller à la grand'messe. — Non, avait-il répliqué, et maintenant c'est à moi de vous en donner. » Il ne lui en donnait pas, mais lui en eût-il donné, il aurait fallu les recevoir de bonne grâce, et c'était là ce qui lui déplaisait. A un esprit peu compliqué elle joignait une grande simplicité de cœur et un attachement opiniâtre au petit nombre d'idées qu'elle semblait avoir apportées en naissant. Avoir son fils pour maître, c'était à ses yeux un renversement des lois naturelles, et comme les plantes, les animaux, elle a toujours vécu très près de la nature.

Napoléon avait raison de dire que Madame Letizia était une bourgeoise, mais il avait tort d'ajouter qu'elle était une bourgeoise du faubourg Saint-Denis. Elle demeura fidèle à ses origines comme à ses idées, et fut toujours Corse jusque dans la moelle des os. Comme ses compatriotes, elle était dure à elle-même et capable de supporter beaucoup de choses. Le bonheur ne l'avait pas amollie, le malheur ne l'a jamais terrassée. Elle a appris successivement la mort de l'empereur, de deux de ses filles, de son petit-fils le roi de Rome. Elle a eu dans ce monde plus que sa charge de douleurs, et sans plier un instant sous le faix, elle a vécu, le front haut, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-six ans.

Elle en avait soixante-treize quand le roi Jérôme, sa femme et leurs enfans arrivèrent à Rome. Ils la trouvèrent « petite et maigrie, avec des yeux noirs pleins de vivacité, vrai type de race corse, comme on le rencontre encore dans les montagnes de l'île, chez les familles pures de tout mélange étranger. Une robe de mérinos noir et un turban de la même couleur, à la façon de l'empire, composaient sa sévère et unique toilette. Elle pleurait ses premiers morts, Élisa et Napoléon. » Elle avait plus d'une fois demandé qu'il lui fût permis d'aller vivre à Sainte-Hélène avec le fils qui avait été son maître. Lorsqu'elle sut qu'il n'était plus, son cœur se déchira. Mais quelques jours après, le cardinal Fesch écrivait au roi de Westphalie : « Vous avez dû vous apercevoir que son caractère n'était point affaibli, j'oserais même dire qu'il s'était raidi, au point que, pour la nouvelle de la mort d'Élisa, sa santé en reçut atteinte, et dans cet affreux événement, elle a, d'une certaine manière, résisté à la douleur. Elle n'a pas eu besoin de se mettre au lit, et si on en excepte une grande tristesse, la diminution d'appétit et une augmentation de faiblesse, elle se porte bien. » Elle écrivait elle-même à la princesse Pauline : « Ma santé est passable, en comparaison de ce que j'ai souffert et de ce que je souffre. » Quatre ans plus tard, lorsqu'elle apprendra que la princesse est morte, elle écrira aux enfans de l'ex-roi Joseph : « Nous avons perdu cette pauvre Pauline, vous concevez facilement mon chagrin. » Les bourgeoises du faubourg Saint-Denis racontent leurs deuils dans un style moins simple et moins concis.

« Nous autres Corses, répétait-elle souvent, nous nous connaissons en révolutions. » Elle en avait vu plus d'une dans sa jeunesse, et dès sa jeunesse, sans rechercher les aventures et les périls, sans les aimer, si l'honneur le commandait, elle était prête à tout souffrir, à tout oser. Elle avait vingt ans quand elle encouragea son mari à faire campagne avec Paoli dans la guerre d'indépendance, et tantôt à pied, tantôt à cheval ou à dos de mulet, elle l'accompagna partout, bivouaquant dans les ravins et dans les maquis, couchant à la belle étoile et s'inquiétant peu d'entendre siffler les balles. Elle était grosse alors de

l'enfant prédestiné qui, impatient, paraît-il, d'être ballotté par sa mère, s'agitait fort et semblait aspirer à se battre avant de naître. Plus tard, rompant avec Paoli, qui voulait livrer son île à l'Angleterre, les Bonaparte prirent parti pour la France et furent mis hors la loi. Il en coûta peu à la signora Letizia de s'enfoncer de nouveau dans la montagne, et lorsqu'on lui montra du doigt sa maison qui brûlait : « Eh! qu'importe! s'écria-t-elle ; nous la rebâtirons plus belle. » Rien n'étonnait cette bourgeoise corse ; elle a été plus d'une fois héroïque, et ce qu'il y a de plus admirable dans son cas, c'est que jamais elle n'a songé à s'admirer elle-même. A Porto-Ferrajo, quelques heures avant de quitter l'île d'Elbe, Napoléon lui annonça au clair de lune qu'il partait pour reconquérir sa couronne. « Avant tout, lui dit-il, je vous demande votre avis. — Ah! permettez, répondit-elle, que je m'efforce d'oublier que je suis votre mère. » Et après un instant de réflexion : « Le ciel ne permettra pas que vous mouriez par le poison, ni dans un repos indigne de vous, mais l'épée à la main. » C'était la même femme qui déclarait « que tomber n'est rien quand on finit avec noblesse, que tomber est tout quand on finit avec lâcheté. »

Les choses extraordinaires lui parurent toujours très ordinaires, et les choses ordinaires lui paraissaient très importantes. Je ne crois pas qu'elle fît aucune différence entre les grands et les petits devoirs. Tout lui semblait essentiel, et elle pensait sans doute qu'une mère de famille s'honore autant par de sages économies et des livres de compte régulièrement tenus que par les dévoûmens héroïques. Au reste, elle raisonnait peu, et par là encore elle prouvait bien qu'elle n'était pas née au faubourg Saint-Denis. Comme les abeilles et les fourmis, elle trouvait son chemin sans avoir besoin de le chercher. Chez les hommes comme chez les bêtes, l'instinct n'est que le sentiment irréfléchi de la destinée. Ce fut elle qui empêcha son mari de se réfugier en Angleterre avec Paoli. Que serait-il advenu, ainsi que le remarque fort justement le baron Larrey, si désertant la Corse, sa première patrie, et tournant le dos à la France, sa patrie future, elle était allée faire ses couches sur le sol britannique, que l'enfant y fût né?

Vingt ans après, elle montrera la même clairvoyance. La noblesse française commençait à émigrer, et une belle dame engageait le lieutenant Bonaparte à partir avec elle, en lui faisant espérer ses bonnes grâces. — « Madame, vous êtes charmante, répliqua-t-il; mais il y a de par le monde une femme dont les faveurs me plaisent encore plus, c'est la France. » Mme du Colombier lui donnait de meilleurs conseils : « N'émigrez pas, monsieur Bonaparte; on sait bien comment on sort de France, on ne sait ni quand ni comment on y rentre. » Enfin sa mère lui écrivit. Elle le conjura de ne pas abandonner sa patrie, de ne point faire la folie de suivre la mode en passant le Rhin. « Tran-

quillisez-vous, *cara signora madre*, répondit-il, votre fils ne sera jamais à la solde de l'ennemi. »

Madame Mère disait que sa vie avait fini avec la chute de l'empereur. Retirée à Rome, dans le palais Rinuccini, elle avait renoncé à tout, pour toujours. « Plus de visites dans aucune société; plus de théâtre qui avait été mon unique distraction dans les momens de mélancolie. » Elle ne laissait pas de vivre, et quand on lui demandait son secret, elle répondait : « Je suis toujours sortie de table avec de l'appétit, et à chaque malheur, je me suis résignée à la volonté de Dieu. » Elle aurait pu répondre aussi qu'elle avait l'âme forte et que, par une grâce du ciel, elle n'avait jamais eu cette sorte d'imagination qui travaille dans le vide, creuse dans le noir et ajoute aux maux réels le supplice des mauvais rêves. Elle acquiesçait facilement à tout ce qui lui semblait un décret d'en haut, elle acceptait sans les discuter tous les arrêts d'une volonté suprême qui règle tout. Sa piété était candide; elle demanda un jour à un prélat romain s'il croyait que Napoléon fût en paradis. — « Oui, madame, répondit le prélat, je le crois, mais je n'en ai pas encore acquis la certitude. »

Mais, si pieuse qu'elle fût, sa grande consolatrice était sa philosophie naturelle, qui se révèle de loin en loin dans quelques passages de ses lettres. « Je ne puis pas vous donner un peu de mon caractère, écrivait-elle au roi Jérôme, le 18 juillet 1821. Au premier instant d'une mauvaise nouvelle, je m'afflige, mais au second, j'espère plus que je ne me suis affligée. Faites-en autant; s'il le faut, diminuez votre maison, détruisez-la même, en renvoyant tout le monde; ce ne sera que plus honorable pour vous de lutter et de vaincre l'infortune. Je suis convaincue que Catherine a assez de grandeur d'âme pour s'accommoder au plus strict nécessaire... Une mère seule peut donner ce conseil. C'est alors que vous n'aurez plus rien à craindre et tout à espérer. » Deux ans plus tard, elle écrivait à Lucien : « Vous devez savoir depuis longtemps que la majeure partie de la vie humaine est composée de malheurs et de déboires. Cette connaissance doit nous donner la force de nous raidir contre tout ce qui peut nous arriver, surtout quand il n'y a pas de notre faute. » Elle aimait mieux parler qu'écrire. « Mon fils, disait-elle, a été renversé, il a péri misérablement, loin de moi; mes autres enfans sont proscrits, je les vois mourir les uns après les autres... Je suis vieille, délaissée, sans éclat, sans honneur. Eh bien, je ne changerais pas mon existence contre celle de la première reine du monde. » Et elle ajoutait : « Il faut vivre selon sa position; quand on n'est plus roi, il est ridicule de chercher à l'être. Les bagues ornent les doigts, mais elles viennent à tomber et les doigts restent. » Telle était la philosophie de Madame Mère, et on conviendra qu'en ce qui concerne l'art de se consoler, elle en savait autant que les plus grands philosophes.

Elle avait conservé toutes ses vieilles habitudes. Elle portait en hiver un tablier de taffetas noir, en été un tablier blanc, et tour à tour elle filait au rouet ou au fuseau. Elle jouait encore au reversi. Elle surveillait son ménage, réglait ses comptes tous les matins, et prêchait l'économie à ses fils. Il y avait dans son salon une grande armoire vide, garnie d'ornemens de cuivre, dont ses petits enfans n'approchaient pas sans inquiétude; quand ils faisaient du bruit, on les y enfermait. « Il y a vingt ans, j'étais altesse, disait-elle; aujourd'hui je redeviens Madame Letizia. » Elle l'avait toujours été, et c'est ce qui fait la beauté de sa vie.

Aucune épreuve ne lui fut épargnée. Elle fit une chute, se brisa le col du fémur, et peu après, elle fut atteinte d'une cécité progressive. Elle oubliait ses maux en pensant à l'homme prodigieux qu'elle avait donné au monde. La gloire de ce fils avait jadis blessé ses yeux; depuis que le malheur l'avait comme voilée, elle pouvait contempler fixement ce soleil, et elle en repaissait ses regards. Mais ce qu'elle aimait surtout à se remémorer, c'étaient les commencemens du grand homme, et le temps « où elle ne mettait pas toujours le pot-au-feu. » Elle racontait à Mlle Mellini que ses enfans étaient fort remuans, qu'elle avait dû démeubler une grande chambre pour que, les jours de pluie, ils pussent s'y ébattre à leur aise, que Jérôme et les trois autres dessinaient des pantins sur le mur, que Napoléon ne peignait que des soldats rangés en bataille, que, dès ses premières années, il avait eu du goût pour l'arithmétique, que certaines béguines l'avaient surnommé le petit mathématicien et le régalaient de confitures : « Un jour qu'il les rencontra sur la place Saint-François, il se mit à courir vers elles en s'écriant : « Celui qui veut savoir où est mon cœur le trouvera au milieu du sein des sœurs. » La sœur Orto, femme grasse, avec de mauvaises jambes, le réprimanda, mais à la fin elle dut céder et lui adoucir la bouche, pour le faire taire. »

Elle se souvenait aussi que, travaillant tout le jour, il ne sortait que le soir, sans avoir fait sa toilette, et qu'il oubliait de remonter ses bas tombans, ce qui avait donné lieu au dicton : « Napoléon à la mi-chaussette fait l'amour à Jacquelinette. » Elle se souvenait surtout d'un fermier qui avait dit à la signora Letizia « que si Dieu prêtait longue vie au petit monsieur, il ne manquerait pas de devenir le premier homme du monde. » Dieu ne prêta pas très longue vie au petit monsieur, mais il n'eut pas besoin d'avoir trente ans pour être le premier homme du monde, et la signora Letizia y était certainement pour quelque chose.

G. VALBERT.

REVUE DRAMATIQUE

Grand-Théâtre : Reprise de *Sapho,* pièce en 5 actes, de M. Alphonse Daudet et A. Belot. — Théâtre du Vaudeville : *les Paroles restent,* comédie en 3 actes, de de M. Paul Hervieu. — Comédie-Française : *Jean Darlot,* pièce en 3 actes, de M. Louis Legendre.

Sous les auspices de M. Porel, auspices favorables, M. Porel étant aimé des dieux, le « Grand-Théâtre » vient d'ouvrir. On y a revu *Sapho,* l'œuvre puissante et pénible de M. Alphonse Daudet ; plus pénible que *l'Arlésienne* elle-même, parce que la peine dont elle nous fait souffrir a quelque chose de malsain et de honteux. Toute la lyre ! mais les cordes basses surtout.

La transposition du livre à la scène est aussi heureuse ici que le peut être une opération qui ne saurait jamais être très heureuse, donnant toujours l'impression d'une découpure, d'une chose détachée et durcie, enlevée à l'atmosphère qui l'enveloppait, qui reliait entre eux les plans et adoucissait les contours. Encore ne faut-il pas trop se plaindre quand le roman, réduit au théâtre, n'y paraît que diminué, quand les morceaux en sont bons. C'est le cas pour *Sapho.* Le détail a péri ; plus de nuances ni de préparations ; de transitions, moins encore ; adieu les demi-teintes et le clair-obscur ; mais au moins le fond demeure, je dirai même ici qu'il remonte, comme la lie.

Le drame nous présente, à peu de chose près, les mêmes personnages, les mêmes épisodes, et dans le même ordre que le livre. Il commence par nous introduire dans la chambre d'étudiant où s'installe Jean Gaussin, aidé du bon oncle Césaire et de la brave tante Divonne. Jean a vingt ans, beaux vingt ans de Provence, un teint de soleil et des cheveux d'or. Sa jeunesse a tenté l'autre soir, dans une fête galante, une fille sur le retour, mais belle encore comme un fruit mûr, Fanny Legrand. Elle l'a reconduit chez lui ; au matin, elle s'est retirée et depuis elle n'a pas reparu. Jean, tout en accrochant ses tableaux,

conte à l'oncle Césaire sa bonne fortune sans lendemain et les grâces, et la séduction enveloppante de cette femme. A présent, Césaire et Divonne s'en vont; ils retournent au pays de Vaucluse; Jean, demeuré seul, s'assied à sa table de travail, et la lampe, allumée pour la dernière fois par des mains amies, éclaire sa triste veillée. Mais voici que tout doucement la porte s'ouvre, une femme se glisse vers lui sans qu'il l'entende venir et l'étreint de ses bras souples : « C'est moi, tu vois, murmure Fanny. Ah ! m'ami, m'ami, dit-elle en son doux parler d'amour, me voici pour de vrai, pour de bon, non plus jusqu'à demain, mais jusqu'à toujours. Garde-moi, ne me renvoie plus et que je ne parte que le jour où tu partiras toi-même. » C'est le piège, est-il dit dans le roman. « Tous y sont pris, les meilleurs, les plus honnêtes, par cet instinct de propreté, ce goût du *home*, qu'ont mis en eux l'éducation familiale et la tiédeur du foyer. »

Désormais la liaison suit son cours, comme un mal que chaque jour aggrave. Un matin, un beau matin d'été, plein de rayons et de chansons, comme ils avaient déjeuné à Ville-d'Avray près de l'étang, des amis retrouvés là par hasard apprirent à Jean des choses hideuses. Tout lui fut révélé : le passé de cette créature et ses innombrables et parfois innomables amours. Tous, ils l'avaient possédée : Caoudal d'abord, le sculpteur, dont elle avait posé la fameuse Sapho; puis La Gournerie, le poète, qui la déshonora dans ses vers; puis l'ingénieur Déchelette. Après étaient venus Dejoie, le romancier, qui en était mort; puis d'autres, toujours d'autres, enfin, le plus aimé de tous, aimé peut-être encore en secret, le beau Flamant, l'ancien modèle. Il avait fait pour elle de faux billets de banque; arrêtés l'un et l'autre, elle avait été relâchée, lui condamné à dix ans de réclusion. C'est alors qu'elle lui criait en pleine audience, par-dessus la tête des gendarmes : « T'ennuie pas, m'ami, les beaux jours reviendront. » M'ami ! Les mêmes mots qu'à Jean ! — Et que Jean devant ce flot d'ignominie ne recule qu'un instant et revienne aussitôt, le roman avait pour nous le faire admettre et même comprendre, des loisirs et des ressources dont manque le théâtre.

A part cette brusquerie, le second acte est bon : il a le mouvement et la vie; il groupe heureusement les personnages autour de l'action, et les argumens autour, je ne dis pas de la thèse, mais du thème, que leur réunion fortifie. Il évoque avec force aux yeux de Jean et le passé de sa maîtresse et leur commun avenir.

Au troisième acte, ils sont tombés tous deux un peu plus bas. C'est l'installation de campagne, moins encore, de banlieue; la bicoque suburbaine où se traîne la vie, débraillée et fainéante, dans la fumée des cigarettes; la vie en savates et en peignoir; la vie chaque jour imprégnée d'un peu plus de honte, encrassée d'un peu plus d'ignominie. On tutoie, ou peu s'en faut, la servante; on voisine avec les Het-

téma. Quant à la famille, elle est représentée par l'enfant du faussaire, qu'on a recueilli; et la belle-famille, par le père de Fanny, qui est cocher de fiacre. Ainsi rien n'échappe à la contagion de ce dégradant amour. Il corrompt tout autour de lui : l'amitié, la dignité domestique, jusqu'au paysage, qui semble participer de cette universelle bassesse, puisque, pour les yeux de Jean, ces beaux yeux que jadis les horizons de Provence emplissaient de clarté, la nature entière tient aujourd'hui dans un carré de choux au bord d'une route boueuse.

Un jour enfin, après une immonde querelle, un tel dégoût lui soulève le cœur, qu'il s'enfuit. Il s'enfuit là-bas, entre l'oncle Césaire et tante Divonne, là-bas, au bleu pays de Provence, où le mistral purifie, où les petites cousines, les Irène comme les Vivette, gardent pour les cœurs meurtris le baume de leur amour. Fanny le poursuit jusque-là; pleurant, agonisant de douleur à ses genoux, elle le couvre de baisers et de larmes. Il la repousse, et elle se retire sans l'avoir ressaisi; mais peu de jours après il va la rejoindre, et retourne où retournait le chien de l'Écriture.

Il trouve la maison dépouillée, ouverte à la neige de l'hiver. Sapho, qui ne comptait plus sur lui, va partir aujourd'hui, partir avec Flamant, sorti de prison et reçu par elle ici même, cette nuit. Et Jean pourtant retombe une dernière fois dans la boue. Il pardonne à la misérable pourvu qu'elle le suive loin, bien loin, d'où jamais plus ils ne reviendront. Mais elle n'en a pas le courage; elle est au bout de son funeste amour. Et puis un dernier instinct d'ignominie l'attire en bas, toujours plus bas, vers l'homme qui pour elle a commis un crime. Elle rejoindra Flamant, et voyant que Jean, accablé de fatigue et de misère, s'est endormi, elle lui laisse une lettre d'adieu et s'éloigne pour toujours.

Cette fin, qui n'est pas tout à fait celle du roman, a de la grandeur, avec je ne sais quelle solennité poignante. La retraite furtive de Sapho prend ainsi un air d'abandon et de traîtrise suprême, et quand la misérable créature est sortie, tandis que lentement le rideau tombe, nous éprouvons une pitié dernière pour ce pauvre sommeil sans défense, que menace une dernière douleur.

N'importe, le plus grand mérite du drame est de rappeler le roman et de le faire relire. Le roman est supérieur au drame par l'analyse d'abord, puis par le symbole, enfin par l'accord étroit de certains paysages avec certaines situations. Par l'analyse d'abord : je ne dis pas qu'au théâtre une maille rompue emporte tout l'ouvrage, mais trop de mailles élargies relâchent le réseau dont le livre nous enveloppait. L'auteur dramatique n'a pas le temps, au début, de préparer la mise en ménage de Jean et de Fanny, de nous montrer que « les mariages du trottoir » eux-mêmes ont leurs fiançailles. Les retours aussi, ou les rechutes successives de Jean paraissent trop brusques et sommaires.

Au contraire, avec quel soin le romancier les explique ! Tantôt une pitié venait à Jean, qui l'apaisait, l'éclairait « subitement sur les misères d'une vie de femme. » Tantôt c'était « une fierté mauvaise, inavouable, de la partager avec ces grands artistes, et la figure de Sapho lui semblait grandie, auréolée, depuis qu'il la savait chantée par La Gournerie, fixée par Caoudal dans le marbre et le bronze. »

Encore plus que l'analyse, je regrette au théâtre l'allégorie de certaines pages : d'abord la fameuse montée d'escalier, Jean portant Fanny dans ses bras, qui, racontée par Jean, perd beaucoup de sa symbolique grandeur ; puis l'incendie allumé dans la petite chambre par la flambée des lettres infâmes, de l'affreux dossier d'amour. Enfin, pour la scène capitale, la terrible scène de douleur entre les deux amans, avant la rupture, que n'a-t-on pu garder au théâtre le décor du roman, ce paysage d'hiver aux environs de Paris, les feuilles mortes, le soleil tamisé d'une brume argentée et flottante ! Non, ce n'est pas sous le ciel du midi, trop bleu, trop pur pour elle, et d'ailleurs étranger à ses hontes, à ses misères, c'est dans la nature familière, dans les bois connus, parmi les arbres abattus et de sanglans débris d'écorce, c'est pendant que le soleil se couche et que des vapeurs malsaines montent d'un étang, c'est là qu'il eût fallu nous montrer Sapho s'accrochant à Jean, se traînant agenouillée dans la boue restée à ce creux de vallon, bramant comme une bête immonde, mais blessée et qui va mourir, et répandant, avec des sanglots et des injures, la dernière écume de son horrible amour.

Toute cette partie du roman est d'une beauté atroce ; on y entend, plus déchirant encore que dans le drame, le cri animal de la souffrance humaine. Mais dans cette souffrance il entre décidément trop d'ignominie, et notre pitié même en est souillée. « Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs, » soupirait Phèdre, en rougissant d'une honte qui pourtant n'approchait pas de cette honte. Il n'y a plus guère aujourd'hui de si honteuses douleurs, que nous ne les trouvions à plaindre. Le mal nous indigne moins que le malheur ne nous touche, et notre pitié s'accroît aux dépens de notre justice. Est-ce à dire pour cela que l'œuvre si profondément pitoyable de M. Alphonse Daudet soit une œuvre immorale ? Non, assurément. Révélatrice du mal, peut-être avec trop d'audace, elle n'en est point conseillère ; elle ressemble à ces remèdes qui donnent la nausée, mais qui guérissent, si on les prend bien. Jamais livre n'a signalé plus crûment, et plus cruellement que *Sapho*, le péril, non-seulement de la liaison, mais de la simple rencontre. Déchelette s'était bien promis, à son ordinaire, qu'elle n'aurait pas de lendemain, son amourette avec la petite Alice Doré. A la pauvrette, il n'avait demandé que vingt-quatre heures de sa vie et, si j'ose dire, de son corps, qui était à tout le monde, et voilà qu'en un moment elle lui donna son cœur, qui n'avait jamais été à

personne. Déchelette était bon pour elle, elle l'aima, et pendant quelques semaines elle réussit à le retenir. Le jour enfin où il dut partir, elle lui dit : « Emmène-moi, Déchelette, ne me laisse pas seule, je ne pourrais plus vivre sans toi. » Mais comme il allait loin, très loin, en Orient, c'était impossible, et puis si contraire à ses habitudes, à ses principes mêmes! Alors, le soir fixé pour leur séparation, il la reconduisit chez elle, au troisième étage, jusqu'à la porte seulement. En descendant, il entendit ces mots : « Plus vite que toi ! plus vite que toi ! » et quand il mit le pied dehors, il la trouva morte sur le pavé, morte de son départ.

Vous voyez jusqu'où va M. Daudet; de quelle rigueur est sa morale, ou sa moralité, et de quelle prudence, puisque, fût-ce dans la plus banale, la plus passagère aventure, il nous signale encore un risque de malheur, de crime involontaire et d'éternel remords. Alors, diront les jeunes gens, les fils, « quand ils auront vingt ans, » que nous restera-t-il comme régime d'amour? Je ne vois pas, et l'auteur de *Sapho*, lui non plus, ne semble pas voir autre chose que le régime légal, celui du vieil hyménée! Décidément, comme dit quelque part M. Cherbulier, les maires ont du bon avec leur écharpe, et ceux qui ont inventé le mariage savaient bien ce qu'ils faisaient. Et l'impression particulièrement pénible que cause *Sapho* pourrait bien venir de ce que l'union de Jean et de Fanny imite outrageusement l'union idéale que le mariage devrait être, pourrait être, et qu'il est quelquefois. Une liaison, comme on disait jadis (on dit autrement aujourd'hui), une liaison implique un manquement à la morale plus grave que la galanterie d'aventure, peut-être que l'adultère même, parce qu'elle introduit la régularité dans le dérèglement; elle usurpe l'apparence de l'ordre et vicie les plus grands principes de l'amour: la durée, la fidélité elle-même; elle est plus que la contravention à la loi: elle en est la contrefaçon. *Optimi corruptio pessima*. Le vrai mariage étant encore ce qu'il y a de mieux en amour, l'autre est nécessairement ce qu'il y a de pis. Après ce petit sermon, j'espère que vous ne traiterez plus d'immorale une pièce qui suggère d'aussi honnêtes pensées.

Assez bien jouée par M. Marquet (Jean Gaussin), bien par MM. Guitry et Calmette (Déchelette et Caoudal), le drame de M. Daudet est joué admirablement par Mme Réjane. De ce rôle multiple la parfaite comédienne a tout compris et tout exprimé : la grâce, la tendresse, la honte, surtout la poignante et répugnante douleur. Je lui sais un gré infini d'avoir accentué d'acte en acte, par son jeu, ses allures, le ton de sa voix et l'air de son visage, l'avilissement progressif et, passez-moi ce barbarisme, l'aveulissement de l'héroïne.

Il y a, comme vous savez, des choses, ou plutôt une chose, qu'il ne faudrait jamais dire, ni peut-être croire, à moins de l'avoir vue. Et

même l'ayant vue, je n'apercevrais pas encore l'utilité de la dire. C'est pourtant la chose que, dans le monde, on dit le plus. Le marquis de Nohan, par exemple, l'a dite à Mme de Mandre, dont il était l'amant. Et de qui l'a-t-il dite? D'une jeune fille, Mlle Régine de Vesles. Oui, M. de Nohan a dit « innocemment » (c'est un des termes consacrés), ou « gratuitement » (c'en est un autre), qu'autrefois, M. de Vesles étant consul en je ne sais plus quelle ville d'Orient, lui, M. de Nohan, qui s'y trouvait alors, avait vu chaque nuit le baron Missen, un jeune diplomate hollandais, sortir furtivement de l'hôtel consulaire, reconduit par Mlle Régine. J'ai hâte de vous dire que le nocturne visiteur ne venait que pour tenir avec M. de Vesles de graves et secrètes conférences de diplomatie. Depuis, M. de Vesles est mort, laissant Régine à des cousins, le comte et la comtesse de Ligueuil. Mais le méchant propos a fait son chemin, et Régine, compromise, vient de manquer un mariage superbe. Elle est d'ailleurs charmante, Mlle de Vesles; elle a vingt-cinq ans, l'âme fière, l'esprit large, le cœur noble, un beau talent de peintre, et la liberté (je ne dis pas les libertés) d'une artiste. Ignorant la calomnie, elle s'y expose ingénument: ce soir même, au bal, chez Mme de Mandre, elle se promène au bras du baron Missen, ne soupçonnant rien des vilenies qu'on chuchote autour d'eux. Puis, ayant retrouvé dans un des salons le marquis de Nohan, elle reparle avec lui du passé, de l'Orient, où jadis elle le rencontra et, par le hasard le plus naturel de la conversation, elle est amenée à lui donner l'explication des rendez-vous mystérieux. Nohan comprend alors son infamie, et le remords soudain fait naître en lui l'amour; un peu vite, au gré de quelques-uns, mais non pas au nôtre. Le coup de foudre au contraire s'explique ici par des raisons fines et profondes, par le désir impérieux et immédiat de réparer et au-delà, s'il se peut, l'iniquité commise. Méprisée injustement, une telle créature a droit à des revanches plus glorieuses que l'outrage ne fut honteux. Quand on a calomnié une Régine de Vesles, il ne suffit pas de lui rendre l'estime, on lui doit l'amour, et c'est pourquoi nous avons tant aimé l'élan brusque, mais naturel et touchant par cette brusquerie même, du marquis de Nohan vers la jeune fille justifiée.

Voilà le premier acte de la comédie de M. Paul Hervieu. Il nous avait plu. Le second, presque d'un bout à l'autre, nous a tenu sous le charme subtil de pensées toujours délicates et de sentimens constamment exquis. A la passion encore inexprimée de Nohan, Régine a répondu, mais seulement elle aussi dans le secret de son âme; ni l'un ni l'autre ils n'ont parlé. Maintenant, comment Nohan va-t-il lever ou tourner l'obstacle qui s'oppose à ce qu'il se déclare? Notez d'abord que le choix ou l'invention seule de cet obstacle indique chez M. Hervieu un sens très affiné des choses du cœur. Le remords de la vilenie autrefois commise, que Régine ignore et qu'elle pourrait ignorer toujours,

n'arrêterait pas, n'inquièterait même pas sans doute une conscience vulgaire, mais telle n'est pas la conscience de Nohan, et la faute ancienne pèse à son récent amour. Alors s'engage entre les deux jeunes gens une très longue scène, toute de nuances délicieuses; vous savez, un de ces dialogues où l'amour ne hasarde que des allusions, des réticences et des demi-aveux. On ne parle de soi qu'en feignant de parler d'autrui; on ne dit ni : vous, ni : je, mais : on, ou bien : la personne. Rien que des mots couverts ou voilés, et ici du voile le plus léger et le plus brillant. Régine, trouvant Nohan un peu mélancolique, s'en alarme et l'interroge. Le jeune homme alors lui laisse entendre mille jolies choses à propos de l'inquiétude d'amour, et de ces personnes dont on peut craindre toute peine, à moins qu'on n'ose en espérer toute joie. Si, contre une de ces personnes chéries, on avait jadis péché gravement, que faudrait-il faire? Devrait-on confesser la faute avant d'avouer l'amour? Et Régine, un peu émue, choisit d'entendre d'abord le second aveu, ne fût-ce que pour avoir moins de peine à recevoir l'autre et plus de joie à le pardonner. « Mais de quoi donc, poursuit-elle, seriez-vous coupable envers moi? » Et la jeune fille, pour aider son pénitent, se faisant gentiment curieuse, imagine des griefs de jeune fille : « Peut-être une autre avant moi... » murmure-t-elle avec un adorable embarras, et aussitôt, avec un soupir, plus adorable encore, de soulagement : « Non! ah! tant mieux. — Quoi donc alors? Auriez-vous cru, dit peut-être que je me teignais les cheveux, que je me laissais, que je me faisais faire la cour par le baron Missen?.. » Et, déjà plus grave : « Oh! cela, ce serait mal. » Lui alors, tombant à ses genoux et brutalement : « J'ai dit que cet homme était votre amant. » Le mot y est; il ne pouvait pas ne pas y être. Mais avec un art très sûr et très souple, M. Hervieu l'impose et en même temps l'atténue. S'il a donné vingt-cinq ans à Régine, s'il nous la montre orpheline, librement élevée, c'est pour qu'elle comprenne, au moins à demi, le mot injurieux, pour qu'elle ne puisse répondre, comme Desdémone traitée de courtisane : « Je ne connais pas cette parole horrible. » — D'autre part : « J'ai dit que cet homme était votre amant, » et non pas : « J'ai dit que vous étiez la maîtresse de cet homme, » comme pour amortir l'insulte et n'en frapper du moins que par contre-coup la bien-aimée innocente.

La pauvre enfant chancelle sous l'outrage et fond en larmes. « Mais à qui, sanglote-t-elle, à qui avez-vous tenu cet infâme propos? à Mme de Mandre! Quelles étaient donc vos relations avec elle? Peut-être vous étiez...» Il se tait, et le supplice de Régine s'accroît d'un nouveau tourment; la torture de la jalousie dépasse celle de la honte. Elle souffre d'avoir été non-seulement calomniée, mais livrée, sacrifiée bassement à une rivale méchante. Son joli mouvement de tout à l'heure, son cri de surprise joyeuse : « Ah! tant mieux! » comme elle le regrette! comme elle voudrait le reprendre, puisqu'il s'était trompé, et comme

il est d'une âme ardente, ce nouveau cri, d'une âme qui rêvait l'amour vraiment éternel, c'est-à-dire sans commencement comme sans fin : « Ah! vous ne m'aimez pas, puisqu'il y a eu un moment où vous ne m'avez pas aimée ! »

Tout cela est touchant et ce qui suit est pathétique. On annonce inopinément le baron Missen, et Régine, affolée d'indignation : — « Vous arrivez à propos! s'écrie-t-elle en balbutiant. Voilà monsieur qui m'accusait... Eh bien! confirmez ses soupçons, dites-lui, mais dites-lui donc que j'ai été réellement pour vous,.. enfin que vous êtes mon!.. » — Et devant le mot qu'elle ne saurait prononcer, elle s'enfuit éperdue.

Alors, malheureusement, les choses commencent à se gâter, et jusqu'au bout. Les deux hommes se provoquent, se battent, et je me demande comment un second acte aussi distingué peut être suivi d'un troisième acte aussi ordinaire, comment à des péripéties toutes de sentiment, M. Hervieu, tombant de Marivaux à M. George Ohnet, a pu donner un dénoûment de fait et de mélodrame. Je n'ai qu'une médiocre envie de vous raconter cet épilogue; mais peut-être tenez-vous à savoir que M. de Nohan a reçu dans la gorge un coup d'épée qui l'a mis en péril de mort. Nous le voyons très pâle, très faible, assis devant une petite maison de garde, où on l'a transporté, le col entouré d'un foulard noir assez désagréablement suggestif. La maladie, au théâtre, ne paraît jamais que pénible, à moins qu'elle ne soit, par exemple dans *Mariage blanc*, le sujet même de l'œuvre, la source de l'émotion et d'une émotion morale encore plus que physique. Tel n'est pas le cas ici. A Nohan, qui s'est battu pour elle, Régine a naturellement pardonné. Plus que jamais elle l'aime; elle l'épousera, peut-être, hélas! *in extremis*. Mais non! Le jeune homme va mieux et le chirurgien répond de lui, pourvu que toute émotion lui soit épargnée. Par malheur, tandis que Régine et Nohan se parlent d'amour, cachés sous la feuillée, quelques « amis, » Mme de Mandre et autres bonnes âmes, arrivent pour prendre des nouvelles. En attendant, on jase, on commente cruellement, outrageusement, et ce duel, et cette blessure, et ce mariage, qui a tout l'air d'une réparation, d'un marché peut-être, en tout cas d'un scandale. Nohan les entend; il s'élance, mais soudain il porte la main à sa gorge, chancelle et tombe mort. — « Mon Dieu! balbutie alors un de ces méchans bavards, nous ne pouvions deviner, nous ne nous doutions pas... et puis, les paroles, cela vole... » — Non, les paroles restent, et elles tuent.

Au lieu de cette fin trop vulgaire et cherchée dans les événemens, j'en aurais souhaité une autre, purement psychologique et prise dans l'ordre intérieur seulement : ni duel, ni agonie, ni hémorragie foudroyante; une autre blessure à guérir, la blessure d'âme. Le dénoûment devait consister tout simplement dans cette guérison, dans le pardon de Régine. Quand je dis tout simplement, cela n'était pas en-

core si simple, et je ne pense pas, surtout je n'écrirai pas, comme un de mes confrères, que dans cette histoire de délicatesse d'amour, « il n'y a pas de quoi fouetter un chat. » Déjà, au sujet de *Terre promise*, la critique, certaine critique du moins, à laquelle ici même et récemment on a répondu, fit preuve d'un pareil aveuglement, ou d'une myopie pareille. En matière de conscience et d'honneur sentimental, c'est peut-être n'y pas regarder d'assez près. Mais notre siècle ne finit pas dans le scrupule. Je n'ai garde, pour moi, de trouver si négligeables ni le « cas » du beau roman de M. Bourget, ni celui de l'imparfaite, mais attachante comédie de M. Hervieu. Elle aurait pu être tout à fait délicieuse; elle l'est presque à demi; c'est quelque chose. Et puis, du jeune et subtil écrivain, si nous espérions cette finesse, nous pouvions craindre aussi de la futilité, surtout de la sécheresse. M. Hervieu nous a donné justement le contraire, et c'est par la grâce attendrie, par la sensibilité délicate qu'il nous a le plus surpris et charmé.

C'est un charme également, et un peu une surprise aussi, que l'interprétation douce, fière, harmonieuse et nuancée, sans rien de brusque ni de rauque, du personnage de Régine par Mlle Brandès. Quant à M. Pierre Berton, il gémit le rôle de Nohan, le pleure, le sanglote avec toute son âme, et cette âme ressemble à celle d'un violoncelle éperdu.

Il y a peu de chose à dire de *Jean Darlot*, représenté et représenté admirablement par la Comédie-Française. Ce n'est pas que la pièce de M. Legendre nous ait paru mauvaise, médiocre seulement. Sans avoir de gros défauts, elle n'a pas non plus de grandes qualités. Elle en a de moyennes : l'honnêteté, la tenue, la simplicité du fond et de la forme, le tout employé à une peinture superficielle, j'en conviens, mais assez juste sans trivialité, des mœurs populaires ou plutôt ouvrières.

Mme Boisset et sa fille Louise sont deux pauvres femmes qui tiennent, dans Abbeville, une boutique de journaux et un modeste cabinet de lecture. Leur existence est précaire et leurs affaires vont mal. Aujourd'hui même, l'argent du terme n'a pu se trouver. Louise est fière, distinguée, aimant la lecture et la rêverie. Pour elle, pour l'élever un peu au-dessus de sa condition, sa mère a fait de secrets sacrifices. Assise à son guichet vitré, elle est bien jolie, la petite marchande de journaux, et tout le monde, trop de monde l'aime. D'abord André, son cousin, qui n'ose le lui avouer. Il l'avoue bien à Mme Boisset, mais comme il n'a pas le sou, que demain il partira pour le régiment, sa demande n'est pas même communiquée à la jeune fille. Un autre amoureux de Louise, c'est Jean Darlot, ouvrier mécanicien de chemin de fer, un peu gauche, fruste, mais loyal et généreux. Le troisième galant est M. Langlois, l'avide et libidineux propriétaire de la boutique. Mme Boisset ne pouvant lui payer son terme, il propose à la pauvre mère de vilains accommodemens. Elle refuse avec indignation et n'aurait plus qu'à déguerpir ainsi que sa fille, si le bon mécanicien

n'offrait à Mlle Louise et sa bourse, et, si elle y consent, sa vie. Louise aime André, mais André n'est-il pas (elle le croit du moins) parti sans rien dire? Et, en attendant son retour, il faut vivre. Alors, sur les conseils, les instances mêmes de sa mère, elle accepte en pleurant, mais elle accepte de devenir Mme Darlot. Au second acte, elle est mariée et malheureuse. Cet excellent garçon qui l'adore, elle n'arrive pas à l'aimer, sentant entre elle et lui, entre leurs deux esprits, leurs deux imaginations, trop de distance. C'est à André qu'elle pense toujours, et d'autant plus amèrement que maintenant elle sait qu'il l'aimait. Et voici justement qu'il revient, le beau cousin, en uniforme de maréchal des logis. Demeuré tout seul avec Louise, il affecte d'abord l'ironie, la dureté, les reproches amers; mais bientôt les larmes le gagnent et il éclate en sanglots. Louise alors, après une défense honorable, après avoir supplié André de l'épargner, de la fuir, de la haïr s'il le peut, Louise n'en finit pas moins par se laisser tomber dans les bras du bien-aimé.

La faute à peine commise lui fait horreur, et désormais elle n'a plus qu'une idée, la plus fâcheuse du monde : avouer tout à son mari. Vainement sa mère la supplie de se taire et lui fait les représentations les plus sensées; elle n'en tient compte et se confesse à Darlot. Celui-ci, d'abord affolé de colère et de honte, se précipite sur elle, l'insulte, la maudit, la saisit à la gorge, et, finalement, dans un accès de désespoir, se jette par la fenêtre. A la répétition générale, il jetait sa femme d'abord. On a réduit le dénoûment de moitié, mais sans l'améliorer. Il demeure ce qu'il était, sommaire, uniquement matériel et d'une vérité relative, puisque, un jour, il exige deux victimes et le lendemain se contente d'une seule. Aussi bien le drame, en son ensemble, a peu de rigueur et pourrait admettre encore d'autres solutions : par exemple, le suicide de la femme ou le pardon du mari.

Ce qui vaut le mieux dans la pièce de M. Legendre, ce n'est pas l'action, encore moins la catastrophe, c'est la teinte générale ou plutôt la demi-teinte de ce tableau provincial et populaire. Oh! populaire avec honnêteté et discrétion, sans grossièreté ni bassesse, et sans rien pourtant qui trahisse trop la convention et l'artifice. Pantins, a-t-on dit, que ces gens-là! Non. Ils vivent d'une vie assez vraie, du moins assez vraisemblable, qui manque seulement d'originalité, de profondeur et de dessous; vie moyenne, ordinaire et qui donne au drame la banalité d'un fait divers. Des traits agréables se rencontrent pourtant et dans le personnage du sympathique mécanicien et dans celui de Mme Boisset, qui nous a paru le mieux observé. La conduite de cette brave femme, en tant que mère et que belle-mère, n'a rien que de plausible et de conforme aux données de la nature. Il se peut qu'une marchande de journaux, tout comme une autre mère, taise à sa fille la

demande d'un cousin pauvre, et lui conseille, au besoin lui impose une plus avantageuse alliance, le tout par sollicitude et prévoyance maternelle. Il se peut enfin, et dans cette psychologie élémentaire, ce dernier trait n'est pas le plus mal venu, il se peut que la bonne dame oublie que son gendre, le gendre de son choix, les a tirées, elle et sa fille, de misère, pour s'apercevoir seulement que ce gendre a les mains rudes, qu'il est façonné à la serpe et qu'il embrasse un peu trop goulument cette petite Louison, dont elle a eu tort de faire d'abord une demoiselle et ensuite la femme d'un simple, trop simple ouvrier. De telles inconséquences et de semblables contradictions appartiennent à toute la nature humaine et se peuvent rencontrer, je l'imagine aisément, même dans l'âme primitive et boutiquière d'une papetière d'Abbeville.

Si maintenant on me demande pourquoi M. Legendre a justement placé l'action de la pièce dans le monde des ouvriers et des petits commerçans, j'avouerai volontiers que je ne le vois guère. Ce drame se serait aussi bien, ou aussi mal passé dans un tout autre monde et dans tous les autres mondes, entre bourgeois, ou grands seigneurs, ou paysans. Louise n'épouse pas André qu'elle aime ; elle épouse Jean qu'elle n'aime pas et le trompe avec André qu'elle a revu. Jean se tue. — Soit, et Jean peut sans doute se nommer Darlot ; mais cela n'est pas nécessaire, ni qu'il conduise une locomotive, et Louise pourrait être née autre chose que Boisset et par intérêt toujours, ou par dévouement filial, épouser, au lieu d'un mécanicien, un notaire.

Cette histoire n'a par elle-même rien d'essentiellement ouvrier. Elle n'exigeait pas de pareils interprètes. Que l'auteur les ait choisis, il en avait le droit, mais il était tenu alors de nous les imposer, et de telle sorte, que la qualité des personnages parût indispensable et pour ainsi dire adéquate à la nature du sujet. M. Legendre n'a point usé de cette logique ni de cette rigueur, et de là vient que son œuvre manque de force et d'originalité. A des sentimens très généraux, il n'a point donné la marque, le pli qui devait les particulariser. Il a trop vaguement regardé ses modèles, et regardé trop vaguement aussi autour d'eux. Mais les artistes de la Comédie-Française, deux d'entre eux surtout, ont merveilleusement suppléé à l'insuffisance de l'œuvre. Impossible d'être « peuple » mieux que Mme Pauline Granger et M. Worms, de l'être avec plus de simplicité, de maternité tendre que l'une, avec une passion plus concentrée, une cordialité plus virile que l'autre, avec plus de vérité et en même temps d'idéal que tous les deux. Mme Bartet ne montra jamais une grâce plus décente ; M. Albert Lambert a paru très passionné en sous-officier de romance, et M. Leloir, excellent en propriétaire égrillard.

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 novembre.

Voilà donc ce qui en est des partis et de leurs prétentions! Voilà ce que c'est que de passer sa vie à déclamer, à s'attribuer le monopole de l'intégrité, du libéralisme, de toutes les vertus, à diffamer les gouvernemens d'autrefois!

Depuis assez longtemps, certes, au pouvoir comme dans l'opposition, les républicains ne se font faute de travestir et d'outrager les régimes qui les ont précédés en France; ils ne cessent encore, dans leurs polémiques et dans leurs discours, de recommencer en toute occasion le procès des monarchies, de leurs abus et de leurs tyrannies, de leurs favoritismes et de leurs corruptions. Ils ne savent parler que de cela; seuls, à les entendre, ils représentent la moralité et le progrès! Et puis vient un moment où ils ont déjà dépassé tout ce que d'autres avant eux ont pu se permettre, où ils n'ont réussi qu'à mettre partout la confusion et où ils se retrouvent tout effarés devant toute sorte de crises sociales, politiques, morales qu'ils ont préparées. Le progrès le plus réel et le plus sensible est dans cette anarchie où tout semble dépérir, où passent et se succèdent les défaillances de gouvernement, les violences de secte, les abus d'influences, — et par surcroît les incidens déshonorans avec tout le cortège des suspicions meurtrières. La vérité est que deux fois en peu d'années, sous le règne de la république, on a vu se renouveler ces accidens attristans et avilissans. La première fois, c'était cette affaire Wilson, où on vendait les emplois et les croix, où il y avait une sorte de trafic organisé à l'Élysée même, autour du président de la république. La seconde fois, c'est aujourd'hui cette malheureuse affaire de Panama qui vient de retentir en plein parlement et est maintenant livrée à la justice, aux enquêtes, — qui va on ne sait où et, en attendant, obsède l'opinion rassasiée d'accusations, d'insinuations, de bruits injurieux. Que parle-t-on des scandales qui ont pu ternir la bonne renommée et ont peut-être hâté la fin des régimes du passé?

Celui-ci dépasse tous les autres, et par sa nature même et par les conséquences qu'il peut avoir.

Tout se reunit pour imprimer à cette aventure financière, à cette affaire de Panama, un caractere extraordinaire : et l'immensité du désastre qui atteint dans ses sour es les plus intimes l'épargne nationale et le nom du malheureux vieillard qui a prêté sa popularité à l'entreprise, qui se trouve aujourd'hui compromis dans des poursuites, et les complications mystérieuses de la débâcle. Le fait est qu'une somme colossale de près d'un milliard et demi de francs a disparu dans ce gouffre de Panama. Comment cela a-t-il été possible ?

Il est certain que cette entreprise, qui n'avait rien d'irréalisable sans doute, mais qui devait rencontrer les difficultés les plus sérieuses, a été conçue légèrement, commencée sans préparation suffisante et conduite à l'aventure, qu'il y a eu des erreurs, des illusions, de fausses dépenses et probablement aussi des déprédations dissimulées. Il y a eu de tout excepté, à ce qu'il semble, un travail représentant l'argent dépensé. Il est bien certain aussi que dans cette œuvre d'un canal réunissant les deux océans, il y a eu, à l'origine, une espèce de mirage auquel se sont laissé prendre une multitude de bonnes gens séduits par le nom ou par l'appât d'une affaire lucrative. Ils ont été plus d'une fois avertis, ils n'ont rien écouté ; ils allaient au Panama comme à quelque mine d'or du Pérou ou de la Californie; et un des plus curieux phénomènes de cette triste aventure est justement cette sorte de fanatisme des petites bourses pour l'œuvre lointaine, qu'on appelait naïvement une « œuvre nationale. » Tant qu'il n'y avait qu'une entreprise privée, avec un capital limité, rapidement épuisé, ce n'était rien encore. Il est évident que tout a changé et s'est compliqué le jour où « l'œuvre nationale, » à bout de ressources, a senti le besoin d'agiter de nouveau l'opinion, d'invoquer l'intérêt de l'État, d'entrer enfin en intelligence avec le parlement pour obtenir de lui cette émission de valeurs à lots, — qui n'aurait été, dit-on, qu'une occasion de vastes gaspillages, d'audacieuses speculations. Dans tous les cas rien n'a été sauvé ; la débâcle ne s'est pas moins précipitée, — et ce jour-là le déchaînement a commencé contre l'entreprise, contre tous ceux qu'on a soupçonnés de lui avoir prêté un concours intéressé. Le résultat est là : c'est l'action judiciaire ouverte contre les principaux administrateurs de Panama et une commission d'enquête parlementaire, nommée pour « faire la lumière » sur toutes les négociations secrètes, sur tous les marchandages où des membres du parlement se trouveraient eux-mêmes compromis. En d'autres termes, c'est une enquête sur la corruption politique et parlementaire, provoquée par un amas d'incriminations, d'allusions, qui ont fait une soudaine et répugnante explosion.

Qu'y a-t-il dans tout cela ? Ce n'est point évidemment à de simples spectateurs de le savoir et de le dire ; c'est bien assez d'écouter ceux

qui parlent d'essayer de dégager quelque lueur de vérité de cette vaste confusion et d'attendre provisoirement ce que décidera la justice régulièrement saisie, — ce que dira aussi l'enquête parlementaire. On veut, dit-on, « faire la lumière, » accomplir, s'il le faut, une œuvre d'assainissement moral, — ou dévoiler la vanité, l'iniquité des allégations accusatrices : rien de mieux assurément. Il ne faudrait pas cependant s'y méprendre et ajouter au gâchis qui est déjà assez grand. La vérité, c'est qu'on s'engage dans une voie singulièrement hasardeuse, sans trop savoir ce qu'on veut ou ce qu'on peut faire, ni ce qui peut résulter de l'œuvre qu'on entreprend.

Une enquête parlementaire, c'est bientôt dit; mais à quel titre et jusqu'à quel point la commission qui a été nommée, même avec « les pouvoirs les plus étendus, » qui lui ont été attribués, peut-elle poursuivre une enquête s'étendant forcément à une masse d'affaires privées, nécessairement dirigée contre des personnes ? On ne peut pas invoquer les exemples de 1848 ou de 1871 : les assemblées étaient alors souveraines et disposaient souverainement de l'autorité publique. La chambre aujourd'hui est liée par la constitution ; elle ne peut remplir son mandat que dans la mesure de la constitution ; et la chambre n'a pas pu lui donner des pouvoirs qu'elle n'a pas elle-même. La commission nouvelle, qui est déjà entrée dans son rôle sous la présidence de M. Henri Brisson, peut sans doute entendre des dépositions, recueillir des témoignages, enregistrer ce qu'on voudra lui dire ou même provoquer des révélations. Et puis, quoi encore ? Que fera-t-elle au-delà de ce travail de consultation ? Elle s'agite nécessairement dans le vague; elle n'a pas une juridiction précise, saisissable, et ses résolutions, ses actes n'ont pas de sanction. Elle ne peut pas suivre une instruction régulière, ordonner des perquisitions : c'est l'affaire de la justice. Elle ne peut pas contraindre des témoins ou les soumettre au serment : les témoins ne sont pas obligés de répondre à ses sommations ou à ses questionnaires. Pourrait-elle par exemple appeler devant elle des sénateurs, dont elle trouverait le nom dans ses papiers ? Qu'arriverait-il si le sénat à son tour nommait une commission d'enquête pour « faire la lumière, » et si cette commission d'enquête sénatoriale appelait devant elle des députés ? Ainsi, à chaque pas, la commission du Palais-Bourbon est exposée à se heurter contre des impossibilités, contre les droits de la justice indépendante dans son action, contre les prérogatives ou les susceptibilités de l'autre assemblée, contre les principes les plus essentiels de gouvernement. La commission elle-même en est la première embarrassée et a hésité jusqu'ici à se laisser armer de nouveaux pouvoirs. — Elle n'est pas appelée, dit-on, à faire œuvre de justice, à rendre des arrêts. Elle ne rendra qu'un jugement moral. Un jugement moral, qu'est-ce encore que cela ? Est-ce un tribunal de censure publique qui entrerait

en fonctions? Mais quels que soient les inconvéniens de forme, conflits ou confusions de pouvoirs, il y a dans ce simple épisode de la vie parlementaire un fait d'une bien autre portée : c'est la déplorable lumière jetée sur nos mœurs publiques !

On ne peut plus guère s'arrêter, c'est évident. Désormais, l'affaire est engagée et il faudra bien aller jusqu'au bout. S'il y a eu des vénalités, des manèges inavouables, des marchés de votes, on les découvrira, c'est possible, ce n'est pas bien certain ; s'il n'y a eu que des bruits, on les recueillera tout de même. De toute façon, y eût-il à faire la part probablement assez large des exagérations ou même des diffamations intéressées, le plus clair est que cette triste affaire, commentée par les passions, livrée à toutes les polémiques, a pour premier effet de déconcerter et de démoraliser l'opinion. C'est l'éternelle histoire. Les moins pessimistes se disent que, dans ce qui est colporté partout, dans ce qui court les rues, tout n'est pas vrai sans doute, mais qu'il y a nécessairement quelque chose. Cela suffit, pour propager ou entretenir les suspicions, pour décourager toute confiance dans les institutions, pour déconsidérer les assemblées, le régime parlementaire, pour ramener la république à une de ces situations comme celle qui a précédé et préparé le boulangisme. De proche en proche, par le mépris des institutions et des pouvoirs officiels, par la défiance, on revient à cet état moral où tous les mécontentemens, les désaffections, les mécomptes accumulés, coalisés, sont à la disposition de qui saura s'en servir. Et tout cela justement au moment où la masse nationale ne demandait pas mieux que d'entrer sans calcul, sans arrière-pensée dans un régime régulier et réparateur. Cette masse nationale, elle était plus qu'à demi ralliée il y a trois mois : que veut-on qu'elle pense aujourd'hui? C'est là le danger intérieur. Il y a un autre danger qui n'est pas moins sérieux : c'est la déconsidération, non, pas précisément, si l'on veut, du pays lui-même, qui, on le sait bien, reste honnête et sain, mais de tout ce qui le représente devant l'étranger. La France n'a pas seule sans doute le privilège de ces misères de corruption publique : bien d'autres pays ont la même plaie. Ils ont seulement l'habileté et l'avantage de la dissimuler et ils savent profiter du spectacle que nous leur offrons, du mal que nous disons de nous-mêmes pour diffamer et isoler la France en éloignant d'elle l'estime et les sympathies du monde. Ils en profiteront peut-être encore plus ou ils tâcheront d'en profiter même matériellement, puisque cette débâcle de Panama peut avoir son influence sur les intérêts français à Suez. On n'est pas au bout des conséquences de cette déplorable aventure.

Le malheur est que dans cette anarchie morale, dont l'affaire de Panama n'est qu'un accident, il y a des causes plus générales, que tout se tient, que le gouvernement lui-même n'a pas certainement peu

contribué, sinon à créer, du moins à laisser s'aggraver cette situation. Comment le gouvernement aurait-il pu détourner ou atténuer le mal? Ce n'était plus, il faut l'avouer, bien facile au point où l'on était arrivé. Il aurait pu, dans tous les cas, avoir une influence utile en ayant une opinion et une volonté, en exerçant avec fermeté et avec à-propos son autorité. — Oui, s'il avait eu une autorité; mais c'est là justement la question. S'il y a une chose évidente, au contraire, c'est que le ministère, qui était déjà sorti diminué des dernières crises de l'automne, n'a fait que s'amoindrir encore à travers les incidens qui se sont succédé depuis, en ne sachant ni maintenir les droits du gouvernement, ni sauvegarder les garanties libérales partout où elles sont méconnues et offensées par de ridicules agitateurs. Voilà le mal!

Au moment où a éclaté cette triste débâcle de Panama, qui a été à sa manière une autre explosion de dynamite, le ministère était engagé dans une longue et confuse discussion sur une petite loi de la presse, un projet qui traîne depuis plus de six mois. Par elle-même la loi n'était rien ou presque rien; le seul point délicat était dans le droit d'arrestation préventive que le gouvernement réclamait à l'égard des anarchistes qui passent leur vie à prodiguer les excitations au meurtre, au pillage, et qui abusent de toutes les ressources de la procédure pour continuer leurs délits en toute liberté. Au fond la loi comptait à peine; c'était, à côté ou à propos de la loi, une interpellation où il s'agissait de la politique tout entière du gouvernement, de ses faiblesses, de sa direction, de ce qu'on était décidé à faire pour la sécurité morale et matérielle du pays après le cruel et meurtrier attentat de la rue des Bons-Enfans. Certes, la discussion a été longue, animée, brillante, quoique passablement décousue, quoiqu'on eût l'air parfois de jouer aux propos interrompus. M. le comte de Mun, avec une vigoureuse et saisissante éloquence, M. Clausel de Coussergues, M. Aynard, M. Paul Deschanel, avec autant de finesse que de raison, ont décrit la situation présente dans sa triste et inquiétante vérité. Les radicaux ont fait leurs plaidoyers pour la liberté de la presse, comme si la liberté de la presse était en péril, — et ont parlé du *Syllabus!* M. le président du conseil, enfin, M. Loubet, pris entre tous les feux, s'est défendu avec animation, avec beaucoup de bonnes paroles, non sans habileté, mais sans se compromettre par des déclarations trop décisives avec les modérés ou les radicaux. Au bout du compte, M. le président du conseil, qui avait engagé son existence ministérielle dans ce débat, a obtenu comme suprême victoire que la chambre, au lieu de repousser dédaigneusement la loi du premier coup, passât à la discussion des articles. C'était ce qu'il voulait, le ministère était sauvé pour l'instant! Malheureusement il n'était sauvé qu'à demi, et il ne triomphait que jusqu'au lendemain. La chambre a bien voté la loi, mais avec un amendement qui en altère l'esprit et en détruit l'efficacité. Le vote

par lequel la chambre avait décidé qu'elle passerait à la discussion des articles était un semblant de victoire; le vote de l'amendement qui détruisait tout était une défaite. M. le président du conseil avait probablement épuisé son feu de résistance. Et c'est ainsi qu'est passée au sénat une loi qui aurait pu être pour le ministère une occasion de relever son autorité par l'aveu d'une politique plus décidée, et n'a été pour lui en définitive qu'une occasion nouvelle de manifester ses tergiversations et ses faiblesses.

C'est la malheureuse condition de ce ministère à qui on n'aurait demandé pourtant que d'avoir un peu de volonté, un sentiment plus net des situations; il ne vit que d'expédiens, de capitulations et de contradictions. M. le président du conseil, tout brave homme qu'il est, n'y peut rien. Il a pu l'autre jour avoir une sorte de succès personnel en ayant l'air de parler d'un ton un peu délibéré, le lendemain il se retrouvait au même point, — et ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'en croyant gagner ou intéresser la chambre par ses concessions, par ses faiblesses, il n'a fait que l'impatienter. La chambre lui donnait son vote, elle ne lui donnait pas sa confiance. Le gouvernement est resté précaire, toujours menacé, parce qu'il n'est pas un gouvernement, parce que, faute de direction, il laisse tout se compliquer, parce qu'il ne sait ni défendre son droit, ni intervenir à propos dans des affaires comme celle de Panama, ni faire sentir son autorité à de petits agitateurs qui le bravent. Il n'a de résolution ou une apparence de résolution que lorsqu'il s'agit de flatter des passions de parti, de suspendre des traitements de modestes desservans, de poursuivre de vexations fiscales quelques pauvres religieuses. Il ne sait plus que faire dès qu'il est en présence des grévistes, des syndicats, des organisateurs de sédition, ou plutôt il laisse tout faire; il a d'inépuisables tolérances! Tantôt ce sont des communes socialistes qui se moquent des lois et font des plans de fédération; tantôt dans une ville comme Saint-Denis, ce sont quelques tyranneaux de municipalité, le maire en tête, qui offensent le sentiment public en interdisant aux prêtres d'accompagner les morts, ou qui suppriment la police pour s'attribuer l'argent à eux-mêmes; tantôt, en province, c'est un maire qui laisse sans secours de malheureuses ouvrières, parce qu'elles ne sont pas affiliées aux syndicats. Tout récemment dans la Sarthe, à la Ferté-Bernard, à Saint-Calais, ce sont des maires qui ont l'indignité de fermer le bureau de bienfaisance à de pauvres gens, s'ils n'envoient pas leurs enfans à l'école laïque, — et qui mettent aussi peu d'orthographe que d'humanité dans leurs oukases.

Oui, en vérité, cela se passe ainsi; ces imbécillités tyranniques de village sont encore possibles dans une nation civilisée. Et contre ces indignités, qu'a-t-on fait? Jusqu'ici on s'est tu, on craignait sans doute de se compromettre. De sorte que pour le moment, tout bien compté,

le spectacle offert au pays est celui de pouvoirs publics occupés à se déconsidérer et à se détruire eux-mêmes, de la moralité humiliée, des plus simples garanties libérales offensées. — On en était là hier encore ! Et de tout ceci que pouvait-il résulter, si ce n'est ce qui arrive, une crise ministérielle de plus ? Depuis un mois c'était attendu ; deux ou trois fois déjà, à l'occasion des affaires de Carmaux, de la loi de la presse, de Panama, le ministère avait eu de la peine à se sauver ; une dernière fois, il n'a pu échapper à son sort, et par une singularité de plus, il disparaît dans un incident de discussion où il avait le droit et la raison pour lui, où il refusait de se prêter à une nouvelle confusion de pouvoirs : il était trop tard ! Le ministère tombe victime de ses faiblesses, de ses fautes, de ses incohérences, surtout des gaucheries d'un garde des sceaux sans consistance ; il tombe aussi victime de cette anarchie qui a envahi le parlement, qui faisait dire hier à M. Loubet, poussé à bout : « Croyez-vous donc qu'on puisse gouverner ainsi ?... Il n'y a pas de gouvernement possible dans ces conditions !... » Ce qui arrive est la suite de toute une situation, et c'est ce qui donne un caractère plus grave à cette crise nouvelle où M. le président de la république a maintenant à découvrir un ministère de concert avec ceux qui ont fait le gâchis. — Cependant la France vit étrangère à toutes ces agitations, étonnée et écœurée de ces spectacles qu'on lui offre, attendant qu'on en finisse ; elle n'est pas trop difficile, elle demande un gouvernement qui la rassure et la dirige, qui ne la livre pas aux passions intérieures et aux dérisions de l'étranger.

Qu'est-ce que la vie de l'Europe au moment où nous sommes ? On ne peut pas dire qu'elle soit précisément troublée, puisque toutes les relations des grandes puissances semblent rester correctes ; on ne peut pas dire non plus qu'elle soit bien assurée, bien équilibrée, que la paix politique, diplomatique du continent soit à l'abri des accidens et des surprises, puisque tous les gouvernemens ne cessent de se préparer pour des crises qu'ils ne désirent pas, si l'on veut, qu'ils se croient néanmoins obligés de prévoir. Les parlemens qui viennent de se rouvrir à Berlin et à Rome reprennent sans doute leurs travaux dans les conditions les plus régulières ; ils ont entendu les discours de l'empereur Guillaume, du roi Humbert, qui ne leur parlent que de la paix, des rapports satisfaisans des cabinets. De quoi sont-ils, cependant, occupés dès leur réunion ? Ils ont à délibérer sur des armemens nouveaux, ou sur les finances épuisées par les armemens, sur les moyens de faire face à des dépenses militaires croissantes. C'est le thème invariable ; on dirait qu'il y a partout, avec le désir de la paix, le sentiment d'une situation qui, depuis longtemps, a été profondément ébranlée et ne se soutient plus que par une série d'artifices, par une accumulation de forces destinées à le neutraliser. Ce sont les

événemens qui l'ont faite ainsi, et cette situation tout entière, avec ses obscurités et ses incohérences, elle est la suite évidente du premier coup porté il y a vingt ans à l'équilibre du monde, de ces tragiques conflits qui ont bouleversé l'Europe et dont le moindre incident, la moindre révélation, suffit encore à raviver le redoutable souvenir. On vient de le voir une fois de plus par les audacieuses indiscrétions du plus loquace des politiques à la retraite, M. de Bismarck, qui s'est fait un jeu de revenir sur les préliminaires de la guerre de 1870 et qui a tenu à en revendiquer la responsabilité, qui a mis une sorte d'orgueil à répéter le *me, me adsum!*

Depuis vingt ans, on s'était plu à tromper l'Europe, qui ne demandait peut-être pas mieux que d'être trompée, à abuser l'Allemagne elle-même avec cette légende du « 13 juillet 1870, » des négociations d'Ems, des provocations de la France, de l'offense de notre ambassadeur, de la fière attitude du roi Guillaume relevant le défi. On a même inscrit, à ce qu'il paraît, cette mémorable date du 13 juillet sur une plaque de marbre qui figure encore à la promenade des Sources à Ems. On peut aujourd'hui supprimer la plaque si l'on veut, M. de Bismarck lui-même s'est chargé d'en finir avec la légende dans une conversation récente, où il s'est abandonné à l'amertume de ses souvenirs et de ses ressentimens. A la vérité, tout cela n'avait rien d'inconnu ; on savait depuis longtemps qu'il n'y avait eu ni offense de la part de notre ambassadeur ni mouvement de colère de la part du roi Guillaume, que cette négociation d'Ems n'avait rien de définitif et qu'elle pouvait même conduire à un dénoûment pacifique, si on s'en tenait à la renonciation du prince de Hohenzollern consentie et approuvée par le souverain prussien ; on savait qu'il n'y avait eu que l'acte audacieux d'un ministre qui, recevant à Berlin une dépêche du roi, l'avait dénaturée de façon à transformer en provocateurs les ministres français et à entraîner l'Allemagne, de manière à mettre le feu à l'opinion dans les deux pays et à rendre la rupture irréparable. Il y a mieux : M. de Bismarck n'a jamais caché que telle avait été sa pensée, qu'il croyait le moment venu pour l'Allemagne de conquérir son unité par l'inévitable conflit avec la France ; il l'a dit, il l'a dix fois raconté à ses confidens, et si on s'est laissé abuser, c'est qu'on l'a bien voulu. On se réveille aujourd'hui devant la hardiesse et la crudité avec lesquelles il avoue sa tactique et ses procédés. Cela n'absout pas sans doute les tristes diplomates qui, de Paris, conduisaient nos affaires et harcelaient de leurs incohérences notre ambassadeur à Ems, sans attendre ses communications. C'étaient des étourneaux qui se précipitaient tête baissée avec une frivole impétuosité dans le piège qu'on leur tendait. Il ne reste pas moins avéré que c'est M. de Bismarck qui a voulu la guerre, qui l'a décidée en coupant la retraite aux ministres de l'empire, et qu'au dernier moment,

se sachant prêt, d'accord avec M. de Moltke et M. de Roon, il a pris sur lui d'engager par l'altération d'une dépêche le roi Guillaume plus que le roi lui-même ne se croyait engagé. D'une dépêche que M. de Moltke trouvait trop molle et trop pacifique, une « chamade, » le chandelier avait fait une « fanfare : » le tour était joué !

Que M. de Caprivi, dans des explications récentes devant le Reichstag, ait cru devoir relever cet incident désormais historique et en affaiblir la portée ; qu'il ait essayé surtout d'accentuer l'initiative du roi Guillaume dans des événemens d'où allait sortir l'empire allemand et diminuer la responsabilité de M. de Bismarck par la production de deux dépêches différentes qui font quelque confusion, c'est peut-être de la politique, ce n'est pas le point essentiel. M. de Caprivi, le chancelier d'aujourd'hui sous Guillaume II, explique à sa manière l'acte du chancelier de 1870. C'est fort bien, mais le chancelier de 1870 est là qui accepte et revendique la responsabilité de l'acte qu'il a accompli. On a l'aveu du coupable qui reconnaît le fait et l'intention, qui confesse sa supercherie, comme un coup de tactique nécessaire, qui se désigne lui-même comme le premier auteur d'une guerre à laquelle l'Allemagne doit son unité, mais dont le poids retombe sur l'Europe et dont les conséquences sont encore loin d'être épuisées. Il en convient, comme tous les grands joueurs, il reste dans l'histoire responsable du sang qui a été versé et du sang qui peut couler encore. Il n'y met pas, du reste, tant de façons ; il ne craint pas de déclarer que, s'il n'avait pas eu le prétexte de la dépêche d'Ems, il en aurait trouvé un autre pour hâter la guerre qu'il désirait, pour mettre « l'Allemagne en selle, » comme il l'a dit si souvent. On pourrait maintenant se demander pourquoi M. de Bismarck s'est laissé aller à ces derniers aveux. Est-ce la forfanterie sénile d'un homme qui, après avoir eu un si grand pouvoir, ne peut se consoler de sa disgrâce et se venge par des indiscrétions bavardes? L'ancien chancelier, par un calcul plus raffiné, a-t-il voulu rappeler au jeune Guillaume II que, seul, il avait fait l'empire, que s'il n'y avait eu que le grand-père Guillaume Ier, le petit-fils ne porterait peut-être pas aujourd'hui la couronne impériale? Ce ne serait pas la première fois qu'il aurait mis son orgueil à rehausser son rôle au détriment de celui qu'il a si souvent appelé son « vieux maître. » Il l'avait déjà fait après la guerre de 1866, en se moquant des scrupules qui, jusqu'au dernier moment, avaient arrêté le vieux roi. L'explication, dans tous les cas, ne laisserait pas d'être caractéristique et elle peindrait l'homme.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que le vieux solitaire de Varzin et de Friedrichsruhe ne laisse échapper aucune occasion d'accabler ou d'aiguillonner ses successeurs, de les accuser dans tout ce qu'ils font, dans leur politique extérieure comme dans leur politique intérieure. S'il ne va

pas porter ses amertumes au parlement, il ne se gêne pas dans ses entretiens, dans ses confidences, qui peuvent être quelquefois embarrassantes, qui sont surtout irritantes pour l'empereur. C'est au lendemain de ces dernières indiscrétions de M. de Bismarck que le Reichstag s'est réuni à Berlin pour une session qui ne peut certainement manquer d'importance. Guillaume II a voulu ouvrir lui-même cette session, et il l'a ouverte par un discours où il s'est visiblement étudié à tenir le langage d'un prince prudent et sage, sans trop de fanfares.

Le jeune souverain constate à la fois que rien ne paraît menacer la paix du continent et que la situation économique de l'Allemagne reste assez pénible. Au premier abord, la conclusion naturelle d'un tel discours serait que l'Allemagne n'aurait rien de mieux à faire que de s'occuper de ses intérêts économiques, de son industrie et de son commerce; la conclusion est au contraire un appel fait au patriotisme du Reichstag, la proposition d'une vaste réorganisation militaire. L'empereur n'a fait, au reste, qu'indiquer sommairement, avec mesure, cette réorganisation, sans trop dissimuler les charges nouvelles qu'elle allait imposer à l'Allemagne; c'est le chancelier, M. de Caprivi, qui, dès le lendemain, s'est chargé de commenter la harangue impériale, de préciser le caractère, l'importance de la nouvelle réforme militaire, et ce discours de M. de Caprivi, — à part ce qu'il a cru devoir dire pour expliquer les révélations de M. de Bismarck, — ce discours est certainement un curieux morceau d'éloquence. Le chancelier n'y va pas de main légère. Tout en prodiguant les assurances de paix comme l'empereur, il ne cache pas qu'il s'agit de la guerre, d'une guerre toujours possible, que la situation de l'Allemagne serait alors des plus délicates, que l'armée allemande aurait à faire face du côté de la Russie et du côté de la France, qu'une invasion de la France ne serait plus aussi facile qu'autrefois. Il entre même dans les détails; il montre les armées allemandes en marche, rencontrant une frontière hérissée de forteresses, une armée française bien autrement puissante qu'en 1870, plus un formidable camp retranché à Paris. Il en parle vraiment comme s'il y était, — sans douter, bien entendu, de la victoire. Il y a une autre partie du discours de M. de Caprivi qui n'est pas moins à remarquer. Il est clair que le chancelier ne fait au fond qu'une assez petite part à la triple alliance dans ses calculs, qu'il prévoit que tout pèsera sur l'Allemagne. Et voilà pourquoi il faut subir le « moloch du militarisme! » Tout cela dit d'un ton dégagé, n'est peut-être pas très diplomatique; mais c'est toujours curieux et instructif. Reste à savoir quel accueil le Reichstag va faire à ce « moloch » qui lui est présenté par M. de Caprivi. Si le chancelier veut gagner les voix du centre pour avoir une majorité, il sera évidemment obligé de subir à son tour la rentrée

des jésuites réclamée par les catholiques. Et si avec tout cela il n'y a pas une majorité, on va à grands pas vers une dissolution qui pourrait devenir une épreuve sérieuse pour l'Allemagne, pour le chancelier, pour l'empereur lui-même. Et c'est alors M. de Bismarck qui ne serait pas mécontent!

Comme l'empereur Guillaume, le roi Humbert vient d'ouvrir son parlement à Rome, — le nouveau parlement sorti des dernières élections, — et, comme son allié d'Allemagne, il a fait son discours, qu'il est allé prononcer en cérémonie à Monte-Citorio. La harangue royale de Rome est plus optimiste que la harangue impériale de Berlin. Le roi Humbert parle visiblement en prince satisfait, voyant tout avec confiance, comptant sur l'accord de son ministère et de la chambre nouvelle pour résoudre toutes les difficultés ou pour tout concilier. Il est certain qu'à première vue, à ne voir que le résultat officiel et apparent des récentes élections, la situation parlementaire n'aurait rien que de rassurant. Le chef du cabinet, M. Giolitti, a su manier son corps électoral et il compte dans le nouveau parlement une immense majorité. Il ne faut cependant pas trop s'y fier. Les oppositions, sans être immédiatement menaçantes pour le ministère italien, sont toujours vivantes et elles peuvent profiter de toutes les occasions pour mettre le désordre dans cette majorité qui n'est qu'un amalgame sans cohésion, sans lien politique. On ne sait jamais ce qui peut arriver, d'autant mieux que le ministère, par un excès de confiance, a trouvé le moyen de réveiller toutes les susceptibilités, en tranchant par décret, à la veille même de la session, toute sorte de questions financières et budgétaires des plus graves qui auraient pu être réservées au parlement. M. Giolitti s'est trop fié à sa fortune; il a pu s'en apercevoir dès les premiers scrutins. Le ministère avait proposé M. Zanardelli pour la présidence de la chambre: M. Zanardelli a bien été nommé, mais il y a eu plus de 150 voix qui ont manqué à l'appel et qui pourraient devenir un dangereux noyau d'opposition. Là est le point noir.

Jusqu'à quel point M. Giolitti peut-il compter sur la persévérance de cette majorité qu'il croit avoir? C'est là toute la question. Sans se montrer ouvertement hostile au ministère, M. Crispi est allé prononcer l'autre jour à Palerme un discours qui laisse présager une sorte d'opposition, de la mauvaise humeur, peut-être même quelque évolution inattendue. Chose curieuse! M. Crispi en est à parler fort librement de la triple alliance et des conséquences qu'elle a eues pour l'Italie en l'engageant dans une guerre économique désastreuse avec la France. Entendons-nous : M. Crispi ne s'élève pas contre la triple alliance elle-même et n'en réclame pas la dénonciation. Il décline lestement toute responsabilité dans la négociation de cette alliance, il se plaint de la manière dont ses successeurs l'ont pratiquée, de la hâte qu'ils ont

mise à la renouveler, de la faute qu'ils ont commise en n'exigeant pas des conditions meilleures pour l'Italie. Bref, il se plaint de tout, il est mécontent, et sans être une politique, sa mauvaise humeur pourrait être un dissolvant de plus dans une situation où M. Giolitti, même avec sa majorité, n'est pas sûr de suffire longtemps à l'Italie.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

Le mois de novembre s'était annoncé sous d'assez sombres auspices; les vendeurs à découvert, depuis si longtemps sevrés de toute occasion de peser sur les cours, prédisaient à la fois la cherté de l'argent et une crise ministérielle. L'argent est toujours bon marché, et le ministère est resté debout jusqu'au 28.

Malgré les entassemens d'or effectués par le gouvernement russe, tant à la Banque de l'Empire et au Trésor à Saint-Pétersbourg, que dans quelques grandes maisons de banque à l'étranger, entassemens qui ont porté au chiffre presque fantastique de 2,400 millions de francs le stock de ce métal actuellement au pouvoir de la Russie, la Banque d'Angleterre a maintenu sans peine à un niveau élevé, 25 millions livres sterling, le montant de son encaisse métallique, alimenté par les envois réguliers de l'Australie et du Cap et par les expéditions intermittentes de New-York. Les demandes adressées à la Banque ont été, d'autre part, peu importantes, et le taux de l'escompte est ainsi resté à 3 pour 100, sans que l'on voie poindre une raison spéciale de le porter à bref délai plus haut.

Quant au ministère, il avait réussi à naviguer, sans se briser, à travers les écueils parlementaires. Cédant sur tous les points, il avait conservé sa majorité, si chancelante qu'elle fût. Les premiers périls conjurés, d'autres ont surgi avec la question des poursuites contre quelques-uns des administrateurs du Panama, des interpellations et de l'enquête parlementaire. Après de si habiles manœuvres, le vais-

seau ministériel a fini par sombrer brusquement, alors qu'on le croyait hors d'affaire.

En prévision de l'accident, des spéculateurs avaient vendu de la rente, ferme et à prime. Des acheteurs avisés sont intervenus, et la rente a repris pas à pas le chemin de la hausse, devançant, dans son progrès régulier, et les succès du ministère et l'annonce de l'entrée de nos troupes à Abomey. De 0 fr. 05 en 0 fr. 05, le 3 pour 100 en était arrivé à 99.80; une simple poussée de 0 fr. 20 allait le rétablir au pair où on ne l'avait plus vu depuis le détachement du dernier coupon trimestriel. La chute du cabinet a fait reculer ce fonds à 99.40. Les deux autres ont subi une réduction analogue. La spéculation, ce sacrifice de 0 fr. 40 accompli, va attendre, sans plus d'émoi, la solution de la crise.

Notre place a été jusqu'au 28 encouragée dans son inébranlable fermeté sur nos fonds publics par l'excellente tenue des marchés étrangers. Le monde financier à Londres s'est occupé activement des actions minières, des Chemins américains, de quelques valeurs locales, des principales rentes internationales du continent et des fonds de l'Amérique du Sud.

Pour les fonds argentins, à l'engouement de la première heure succède la phase de la réflexion. Que faut-il attendre de l'abaissement de l'agio de 210 à 185, un moment même à 165? Ce dernier cours signifie qu'une piastre or vaut 2 p. 85 papier, alors qu'il y a quinze jours elle en valait 3.10. La différence est sensible; l'est-elle assez pour que l'on en puisse augurer un retour déjà prochain des valeurs argentines à un état sain? Ce serait au moins prématuré.

La place de Berlin a fait très bonne contenance devant l'impression si pénible produite dans toute l'Allemagne par la présentation du nouveau projet de loi militaire. Elle a laissé s'alourdir les fonds allemands et prussiens, mais elle a bien soutenu ceux de Russie, d'Italie et de Hongrie. La Russie se relève du coup que lui avait porté la grande disette du précédent hiver. Les finances de cet empire ont eu à subir un assaut auquel les forces économiques de bien peu de pays eussent résisté. Maintenant la brèche est déjà presque entièrement bouchée. Le rouble est comme cloué à 200 marks, ce qui retient l'emprunt d'Orient à 65.50; mais le Consolidé 4 pour 100 se rapproche du pair, à 97.35, et le 3 pour 100 1891, à 80.20, a de nouveau dépassé son prix d'émission.

Le Hongrois a touché 97; le voilà, à une faible fraction près, à la hauteur du 4 pour 100 russe. Ici, depuis quelques années, la transformation a été complète. Aux déficits ont succédé des surplus importans; on amortit sérieusement et on se prépare à convertir pour diminuer directement les charges d'intérêt.

Le roi d'Italie a fait entendre à l'ouverture du parlement à Rome, dans le discours du trône, une note si nettement et chaleureusement pacifique, que le monde financier un peu partout a senti s'accroître sa confiance dans le maintien de la paix. Le 4.34 s'est avancé lentement vers 94 francs et n'est plus qu'à 25 centimes de ce cours perdu depuis si longtemps.

L'Extérieure est aussi en meilleure posture qu'il y a quinze jours. Les deux derniers bilans de la Banque d'Espagne ont paru satisfaisans, accusant une diminution de la circulation fiduciaire d'une quinzaine de millions pour la moitié du mois. Le change s'est tendu au-dessus de 16, mais on s'est occupé fort peu de cette cote et on a escompté en fermeté les bruits qui ont circulé sur le projet d'un grand emprunt de liquidation de la dette flottante. M. Canovas proposerait cet emprunt dès la rentrée des Cortès, et l'opposition lui livrerait bataille sur ce terrain. Le 4 pour 100 espagnol reste en reprise d'une demi-unité sur ses plus bas cours. Le Portugais a baissé au-dessous de 24 francs, le bruit s'étant répandu que le Trésor, à Lisbonne, ne possédait pas les ressources nécessaires pour le paiement du tiers en or du prochain coupon, qui vient à échéance en janvier. Ce bruit a été, il est vrai, démenti.

Les valeurs turques ont été complètement délaissées. Peu d'affaires et peu de variations sur tout le groupe, sauf sur les actions des tabacs qui ont fléchi à 355 sur des ventes provenant de Vienne et de Constantinople. L'Unifiée d'Égypte a reculé de 1 à 2 francs, depuis le détachement du coupon.

Le Crédit foncier a reculé pendant quelques jours au-dessous de 1,100 francs. Un membre du Sénat avait entrepris de démontrer par voie d'interpellation que cet établissement était mal dirigé et virtuellement en état de ruine. L'exagération des critiques était si énorme que le ministre des finances a eu peu de peine, dans sa réponse, à les réduire à une infinitésimale portée. Il a rappelé que l'inspection des finances en 1890 avait prescrit au gouvernement du Crédit foncier certaines conditions auxquelles il avait été fidèlement obtempéré, et qu'en fait les obligations étaient parfaitement gagées. La Banque de Paris s'est améliorée sur la perspective des bénéfices que lui réserve une grande opération de crédit espagnole. Les Chemins français n'ont guère varié. Les actionnaires du Gaz attendent la fin du débat engagé au conseil municipal sur le rapport Sauton. Le conseil a décidé de passer à la discussion des articles. L'adoption du projet reste très probable.

Le directeur-gérant : Ch. Buloz.

